

00 kt

vgl Zd 3305

Pon

als



Ioh. Matt. Stedlin sc. fr. furth.

NOUVEAUX
MEMOIRES

DU BARON DE
PÖLLNITZ,

CONTENANT
L'HISTOIRE DE SA VIE,

ET LA RELATION
DE SES PREMIERS VOYAGES.

NOUVELLE EDITION.
TOME PREMIER.



A FRANCFORT
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCXXXVIII

NOUVEAUX
MEMOIRES

DU BARRON DE
PÖLLNITZ

L'HISTOIRE DE SA VIE

ET DE SES PREMIERS VOYAGES



AUX DEBENS DE LA COMPAGNIE
INDOCHINOISE

L62,

AVIS AU LECTEUR.

LEs deux Volumes, qui portent dans cette Edition le Titre de *Mémoires*, ont été composés avant ceux qu'on a déjà imprimés trois fois, les deux premières en trois Tomes, & la troisième en quatre. L'Auteur en avoit vendu le Manuscrit à Paris, à une Personne, qui le revendit à un Libraire de Hollande. Celui-ci se préparoit à l'imprimer, lorsqu'il apprit qu'on venoit de publier des *Mémoires* de Mr. le Baron de Pöllnitz. La conformité du Titre lui fit croire que c'étoit le même Ouvrage qu'il venoit d'acheter: il crut avoir fait un mauvais marché, & mit son Manuscrit au rebut, comptant n'en jamais faire usage. Cependant quelques années après, s'étant avisé de l'examiner, il trouva que c'étoit tout autre chose. Il y vit l'Histoire de la Vie de l'Auteur; un détail très circonstancié & tout nouveau de la Cour de Berlin, & de plusieurs autres Cours de l'Europe; divers Voyages, celui d'Espagne entre autres, dont il n'est pas dit un mot dans les premiers *Mémoires*: il s'appêrçut enfin, que les Relations qui concernent les mêmes Pays n'avoient d'autre conformité avec les premières, que celles qu'elles doivent nécessairement avoir; que les descriptions en étoient tantôt plus, tantôt moins étendues; les reflexions presque toujours différentes; en un

Mem. Tome I. * mot,

mot, que c'étoient les premiers Voyages de Mr. le Baron de Pöllnitz , & que ceux qui avoient paru étoient les derniers. Cette découverte , les a tiré du rebut , & on les publie aujourd'hui avec la nouvelle Edition des premiers Mémoires. Comme l'Auteur avoit donné à l'une & à l'autre de ses Relations le titre de *Mémoires* , il a falu , pour éviter la confusion , le changer à l'une des deux ; & on s'est déterminé à donner le nom de *Lettres* à celle qui a déjà paru , parce qu'effectivement ce sont des Lettres, que l'Auteur écrivoit à un de ses Amis.

On a mis à la fin du second Volume de ces nouveaux Mémoires la Traduction d'un Ecrit, dont l'Original est en Italien , qui contient la Profession de Foi de Mr. le Baron de Pöllnitz , & les motifs qui l'ont porté à changer de Religion. Il en fera bien aise, sans doute, puisque cette Piece est tout à fait propre à détruire les insinuations malignes dont il se plaint dans ses Mémoires , & à faire voir que s'il n'a pas pris le bon parti , il s'est du moins donné la peine d'examiner. D'un autre côté, la publication de cet Ecrit fera voir aux Catholiques , qu'on ne craint point , dans les Pays Protestans, de mettre au jour les raisons qu'ils employent contre les Chrétiens des autres Communions.



MEMOI-



MEMOIRES

DU BARON
DE PÖLLNITZ.

A MADAME DE ***.

JE fors d'une Maison qui tire son origine de Thuringe. Mon Grand-père, après avoir embrassé la Religion Réformée, vint s'établir dans l'Electorat de Brandebourg. *Frederic-Guillaume*, qui en étoit pour lors Electeur, le reçut avec bonté & l'éleva aux premiers Emplois; il le fit Grand-Ecuyer, Ministre d'Etat, Chambellan, Maréchal de Camp, Colonel de ses Gardes, & Commandant de *Berlin*. Son Frère, qui l'avoit suivi, se ressentit aussi de sa faveur; il devint Colonel d'un Régiment de Cavalerie, Lieutenant-Général & Gouverneur de *Lipstadt*. Tous deux se marièrent, mais il n'y eut que mon Grand-père qui laissa des Enfants mâles. Il avoit épousé *Eléo-*

Mem. Tom. I.

A

note

nore de Nassau, Fille du Prince *Maurice d'Orange*; dont il eut deux Fils & deux Filles. Ce mariage fut très mal assorti; ma Grand-mère étoit impérieuse, économe & jalouse; son Mari aimoit la dépense & le beau-sexe: des humeurs si opposées causèrent entre eux une mes-intelligence, qui n'étoit pas fort différente de la haine. Mon Grand-père ne laissa pas cependant de lui assurer, quelque tems avant que de mourir, la jouissance de tous ses biens: il se repentoit des chagrins qu'il lui avoit donnés, & il crut cette générosité capable de les réparer, mais elle ne servit qu'à augmenter l'impatience qu'elle avoit d'être Veuve: elle n'eut pas même la complaisance de la lui dissimuler, & les dernières paroles qu'il lui entendit prononcer, ne furent ni consolantes ni Chrétiennes.

La mort de mon Grand-père fut suivie de près de celle de mon Oncle, Frère de mon Père. Il ne laissa qu'une Fille, qui fut première Fille-d'honneur de la Reine *Sophie-Charlotte*. Les bontés dont cette Princesse l'a honorée, l'ont assez fait connoître en Allemagne.

Mon Père épousa la Fille du Baron *D. . .* dont il eut mon Frère en 1690. Je nâquis treize mois après, le 25. Février 1692, à *Issouin* Village du Pays de Cologne: mon Père y étoit en quartier d'hiver avec son Régiment. Madame l'Electrice fut ma Marraine, & je fus appelé *Charles-Louis*. Je n'avois pas encore deux ans accomplis, que j'eus le malheur de perdre mon Père; il mourut à *Mastricht*, & laissa ma Mère avec trois Enfans & très peu de bien. Ma
Grand

Grand-mère, comme je l'ai dit, avoit la jouissance de tous ceux que mon Grand-père avoit laissés : son extrême économie ne lui permettoit pas d'en faire part à ma Mère, dont la situation auroit été des plus tristes, sans la libéralité du Roi (pour-lors Electeur). Ce Prince la fit revenir à *Berlin*, & lui donna une Pension. Peu de tems après, mes Parens la remarièrent à Monsieur de M. . . . Ministre d'Etat des Affaires Etrangères. Il la laissa Veuve au bout de dix mois, & l'avantagea de manière qu'elle put passer pour une des plus riches Femmes de la Cour. Elle crut alors ne pouvoir conserver sa Pension sans abuser des bienfaits de l'Electeur, au préjudice d'autres personnes qui en avoient plus de besoin.

La tendresse que ma Mère avoit pour moi ne lui permit pas de s'en séparer : je fus élevé auprès d'elle, & dans une Cour qui étoit pour-lors la plus brillante de l'Allemagne.

Frederic-Guillaume avoit laissé cinq Princes, COUR en mourant ; l'Electeur, qu'il avoit eu de *Louise-Henriette de Nassau* Princesse d'Orange ; & les Margraves *Charles*, *Philippe*, *Albert*, & *Christian*, de *Dorothée* Princesse de *Holstein*, Veuve du Duc de *Zell*. Ces Princes, dans un âge plus propre aux plaisirs qu'aux affaires, ne songeoient qu'à plaire. Bons & généreux, ils ornoient la Cour, plus par eux-mêmes encore, que par leur magnificence. L'Electeur de son côté contribuoit à la rendre brillante, par les fréquentes Fêtes qu'il donnoit. On lui a reproché de les trop aimer, d'être trop scrupuleux sur les cérémonies qu'il y faisoit observer,

COUR DE
PRUSSE.

faire régner plus de somptuosité que de goût. C'est cependant ce qui frappe le plus les Etrangers, & c'est dans ces sortes de spectacles qu'une Cour paroît dans tout son lustre. Le véritable ornement de la nôtre étoit l'Electrice, Fil-
le d'*Ernest-Auguste* Electeur de *Hanover*, & Sœur du Roi d'Angleterre *George I.* L'Electeur, Veuf de la Princesse de *Hesse*, l'avoit épousée en secondes noces le 28. Septembre 1684, n'é-
tant encore que Prince Electoral. Cette Prin-
cesse avoit des qualités qui l'auroient rendue res-
pectable, dans quelque rang que le Ciel l'eût
fait naître: sa beauté étoit régulière, & quoi-
que d'une taille au dessous de la médiocre, elle
avoit un air majestueux; elle parloit avec fa-
cilité toutes les Langues en usage dans l'Euro-
pe, & elle avoit la bonté d'entretenir les Etran-
gers, chacun dans la sienne. Elle savoit l'Hi-
stoire, la Physique & la Théologie. Mais avec
des connoissances si étendues, elle apportoit
un soin infini à ne point passer pour savante.
L'amour qu'elle avoit pour la lecture, ne la
rendoit point ennemie des plaisirs; elle aimoit
la Musique, la Danse, & les Spectacles; & el-
le faisoit souvent représenter des Comédies,
dont elle ne dédaignoit pas d'être elle-même
quelque fois. L'attention qu'elle avoit pour tous
ceux qui excelloient dans quelque Art, les attiroit
dans sa Cour & y faisoit régner autant de po-
litesse qu'en aucune autre Cour de l'Europe. El-
le avoit sur toutes choses infiniment à cœur l'é-
ducation du Prince Electoral son Fils; elle l'ai-
moit tendrement, & n'oublioit rien pour lui
inspirer tout ce qui pouvoit le rendre un jour
aussi

aussi grand par les sentimens, qu'il devoit l'être par sa puissance. Le jeune Prince, de son côté, paroissoit répondre aux soins de la Princesse. COUR DE PRUSSE.

La Cour, ainsi livrée aux plaisirs & aux fêtes, ne prenoit guères de part aux affaires du Gouvernement : tout rouloit sur *Dankelman*, Premier-Ministre. Il avoit alors la confiance entière de l'Electeur, & un pouvoir si absolu sur son esprit, qu'on le croyoit à l'abri des disgrâces, auxquelles les Favoris sont ordinairement exposés. Sa faveur venoit du service le plus important qu'un Sujet puisse rendre à son Souverain. Un jour que ce Prince (encore Prince Electoral) avoit pris du café chez l'Electrice sa Belle-mère, il se trouva sur le champ si incommodé, qu'il fut obligé de se retirer dans son appartement, où les convulsions le prirent, & le mirent en danger de la vie. Le hazard voulut que *Dankelman*, alors Secrétaire de ses Commandemens, se trouva seul à portée de le secourir : il ouvrit une caisse, dans laquelle il y avoit quelques contrepoisons, & il lui en donna plusieurs prises ; faute de Chirurgien & de Lancette, il lui ouvrit la veine avec un canif ; & ses soins eurent un succès si heureux, que le Prince, après avoir extrêmement vomi, se trouva hors de danger.

Un événement de cette nature ne pouvoit que faire un grand éclat. Le peuple sur-tout, qui n'aime que l'extraordinaire, ne regarda pas l'indisposition subite du Prince comme quelque chose de naturel, & il crut trouver dans la tendresse de l'Electrice pour les Margraves ses Fils,

COUR DE
PRUSSE.

des raisons suffisantes pour la soupçonner d'avoir voulu se défaire du Prince son Beau-fils : c'étoit assurément le plus court moyen pour leur donner entrée à la Succession. Le Prince Electoral parut autoriser ces soupçons, par sa retraite auprès du Landgrave de *Hesse-Cassel*, à la Cour duquel il demeura quelques années. Ce fut dans le séjour qu'il y fit, qu'il épousa la Sœur du Landgrave, dont il n'eut qu'une Fille, qui fut mariée en 1700. au Prince héréditaire de *Hesse*, aujourd'hui Roi de *Suède*.

Dankelman fut donc profiter de cette conjoncture heureuse d'avoir sauvé la vie à son Maître; il s'attacha à lui plus fortement que jamais; & ce Prince reconnoissant, des qu'il fut Electeur, le fit son Premier-Ministre, & lui donna toutes les marques d'amitié auxquelles un Sujet peut aspirer : jusques-là que *Dankelman* faisant paroître un jour à l'Electeur la crainte qu'il avoit que sa faveur ne fût pas de durée, ce Prince eut la bonté, ou la foiblesse, de le rassurer par toute sorte de Sermons. * *Dankelman* trop crédule se fia sur ces protestations, & oubliant que l'amitié la plus solide des Princes ne peut être à l'épreuve de leur inconstance, ou de leur caprice, il se crut au-dessus de la fortune & se conduisit en homme qui n'a rien à ménager. Le peu de soin qu'il prit de se faire aimer, & les titres toujours odieux de Ministre & de Favori, le firent bientôt haïr de toute

* Voyez, au Tome I. des Lettres, pag. 18, 19. 20, un trait singulier qui se rapporte à ce fait; & le caractère & la fin de ce Ministre.

toute la Cour. L'Electeur lui-même commen- COUR DE
ça peu à peu à se dégoûter de lui. Leurs hu- PRUSSE.
mœurs étoient incompatibles. Le Ministre éto-
it avare, & le Prince ne se plaisoit que dans le
faste & la dépense. Les remontrances perpé-
tuelles de *Dankelman* le fatiguoient, & le lui
faisoient haïr dans le fond du cœur, longtems
avant qu'il osât le faire paroître. Ce Ministre,
trop prévenu en sa faveur, & moins attentif à
plaire à son Maître qu'à censurer ses actions,
se crut assez habile pour conserver le même em-
pire sur son esprit, ou ne crut pas que l'Ele-
cteur le fût assez pour oser le perdre. Cette
confiance l'empêcha de parer les mauvais offi-
ces qu'on lui rendit en secret, & il fut arrêté à
minuit dans sa maison, & conduit à *Spandau*
dans un carosse de l'Electeur, avec une escorte
de vingt Gardes.

Une disgrâce si subite surprit tout le monde,
& affligea peu de personnes. On remarqua
que le jour même que *Dankelman* fut arrêté,
l'Electeur lui avoit parlé en présence de la Cour
avec tant de bonté, que les plus pénétrants éto-
ient bien éloignés de penser que sa chute fût si
prochaine. Il y avoit déjà longtems que cha-
cun cherchoit, ou souhaitoit l'occasion de le
perdre. L'inconstance naturelle de l'Electeur
pour ses Favoris, & le peu de complaisance de
celui-ci pour l'Electeur, faisoient bien espérer
de le voir bientôt tomber de cette haute faveur,
dont il jouissoit avec tant de sécurité: mais il
falloit, pour éloigner de la Cour un homme
qui jusqu'alors avoit paru ne chercher que le
bien de l'Etat, un prétexte plus spécieux. Il

COUR DE PRUSSE. se présenta naturellement, dans l'affaire du Duché de *Limbourg*.

Ce Duché avoit été assigné, par l'Espagne, pour sûreté des sommes considérables que cette Couronne devoit à l'Electeur. Ce Prince, en conséquence, y avoit fait mettre ses Troupes en quartier d'hiver. Les Hollandois, à qui l'Espagne devoit également, auroient bien voulu avoir aussi le même Duché pour garantie de leurs dettes; il falloit pour cela en faire sortir nos Troupes. La chose fut proposée à *Dankelman*, qui y donna les mains, soit qu'il eût été surpris, ou gagné. On lui en fit un crime d'Etat, d'autant plus considérable, que l'Espagne qui étoit pour lors prête de conclure la Paix avec la France en conséquence du Traité de *Ryswick*, s'embarassa fort peu de satisfaire aux prétentions de l'Electeur. Le Ministre en fut la victime. Heureusement pour lui, il avoit fait passer dans les Pays étrangers des sommes considérables, qui adoucirent sa disgrâce. Elle eut cela de singulier, que ni ses trois Frères ni aucune de ses Créatures ne s'en ressentit; chacun fut conservé dans son emploi: tout le changement qu'il y eut, fut que Mr. le Comte de *Barfous*, alors Feldt-Maréchal, fit pendant quelque tems les fonctions de Premier-Ministre.

Cependant une autre Idole de la Fortune s'éleva sur les ruines de *Dankelman*. Ce fut *Jean-Casimir de Kolbe*, Gentilhomme originaire du Palatinat. Il avoit paru à la Cour, sous *Fredéric-Guillaume le Grand*, à la suite de Madame la Princesse Palatine de *Simmeren*, Sœur de
la

la première Electrice. Elle pria l'Electeur de COUR DE donner quelque emploi à *Kolbe* : ce Prince le fit PRUSSE. Conseiller d'Etat, avec la liberté de demeurer toujours auprès de la Princesse, qui avoit pour lui des bontés, qu'on lui reprochoit d'avoir pour lui seul. Il la suivit dans le Palatinat, où cette Princesse étant morte peu de tems après son arrivée, *Kolbe* revint à la Cour. Il y étoit Etranger, sans Parens, sans connoissances, sans protection : il y fut longtems, sans qu'on fit seulement attention à lui. Mais après la mort de *Frederic Guillaume*, il s'attacha à *Frederic* son Fils qui lui avoit succédé, & à *Dankelman* son Ministre. Toujours, humble, toujours flatteur, il gagna bientôt leur amitié par ses assiduités, & son affectation étudiée de ne vouloir se mêler d'aucune affaire. *Dankelman*, tout habile qu'il étoit, ne connut point le piège; & il contribua lui-même le plus à sa faveur, croyant élever une Créature dont il n'avoit rien à craindre. Mais *Kolbe* ne s'aperçut pas plutôt du refroidissement de l'Electeur pour son Ministre, qu'il résolut d'en profiter. Il ne changea point d'abord de batterie, & paroissant toujours également éloigné des affaires, il ne s'étudia qu'à entretenir & augmenter en secret les mauvaises humeurs que l'Electeur avoit souvent contre son Favori. Ce Prince étoit inconstant, soupçonneux & emporté; ces trois passions émuës & ménagées, on conduisoit son esprit où l'on vouloit, souvent même au-delà. *Kolbe*, qui depuis longtems faisoit son unique étude du Caractère de l'Electeur, connut aisément son foible; il fut adroitement le ménager, & dans la suite, s'en

Mem. Tome I. B servir

COUR DE
PRUSSE.

servir utilement pour venir à bout de ses desfeins. Il parvint bientôt au plus haut degré de faveur : l'Electeur le fit son Grand-Chambellan & son Premier-Ministre : toute la Cour se vit obligée de plier sous lui ; & , ce qui arrive toujours dans les changemens de Gouvernement, le Ministre disgracié fut regretté. Ce n'est pas, cependant , que *Kolbe* n'eût par lui-même des qualités capables de le faire aimer : mais elles étoient effacées par le foible étonnant qu'il avoit pour la Femme ; & ses complaisances aveugles pour elle le firent mépriser & haïr de tous les honnêtes-gens de la Cour.

Cette Femme a joué dans le monde un rôle trop extraordinaire, pour ne pas vous dire quelque chose de son origine & de son caractère. Son Père, nommé *Rickers*, étoit Batelier à *Emmerick*, Ville du Duché de *Clèves*, & y tenoit une espèce de Taverne pour pouvoir plus aisément subsister. Deux Filles qu'il avoit, & qui passoient pour jolies, y attiroient un monde considérable ; & dans un voyage que l'Electeur fit à *Clèves*, *Bidekan* Valet de chambre du Prince devint amoureux de l'ainée, qui est celle dont je parle ; il l'épousa, & l'emmena avec lui à *Berlin*. Elle y inspira une si forte passion à *Kolbe*, qu'après avoir été quelque tems sa Maîtresse du vivant de son Mari, elle devint sa Femme immédiatement après sa mort. Ce mariage se fit chez *Commesser*, autre Valet de chambre de l'Electeur. Ce Prince y assista avec sept ou huit personnes, & commença dès-lors à donner à cette Femme de si grandes marques de complaisance, que plusieurs personnes ont

crü

cru qu'elle les devoit à quelque chose de plus COUR DE PRUSSE.
 qu'à l'amitié qu'il avoit pour son Favori. Je
 suis cependant très persuadé qu'on s'est trompé,
 & je me souviens que lorsque j'étois Gentil-
 homme de la Chambre de l'Electeur, il me
 dit dans un moment de mauvaise humeur
 contre son Favori & sa Femme, (c'étoit ordinaie-
 rement dans ces sortes de momens, qu'il étoit
 incapable de dissimuler :) *Je sai la prévention*
où l'on est que j'ai eu des liaisons avec la Kolbe ;
mais il n'en est rien , & on me fait plus de
tori qu'à elle. En effet, sans naissance, sans
 esprit, & même sans beauté, n'étoit-ce pas
 assez pour elle de devenir la Femme du Ministre,
 sans vouloir encore être la Maitresse du Sou-
 verain ? Il faut cependant convenir que, soit
 bizarrerie, soit foiblesse pour le Favori, l'E-
 lecteur a accablé cette Femme de biens & d'hon-
 neurs, jusques a vouloir qu'elle fût reçue au
 Cercle de l'Electrice, qui pour-lors le refusa
 avec fermeté. En effet, qui n'auroit été choqué
 du contraste trop grand qu'auroit fait la Fille
 du Batelier *Rickers*, au milieu des Dames, qui
 avoient droit de se trouver au Cercle ? Cepen-
 dant, longtems après, l'Electrice se trouva obli-
 gée de faire céder les raisons de bienveillance, au
 besoin qu'elle eut du Grand-Chambellan ; & sa
 Femme eut l'honneur du Cercle.

La même année, que *Kolbe* eut été déclaré
 Premier-Ministre, l'Empereur le fit Comte de
 l'Empire. Il quitta alors son nom, pour
 prendre celui de Comte de *Wartemberg*, que por-
 toit un Château ruiné qu'il avoit dans le Palati-
 nat. Sa Femme, devenue Comtesse, voulut que

COUR DE PRUSSE. les Enfans du premier lit fussent Barons, & ils furent appelés *Barons d'Asbach*. Ces nouveaux Titres de Comté & de Baronie achevèrent de faire tourner la tête à Mad. de *Wartemberg*, & elle faisoit tous les jours des extravagances, dont plusieurs se trouvoient choqués. Les plus sages prirent le parti d'en rire.

Tel étoit, Madame, l'état de notre Cour dans les premières années de mon enfance. Elle commençoit déjà à faire sentir sa supériorité sur presque toutes celles de l'Allemagne, par la manière dont elle influoit sur les affaires de l'Europe. Mais ce qui lui ajouta un nouvel éclat, fut l'érection du Duché de *Prusse* en Royaume. L'idée en avoit été donnée par la France à *Frederic-Guillaume* : mais cet Electeur, soit par les obstacles qu'il y prévoyoit, soit par le peu d'utilité qu'il en pourroit retirer, n'avoit pas voulu exécuter ce projet. Son Fils y auroit peutêtre échoué, sans la situation des affaires de l'Europe au sujet de la Succession d'Espagne. *Kolbe*, que je nommerai dorénavant Comte de *Wartemberg*, eut toute la gloire de cet événement, puisqu'il arriva sous son Ministère. C'est de lui, Madame, que je tiens quelques particularités, qui m'ont paru assez intéressantes pour avoir place dans ces Mémoires. L'affaire l'est si fort en elle-même, que je la prendrai dès son commencement.

Les grands événemens ne sont pour l'ordinaire redevables de leur origine, qu'à de très petites choses. Celui-ci doit la sienne au refus que fit le Prince d'*Orange*, Roi d'*Angleterre*, de donner un fauteuil à l'Electeur dans une
Con-

Conférence que ces deux Princes eurent ensemble à *La Haie* en 1695. L'Electeur ne put digérer que le Prince d'*Orange*, qui lui avoit toujours été inférieur, le voulût prendre avec lui sur un ton si haut, depuis que la fortune l'avoit élevé sur le Trône d'Angleterre; & dès-lors il prit la résolution de se faire Roi.

COUR DE
PRUSSE.

Dankelman, alors Premier-Ministre, qui ne pouvoit prévoir la situation dans laquelle l'Europe se trouva quelques années après, voulut détourner l'Electeur d'un projet qui lui paroïsoit chimérique: il lui rappella les difficultés que *Frederic-Guillaume* y avoit trouvées, & les raisons qu'il avoit eues de refuser les offres que la France lui avoit faites à ce sujet: il lui fit voir que ces raisons, jointes à de plus grandes difficultés, subsistoient encore; & qu'il y avoit de la témérité à entreprendre une chose dont le succès n'étoit ni certain ni avantageux, son Rang étant si près de la Royauté, qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui d'en prendre le Titre. Mais l'Electeur avoit trop à cœur le refus du fauteur, pour se rendre à aucune des raisons qui combattoient son dessein. Il envoya à Vienne *Dankelman*, Frère de son Ministre, pour communiquer à l'Empereur le projet qu'il avoit formé, d'ériger la Prusse en Royaume.

La Prusse est une Province détachée de la Pologne, & qui appartenoit autrefois aux Lithuaniens. L'Ordre Teutonique la conquit sur eux. *Albert* Margrave de Brandebourg, quoique Grand-Maitre de cet Ordre, ne laissa pas de la lui ôter, & de s'en rendre maitre en 1511. Il avoit épousé *Dorothée*, Fille de *Frederic I.* Roi de

COUR DE Dannemarc. Il eut une grande guerre à soutenir contre *Sigismond I.* Roi de Pologne, son Oncle maternel, qui avoit les droits sur cette Province : la guerre dura cinq ans, & fut terminée par un Traité qui portoit, que la *Prusse Orientale* demeureroit héréditaire à titre de Duché à *Albert*, qui en feroit, ainsi que ses descendants, foi & hommage au Roi & à la République de Pologne, à qui elle devoit retourner au défaut de mâles dans la Maison d'*Albert*.

L'Empereur *Charles-Quint* s'opposa à cette transaction, prétendant que la Prusse étant un Fief de l'Empire, *Sigismond* n'avoit eu aucun droit d'en disposer. Le Décret Imperial qui fut rendu à ce sujet, n'eut cependant aucun effet, à cause des guerres que l'Empereur lui-même eut alors à soutenir. *Albert* demeura paisible possesseur de la Prusse. Son Fils unique *Albert-Frédéric* lui succéda, & il en reçut l'Investiture du Roi de Pologne, pour lui & ses Cousins-germains, en 1569. Ce Prince étant mort sans enfans, *Jean-Sigismond* Electeur de Brandebourg lui succéda, & reçut de nouveau l'Investiture du Roi de Pologne, pour lui & ses trois Frères. Depuis ce tems, le Duché de Prusse a toujours été dans la Maison de Brandebourg de Père en Fils : mais l'Electeur *Frédéric-Guillaume le Grand*, aiant fait la guerre à *Charles-Gustave* Roi de Suède en faveur de la Couronne & de la République de Pologne, en reconnoissance la Souveraineté de la Prusse lui fut cédée pour lui & pour tous ses descendants mâles, par le Traité de *Widgost* en 1659.

Au

Au moyen de ce Traité , l'Electeur prétendoit COUR DE
 que la Prusse ne relevoit d'aucune Puissance , & PRUSSE.
 qu'il la tenoit immédiatement de Dieu ; & sur
 ce fondement , il crut être en droit de s'en faire
 déclarer Roi. Mais avant que de faire cette
 démarche , il falloit s'assurer du consentement
 d'une partie , au moins , des Princes de l'Europe.
 Celui de l'Empereur étoit le plus important ,
 mais aussi le plus difficile à obtenir ; & ce fut
 à la Cour de Vienne que se passa presque tout
 le fort de cette Négociation.

Lorsque *Dankelman* arriva dans cette Cour ,
 il la trouva dans des dispositions peu favorables.
 L'auguste titre de Roi donné à un Electeur fut
 d'abord regardé comme une chose qui pouvoit
 préjudicier à l'Autorité Imperiale , & on crut
 que ce seroit en compromettre la dignité que
 d'acquiescer à la demande de l'Electeur , avant
 que d'avoir au moins pressenti dans quelles dis-
 positions seroient à ce sujet la plupart des Prin-
 ces de l'Europe & sur-tout ceux de l'Empire. Le
 Pape sembloit devoir s'y opposer fortement , sur
 le motif de la Religion Protestante , qui par l'é-
 lévation de l'Electeur pouvoit prendre une nou-
 velle force. Tous les Rois en général avoient
 intérêt de ne pas permettre un exemple , qui
 sembloit devoir autoriser chaque Prince à faire
 les mêmes démarches , sous le simple prétexte
 d'un coin de terre qui ne relèveroit d'aucune
 Puissance que de Dieu. Mais les Electeurs
 étoient ceux dont on attendoit les plus grandes
 difficultés ; & en effet ils avoient lieu de crain-
 dre , 1. que l'Electeur de *Brandebourg* devenu
 Roi ne voulût plus les regarder comme ses

COUR DE
PRUSSE.

égaux, & ne prétendit des distinctions sur eux, dans l'Empire & dans les Diètes. 2. Qu'il ne vou-
lût soustraire les Etats de son Electorat de la do-
mination de l'Empire, & des Loix auxquelles
sont sujets tous les autres Electeurs. Cet ar-
ticle leur étoit de la dernière conséquence, sur
tout par rapport au Contingent qu'ils sont obli-
gés de fournir dans les Guerres, qui regardent
l'Empire, & qui devient plus onéreux lorsqu'il
tombe sur moins de têtes.

La Cour de Vienne, dans ces idées, ne
donnoit pas de grandes espérances à *Dankelman*
pour le succès de sa Négociation. Cependant
elle ne laissoit pas de ménager toujours l'Ele-
cteur, le regardant comme un Allié qu'il lui
étoit important de conserver: peut-être aussi se
flattoit elle d'en tirer d'avantage par les promes-
ses & les espérances, qu'en lui accordant ce qu'il
demandoit.

La mort de *Jean Sobieski*, Roi de Pologne,
qui arriva le 17. Juin 1696. fut encore un nou-
veau motif pour l'Empereur, de continuer la
même Politique. L'Electeur de Brandebourg,
par le voisinage de la Prusse, pouvoit être
d'un grand poids dans l'Election d'un nouveau
Roi de Pologne; & l'Empereur, qui avoit dessein
d'élever sur ce Trône le Margrave *Louis de*
Bade, seignit d'entrer dans les vues de l'Electeur,
afin que ce Prince entrât ensuite dans les sien-
nes dans la Diète de l'Election. Pour cet effet les
Ministres de l'Empereur firent entendre à *Dan-*
kelman, qu'il falloit commencer par applanir les
difficultés que les différentes Puissances de l'Eur-
ope pourroient apporter au projet de l'Electeur,
& que

& que le Congrès de *Ryswick*, où tous les Mini- COUR DE
stres devoient se trouver, étoit l'occasion la plus PRUSSE.
favorable.

Sur cela *Dankelman* fut rappelé de la Cour de Vienne, & envoyé à *Ryswick* comme Plénipotentiaire de l'Electeur, conjointement avec Mr. de *Schmettau*. L'Electeur de son côté partit pour *Königsberg*, Capitale de la Prusse, pour être plus à portée de favoriser l'élection du Margrave *Louis de Bade*. Il étoit cependant fortement sollicité en faveur des Princes de Pologne *Alexandre & Constantin*, qui pour cette raison étoient venus eux-mêmes à Berlin : mais l'Electeur n'avoit garde de rompre les engagements secrets qu'il avoit avec l'Empereur. Aussi répondit-il aux sollicitations de ces deux Princes d'une manière assez équivoque, ne s'engageant à rien & leur disant seulement, qu'il alloit en Prusse pour pouvoir être instruit plus facilement de tout ce qui se passeroit dans la Diète de l'Electon.

Le besoin que l'Electeur avoit de la Pologne pour réussir dans ses vues, l'engageoit indispensablement à se mêler de cette Election. Il s'attendoit bien que par les droits que cette République prétendoit sur la Prusse, elle s'opposeroit avec vigueur à ses desseins; & il pouvoit, sur le prétexte de s'intéresser à l'élection d'un Roi, se former un Parti, capable de le servir utilement dans la suite. Ainsi, dès qu'il fut arrivé à *Königsberg*, il dépêcha au Cardinal *Radziowski*, Primat de Pologne, pour lui faire part de son arrivée; & il envoya Mr. *Dorerbeck* Grand-Echanson de Prusse, comme son Ambassadeur

B 5

à la

COUR DE
PRUSSE.

à la Diète de l'Élection, avec ordre de soutenir les intérêts du Margrave *Louis de Bade*, & cependant de ne rien faire qui pût déplaire aux Polonois.

Il ne fut pas longtems question du Margrave *Louis de Bade*: deux Partis plus forts l'obligèrent de se retirer, de même que les autres Prétendans à la Couronne. Ces deux Partis étoient, celui de *Frédéric-Auguste* Electeur de Saxe, & celui du Prince de *Conti*. Le Cardinal Primat soutenoit le Parti du dernier, & la France paroissoit avoir fort à cœur son élection. Cependant le Parti de *Frédéric-Auguste* l'emporta, & il fut proclamé Roi.

Le Cardinal Primat soutint toujours avec opiniâtreté le Parti du Prince de *Conti*. Il envoya même à l'Electeur, un de ses proches Parens, pour le solliciter en sa faveur: mais l'Electeur, à qui le Parti de l'Electeur de Saxe paroissoit le plus solide & d'ailleur le plus puissant, ne balança pas à le reconnoître pour Roi, & il fit répondre au Cardinal, qu'il lui conseilloit, comme au premier Pasteur de Pologne, de maintenir la paix dans son Troupeau, & de se soumettre à l'Electeur de Saxe. Le Primat ne se rebuta point, & il forma un Parti en Pologne, capable d'inquiéter le nouveau Roi. L'Electeur perseverant toujours dans les vues qu'il avoit de se rendre nécessaire à la Pologne, retourna l'année suivante à *Königsberg*, pour tâcher d'apaiser les troubles que ces deux Partis différens y causoient. *Kolbe*, qui n'étoit pas encore Comte de *Wartemberg*, mais seulement Grand-Chambellan, fit pour cet effet un Voya-
ge

ge à *Varsovie*, de la part de l'Electeur; il com- COUR DE
plimenta le Roi sur son avènement à la Cou- PRUSSE.
ronne. Le Roi à son tour envoya à l'Electeur
Mr. le Comte de *Bilinsky* Grand-Chambellan de
la Couronne, pour le complimenter sur son ar-
rivée à *Königsberg* & pour y négocier une Entre-
vue entre eux. L'Electeur la souhaitoit trop
pour la refuser, & *Frédéricshoff*, l'une de ses
Maisons de plaisance, fut choisie pour ce ren-
dez-vous. Tout s'y passa comme il arrive or-
dinairement dans ces occasions: on y parla be-
aucoup d'affaires, & l'on s'en remit aux Mini-
stres pour les conclure. Les deux Princes se
firent réciproquement des présens magnifiques,
& se donnèrent toutes les marques de l'amitié
la plus sincère. Cette union parut encore aug-
menter par la vente que le Roi de Pologne fit
cette même année à l'Electeur, du Droit prote-
ctorial sur la Ville Abbaticale de *Quedlimbourg*,
dont nul Electeur de Saxe n'avoit voulu jusques
alors se déshériter, quelques instances que leur
en eût faites la Maison de Brandebourg. L'E-
lecteur devoit moins qu'aucun de ses prédéces-
seurs espérer de réussir dans cette affaire: la Po-
logne, outre des raisons d'intérêt, en avoit en-
core d'autres de ressentiment; & le procédé de
ce Prince dans l'affaire d'*Elbing*, sembloit de-
voir brouiller le Roi & l'Electeur. Il s'agissoit
d'une prétention de 400000 écus, que l'E-
lecteur avoit sur la Pologne, pour les fraix de la
Guerre que son Père *Frédéric-Guillaume le*
Grand avoit faite en faveur de la République,
contre *Charles XI*, Roi de Suède. Le Roi
de Pologne, dans l'Entrevue de *Frédéricshoff*,
avait

COUR DE
PRUSSE.

avoit promis de porter la République à payer cette somme. L'Electeur, ennuyé de ne point voir l'effet de ces promesses, n'avoit pas laissé (malgré toutes les raisons qu'il pouvoit avoir de ménager la Pologne) de faire investir la Ville d'*Elbing*, qui lui avoit été hypothéquée pour cette somme. Mr. de *Brantz* mon Oncle, qui étoit Lieutenant-Général, fut chargé de cette expédition, à la tête d'un Corps de 12000 hommes.

Les Polonois, à cette nouvelle, firent beaucoup de bruit, & le Roi se plaignit hautement du procédé de l'Electeur, qui étant, disoit-il, *son Parent, son Ami & son Allié*, auroit dû le ménager davantage. Ce fut ainsi du moins qu'ils exprima, dans les Lettres circulaires qu'il écrivit pour assembler la Noblesse de Pologne. Mais l'Electeur alla toujours son train, & la Ville d'*Elbing* fut prise; avant que les Polonois eussent seulement pensé à la défendre. Dès que le Roi de Pologne en eut reçu la nouvelle, il ordonna au Résident de l'Electeur de sortir de la Ville de *Thorn* où il étoit, en 24 heures, & du Royaume sans différer. Mr. de *Reitwitz*, Envoyé de Pologne auprès de l'Electeur, craignant le même traitement, s'absenta de la Cour pendant quinze jours; il y revint ensuite, faisant notifier aux Ministres son retour, non plus comme Envoyé du Roi de Pologne, mais comme Envoyé de l'Electeur de Saxe. On voit aisément par cette manœuvre, que le Roi de Pologne ne prenoit pas l'affaire d'*Elbing* si fort à cœur qu'il paroissoit: aussi s'accoutuma-t-elle quelque tems après. L'Electeur consentit à perdre le quart de la dette, que les Polonois

lonois promirent de payer au bout de trois mois; & ils donnèrent pour sureté la Couronne de leur Roi. L'Electeur de son côté rendit *Elbing*, à condition cependant, qu'il en prendroit possession, si, au bout des trois mois, il n'étoit pas payé des 300000 écus. Depuis ce tems, cette affaire est toujours restée en même état; les Polonois sont toujours débiteurs de cette somme, & l'Electeur s'est contenté de garder la Couronne, qui est encore à *Berlin* dans la Gallerie au-dessus des grandes Ecuries; elle est enfermée dans un étui, qui est scellé du Sceau du Royaume de Pologne.

Cependant la Paix de *Ryswick* venoit d'être signée; les facilités, que la France y avoit apportées, l'avoient terminée plutôt qu'on ne l'avoit cru. Personne n'ignore ce qui porta cette Couronne à relâcher si fort de ses prétentions: elle avoit déjà en vue la Succession d'Espagne, & il lui étoit absolument nécessaire de faire la paix avec cette Puissance, & de desarmer les Alliés. Ainsi Mrs. *Dankelman* & *Schmettau* n'eurent guères le tems de pousser plus loin la Négociation de l'affaire de *Prusse*: ils agirent cependant assez efficacement auprès des Hollandois.

L'Electeur avoit envoyé à Vienne, à la place de *Dankelman*, *Bartholdi*; & Mr. *Blaspiel* à *Düsseldorf* auprès de l'Electeur Palatin, qu'on crovoit devoir extrêmement ménager, autant par rapport à lui-même, que par rapport à l'Impératrice sa Sœur, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de l'Empereur.

Bartholdi, en arrivant à Vienne, trouva cette Cour dans les mêmes idées où elle étoit du tems

COUR DE
PRUSSE.

tems de *Dankelman*: on y faisoit montre de beaucoup de bonne volonté, mais on n'avançoit rien; les Ministres de l'Empereur avoient toujours quelques raisons pour ne rien conclure. La République de Pologne en fournissoit d'assez fortes, par les protestations qu'elle faisoit de ne rien reconnoître de tout ce qui se feroit au sujet de l'érection de la *Prusse* en Royaume, prétendant qu'elle lui avoit autrefois appartenu, & qu'elle ne l'avoit laissé entrer dans la Maison de Brandebourg, qu'à condition de réversion faite d'enfants mâles dans cette Maison. L'Empereur disoit ne pouvoir s'empêcher d'avoir égard à ces protestations, l'Alliance, qu'il avoit depuis longtems avec la République, étant devenue beaucoup plus étroite depuis la levée du Siège de Vienne, où *Jean Sobiesky*, à la tête des Polonois, l'avoit secouru si efficacement. *Bartholdi*, rebuté de tous ces délais, commença à desespérer du succès de la Négociation. Il s'étoit flatté, pendant quelque tems, que l'état languissant de *Charles II.* Roi d'Espagne, qui présageoit sa mort prochaine, & une Guerre cruelle entre la Maison d'Autriche & celle de France au sujet de la succession de cette Monarchie, feroit réussir les desseins de son Maître; & que la Politique, qui dans cette conjoncture obligeoit l'Empereur à se faire des Alliés, lui feroit accepter les moyens de retenir dans son parti un Prince aussi puissant & aussi nécessaire à ses intérêts que l'Electeur. Mais *Bartholdi* s'étoit trompé; & soit que la Cour de Vienne se flattât que l'Electeur n'oseroit jamais se tourner du côté de la France, soit qu'elle crut que son intérêt le plus

plus pressant étoit de ménager les Puissances qui COUR DE
s'opposoient aux desseins de l'Electeur, elle PRUSSE.
avoit toujours quelques raisons nouvelles à
prétexter.

Bartholdi ne put s'empêcher de rendre compte à l'Electeur son Maître, de ce qu'il pensoit de ces remises continuelles, & il lui marqua, qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que l'Empereur le reconnût pour Roi, avant que d'être sûr du consentement du Pape & de tous les Princes de l'Empire; qu'il étoit aisé de voir que c'étoit une défaite honnête, dont l'Empereur se servoit pour le refuser, sans cependant l'indisposer contre lui; & que dans la situation desespérée où étoit cette affaire, il ne savoit plus qu'un seul moyen à employer, avant que de se retirer: c'étoit, qu'il écrivit de sa main au Prince de ***, qui étoit, selon *Bartholdi*, le seul capable de mettre l'esprit de l'Empereur dans une situation plus favorable. Sa dépêche étoit écrite en chiffre, & le Secrétaire qui la déchiffra crut trouver le nom du Confesseur de l'Empereur, au-lieu de celui du Prince de ***. L'Electeur approuva l'idée de son Ministre, & il écrivit sur le champ au Confesseur, qui étoit Jésuite. Ce Religieux se trouva infiniment flatté de se voir recherché par un des plus grands Princes Protestans, & entrevoyant des avantages considérables pour la Société dans la réussite d'une Négociation que l'Electeur avoit si fort à cœur, & dans laquelle deux de ses plus habiles Ministres avoient déjà échoué, il n'hésita point à l'entreprendre.

Dès

COUR DE
PRUSSE.

Dès qu'il eut commencé à s'en mêler, elle prit une nouvelle face; la Cour de Rome ne fit plus que de foibles oppositions; celle de Vienne, alarmée par les nouvelles qu'elle recevoit du Comte d'*Harrach*, son Ambassadeur à Madrid, de la mauvaise santé du Roi Espagne & du penchant des Espagnols pour le Duc d'*Anjou*, devint plus traitable; & les mêmes raisons que *Bartholdi* n'avoit pu faire goûter, commencèrent à faire impression lorsqu'elles furent données par le Confesseur. Ce Jésuite persuada à l'Empereur, qu'étant résolu de disputer à la France la succession à la Couronne d'Espagne, un Allié tel que l'Electeur donneroit un grand poids à celui des deux partis qu'il embrasseroit. Les raisons du Confesseur furent applaudies par les uns, & foiblement rejetées par les autres; en sorte que ce Père se servant habilement de la bonne volonté de ceux-ci & de la léthargie de ceux-là, mit en moins de deux mois l'affaire de Prusse au point d'être heureusement terminée.

Pendant qu'on travailloit si efficacement pour l'Electeur à la Cour de Vienne, on agissoit avec le même succès auprès du Roi d'Angleterre. L'Electrice l'étoit venu joindre à Aix-la-Chapelle avec l'Electrice de *Hannover* la Mère, & ce fut dans cette entrevue, que ces deux Princesses portèrent le Roi *Guillaume* d'Angleterre à reconnoître l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi de *Prusse*, & à appeller la Maison de *Hannover* à la succession à la Couronne d'Angleterre.

Ce qu'il y a de particulier dans ce Voyage si utile aux desseins de l'Electeur, & que bien des

des gens ont regardé comme un trait de Politique, c'est qu'il ne se feroit point fait, sans l'en-
 vie extrême que Mad. de Wartemberg avoit d'être reçue au Cercle de l'Electrice. Cette Princesse, sur la nouvelle qu'elle avoit reçue que l'Electrice de Hanover sa Mère aloit à Aix-la-Chapelle, souhaitoit fort de l'y accompagner; mais elle ne pouvoit se flatter d'obtenir le consentement de l'Electeur, ni l'argent nécessaire pour ce Voyage, si le Comte de Wartemberg s'y opposoit. Mlle. de Pöllnitz ma Cousine fut chargée par l'Electrice de lui en parler. Le Comte de Wartemberg promit non-seulement d'obtenir le consentement de l'Electeur, mais de donner encore à l'Electrice un Pouvoir en blanc, de toucher toutes les sommes dont elle auroit besoin, pourvu que cette Princesse de son côté voulût lui en marquer sa reconnoissance en accordant à sa Femme l'honneur d'entrer au Cercle. L'Electrice avoit si fort à cœur de faire ce Voyage, dans lequel elle savoit qu'elle auroit le plaisir de voir une Mère qu'elle aimoit tendrement, & celui aussi de s'affranchir du moins pendant quelque tems de la gêne dans laquelle elle étoit obligée de vivre à Berlin, qu'elle consentit à la demande du Comte. Mad. de Wartemberg fut reçue au Cercle, & toute la mortification que l'Electrice lui donna fut de lui adresser toujours la parole en François, Langue qu'elle ignoroit; & en cela on s'appercevoit assez de l'obscurité de la naissance de la Comtesse, car dès-lors les personnes d'un certain état parloient communément cette Langue dans notre Cour. C'est la seule chose qu'on puisse

Mém. Tom. I. C repro-

COUR DE
PRUSSE.

reprocher à l'Electrice, que la condescendance qu'elle eut dans cette occasion: ce fut un exemple qui autorisa plusieurs personnes à demander la même grace, & qu'on peut regarder comme la source des mesalliances que la Noblesse a faites depuis.

Le Comte de *Wartemberg*, pour obtenir le consentement de l'Electeur, lui fit entendre, que la Princesse son Epouse pouvoit mieux que personne porter le Roi d'Angleterre à le reconnoître pour Roi. C'étoit le prendre par son endroit sensible: aussi, ne fit il aucune difficulté de laisser partir l'Electrice, qui alla joindre Madame sa Mère à Aix-la-Chapelle, d'où elles partirent ensuite pour Bruxelles. Elles y restèrent quelques jours, afin de déguiser les motifs de leur voyage: de là elles vinrent à *Loo*, où étoit le Roi d'Angleterre. Elles obtinrent chacune de ce Prince ce qu'elles étoient venues lui demander: la Maison de *Hanover* fut peu de tems après appelée à la succession à la Couronne d'Angleterre; & le Roi donna sa parole, que dès que l'Empereur auroit reconnu l'Electeur Roi de Prusse, il seroit des premiers à suivre son exemple.

Dès qu'on eut la nouvelle à Vienne, que le Roi d'Angleterre avoit donné sa parole de reconnoître l'Electeur de *Brandebourg* Roi de Prusse, ce qui restoit de difficultés acheva de s'applanir; on passa par-dessus les protestations de la République de Pologne, & l'Empereur déclara enfin, qu'il reconnoissoit la Prusse pour Royaume, & l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi; à condition cependant.

1. Que

1. Que l'Electeur ne soustrairait jamais de l'Empire, les Provinces de ses Etats qui en étoient dépendantes. COUR DE PRUSSE.

2. Qu'en présence de l'Empereur, il ne demanderoit point d'autres distinctions que celles dont il jouissoit actuellement.

3. Que sa Majesté Impériale en lui écrivant ne lui donneroit que le titre de *Dilection Royale*.

4. Que cependant les Ministres qu'il auroit à Vienne seroient traités de pair avec ceux des Têtes couronnées.

5. Que l'Electeur entretiendrait à ses dépens 6000 hommes en Italie, en cas que l'Empereur fût obligé de faire la guerre pour la Succession d'Espagne.

6. Que ces Troupes y demeureroient, tant que la Guerre dureroit.

Ce fut ainsi, Madame, qu'après de longs délais, la Cour de Vienne presta enfin les mains pour la réussite de ce grand événement, qui après tout doit sa cause au refus d'un fauteuil, & son succès à l'équivoque d'un Secrétaire. Il ne laissa cependant pas d'en coûter près de six millions à l'Electeur. Les Jésuites de Vienne eurent pour leur part deuxcens-mille écus.

A peine cette agréable nouvelle fut-elle arrivée à Berlin, qu'on y apprit la mort du Roi d'Espagne, qui arriva le 1. Novembre 1700. Mr. Desfalleurs, Envoyé de France à notre Cour, notifia cette mort à l'Electeur, & le Testament qui appelloit le Duc d'Anjou à la Succession de tous les Etats du feu Roi. L'Electeur, par les engagements qu'il avoit pris avec l'Empereur,

COUR DE
PRUSSE.

ne pouvoit le reconnoître; ainsi le Roi de Prusse rappella Mr. *Desjalleurs*, & refusa pareillement de reconnoître pour Roi l'Electeur; qui à son tour rappella Mr. *Spanheim*, & l'envoya en Angleterre avec titre d'Ambassadeur.

L'empressement, que l'Electeur avoit de se faire couronner, ne lui permit pas d'attendre la belle saison pour aller à *Königsberg*, Capitale de la Prusse: son départ & celui de sa Cour fut fixé au 17. Décembre, de la même année. La grossesse de ma Mère, qui s'étoit mariée pour la troisième fois à Mr. le Comte de *Wesen*, l'empêcha d'être du Voyage. Ce mariage s'étoit fait à *Königsberg*, dans le tems que l'Electeur y étoit en 1698, au sujet de l'élection du Roi de Pologne. Ce ne fut ni l'amour ni l'intérêt, qui eurent part à ce mariage. Mr. de *Wesen*, quoique d'une très bonne Maison du Pays de *Zell*, n'avoit hérité que d'un bien très médiocre, qu'il avoit encore été obligé de partager avec un grand nombre de Frères; & ma Mère, avant que de l'épouser, ne lui avoit jamais parlé, & ne l'avoit vu que lorsqu'il s'acquittoit de sa Charge de Premier Maître-d'hôtel. L'Electeur fit lui-même ce mariage, à la sollicitation de Madame de *Wartemberg*: elle avoit fort aimé Mr. de *Wesen*, peut-être l'aimoit-elle encore; & en lui faisant épouser une femme riche, elle vouloit le récompenser des attentions qu'il avoit eues pour elle. Il n'étoit pas nécessaire d'employer auprès de l'Electeur de puissantes sollicitations pour l'engager à se mêler de la
réussir

réussite d'un mariage ; son foible étoit d'en COUR DE faire : bons ou mauvais, pourvu qu'il vît ma-PRUSSE. rier, tout lui étoit égal. Aussi, dès que Mad. de *Wartemberg* lui eut proposé ce mariage, il lui promit d'en parler lui même à ma Mère : il fit plus, il lui fit l'honneur de venir chez elle, & lui proposa d'épouser Mr. de *Wesen*. Ma Mère s'en défendit, représentant à S. A. qu'elle avoit été mariée deux fois, qu'elle avoit deux Fils de son premier Mari, que leurs intérêts & sa propre tranquillité ne lui permettoient pas de s'engager une troisième fois. L'Electeur lui répondit, qu'il le souhaitoit ; que ses Enfans, loin d'y perdre, y gagneroient, par le soin qu'il en prendroit : il ajouta, qu'il lui donnoit vingt-quatre heures pour y penser, & il sortit en lui défendant de l'accompagner, & en lui promettant de la revenir voir le lendemain pour savoir sa réponse. Il passa ensuite dans la chambre de ma Grand-mère, à qui il dit tant de choses à l'avantage du Gendre qu'il lui destinoit, qu'il la persuada.

Ma Mère demeura fort irrésolue, jusques au lendemain, que l'Electeur revint chez elle, comme il lui avoit promis. Et comme on résiste difficilement aux ordres de son Souverain, ma Mère, quoique toujours opposée à un nouvel engagement, parut cependant consentir à ce mariage, qui se fit peu de jours après. L'Electeur l'honora de sa présence, & il eut la bonté de nous assurer, mon Frère & moi, qu'il ne nous porteroit aucun préjudice. Cependant, tous nos

COUR DE
PRUSSE.

& lorsqu'elle fut de retour à *Berlin*, aucun d'eux ne la vint voir. Ma Grand-mère du côté de mon Père fit le plus de bruit; son grand âge, & l'honneur qu'elle avoit d'appartenir à feu l'Electrice Mère de l'Electeur, lui donnoit la liberté de dire à ce Prince tout ce qu'elle pensoit. Elle s'emporta contre lui, jusques à la puérilité, lui disant, qu'elle étoit au desespoir de n'être pas assez forté pour étrangler celui qu'il avoit donné pour Mari à sa Bru. L'Electeur, pour l'appaiser, lui promit qu'il feroit tant de bien à Mr. de *Wesfen*, que ce mariage, loin de nous faire le moindre tort, nous seroit avantageux. En effet, au sortir de chez elle, il le déclara Maréchal de sa Cour.

Cette Charge obligeant mon Beupère de suivre le Prince dans ses Voyages, il laissa ma Mère à *Berlin*, & me mena avec lui à *Königsberg*, pour me faire voir la cérémonie du Couronnement de l'Electeur.

Sa Cour étoit si nombreuse, que sur la route de *Berlin* à *Königsberg*, où l'on compte 80 milles d'Allemagne, il falut 30000 chevaux de relais, sans compter ceux des Ecuries du Roi & des Princes. Le Roi, qui aimoit extrêmement tout ce qui étoit cérémonie, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter l'éclat de son Sacre. Cette cérémonie lui coûta des sommes immenses, & elle convainquit les Etrangers que la curiosité y avoit attirés, que notre Cour le cédoit à peu d'autres pour la magnificence.

Quoi-

Quoique les préparatifs d'une Fête à so-COUR DE
 lennelle parussent devoir être longs, l'imp- PRUSSE.
 rience du Roi les hâta tellement, que tout
 fut prêt pour le 18 de Janvier, environ
 quinze jours après l'arrivée de la Cour. La
 proclamation de l'érection de la Prusse en
 Royaume se fit deux jours avant le Sacre du
 Roi, au bruit du canon & de toutes les clo-
 ches de la Ville, par quatre Hérauts-d'Ar-
 mes, en dalmatique de velours bleu, sur les-
 quelles étoient brodées les Armes Royales :
 ils étoient montés sur des chevaux superbe-
 ment harnachés, dont les housses étoient de
 brocard d'argent toutes parsemées d'Aigles &
 de Couronnes d'or. Ils allèrent avec un très
 nombreux cortège dans les principaux quar-
 tiers de la Ville, & y firent la proclamation
 en ces termes: *Comme il a plu à la Divine
 Providence d'ériger ce Souverain Duché de Prus-
 se en Royaume, & d'élever pour Roi le très
 haut & très puissant Prince Frédéric I. notre
 gracieux Souverain; nous en avons voulu don-
 ner part au peuple de ce Royaume, afin qu'ils
 disent comme nous, Vive Frédéric, notre très clé-
 ment & tres gracieux Roi! Vive Sophie-Charlot-
 te, notre très gracieuse Reine!*

Le Roi, pour rendre encore plus auguste
 la cérémonie de son Sacre, institua la veille,
 * l'Ordre de l'Aigle noir, dont les marques
 sont un Cordon orangé, d'où pend une Croix
 C 4 émaillée

* Voyez au Tome I. des Lettres, page 34, quel-
 ques particularités touchant cet Ordre, qui ne sont
 pas ici.

COUR DE
PRUSSE.

émaillée de bleu, en forme de Croix de Malthe; dans l'Etoile d'argent qui est brodée sur l'habit, il y a un Aigle noir, qui tient dans une griffe une Couronne & dans l'autre un Sceptre; & autour de l'ecusson on lit ces mots, SUUM CUIQUE (*A CHACUN LE SIEN.*) Les principaux Statuts de cet Ordre sont: 1. Que le nombre des Chevaliers ne passera pas trente, sans y comprendre, cependant, les Princes de la Maison Royale, & les Souverains. 2. Que les Chevaliers feront preuve de Seize Quartiers. 3. Qu'ils promettront d'être justes, chastes, de protéger & de secourir les Veuves & les Orphelins, suivant leur Devise, *Suum cuique.*

Quoiqu'il fût contre l'usage, d'installer des Chevaliers avant que d'être couronné, le Roi jugea à propos de ne pas s'y conformer, prévoyant bien que la cérémonie de son Sacre recevoit un nouvel éclat de cet établissement. Les Chevaliers & les Officiers de cet Ordre n'eurent cependant alors d'autres marques, que celles du Cordon & de l'Etoile brodée sur leurs habits; & ce ne fut que deux ans après, que le Roi, donna aux nouveaux Chevaliers, pour les jours de cérémonie, un habillement, qui consiste en une veste de drap d'or, sur laquelle il y a une autre veste de velours bleu-céleste qui leur descend jusques à mi-jambe; elle est doublée de couleur de feu, & fermée au-dessous de la cravatte, avec des cordons couleur de feu & or, dont les glands tombent jusques aux genoux. Le ceinturon est de velours couleur de feu brodé d'or; leur manteau est également d'un

d'un velours couleur de feu doublé d'une moire COUR DE
d'or ; & par-dessus est un Collier d'or émaillé PRUSSE,
de bleu , formant ces deux lettres , F. R.
pour signifier , *Fredericus Rex*. Ce Collier est
ce qu'on appelle le grand Collier de l'Ordre.
Les Chevaliers portent sur leurs têtes , des
tocques de velours noir , avec des plumes blan-
ches. L'habillement du Roi n'est point diffé-
rent de celui des Chevaliers ; mais celui du
Grand-Maitre des Cérémonies , du Secrétaire
& du Trésorier l'est , en ce qu'ils portent seule-
ment sur leurs habits ordinaires , de grandes
robes de velours couleur de feu doublées d'o-
rangé , & par-dessus la Croix de l'Ordre at-
tachée seulement à un ruban orangé , qui leur
pend au cou.

Le Roi , à la première promotion , ou plutôt
le jour de l'Institution de l'Ordre , remplit le
nombre des Chevaliers marqués par les Statuts ;
il donna aussi le Cordon de l'Ordre au Prince Ele-
ctoral son Fils , & aux deux Margraves ses Frè-
res , *Christian & Albert*. Le Margrave *Philippe*
étant resté à *Berlin* , pour y gouverner dans l'ab-
sence du Roi , le Cordon lui fut envoyé par un
Gentilhomme de la Chambre.

Le jour du Sacre , le Roi se fit habiller , sur
les neuf heures du matin , par le Grand-Cham-
bellan à la tête de tous les Officiers de la
Chambre. Son habit étoit d'écarlate brodé
d'or , avec des boutons de diamans brillantés.
Il avoit par-dessus , le manteau royal de velours
cramoisi , parsemé de Couronnes d'or , doublé
& rebordé d'hermine ; il étoit attaché sur
la poitrine par une agraffe de trois diamans.

C 5

Dès

COUR DE
PRUSSE.

Dès que le Roi fut habillé , il passa dans une salle, qui faisoit partie de son appartement : on y avoit élevé un Trône , aux deux côtés duquel étoient sur deux tables d'argent les Ornaments Royaux , qui devoient servir au Roi & à la Reine. Le Roi étant assis sur son Trône, ordonna qu'on les lui apportât : ils lui furent présentés à genoux. Lui-même prit la Couronne , se la mit sur la tête , & prenant ensuite le Sceptre de la main droite & le Globe royal de la gauche , il reçut dans cet état les premiers hommages du Prince Royal, & de Messieurs les Margraves , qui fléchirent un genou devant lui. Le Roi se leva ensuite & passa à l'appartement de la Reine , précédé des Chevaliers de l'Ordre , des deux Margraves , du Prince Royal, & des Seigneurs, qui portoient les Ornaments Royaux destinés pour la Reine.

Le Roi la trouva à l'entrée de sa chambre. Elle avoit un habit de couleur pourpre , & un manteau royal pareil à celui du Roi. Elle étoit coiffée en cheveux , & sans poudre : cette coiffure brune , jointe à l'éclat des diamans , lui donnoit un air encore plus fier & plus majestueux. Dès qu'elle aperçut le Roi , elle se mit à genoux. Le Roi l'embrassa dans cette situation , & lui posa lui-même la Couronne sur la tête. Elle prit le Sceptre & le Globe des mains des Seigneurs qui les portoient ; & le Roi l'ayant relevée , elle le suivit dans son appartement , où elle reçut les hommages du Prince Royal & des Margraves , de là même manière qu'ils les avoient rendus au Roi.

Leurs

DU BARON DE PÖLLNITZ. 35

Leurs Majestés se rendirent ensuite à l'Eglise, ^{COUR DE} avec toute la pompe & la magnificence (j'ose ^{PRUSSE.} le dire) des anciens Rois de l'Asie. Le Roi marchoit sous un dais de brocard d'argent brodé d'or, porté par dix Seigneurs Prussiens de naissance; & à quelque distance, étoit la Reine sous un autre dais pareil à celui du Roi. Le Grand-Chambellan portoit la queue du manteau du Roi, & celle de la Reine étoit portée par Mad. la Duchesse de *Holstein*, & Mesdames de *Stingland* & de *Bulan*, l'une Dame-d'honneur de la Reine, & l'autre reçue en survivance. Le Duc de *Holstein* faisoit la fonction de Grand-Maitre de sa Maison, & la Princesse de *Holstein* étoit à la tête des Dames de la Cour. Leurs Majestés furent reçues par les deux Evêques qui devoient faire la cérémonie du Sacre: ils étoient habillés de velours violet à l'usage d'Angleterre, & avoient pour Assistans six Ministres, trois Calvinistes & trois Luthériens. Ils conduisirent le Roi & la Reine à leurs Trônes, qu'on avoit placés aux deux côtés de l'Autel; celui du Roi à la droite, & celui de la Reine à la gauche. Quoiqu'il n'y ait point d'Autel dans les Eglises Réformées, le Roi en avoit un, & avoit même fait présent d'un magnifique Crucifix pour y être placé, afin de faire voir combien il souhaitoit la réunion des deux Eglises Protestantes.

Le Prince Royal se plaça un peu derrière le Roi à sa droite, sur un pliant, aiant derrière lui Mr. le Comte de *Dohna*, son Gouverneur. Les Margraves étoient aussi sur deux plians, aux deux côtés de la Reine. Mad. la Duchesse de
Holstein.

COUR DE
PRUSSE.

Holfstein, le Duc de *Holfstein*, & Mesdames de *Stingland* & de *Bulau*, étoient sur des tabourets, & immédiatement derrière la Reine. La Princesse de *Holfstein* étoit placée un peu plus loin, & avoit aussi également un tabouret. Aux deux côtés de l'Autel étoient deux Tribunes, l'une pour Madame la Duchesse de *Courlande* Sœur du Roi, le jeune Duc son Fils, & les trois Princesses ses Belles-filles; l'autre pour les Ambassadeurs & les Ministres étrangers.

Lorsqu'il falut recevoir l'Onction sacrée, le Roi alla se mettre à genoux au pied de l'Autel, il donna le Globe & le Sceptre aux Seigneurs, qui les avoient déjà portés, & ôta lui-même sa Couronne, qu'il mit sur un carreau pareil à celui sur lequel il étoit à genoux: il reçut ensuite trois Onctions, une au front, & les deux autres aux deux poignets. Le Grand-Chambellan essuya l'huile avec du coton & un linge, qu'un des Ministres lui présenta sur une assiette d'or. Le Roi reprit ensuite sa Couronne sans que personne y touchât, & se la mit lui-même sur la tête; il reprit aussi le Sceptre & le Globe, & fut se replacer sur son Trône. Les mêmes cérémonies s'observèrent dans l'Onction de la Reine, avec cette seule différence, qu'elle garda toujours la Couronne, & que Madame de *Stingland* sa Dame-d'honneur lui essuya l'huile.

Les deux Evêques, avec les six Ministres, rendirent alors les premiers hommages au Roi & à la Reine. L'Evêque consacrant dit au Roi:
Bénédictio & prosperité accompagne FREDERIC
Roi

ROI DE PRUSSE ! *Que le Seigneur , Dieu* COUR DE
de notre Roi , *dise la même chose ; qu'il conti-* PRUSSE.
nue d'être avec lui , comme il a fait jusques à
présent , afin que son Siègè Royal agrandisse sa
puissance de jour en jour !

Le même Evêque dit à la Reine : *Bénédiction*
et prospérité soit avec SOPHIE CHARLOTTE,
REINE DE PRUSSE ! *Que le Seigneur notre*
Dieu la conserve pour marque de bénédiction sur
son peuple , et qu'elle voye dès maintenant prospé-
rité et salut se répandre sur sa Maison Royale ,
et sur ses Enfans , dans la Paix d'Israël !

Pendant que la Musique répétoit à peu près ces
mêmes paroles , le Prince Royal & les Margraves
vinrent rendre leurs hommages au Roi & à la
Reine ; ils montèrent sur le dernier degré de leur
Trône , où ils mirent un genou en terre & leur
baissèrent la main. L'hommage des autres
Seigneurs ne consista qu'en une profonde incli-
nation qu'ils firent , sans sortir de leurs places.

L'Evêque contâchant se tourna vers le peuple,
& dit à haute voix : *Craignez Dieu , et honorez*
votre Roi et votre Reine , car leur puissance vient
du Seigneur qui a créé le Ciel et la Terre. Le
même Seigneur veuille être leur conducteur et les
garder ; qu'il les couvre de son ombre , afin que
l'ardeur du Soleil et les rayons de la Lune ne les
éblouissent jamais ! Le Seigneur les préserve de tout
mal , qu'il conserve leurs ames , et qu'il bénisse leur
entrée et leur sortie jusque dans l'éternité ! Après
quelques autres prières , le Roi renouvela les
Edits contre les Duels , & en jura l'observation
sur les saints Evangiles. Ce fut par-là que finit
cette longue cérémonie.

Le

COUR DE
PRUSSE.

Le Roi eut tout lieu d'en être content, par la ponctualité avec laquelle chacun s'acquitta de sa fonction; ce qu'on ne devoit guères attendre dans une occasion ou tout étoit nouveau: mais on connoissoit sa délicatesse sur tout ce qui s'appelloit cérémonie, & l'envie qu'on avoit de lui plaire fit dans celle-ci, ce qu'auroit pu faire l'expérience la plus consommée.

Il n'y eut que la Reine qui s'attira une petite mercuriale, au sujet d'une prise de tabac. Elle étoit depuis longtems le moment de n'être point vue du Roi, dont le Trône étoit vis-à-vis du sien; & croyant l'avoir trouvé, elle tira furtivement sa tabatière. Le Roi jeta par hasard les yeux sur elle dans ce moment: elle voulut la cacher, mais le regard du Roi lui fit assez connoître qu'il s'en étoit aperçu; & en effet ce Prince, qui n'étoit point traitable sur cette matière, ordonna sur le champ à un de ses Gentils-hommes, qui étoit derrière lui, d'aller demander de sa part à la Reine, *si elle se souvenoit de l'endroit où elle étoit, & du rang qu'elle y tenoit.*

Le Roi & la Reine, au sortir de l'Eglise, firent jetter pour dix-mille écus de Médailles d'or & d'argent, sur lesquelles on voyoit d'un côté leurs Portraits, avec ces mots, FREDERICUS ET SOPHIA CAROLOTTA, REX ET REGINA; & sur le revers, une Couronne avec ces mots, PRIMA MEÆ GENTIS.

Il n'y eut guères moins de cérémonies à observer au Festin royal, qui suivit le Sacre. Il se fit dans la grande salle du Palais. Le Roi & la Reine s'y rendirent, à peu près avec le même cortège

cortège & dans le même ordre qu'ils avoient observé en allant à l'Eglise.

COUR DE
PRUSSE.

En se plaçant à table, Leurs Majestés remirent leurs Sceptres & leurs Globes entre les mains des Seigneurs, qui avoient déjà eu l'honneur de les porter. Ces Seigneurs se placèrent ensuite aux deux côtés de la table, & y demeurèrent pendant tout le Festin. Le Prince Royal, les deux Margraves & la Duchesse de *Courlande* Sœur du Roi, furent les seuls qui eurent l'honneur de manger avec Leurs Majestés. De toutes les cérémonies qui s'y observèrent, voici les deux que j'ai trouvées n'être connues qu'en Allemagne. Lorsque le Roi & la Reine se furent assis, les deux Grands-Maréchaux sortirent de la salle & descendirent dans la Cour du Palais, d'où ils se rendirent à cheval aux grandes Ecuries, accompagnés de timbales, de trompettes, & d'un grand nombre d'Officiers de la Bouche du Roi. Ils y trouvèrent un Bœuf entier à la broche, farci de toute sorte de Volaille; ils en coupèrent un morceau, & le portèrent dans un plat d'or sur la table de Leurs Majestés.

Le Grand-Echançon se rendit ensuite avec un cortège pareil aux mêmes Ecuries, où il y avoit deux Fontaines de vin qui couloient, du bec de deux Aigles: il en remplit un Gobelet d'or, qu'il vint présenter au Roi. S. M. le prit, & le lui rendit; il le présenta ensuite à la Reine, qui le lui rendit pareillement; il le porta au grand Buffet, qui étoit dressé à l'autre bout de la salle, vis à vis la table du Roi. On tiroit neuf coups de canon toutes les fois que

le

COUR DE le Roi ou la Reine buvoit ; six, lorsque c'étoit le Prince Royal ; & trois pour Mrs. les Margraves, & Madame la Duchesse de *Courlande*.

Ce repas fut très long ; cependant personne de la Cour ne se mit à table qu'après que Leurs Majestés se furent retirées dans leurs appartemens. Sur les neuf heures du soir, on sonna les cloches par toute la Ville : le bruit du canon, qui se fit entendre, joint à celui des timbales & des trompettes, servit de signal aux feux de joie qu'on alluma par tous les carrefours. Les Bourgeois illuminèrent les façades de leurs maisons : quelques-uns des plus riches avoient élevé devant leurs maisons des Arcs de triomphe, avec des Emblèmes & des Devises ; d'autres firent couler du vin pour le peuple ; enfin il n'y eut point de Bourgeois qui ne s'efforçât de signaler la joie en quelque manière.

Leurs Majestés voulurent honorer la joie publique de leur présence. Elles sortirent sur les dix heures dans un carrosse magnifique, accompagnées de toute leur Cour à cheval. Elles furent haranguées devant l'Hôtel de Ville par le premier Bourguemestre, qui leur présenta la collation dans des paniers d'argent. Elles passèrent ensuite devant l'Hôtel du Duc de *Holstein*, Gouverneur de *Königsberg*. La façade de cet Hôtel représentoit le Temple de la Gloire ; les Gentilshommes du Duc représentoient les Prêtres du Temple ; & jetoient de l'ambre & de l'encens dans des brazier qui étoient sur un Autel ; les Enfants du Duc, qui étoient au nombre de huit, étoient habillés en Bergers & Bergères ; & lorsque le Roi & la Reine passèrent, l'aîné leur présenta

présenta un panier de fleurs, & leur dit en Alle- COUR DE
mand quelques vers, qui exprimoient les vœux PRUSSE.
que tout le peuple faisoit pour la durée de leur
prospérité. Leurs Majestés, après s'être arrêtées
quelque tems devant cet Hotel, retournèrent
au Palais.

Dans tous les Etats du Roi, on donna de pa-
reilles marques de joie, & le jour de la cérémo-
nie du Sacre fut célébré par tout comme un
Dimanche. Le Roi & la Reine passèrent tout le
Carnaval à *Königsberg*, & y reçurent le Comte de
Tobiansky Grand-Echançon de Pologne, qui ve-
noit, comme Ambassadeur du Roi son Maître,
complimenter Leurs Majestés sur leur Couron-
nement. Il est cependant à remarquer, que la
République de Pologne n'a jamais reconnu la
Royauté du Roi de Prusse, quoique deux de ses
Rois, l'Electeur de *Saxe*, & quatre ans après,
le Roi *Stanislas*, l'aient reconnue par leurs Am-
bassadeurs.

Le départ de la Cour pour Berlin fut fixé au
8. de Mars. Comme le Roi n'avoit point fait
d'Entrée à *Königsberg*, la Ville le supplia qu'il
lui fût permis de l'accompagner jusques sur les
limites de son territoire; ce qui lui fut accordé.
On éleva alors plusieurs Arcs de triomphe,
toutes les rues furent tapissées, & le Roi partit
de *Königsberg*, accompagné de tous les Corps de
la Ville. Sa Majesté étoit à cheval, aiant à ses
côtés deux Ecuyers à pied: son habit étoit de
velours cramoisi, doublé d'hermine & brodé d'or,
avec des boutons de diamans: il avoit à son
chapeau une agraffe & un cordon de diamans:
son cheval étoit magnifiquement harnaché; le

Mem. Tome I.

D

moirs,



COUR DE PRUSSE. MOIS, les étriers & tous les ornemens de la bride étoient d'or massif; la housse de velours cramoisi, toute couverte de broderie d'or, & de diamans. La carosse de la Reine étoit aussi d'une magnificence extraordinaire. S. M. étoit seule dans le fond, n'ayant que Madame la Duchesse de *Courlande* sur le devant.

Cette sortie de *Königsberg* se fit avec toute la pompe & tout l'appareil, avec lequel les Entrées ont coutume de se faire. Lorsque Leurs Majestés furent arrivées à un quart de lieue de la Ville, elles mirent pied à terre & montèrent dans leurs carosses de Voyage. Ce fut la qu'elles reçurent les derniers complimens, que leur firent les Echevins, tête nue & un genou en terre. Le Roi & la Reine rentrèrent ensuite dans la Ville par une autre Porte, & ils restèrent dans leur Palais jusques au lendemain, qu'ils partirent pour *Berlin*.

La Cour fut obligée de prendre la route de *Dantzick*, à cause du dégel subit de la *Vistule*, qui rendoit son passage impracticable. La Magistrature de *Dantzick* envoya aussi-tôt à Leurs Majestés des Députés pour les supplier de permettre que la Ville leur fit une Entrée publique; mais le Roi les remercia, ne voulant pas qu'ils fissent aucune dépense. Cependant, à l'entrée du territoire de *Dantzick*, deux Bourguemestres, quatre Conseillers & le Syndic de la Ville, à la tête de la Jeunesse à cheval, vinrent complimenter Leurs Majestés. Ce fut le premier Bourguemestre, qui porta la parole, & qui les supplia de trouver bon que la Ville les défrayât pendant le temps qu'ils demeureroient sur son territoire. Le

Roi

Roi & la Reine descendirent dans une maison COUR DE PRUSSE.
 qu'on leur avoit préparée ; cette maison étoit de bois, & représentoit le Temple de la Gloire. Leurs Majestés y trouvèrent une collation magnifique, avec une très belle symphonie ; il y avoit dans d'autres chambres plusieurs tables dressées, pour les Gentilshommes de la suite. Le Roi & la Reine y passèrent la nuit, & le lendemain ils traversèrent *Dantzick* & passèrent la *Vistule*, qui étoit encore gelée à cet endroit. Cependant, comme il y avoit lieu de craindre qu'elle ne le fût pas assez pour qu'on pût la passer sans danger, la Magistrature, pour prévenir tout accident, avoit fait couvrir la glace de paille, de poutres & de planches. Vingt-quatre jeunes Hommes & autant de jeunes Filles, habillés à la Matelotte avec des habits de velours & de fatin, se trouvèrent au passage du Roi & de la Reine ; les jeunes Filles leur présentèrent du poisson, du fruit, des confitures & des fleurs ; & les jeunes Matelots les accompagnèrent au son de divers instrumens de musique. Lorsque Leurs Majestés eurent passé la Rivière, elles congédièrent les Députés de la Ville, & leur firent présent à chacun d'une Chaine & d'une Médaille d'or, sur laquelle étoient leurs Portraits. Le 17. de Mars elles arrivèrent, le Roi à * *Potzdam*, & la Reine à *Lutzelbourg*. Le Roi, qui avoit dessein de faire une Entrée solennelle à *Berlin*, séjourna à *Potzdam* jusques au 6. de Mai, afin que l'on eût le

D 2

remis

* Voyez au Tome I. des Lettres, Lettre I. la description de cette Ville. C'est la Garnison ordinaire du premier Bataillon des Grands Grenadiers, dont il est tant parlé dans l'Europe.



COUR DE PRUSSE. tems de faire les préparatifs nécessaires pour le recevoir ; & en même tems parce qu'il fouhaitoit qu'une des façades de son Palais, qu'il faisoit bâtir, fût achevée pour ce jour.

Vers la fin du mois d'Avril, le Roi partit de *Potzdam* pour se rendre à *Schönhausen*. La Reine vint l'y joindre quelques jours après ; ce fut là que Leurs Majestés se préparèrent à faire leur Entrée dans *Berlin*.

Cette cérémonie se fit avec toute la pompe & la magnificence possible. La Ville avoit fait dresser sept Arcs de triomphe ; la description d'un de ces Arcs suffit pour donner une idée du goût de notre Cour pour les Fêtes de cette nature. Cet Arc qui étoit à la barrière, à l'entrée du Fauxbourg, paroissoit avoir été construit par des Jardiniers. Il étoit entièrement de verdure, avec des colonnes & des pilastres garnis de fleurs. *Pomone* & *Flore* y soutenoient le Portrait du Roi & de la Reine ; le *Printems* accompagné des *Zéphirs* leur présentoit des fruits & des fleurs ; & une Allée d'Orangers, & de Lauriers, dans des caisses dorées, bordoit le chemin depuis cet Arc jusques à la Porte de *S. George*, que l'on appelle depuis ce jour la *Porte Royale*, parce que fut par cette Porte que Leurs Majestés entrèrent dans la Ville.

Le lendemain de l'Entrée, les Députés des Provinces présentèrent au Roi les Dons gratuits, pour son Joyeux Avènement ; & Mr. le Margrave *Philippe*, Grand-Maitre de l'Artillerie, fit tirer un Feu d'artifice, qui représentoit le retour du Roi à *Berlin*, par celui de *Jason* après la conquête de la Toison d'or.

Après

Après quelques autres Fêtes de cette nature, COUR DE
 que la joie publique occasionna, la Cour se sé- PRUSSE.
 para ; le Roi partit pour *Oranienbourg**, & la Reine
 pour *Lutzelbourg*. Le Prince Royal resta à *Berlin*
 pour y continuer ses Exercices. On avoit eu
 soin de lui former une Cour assez nombreuse,
 toute composée de jeunes-gens de son âge. Ce
 jeune Prince avoit formé deux Compagnies de
 toute cette Jeunesse ; il commandoit la première,
 & le jeune Duc de *Courlande* la seconde. J'étois
 de cette seconde Compagnie, & nous allions
 quelquefois faire nos Exercices militaires à *Lut-*
zelbourg devant la Reine, qui aimoit à voir,
 dans le Prince son Fils, ces prémices d'une humeur
 guerrière. Nous représentions aussi quelquefois
 des Comédies devant elle. C'est ainsi que cette
 Princesse tâchoit d'inspirer au Prince son Fils du
 goût & de la délicatesse, jusques dans les plaisirs.

Ce fut alors qu'il s'éleva à la Cour un orage
 contre le Comte de *Wartemberg*, Grand-Cham-
 bellan & depuis peu déclaré Premier-Ministre,
 qui sembloit devoir le perdre ; mais il n'écrasa que
 ceux mêmes qui l'avoient excité. Les principaux
 auteurs de la Cabale étoient Mr. le Comte de
Lottum, Mr. *** & le Grand-Maréchal, depuis
 longtems ennemi juré du Grand-Chambellan.
 Le Comte de *Wesen* mon Beau-père fut choisi
 par ces Mrs. pour porter à ce Ministre les pré-
 miers coups dans l'esprit du Roi. J'ai eu l'hon-
 neur de vous dire, Madame, que la Comtesse
 de *Wartemberg* avoit toujours voulu du bien

D ;

à Mr.

* Voyez, Tome I. des Lettres, Lettre II. la
 description & l'état présent de cette Maison.

COUR DE
PRUSSE.

à Mr. de *Wesen*; le mariage avantageux qu'elle lui avoit procuré, en étoit une preuve assez convainquante. Il sembloit donc, après un si grand service, que la reconnoissance exigeoit de lui qu'il le dévouât tout entier à la fortune du Comte son epoux. Mais mon Beau-père, flatté du choix que les ennemis du Comte avoient fait de lui, oublia son devoir & ses intérêts; & il accepta une commission pour l'entreprise de laquelle il avoit, à la vérité, toute la témérité nécessaire: mais il falloit, pour la conduite d'une affaire aussi délicate, plus de jugement & plus de faveur qu'il n'en avoit.

Mr. de *Wartemberg* étoit véritablement aimé du Roi; mais pour cela, il n'étoit pas exempt de ses mauvaises humeurs. Ce Prince parut un jour si animé contre lui & en parla avec tant d'aigreur à mon Beau-père, que celui-ci crut avoir trouvé l'occasion favorable de perdre le Comte. Il dit au Roi, que toute la Cour étoit surprise des bontés extraordinaires qu'il avoit pour un Ministre; qui abusoit tous les jours de son nom pour fouler le peuple, & pour commettre mille injustices contre ses fidèles Serviteurs; que ses rapines étoient excessives, & que la dissipation de sa Femme étoit si grande, qu'il pouvoit faire voir par les Mémoires des Contrôleurs de la Bouche, que la table du Grand-Chambellan coûtoit plus que celle de Sa Majesté. *Je sais bien*, ajouta Mr. de *Wesen*, *que je suis perdu, si le Premier-Ministre vient être informé de ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté; mais en me taisant, je croirois manquer à mon devoir, & je suis prêt de prouver ce que j'ai avancé.*

Le

Le Roi écouta ce discours avec assez d'atten- COUR DE
 tion, & la vanité de mon Beau-père lui faisoit PRUSSE.
 déjà croire, qu'il avoit fait assez d'impression
 pour porter coup à la faveur de Mr. de *Wartem-
 berg* : mais ce Courtisan peu habile ne faisoit
 pas réflexion qu'un Prince qui se plaint de son
 Favori, n'est pas toujours disposé à recevoir les
 mauvaises impressions qu'on lui en veut donner.
 Soit donc que le Roi pensât de cette façon, soit
 qu'il fût frappé de l'ingratitude de Mr. de *We-
 sen*, qui devoit sa fortune à Mr. de *Wartemberg*,
 il redit à ce Ministre la conversation qu'il avoit
 eue avec lui, l'assurant, qu'il n'avoit point ajouté
 foi à ce rapport, & que s'il vouloit, il le ven-
 geroit de celui qui le lui avoit fait.

Le Ministre habile affecta pour-lors un air de
 modération, qui lui coûtoit d'autant moins,
 qu'il étoit excellent Comédien. Il dit au Roi,
 qu'il étoit suffisamment vengé, par le peu de
 cas que Sa Majesté faisoit des calomnies que
 ses ennemis débitoient contre lui ; & qu'il la
 supplioit de pardonner à ceux qui avoient voulu
 abuser de sa bonté pour l'opprimer. Ce fut ainsi
 qu'il cacha quelque tems sous les apparences
 d'une feinte douceur, le plus vif ressentiment ;
 bien résolu dans le cœur, de perdre ceux qui
 avoient fait agir Mr. de *Wesen*, quoiqu'ils fussent
 protégés par la Reine ; mais sur-tout, de faire sen-
 tir à celui-ci tout le poids de sa vengeance.

Le Voyage que le Roi fit à *Goltz*, l'une de ses
 Maisons de Chasse près de la Forteresse de *Cu-
 strin*, lui en facilita les moyens. Il étoit seul
 avec le Roi dans le même Carosse, & il indisposa
 tellement son esprit contre Mr. de *Wesen*, que

COUR DE
PRUSSE.

lorsqu'il arriva à *Goltz*, tous ceux qui se trouvèrent à la descente de son carrosse s'aperçurent de sa mauvaise humeur. Contre son ordinaire, il ne parla à personne, & il ordonna à mon Beau-père de faire servir. S'étant mis à table, il eut à peine touché son pain, qu'il le trouva mauvais. Il s'en plaignit à Mr. de *Wesen*, comme ayant la direction de ce qui concernoit la Bouche. Mr. de *Wesen* dit au Roi, qu'il étoit vrai que le pain n'étoit pas comme à l'ordinaire, parce que la Voiture de la Panneterie s'étoit rompue en chemin; & que le Boulanger, qui étoit arrivé un peu tard, n'avoit pas eu assez de tems. Le Roi, peut satisfait de cette réponse, dit qu'il étoit las d'être mal servi, & qu'il prétendoit que chacun fit son devoir. Il jeta en même tems sa serviette à terre. Mr. de *Wesen* en ayant été prendre une autre, la présenta au Roi, qui ne la voulut point recevoir; il lui ordonna de sortir à l'instant de sa présence. Deux heures après, Mr. de *Wesen* fut arrêté par un Exemt des Gardes du Corps, qui le conduisit dans son carrosse, accompagné de quelques Gardes, à *Custrin* Capitale de la *Nouvelle Marche*, située sur l'*Oder*. Mon Beau-père y fut traité en Criminel d'Etat, & le Ministre envoya ordre au Conseiller Aulique de mettre le scellé dans la maison de ma Mère sur les effets de son Mari. Elle étoit pour-lors à la campagne; mon Frère étoit au Sermon, avec notre Gouverneur; ainsi, je me trouvai seul dans la maison lorsque ces Messieurs vinrent pour exécuter leur ordre. Ils me le montrèrent, & me demandèrent où étoit l'appartement de mon Beau-père, afin de n'être pas obligés de
mettre

mettre le scellé partout. Je n'hésitai point à le COUR DE leur montrer, & en se retirant ils me laissèrent PRUSSE. un Ecrit, qui étoit un ordre à ma Mère de ne point paroître à la Cour, & de n'y point solliciter la liberté de son Mari. J'envoyai aussitôt chercher mon Gouverneur, qui porta cette désagréable nouvelle à ma Mère. Sa douleur fut égale à sa surprise: elle avoit une véritable amitié pour son Mari, & elle ignoroit les complots contre le Ministre, à qui elle le croyoit toujours dévoué. Comme l'ordre du Roi lui lioit les mains & l'empêchoit de venir à la Cour, je fus chargé d'y solliciter la liberté de mon Beau-père.

Un jour, que la Reine donnoit à *Lutzelbourg* une Fête au Roi, je lui présentai un Placet au nom de ma Mère, par lequel elle le supplioit de faire ôter le scellé de ses effets & la Garde de sa maison; & qu'il plût à Sa Majesté de nommer des Commissaires pour juger son Mari, afin qu'il fût puni s'il étoit coupable, ou mis en liberté s'il étoit innocent. Ma jeunesse, & les pleurs dont j'accompagnai cette Requête, attendrirent le Roi: il me dit, qu'il feroit ce que ma Mère souhaitoit, uniquement par considération pour elle; qu'il prenoit part à son chagrin; mais que son Mari avoit tellement mérité son indignation, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la lui faire ressentir: Qu'au reste, il étoit bien aise de me voir le cœur assez bon pour solliciter en faveur d'un homme qu'il savoit n'avoir pas bien agi avec mon Frère & moi, malgré les ordres qu'il lui en avoit donnés en lui faisant épouser ma Mère. Je lui répondis, que je n'avois aucun sujet de plainte contre mon Beau-père.

COUR DE
PRUSSE.

& que quand j'en aurois, il me suffisoit de voir le chagrin mortel de ma Mère, pour solliciter sa liberté. *Je vous sai bon gré,* me dit le Roi, *de ces sentimens: allez dire à votre Mère, qu'elle sera satisfaite; & soyez assuré que j'aurai soin de vous.* Ce furent les termes dont se servit ce Prince, en me mettant la main sur l'épaule dans le tems que je me baïllois pour embrasser ses genoux. Dès qu'il fut parti, la Reine me fit venir dans son Cabinet, pour lui rendre compte de cette conversation. Elle étoit couchée sur un lit de repos; Mlle. de Pöllnitz ma Cousine étoit seule, assise à terre au pied du lit. La Reine s'informa de la santé de ma Mère, elle m'ordonna de l'assurer de son estime & de son amitié; & sur le récit que je lui fis de ce que le Roi m'avoit dit, elle me répondit, qu'elle étoit bien aise des bonnes dispositions dans lesquelles le Roi étoit à mon égard. *Ménagez-les,* ajouta-t-elle *appliquez vous à mériter ses bonnes grâces; je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour vous y maintenir, & vous aurez toujours en moi une protection assurée.*

Un accueil si gracieux de la part du Roi & de la Reine me donna de grandes espérances, & je retournai à Berlin, ne doutant nullement que l'effet ne suivit bien tôt les promesses qu'ils venoient de me faire. Cependant ce ne fut qu'après de longues sollicitations de la part des Amis de ma Mère, qu'elle obtint la liberté de son Mari, après une détention de sept mois, & en payant pour lui 10000. écus d'amende. La vengeance que le Ministre tira de ceux qui avoient fait agir mon Beau-père, eut moins d'éclat:

d'éclat: il se contenta de les faire exiler dans COUR DE leurs Gouvernemens, & de donner leurs Char- PRUSSE. ges à ses Créatures les plus affidées. Tel étoit le Comte de *Wirgenstein*, à qui il fit donner la Charge de Grand-Maréchal. Il étoit homme de naissance; mais ni lui, ni ses ancêtres, n'avoient rendu aucun service à l'Etat: son seul mérite étoit, d'être entièrement dévoué au Premier-Ministre, dont il étoit plus l'Esclave que l'Ami. Il se soutint à la Cour, tant que le Comte de *Wartemberg* fut en faveur: mais la chute du Ministre entraîna la sienne. La disgrâce de mon Beau-père ne laissa pas de causer beaucoup de trouble dans ma Famille. Ma Mère le suivit dans ses Terres au Pays de *Zell*; & je fus envoyé avec mon Frère, sous la conduite d'un Gouverneur, à *Lunebourg*, pour y achever mes Etudes.

Toute l'Europe étoit alors en mouvement, & avoit pris part dans la querelle que la Maison d'Autriche avoit avec celle de France au sujet de la succession de la Monarchie d'Espagne. *Philippe d'Anjou* s'en étoit déjà mis en possession, en vertu du Testament de *Charles II.* & du droit qu'il y avoit par *Marie - Thérèse d'Autriche*, sa Grand-mère. L'Empereur fondeoit ses prétentions sur la renonciation de cette Princesse, lorsqu'elle avoit épousé *Louis XIV.* Presque toute l'Europe, que la trop grande puissance de la France commençoit d'alarmer, se rangea du côté de l'Empereur, qui s'étoit déshérité de ses droits en faveur de l'Archiduc son Fils. Outre l'intérêt commun que l'Europe sembloit avoir, d'empêcher que deux Monarchies comme celle de France & d'Espagne ne fussent gouvernés un
jour

COUR DE
PRUSSE.

jour par un même Prince, plusieurs Puissances avoient des raisons particulières de profiter de cette occasion pour faire la guerre à la France.

La Cour d'*Angleterre* étoit alarmée du procédé de *Louis XIV.*, qui venoit de reconnoître le Fils de *Jacques II.* mort depuis peu à *S. Germain*, pour Roi d'*Angleterre*, sous le nom de *Jacques III.*, au préjudice du Roi *Guillaume* qui avoit été reconnu par le Traité de *Ryswyck*.

Les *Hollandois* se gouvernoient par les idées du Roi *Guillaume*, qui étoit toujours leur *Stadthouder*. Ils ne pouvoient oublier la Guerre de 1672, dont les plaies étoient encore si récentes.

Le Roi de *Prusse*, outre l'intérêt commun qu'il avoit avec les autres Electeurs, que la France ne devint point trop puissante, dans la crainte que dans la suite cette Cour ne leur donnât un Empereur tel qu'elle le voudroit, avoit encore des engagemens avec la Cour de Vienne & le Roi d'*Angleterre*. Ce fut en conséquence de ces engagemens, qu'il fournit 6000 hommes à l'Empereur, & qu'il fit faire dans ses Etats une levée de 20000 hommes, que le Roi *Guillaume* lui avoit demandés, & qui furent pendant toute la Guerre à la solde des Provinces-Unies.

La France n'eut dans son parti que l'Electeur de *Bavière* & celui de *Cologne*. Ces deux Princes se laissèrent gagner par les promesses de la France, dont la principale étoit, de ne point finir la Guerre, qu'elle n'eût fait déclarer l'Electeur de *Bavière*, Roi de *Souabe*.

Le Duc de *Savoie* ne se laissa point gagner
par

par les avantages que la France lui offroit: le COUR DE mariage de ses deux Filles avec le Duc de *Bour-PRUSSE.* *gogne* & le Duc d'*Anjou* Roi d'Espagne, ne l'empêcha pas d'être l'Allié le plus zélé contre ces deux Couronnes. Il prévoyoit bien, que par la situation de ses Etats il en seroit esclave, tant qu'elles seroient unies ensemble. Aussi, lorsque la Duchesse sa Mère, qui étoit toute *Françoise*, lui demanda ce que deviendroient ses Filles, s'il détrônoit le Roi d'Espagne, & ruinoit la France; il lui répondit, *Et si je ne le fais, quo deviendra mon Fils;*

Voilà, Madame, à peu près les divers mouvemens qui intéressoient l'Europe, lorsque *Guillaume* Roi d'Angleterre mourut. Cet événement n'apporta aucun changement: la Princesse *Anne Stuard*, qui lui succéda sous le nom de la Reine *Anne*, suivit les mêmes idées que son prédécesseur; & la Guerre des Alliés contre la France continua avec la même vigueur.

Par la mort du Roi d'Angleterre, qui étoit le dernier Prince de la Branche d'*Orange*, notre Roi devoit hériter de tous les biens qui lui avoient appartenu. Son droit lui fut cependant contesté par le Prince de *Nassau-Frise*. Ce Prince étoit moins proche Parent que le Roi; mais il avoit l'avantage d'être par les mâles, & d'avoir en sa faveur un Testament du Roi *Guillaume* qui l'appelloit à sa succession. Comme les Etats-Généraux des Provinces-Unies étoient les Exécuteurs de ce Testament, le Roi leur fit d'abord part de ses prétentions, de même qu'à la Reine *Anne*, à qui il les fit communiquer par *Mr. de Spanheim* son Ambassadeur à Londres.

COUR DE
PRUSSE.

Il fondoit son droit sur un Testament de *Frédéric-Henri* Prince d'Orange, Aïeul du Roi *Guillaume*: ce Prince avoit eu un Fils & trois Filles; l'aînée avoit épousé l'Electeur de *Brandebourg*, Père du Roi; la seconde, le Prince de *Simmeren*, Prince cadet de la Maison régnante Palatine, & qui étant mort sans postérité, avoit laissé ses droits de succession à l'Electorat à la branche de *Neubourg*; & la troisième étoit mariée au Prince d'*Anhalt-Dessau*.

Le Testament de *Frédéric-Henri* appelloit à sa succession les descendans mâles & à leur défaut les trois Princesses ses Filles: c'est en vertu de quoi le Roi, qui descendoit de l'aînée, prétendoit être légitime héritier, malgré le Testament du Roi *Guillaume*, qui ne pouvoit disposer d'un bien qui étoit substitué. Le Roi, pour mieux soutenir ses droits, résolut de faire lui-même un Voyage à *La Haie*; & il partit accompagné du Margrave *Albert* son frère, qui le quitta à *Wesel*, pour aller joindre l'Armée à * *Keiserswerdt*.

Le Roi reçut à † *Wesel* Mrs. de *Lintelo*, de *Slingeland*, & du *Tour*, Députés des Etats-Généraux: il leur fit rendre les mêmes honneurs qu'aux Souverains, & les reçut debout, aiant seulement un fauteuil derrière lui. Ils lui rendirent compte du Testament du Roi *Guillaume*, qu'ils avoient fait ouvrir en présence de Mr. *Schmettau*, son Ambassadeur, de Mr. *Stanhope* Envoyé extraor-

* Voyez, touchant l'état présent de cette Place, le Tome III. des Lettres, Lettre XLIX.

† Voyez le Tome III. des Lettres, Lettre XLIX.

traordinaire d'Angleterre, des Envoyés de Mes- COUR DE dames les Princesses d'*Anhalt* & de *Nassau-Frise*, PRUSSE. de celui de Mr. le Prince de *Nassau-Siegen*, des Commissaires de l'Etat nommés à cet effet, & des Conseillers des Domaines du feu Roi *Guillaume*. Ils ajoutèrent, qu'on avoit trouvé dans ce Testament, que le Prince de *Nassau*, Gouverneur héréditaire de Frise, étoit appelé à cette succession comme héritier universel. Ils exhortèrent le Roi à vouloir bien le reconnoître en cette qualité. Ce discours ne le persuada point, & il fit protester solennement contre le Testament. Il partit ensuite pour *La Haie*.

Le Roi, en arrivant, descendit au Palais de la *Vieille Cour*, qui étoit de l'héritage du Roi d'Angleterre, & dont il s'étoit déjà fait mettre en possession, de même que de *Honstardyk*, autre Maison du feu Roi d'Angleterre. Les Hollandois auroient bien voulu conserver la succession au Prince de *Nassau-Frise*; mais il étoit difficile de le faire sans se brouiller avec le Roi. Ils prirent le parti de temporiser, & ne conclurent rien pendant le séjour que le Roi fit en Hollande. On tâcha de l'amuser en lui procurant tous les plaisirs dont ce Pays est susceptible; mais la grande affaire de la succession du Roi d'Angleterre l'occupoit uniquement, & il partit très mécontent de la conduite que les Etats-Généraux avoient tenue dans cette circonstance.

Dès qu'il fut de retour à *Berlin*, il nous fit revenir mon Frère & moi de *Lunebourg*, par la crainte qu'il avoit que ma Mère, qui étoit Luthérienne, ne nous portât à embrasser cette Religion. Il établit l'année suivante une Académie,

COUR DE
PRUSSE.

demie, où il donna ordre que nous entraffions. Le but de cet établissement étoit d'élever les jeunes Seigneurs de la Cour, d'une manière convenable à leur naissance. C'étoit le Roi, qui nommoit ceux qui devoient entrer dans cette Académie, dans laquelle on avoit eu soin de rassembler les meilleurs Maitres dans toute sorte d'Arts. La pension que l'on y payoit étoit très modique, le Roi s'étant chargé du surplus de la dépense. Cette illustre Ecole, qui s'appelloit alors l'*Académie des Princes*, a bien perdu de sa première splendeur.

Je trouvai la Cour de *Berlin* dans le même état, où elle étoit quand j'en partis. Le Comte de *Wartemberg* étoit toujours dans la plus haute faveur; & le Comte de *Barfous*, le seul qui avoit osé pendant quelque tems tenir tête au Ministre, avoit enfin été obligé de se retirer dans ses Terres. Sa retraite, cependant, fut un peu adoucie par une pension de vingt-mille écus que le Roi lui laissa. Sa Charge de Feld-maréchal fut donnée à Mr. de *Wartensleben*, Lieutenant-Général des Troupes de l'Empereur & Général de celles du Duc de *Saxe-Gotha*. C'étoit encore une créature du Premier-Ministre, mais qui du moins avoit assez d'honneur & de probité, pour lui résister dans les occasions où il croyoit qu'il y alloit du bien de l'Etat. Mr. le Comte de *Lottum*, qui avoit été envelopé dans l'affaire de mon Beau-père, & dont la Charge de Grand-Maréchal avoit été donnée au Comte de *Witzenstein*, conserva dans sa disgrâce, aussi bien que le Comte de *Barfous*, un certain air de faveur. Le Roi lui

lui avoit donné le Gouvernement de *Wesel*, où COUR DE
il s'étoit retiré; & ne pouvant s'empêcher de PRUSSE.
rendre justice à son mérite & à sa fidélité, il
lui avoit confié le Commandement des Troupes
destinées pour les Pays-Bas. Il fut chargé du
Blocus de *Rhinberg*, Place de l'Electorat de Co-
logne, que les François occupoient alors sous le
nom de Troupes auxiliaires de l'Electeur de Co-
logne. La Ville s'étant rendue en peu de tems,
il fit le blocus de *Guedre*, qui faisoit partie des
Pays-Bas Espagnols & qui nous a été cédée par
la Paix d'*Utrecht*. La prise de ces deux impor-
tantes Places au milieu de l'Hiver, & la con-
duite du Comte de *Lottum*, qui malgré la ri-
gueur de la saison, & les traitemens qu'il avoit
reçus de la Cour, apporta tous ses soins pour
la conservation des Troupes du Roi, lui attirè-
rent de la part de la Cour des éloges, qui mor-
tifièrent le Premier-Ministre.

La France tâcha de réparer la perte de ces deux
Places, en se saisissant de la Principauté d'*Oran-
ge*, que nous n'étions pas à portée de secourir.
Elle en mit d'abord en possession Mr. le Prince
de *Conti*. Ce Prince y avoit quelques préten-
tions, par la Maison de *Châlons* dont il se disoit
héritier. Peu de tems après, il céda cette Prin-
cipauté & ses prétentions à *Louis XIV*, qui y fit
aussi-tôt publier un Edit, par lequel on donnoit
le choix à tous les Habitans, de se faire Catho-
liques, ou de vendre leurs effets & de se reti-
rer hors du Royaume dans l'espace de trois
mois. La plupart de ceux qui ne voulu-
rent pas changer de Religion, se retirèrent
dans notre Cour, & entre autres ceux du

Mem. Tom. I.

E

Parle-

COUR DE
PRUSSE.

Parlement. Le Roi les secourut autant qu'il put, & fit faire dans toutes les Eglises de ses Etats une Quête, dont l'argent fut distribué à ceux qui en avoient le plus pressant besoin.

Peu de tems après la perte d'*Orange*, le Margrave *Albert* épousa la Princesse de *Courlande*. Ce Prince avoit succédé en 1696 au feu Margrave *Charles* son Père, dans la Grand-Maitrise de * l'Ordre de *S. Jean*. Cet Ordre est le même que celui de *Malthe*; il ne s'en est séparé que depuis *Luther*. Les Commanderies sujettes à l'Electeur de Brandebourg, devenues Protestantes se mirent sous la protection de cet Electeur, & choisirent un Grand-Maitre, ou pour mieux dire, l'Electeur leur en donna un. Le choix est toujours tombé sur un Prince Cadet de la Maison, qui ne se trouve parla engagé à aucun Vœu, non plus que les Chevaliers, qui sont seulement obligés de faire preuves de Noblesse, sur lesquelles bien souvent le Souverain lève les difficultés.

La Princesse de *Courlande* étoit l'aînée des trois Filles que le Duc de *Courlande* avoit eues de sa première Femme. Ce Duc avoit épousé en secondes noces la Sœur du Roi, & étoit mort quelque tems après. La Duchesse sa Veuve étoit venue trouver le Roi son Frère à *Königsberg*, pour assister à son Sacre; d'ailleurs, elle avoit été obligée d'abandonner la *Courlande* que les Suédois, les Polonois, & les Moscovites pressioient également: elle avoit trouvé auprès du Roi son Frère l'asyle qu'elle espéroit, & y avoit épousé l'année précédente le Margrave de *Brandebourg-Baireut*,

* Voyez le Tome I. des Lettres, page 33. à la fin.

Baireut, Cousin du Roi; & en suivant son Mari dans ses Etats, elle avoit laissé l'aînée de ses Belles-filles auprès de la Reine, dans la vue de lui faire épouser le Margrave *Albert*. La Reine, qui aimoit cette Princesse, fit enforte qu'elle obtint le consentement du Roi pour ce mariage, qui se fit quelque tems après à *Lutzelbourg*.

COUR DE
PRUSSE.

Nous eumes à peu près dans le même tems, une Cérémonie nouvelle dans nos climats. Ce fut l'érection d'une * Statue que le Roi fit élever en l'honneur de *Frédéric-Guillaume le Grand*, son Père. Elle est toute pareille à celle de *Louis XIV*, que l'on voit à Paris dans la Place de *Vendôme*. Le piédestal est de marbre blanc, de même que la base. L'érection de cette Statue se fit le 12. Juillet 1703; & le Roi, dans la vue de faire plus d'honneur à l'Electeur son Père, en fit faire la cérémonie avec un appareil magnifique, en présence de toute la Cour & de tous les Corps de Justice.

L'année suivante 1704 fut heureuse aux Alliés, par le gain des Batailles de *Donauwert*, & de *Hochster*. Les Troupes que le Roi avoit envoyées en Franconie & en Bavière, à l'Empereur & à la Ville de *Nuremberg* † qui demandoit du secours contre les Bavaïois, ne contribuèrent pas peu au gain de ces Batail-

E 2

les

* Voyez la description complète de ce Monument, & de son érection, au Tome I. des Lettres, page 10 & suiv.

† Voyez Tome I. des Lettres, Lettre X. Il y a sur cette Ville, & ses habitans, des observations curieuses.

COUR DE
PRUSSE.

les. Le Roi en reçut la nouvelle par un Courier, que lui avoit dépêché le Prince d'*Anhalt*, sous le commandement duquel ce secours avoit été envoyé. Ce Courier fut suivi, quelques jours après, d'un second, chargé d'une Lettre du Prince *Eugène de Savoie*: ce Prince faisoit, dans cette Lettre, un éloge magnifique de la valeur des Troupes Prussiennes. *J'ai été témoin oculaire*, dit-il dans sa Lettre, *particulièrement à l'égard de l'Infanterie de l'Aile droite, que tant hauts que bas Officiers & simples Soldats, ont combattu avec la plus courageuse intrépidité, & ont pendant plusieurs heures arrêté l'effort de l'ennemi, qui à la fin ne pouvant plus résister à leur bravoure & au feu continuel qu'ils faisoient, a été mis dans une telle confusion, qu'il a été obligé de prendre la fuite avec précipitation & de nous abandonner le Champ de bataille.* Le Prince attribue cette action vigoureuse des Soldats Prussiens, aux grands exemples de courage & de valeur, que leur donnoit le Prince d'*Anhalt* qui les commandoit. *Il est bien juste*, continue le Prince *Eugène*, *de donner à Mr. le Prince d'Anhalt les louanges qu'il a si bien méritées. Il n'a cherché, dans aucune occasion, à épargner sa personne, & peu effrayé du danger auquel il s'exposoit, je l'ai toujours vu à la tête des siens, les menant au combat & les encourageant par son exemple; de sorte qu'on peut bien dire à sa gloire, qu'il a contribué pour la plus grande partie au gain de cette Victoire. Eloge d'autant plus flatteur, qu'il partoît de la bouche d'un Prince trop connoisseur pour prendre le change en fait de courage.*

Au retour de cette Campagne, Mylord *Marlborough*

rough vint à *Berlin*, & y reçut du Roi toutes COUR DE
les marques d'estime qu'il pouvoit desirer. Tout PRUSSE,
ce qu'il négocia pour l'opération de la Campa-
gne suivante lui fut accordé, & il partit très sa-
tisfait de la Cour. Son départ fut suivi de celui
de Monseigneur le Prince Royal pour *Hanover*,
d'où il se rendit en *Hollande*. Son dessein étoit
de passer en *Angleterre*; mais l'évènement le
plus triste pour lui, & pour toute la Cour, l'obli-
gea de revenir à *Berlin*.

Ce fut la mort inopinée de la Reine, qui ar-
riva le 1. Février 1705, après une maladie de
quelques jours. Cette Princesse avoit coutume,
depuis quelque tems, d'aller à *Hanover* voir l'E-
lectrice sa Mère, pour laquelle j'ai déjà eu l'hon-
neur de vous dire qu'elle avoit une tendresse ex-
trême. Le jour qu'elle devoit partir pour faire
ce Voyage, elle se sentit indisposée; cependant,
la crainte qu'elle avoit que le Roi ne se servît
de ce prétexte pour la retenir, lui fit cacher son
indisposition. Elle dura pendant tout le Voya-
ge & redoubla à son arrivée à *Hanover*, par les
efforts que se fit cette Princesse pour recevoir
les Dames de la Cour, & pour assister à un Bal
qui se donna le même jour. Elle en sortit avec
un mal de gorge, qui devint si violent que les
Médecins & Chirurgiens perdirent bien-tôt tou-
te espérance de la guérir. La Reine, quoique
dans la fleur de son âge, vit les approches
de la mort sans frayeur. Elle écrivit au Roi
une Lettre pleine de tendresse, dans laquelle
elle le remercioit de l'amitié qu'il lui avoit
toujours témoignée, & lui recommandoit
ses Domestiques. Elle consola elle-même le

COUR DE
PRUSSE

Duc Ernest-Auguste son Frère, qui étoit dans un véritable desespoir de l'état où il la voyoit. *Il n'y a rien de si naturel que la mort*, lui dit-elle, *elle est inévitable; & quoique mon âge eût dû me faire espérer de vivre quelques années de plus, je n'ai cependant aucun regret de mourir.*

Mr. de la Bergerie Ministre de l'Eglise Françoisé, qui l'assista dans ces derniers momens, étoit si surpris de la force d'esprit & du sang-froid qu'elle faisoit paroître, qu'il songeoit plus à l'écouter qu'à l'exhorter. *J'ai fait*, disoit-elle, *pendant vingt ans une étude assez sérieuse de ma Religion; j'ai lu avec trop d'attention les Livres qui en traitent, pour être encore en doute sur ce que je dois penser. Vous ne pouvez me dire autre chose que ce que j'ai lu, & ce que vous me direz n'ajoutera sûrement rien à mon sentiment.* Et se tournant ensuite vers sa Cousine qui étoit de l'autre côté de son lit: *Hélas!* dit-elle, *que de cérémonies inutiles on va faire pour ce corps!* Elle tendit, presque en même tems, la main au Duc Ernest son Frère, en lui disant: *Mon cher Frère, j'étouffe;* & elle mourut à l'instant.

On dépêcha aussi-tôt un Courier à Mr. le Prince Royal, qui étoit à La Haie; & Mr. de Bulau Grand-Maitre de la Maison de la Reine porta cette nouvelle au Roi. Il en fut tellement saisi, qu'il en tomba évanoui plusieurs fois. Quand il fut revenu à lui, il donna des marques de l'affliction la plus sincère, & parut connoître toute la perte qu'il faisoit. En effet, cette Princesse méritoit bien ses regrets, & ceux de tout l'Etat. J'y perdis en mon particulier, & toute ma Famille aussi, une solide & véritable protection.

L'idée



L'idée de faire rendre à la Reine les honneurs COUR DE dûs à son rang, suspendit pour quelque tems PRUSSE. la douleur du Roi. Il voulut la signaler par la magnificence d'une Pompe funèbre, & il donna lui-même les ordres nécessaires pour cela. L'Electeur de *Hanover* (depuis Roi d'Angleterre) n'oublia rien de son côté pour marquer la douleur qu'il ressentait de la perte d'une Sœur si chère. Son Corps fut plusieurs jours exposé sur un magnifique Lit de parade ; ses Dames & les Officiers de sa Maison qui l'avoient suivis à *Hanover*, étoient autour du Lit, & les Gardes & les Officiers de l'Electeur demeurèrent auprès du Corps de la Reine, & le servirent comme si elle eût encore été vivante. Lorsque tout fut prêt pour le porter à *Berlin*, l'Electeur le fit escorter par tous ses Gardes, jusques sur les frontières du Duché de *Zell*. Il y fut reçu par Mr. de *Bulau* Grand-Maréchal de cette Cour, qui le conduisit jusques sur les Terres de *Brandebourg*, où il fut reçu par M. le Comte de *Witgenstein*, qui l'accompagna jusques à *Berlin*, où je me souviens qu'il arriva sur les dix heures du soir, par une pluie effroyable. Le Roi, accompagné du Prince Royal, & de Messieurs les Margraves, en longs manteaux de deuil, & des Dames de la Cour, en grandes mantes, reçut le Corps de la Reine à la descente du Char mortuaire, & l'accompagna dans la vieille Chapelle, où l'on avoit dressé un Catafalque magnifique.

Ce Catafalque représentoit un Temple d'une forme ovale, dont la voûte étoit soutenue par des colonnes d'un Ordre Corinathien, entre

E 4

chacune

COUR DE
PRUSSE.

chacune desquelles étoient des Statues qui représentoient les Vertus de la Reine. Au fond du Catafalque on voyoit dans l'élévation une Gloire, dans laquelle le Chiffre de la Reine étoit formé par des Etoiles. Toutes les Statues, qui étoient argentées, jointes aux lustres, bras & girandoles, qui étoient d'argent, faisoient un effet magnifique, avec le noir dont les murailles & la voûte étoient couvertes. Le Corps de la Reine reposa dans cet endroit, jusques à ce que tout fût préparé pour la cérémonie de son Enterrement. Je n'entrerai point ici dans le détail de cette cérémonie, qui fut des plus magnifiques. Ce que j'y trouvai d'extraordinaire, c'est que le Roi voulut que le Parlement d'*Orange*, dont la plus grande partie s'étoit réfugiée à sa Cour, y parût en robes rouges.

La mort de la Reine n'apporta aucun changement dans les affaires: cette Princesse se mêloit peu du Gouvernement, elle en laissoit tout le soin au Roi & à ses Ministres. Il n'en fut pas de même des plaisirs. Elle les entendoit trop, pour qu'on ne s'aperçût bas bientôt qu'elle n'étoit plus. Les Courtisans faisoient une perte irréparable; car cette Princesse qui connoissoit tout le monde, savoit parfaitement la naissance & le mérite de chacun, & se plaisoit à les distinguer. Fièr & polie en même tems, elle savoit mieux que personne du monde, ce qui s'appelle tenir une Cour; & vertueuse sans petitesse, elle savoit, ce qui est difficile, prescrire de justes bornes à cet air de Galanterie, qui seul peut rendre une Cour agréable & y entretenir la Politesse.

La

La seule Princesse capable de remplacer notre COUR DE Reine, étoit la Margrave *Philippe*, qui tint alors PRUSSE, le premier rang. Elle étoit Fille du Prince d'*Anhalt-Dessau*, & de la Princesse d'*Orange*. Elle étoit douce & enjouée, elle aimoit les plaisirs, & elle en connoissoit la délicatesse. Elle auroit pu quelquefois nous faire oublier la perte de la Reine, si l'humeur austère, & peut-être jalouse du Margrave *Philippe* son Mari, n'eût fait préférer à ce Prince le séjour de sa Maison de *Schwedt*, à celui de la Cour.

La mort de la Reine fut suivie de près de celle de l'Empereur *Léopold*. Ce dernier événement nous toucha moins, mais il intéressa plus le reste de l'Europe. On crut d'abord que cette mort pourroit apporter quelque changement dans les idées que l'on avoit sur la succession d'Espagne; car l'Empereur *Joseph*, qui succéda à son Père, n'avoit point de Fils; l'Archiduc son Frère qui disputoit la Couronne d'Espagne au Duc d'*Anjou*, étoit son unique héritier, & pouvoit un jour par sa mort devenir maître de l'Empire & des Etats de la Maison d'Autriche. Ainsi il y avoit autant, & peut-être plus à craindre, pour ceux qui redoutoient de voir deux Couronnes sur une même tête, que ce fût l'Archiduc qui se rendit maître de l'Espagne; le Duc d'*Anjou*, qui étoit déjà en possession de cette Couronne, se trouvant alors bien éloigné de celle de France, par le grand nombre des Princes, qui y avoient droit avant lui. Les Puissances de l'Europe ne furent cependant point émues par ces réflexions, & la Guerre continua avec un avantage considérable du côté des Alliés.

COUR DE PRUSSE. Le Roi de *Suède* auroit pu , s'il eût voulu , en arrêter le progrès & immortaliser son nom en se rendant l'Arbitre d'une Querelle , qui partageoit l'Europe. Le bonheur de ses armes l'avoit rendu la terreur de toutes les Puissances du Nord : il avoit , dès l'année 1704, ôté à l'Electeur de *Saxe* la Couronne de Pologne , en faisant proclamer Roi *Stanislas Leczansky* Palatin de *Posnanie* ; & il étoit déjà au milieu de la *Saxe* , où il ravageoit tout , & d'où il auroit pu faire pancher la balance du côté qu'il auroit voulu : lorsque le mauvais conseil de son Favori , gagné par Mylord *Marlborough* , fut cause des malheurs où ce Prince se précipita dans la suite.

Notre Cour a pris assez de part à ces différens événemens , & peut-être , Madame , sont ils assez peu connus dans celle où vous êtes , pour mériter votre curiosité. Je ne vous en dirai , cependant , que ce que je trouverai de plus intéressant.

A peine les Suédois & les Polonois avoient posé les armes , que les différends du Roi de *Dannemarc* & du Duc de *Holstein* leur fournirent une nouvelle occasion de les reprendre. Ces deux Princes , dans les Conférences de *Pinneberg* commencées en 1696 , avoient donné lieu d'espérer qu'on les verroit bientôt d'accord ; mais ils ne firent qu'une Paix fourrée , qui ne pouvoit durer longtems , à cause de l'ombrage que donnoit au Roi de *Dannemarc* l'étroite Alliance du Duc de *Holstein* avec la *Suède*. Les limites de leurs Etats furent le sujet d'une nouvelle querelle. Les Danois furent les aggresseurs,

seurs, & pour fortifier leur parti, ils demandèrent 4000 hommes au Roi de Pologne. Ce Prince, naturellement porté pour ceux, qui se déclaroient contre la Suède, acquiesça avec plaisir à la demande des Danois; & comme il falloit nécessairement faire passer ces Troupes sur les terres du Roi, (alors Electeur) il envoya à notre Cour le Comte de *Flemming*, aujourd'hui son Premier-Ministre, pour solliciter ce passage. On allégu beaucoup de raisons pour s'y opposer; les plus spécieuses étoient: Que la Médiation étant encore actuellement occupée à procurer un accommodement juste & équitable, il étoit du devoir du Médiateur d'empêcher la rupture, plutôt que d'y contribuer en favorisant ce passage: Que l'on étoit garant pour le Roi de *Suède* & le Duc de *Holfstein*, que ni l'un ni l'autre de ces deux Princes ne commenceroit la Guerre contre le Roi de *Dannemarc*; & qu'ainsi la Guerre n'étant point déclarée à ce Prince, Sa Majesté Danoise n'avoit besoin d'aucun secours étranger: Qu'enfin, en donnant passage à ces Troupes, le Duc de *Holfstein* auroit un juste sujet d'accuser la Médiation de partialité. Cependant, après toutes ces belles raisons, soit surprise, soit connivence de la part de la Cour, les 4000 hommes passèrent. Le Roi de Pologne de son côté, pour faire une diversion considérable en faveur du Roi de *Dannemarc*, conduisit des Troupes du côté de la Livonie, & assiégea *Riga*, qui alors appartenoit aux Suédois. Cette conduite du Roi de Pologne a été, Madame, comme le signal fatal, qui a donné le branle à cette funeste Guerre,

dont

COUR DE
PRUSSE.

dont les commencemens, si glorieux pour le Roi de *Suède*, se sont cependant terminés à la ruine non seulement de son Royaume, mais encore de la Pologne & de la Saxe. Le Czar à été celui qui en a tiré les plus grands avantages.

Les Danois, en attendant le secours qu'ils avoient demandé à la Pologne, assiégèrent la Forteresse de *Tonningue* dans le Duché de *Sleswick*. Le Roi de *Suède* & le Duc de *Holfstein*, avant que de s'opposer à cette entreprise, portèrent leurs plaintes à la Diète de l'Empire, & se mirent ensuite en devoir de repousser les Danois. L'Electeur de *Hanover* & le Duc de *Zell* se joignirent à ces deux Princes, & ce dernier s'étant mis en marche pour aller secourir *Tonningue*, eut la gloire de faire lever le Siège de devant cette Place, sur le seul bruit de son arrivée prochaine. Ce Prince, n'ayant donc rien à faire du côté de *Tonningue*, vint avec ses Troupes rejoindre l'Electeur de *Hanover*. Ils rencontrèrent les 4000 hommes, que le Roi de Pologne envoyoit au secours des Danois : ils se contentèrent de prendre leur bagage & de les desarmer ; du reste, ils leur laissèrent la liberté de retourner chez eux.

Le Roi de *Suède* de son côté porta ses armes contre les Polonois. Ce grand Prince, que les entreprises extraordinaires n'étonnoient point, aiant déjà ravagé une partie de la Pologne, forma le hardi dessein d'en détrôner le Roi légitime, & d'en faire élire un autre. Il avoit jetté les yeux sur *Jaques de Pologne* fils du Roi *Jean Sobieski* ; mais le Roi de Pologne prévint ce coup en faisant enlever le Prince
Jaques

Jagues & le Prince *Constantin* son Frère, dans COUR DE
une Terre qu'ils avoient auprès de *Breslau*. Ces PRUSSE.
deux Princes furent conduits en Saxe, & ils fu-
rent étroitement gardés dans le Château de *Leip-
zig*, qui leur servit de Prison. La détention de
ces Princes empêcha, à la vérité, qu'un d'eux
ne fût élu Roi; mais le Roi de Suède persista
toujours dans le dessein qu'il avoit pris de dé-
trôner le Roi de Pologne, pour se venger de la
témérité de ce Prince, qui avoit osé lui déclar-
er la Guerre le premier. Il fit tomber l'Ele-
ction sur *Stanislas Leczinski* Palatin de *Poznanie*.
L'Evêque de *Poznanie* fit la fonction du Cardin-
al Primat dans cette Cérémonie, & proclama
le nouveau Roi. Le Roi de Suède écrivit à tous
les Princes, avec qui il étoit en paix, pour
leur faire part de cette nouvelle Election, & les
exhorter à la reconnoître. La Lettre qu'il
écrivit à notre Roi ne fit aucun effet sur son
esprit: il répondit, qu'il avoit reconnu un Roi
de Pologne, & que tant que ce Prince vivoit,
il n'en reconnoitroit point d'autre. Il écrivit
en même tems au Roi de Pologne, pour de-
mander la liberté des deux Princes. L'Empe-
reur, de qui l'ainé avoit l'honneur d'être Beau-
frère, appuya la demande du Roi; mais les sol-
licitations de l'un & de l'autre n'eurent aucun
effet, & les Princes ne furent mis en liberté
que longtems après.

L'année suivante, le Roi entreprit de procu-
rer la Paix entre le Roi de Suède & le Roi de
Pologne; mais comme le but de cette réconci-
liation étoit le rétablissement du Prince de Saxe
sur le Trône de Pologne, le Roi de Suède
ne vou-

COUR DE
PRUSSE.

ne voulut entendre aucune proposition de Paix, à moins que le Roi détrôné ne renonçât solennellement à sa Couronne. Cependant ce Monarque, pour adoucir un peu le refus qu'il faisoit d'accepter la médiation du Roi, luy envoya un Ambassadeur extraordinaire pour le reconnoître Roi de Prusse. Cet Ambassadeur a été le premier, qui ait fait une Entrée publique à *Berlin*. Elle fut des plus brillantes, quoique tous les Equipages fussent en deuil, à cause de la mort de la Reine.

C'est ainsi que ce Roi habile, en amusant ceux qu'il vouloit bien ménager, alloit toujours à ses fins. Il continua de ravager la Pologne, & il en poursuivit le Roi jusques dans son Electorat de Saxe. Ce fut là que les Soldats Suédois prirent leurs quartiers d'Hiver, & qu'ils commirent des excès que l'on n'auroit pas attendu d'une Nation si fertile en Héros. Le Prince Suédois signala son entrée en Saxe par une action glorieuse; il fit rendre la liberté aux deux Princes de Pologne, qui depuis deux ans étoient détenus avec assez de rigueur, & même avec assez peu de fondement. Il marcha ensuite par toute la Saxe, avec la fierté d'un Conquérant, qui vient faire la loi à ceux qu'il a soumis à son obéissance. Il menoit avec lui, comme un trophée de sa gloire, le Roi *Stanislas*, qu'il avoit fait couronner Roi de Pologne à *Varsovie*. Ce nouveau Roi s'étant avancé jusques sur les Terres de l'Electorat de Brandebourg, pour venir au-devant de la Reine sa Femme qui venoit de *Stetin*, notre Cour lui fit rendre tous les honneurs dûs à la Dignité Royale, sans cepen-

cependant l'avoir encore reconnu pour Roi. COUR DE
 Le Roi de Suède fut bon gré à notre Cour de PRUSSE,
 la conduite qu'elle avoit tenue, & cette com-
 plaisance lui attira l'amitié de ce grand Prince.
 Cependant, on ne laissoit pas d'être inquiet du
 voisinage de ce Monarque, qui portoit le fer &
 le feu par-tout où il passoit; & on fut bien
 aisé de lui voir prendre le dessein de tourner ses
 armes contre les Moscovites. Ce furent les An-
 glois, qui le portèrent à prendre ce parti. De-
 puis quelque tems, ils le soupçonnoient d'être
 d'intelligence avec la France: ils crurent que le
 meilleur moyen de l'empêcher de servir cette
 Couronne, étoit de l'engager dans une Guerre
 avec le Czar. Mylord *Marlborough* fut chargé
 de négocier cette affaire. Il vint trouver le Roi
 de Suède, & il eut en peu de tems tout lieu
 d'espérer de voir réussir sa Négociation. Il
 trouva auprès du Roi un Ministre assez lâche,
 pour n'être pas à l'abri d'une proposition de
 trois-cens-mille écus, pour trahir son Maître
 en l'engageant dans une Guerre, qui ne pouvoit
 que lui être funeste; tandis que, s'il eût voulu,
 il auroit pu du milieu de la Saxe s'acquérir une
 gloire immortelle, en se rendant l'Arbitre des
 deux plus puissantes Maisons de l'Europe, qui
 se disputoient la Couronne d'Espagne. Ce Mi-
 nistre, connoissant le caractère ambitieux de
 son Maître, ne lui proposa pas moins que de
 détrôner le Czar. Le jeune Monarque, plein
 d'ardeur & de courage, ne conçut pas l'im-
 possibilité qu'il y avoit de détrôner un Prince
 qui s'étoit retiré derrière des Provinces entière-
 ment désertes, & où la neige laissoit à peine
 distin-

COUR DE
PRUSSE.

distinguer si c'étoit sur la terre ou sur des Rivières que l'on marchoit. Il sortit donc du Pays de Saxe à la tête de ses Troupes, sur la fin de 1707. Jamais Peuple n'eut de plus justes sujets de donner des marques publiques de réjouissance, qu'en eurent les Saxons de voir le Monarque Suédois s'éloigner de chez eux. Ses Troupes avoient commis les derniers excès dans l'Electorat; tout le Plat-pays de Saxe étoit entièrement ruiné, & la réserve de quelques grandes Villes comme *Leipzig*, où ils avoient dépensé avec assez de facilité une partie de l'argent qu'ils avoient extorqué du pauvre Payſan Saxon; il n'y eut point de Hameau, qui ne fût désolé, au point que l'on desespéra d'en voir sitôt le rétablissement.

Au reste, si les malheurs d'un Ennemi peuvent en quelque façon dédommager des pertes qu'il a causées, les Saxons eurent tout lieu d'être contents dans la suite. Les Troupes Suédoises succombèrent toujours sous l'effort des Moscovites, qui animés par les premières victoires, battirent les Suédois jusqu'à une entière défaite. La plus grande perte que fit le Roi de Suède fut auprès de *Pultawa*. Ce Prince plus ambitieux que prudent, s'étant engagé trop avant dans la Moscovie, ne s'aperçut de la faute qu'il avoit faite, que lorsqu'il n'y avoit plus de remède. Le Czar avoit eu la précaution, en se retirant un peu avant dans ses Etats, de faire brûler plus de quarante lieues du Pays par lequel le Roy de Suède devoit venir à lui; en sorte que ce Prince se vit bientôt dans la situation la plus triste, ne pouvant demeurer dans un endroit où il se trou-
voit

voit dépourvu de tout, & d'ailleurs aiant à COUR DE
en venir aux mains avec une Armée bien retran- PRUSSE.

chée & de beaucoup supérieure à la sienne. Cependant il en falut venir là, & la Bataille se donna le 8. Juillet 1709. Les Suédois furent, ou taillés en pièces, ou faits prisonniers par les Moscovites. Le Roi, qu'une blessure qu'il avoit reçue au talon obligeoit de se faire porter dans un brancard, pensa périr: un boulet de Canon tua un de ses chevaux, & un second boulet renversa le brancard dans lequel il étoit. Toute l'Armée appréhendant pour la vie du Roi, les Officiers qui étoient auprès de sa personne l'arrachèrent au danger, & lui conseillèrent de se mettre en sûreté. Ce Prince eut bien de la peine à s'y résoudre; cependant, se voyant obligé de céder à la force, il se retira à *Bender*, petite Ville à l'entrée de la Moldavie, qui dépend de l'Empire des Turcs. Le Roi de Suède ne fut pas plutôt en sûreté, que ce qui restoit d'Armées, les Généraux à la tête, se rendit au Vainqueur. Voilà, Madame, quel fut le succès de la Journée de *Pultawa*: Journée glorieuse pour les Moscovites, mais si funeste au Roi de Suède, qu'il n'a jamais pu s'en relever. Depuis cette défaite, ce jeune Héros s'est toujours vu exposé aux revers les plus cruels de cette même Fortune; qui pendant ses premières années avoit paru prendre plaisir à le combler de ses faveurs.

Cependant les deux Maisons prétendantes à la Couronne d'Espagne avoient toujours eu les armes à la main; le Roi de Suède étoit même encore dans l'Electorat de Saxe, lorsque les François perdirent la fameuse Bataille de *Ramélies*, qui

Mem. Tome I.

F

procura



COUR DE
PRUSSE.

procura aux Alliés la plus grande partie des Pays-Bas Espagnols. Les Troupes qui étoient en Italie se distinguèrent aussi, & particulièrement les Troupes Prussiennes, qui eurent tant de part à la levée du Siège de *Turin*, que le Duc de *Savoie* écrivit au Roi une Lettre, dans laquelle il fit l'éloge de la valeur des Généraux & des Soldats Prussiens. Hier, dit-il, l'Armée ennemie a été entièrement mise en déroute dans ses propres Lignes devant cette Place (*Turin*). Les Troupes de V. M. y ont eu la plus grande part, & je ne puis assez louer la bravoure qu'elles ont fait paroître, & l'insigne valeur de Mr. le Prince d'*Anhalt*, qui les conduisoit, &c. Cette Lettre est du 8. Septembre 1706.

Le Prince d'*Anhalt* dépêcha de son côté un Courier pour porter au Roi cette même nouvelle: il fit aussi l'éloge des Troupes qu'il commandoit. Comme les Troupes de V. M., dit-il dans sa Lettre, ont été les premiers dans les retranchemens des Ennemis, elles ont aussi beaucoup souffert, & principalement les Grenadiers. Je peux dire, que les Troupes de V. M. ont si bien agi, qu'elles ont mérité les louanges & l'admiration de tout le monde, &c. Il entre ensuite dans le détail de la perte que les François venoient de faire; & en effet, elle étoit assez considérable. Ce fut dans cette occasion, que Mr. le Maréchal de *Marsin* fut blessé & fait prisonnier; & outre 45. pièces de gros Canon & 140. de moindre, pris sur eux, on s'empara encore d'un gros Convoi de deux-mille mulets & de mille chevaux, qui étoit escorté par le Régiment de Dragons de *Châtillon*.

La



La levée de ce Siège, & la réputation que les COUR DE Troupes Prussiennes s'y étoient acquise, étoient PRUSSE. les nouvelles les plus sensibles que le Roi pût recevoir. Toute la Cour étoit encore occupée de cette nouvelle, lorsqu'il en vint une autre qui ne fit pas moins de plaisir. Ce fut la levée du Siège de *Barcelone*. Cette Ville étoit assiégée depuis quelque tems par le Maréchal de *Tessé*, mais le Roi *Charles*, qui la défendoit fit une si vigoureuse résistance, & des sorties si ruineuses pour l'Armée Françoisse, que ceux-ci furent obligés de se retirer. Le Roi en fut informé par un Courier de la part du Roi *Charles*.

Tant de succès coup sur coup donnèrent aux Alliés de vastes espérances pour la suite. On revint bientôt de la terreur, que les armes Françoises avoient depuis longtems imprimée dans les esprits, & par-tout on n'entendoit, que des cris de joie de ce que cette Nation si fière se voyoit enfin humiliée. Notre Cour fut encore plus sensible que toute autre à ces grandes nouvelles, & chacun envioit le sort des Soldats Prussiens, dont on savoit que le Duc de *Sarvoie* & le Prince d'*Anhalt* faisoient eux-mêmes les éloges les plus magnifiques.

Ce fut dans de si heureuses circonstances, que se fit le mariage de Mr. le Prince Royal. Ce mariage avoit été conclu à *Hanover*, dans un Voyage que le Roi y avoit fait avec le Prince son Fils. Ce jeune Prince avoit depuis longtems, pour la Princesse Fille de l'Electeur, tous les sentimens que peut inspirer le mérite le plus accompli. C'étoit aussi, de toutes les Princesses, celle qui pouvoit être la plus agréable à ses

COUR DE
PRUSSE.

Sujets : elle nous rappelloit l'idée de la feue Reine , & comme elle étoit sa Nièce & destinée à succéder à ses Etats , il sembloit qu'elle eût aussi hérité de toutes les grandes qualités qui l'avoient fait adorer dans notre Cour. Mr. le Prince Electoral d'*Hanover* l'épousa à *Hanover* par procuration , en présence de Mr. le Comte de *Finck* Ambassadeur du Roi. La Princesse partit quelques jours après , avec un Train digne de ce qu'elle étoit & de ce qu'elle alloit être. L'Electeur son Père lui avoit donné en habits & en bijoux tout ce qu'on avoit pu trouver de plus magnifique. L'emplette en avoit été faite à Paris , par un homme envoyé exprès. Madame la Duchesse d'*Orléans* , voulut choisir & ordonner elle-même tous les habits ; elle les fit voir ensuite à *Louis XIV* , qui les trouva si riches , qu'il dit qu'il seroit à souhaiter pour les Marchands de Paris , qu'il y eût souvent des Princesses pour qui on voulût faire une pareille dépense.

Ce fut le 27 Novembre 1706 , que cette Princesse fit son Entrée publique à *Berlin*. Le Roi vint au-devant d'elle , à une demi-lieue de la Ville. Dès que S. A. R. aperçut le carrosse du Roi , elle mit pied à terre ; le Roi descendit aussi du sien , & alla au-devant de la Princesse. Après l'avoir embrassée , il lui présenta le Prince Royal , Mrs. ses Frères & les deux Princesses. Le Roi remonta ensuite en carrosse : Madame se plaça à la gauche du Roi , & Messrs. les deux Margraves se mirent sur le devant : le Prince Royal & les trois Frères du Roi montèrent à cheval. L'Entrée fut des plus magnifiques. Toutes les Troupes qui se trouvèrent alors à *Berlin* étoient
sous

sous les armes , aussi bien que tous les Bourgeois; COUR DE
ils étoient rangés en haie depuis les dehors de PRUSSE.
la Ville jusqu'au Palais. Le lendemain de l'ar-
rivée de la Princesse , il y eut un Festin magni-
fique , auquel le Prince Royal & la Princesse
eurent le fauteuil , pour ce jour-là seulement ;
car dès le lendemain , Leurs A. R. ne furent
plus assises que sur des chaïses à dos , aux deux
extrémités de la table.

Notre Cour étoit alors aussi brillante que du
vivant de la Reine, les plaisirs se succédoient les
uns aux autres , tous les jours étoient remarqua-
bles par des Fêtes , Bals , Comédies , &c. Ces
réjouissances durèrent assez longtems , lorsque
tout à coup nous eumes l'alarme la plus cruelle.
Le Roi tomba dangereusement malade , & les
Médecins même commencèrent à desespérer de
le pouvoir tirer d'affaire. Mais Dieu, toujours
attentif au besoin de ses peuples , nous fit la
grace de nous le rendre pour quelque tems.
Le Roi étant relevé de cette maladie , reçut
les complimens de toute sa Cour de sa conva-
lescence. Les Princes Alliés l'envoyèrent aussi com-
plimenter ; ils reconnoissoient , aussi-bien que
ses Sujets , combien sa conservation étoit néces-
saire à la Cause commune.

Peu de tems après la convalescence du Roi,
je vis arriver à *Berlin* le jeune Comte de *Metter-
nich* , qui vint apporter au Roi la nouvelle , que
les Suisses avoient enfin reconnu S. M. pour
Prince Souverain de *Neuchâtel* , préférablement
aux autres Princes ses compétiteurs. Mr. le
Comte de *Metternich* , Ambassadeur du Roi en
Suisse , eut le bonheur de faire réussir cette

COUR DE
PRUSSE.

affaire, malgré les menaces de la France qui soutenoit les intérêts de plusieurs de ses Sujets, à la tête desquels étoit le Prince de *Conty*. Ce fut immédiatement après la mort de Mad. de *Ne-mours*, Souveraine de *Neufchâtel*, que chacun des Prétendans se mit en devoir d'établir ses droits sur cette Souveraineté. Aussi-tôt que la nouvelle de cette mort eut été confirmée, le Roy envoya ordre à Mr. de *Metternich*, son Ambassadeur extraordinaire & son Plénipotentiaire en Suisse, de se rendre à *Neufchâtel* & d'y veiller à ses intérêts. Il s'y rendit le 30. de Juin, & fit distribuer à son arrivée un Mémoire, contenant les droits du Roi sur cette Principauté. Les Prétendans François, de leur côté, en distribuèrent un semblable pour établir leurs droits & réfuter les prétentions du Roi. Il y eut des disputes de rang, entre Mr. le Prince de *Conty* & l'Ambassadeur de Prusse. Mr. de *Puisieux* Ambassadeur de France soutint, comme il le devoit, les intérêts du Prince de *Conty*, & présenta au Conseil de *Neufchâtel* un Mémoire des plus fiers & des plus menaçans, tel enfin, que la France victorieuse auroit pu le donner dans le tems de ses plus belles conquêtes. Il dit dans ce Mémoire, que le Roi son Maître ne peut voir avec indifférence que l'on ose dans *Neufchâtel* manquer de respect aux Princes de son Sang; qu'il est de la sagesse & de la prudence de Mrs. du Conseil de prendre au-plutôt des mesures, pour que cette prétention du Ministre de Prusse n'aille pas plus loin: prétention, dit-il, uniquement fondée sur la malice, ou sur l'ignorance; puisque, quand même le nouveau Titre que se donne l'Electeur
de

de Brandebourg depuis quelques années seroit COUR DE
universellement reconnu, certe même préten- PRUSSE.
tion de ses Ambassadeurs seroit toujours chimé-
rique. Ici Mr. de Puisseux les avertit, que si
dans peu on ne change de conduite, le Roi de
France prendra des mesures bien opposées aux
pensées de paix & douceur qu'il a eues depuis
qu'il est question de l'affaire de Neufchâtel.
Voilà, Madame, sur quel ton le prenoit le Mi-
nistre François. Ce Mémoire fut suivi de plu-
sieurs autres, qui regardoient le fond même de
l'affaire; & Mr. de Puisseux, pour engager le Con-
seil de Neufchâtel à favoriser les Prétendants
François, continua toujours à parler avec une
hauteur, qui indisposa tous les esprits contre le
parti qu'il soutenoit. Vous pourrez juger de la
manière de negocier de cet Ambassadeur, par le
dernier Mémoire qu'il présenta vers la fin d'Octo-
bre 1707. Après avoir établi le droit des Pré-
tendants François, toujours en invectivant, voici
comme il finit: *S'il arrivoit, contre mon attente,*
que votre réponse ne fût pas conforme à ce que je
demande . . . j'ai de nouveaux ordres de S. M.
de vous assurer, que rien ne sera capable d'ar-
rêter les effets de son indignation, ni de vous
soustraire à la juste vengeance qu'il se propose
d'exercer. Ensuite, paroissant prendre un ton
un peu plus doux, il leur dit avec un air de pro-
tection, qu'il espère trouver pendant son séjour
à Neufchâtel, des dispositions favorables pour
l'entière exécution de ce qu'il souhaite. *C'est à*
ce seul prix (ce sont-là les derniers mots de son
Mémoire) que vous pouvez mériter la continuation
de la bienveillance de Sa Majesté. Je souhaite en



COUR DE PRUSSE. *mon particulier que vous me fournissiez les occasions de vous aider à vous y maintenir.* Toutes ces menaces de l'Ambassadeur François n'aboutirent à rien, qu'à lui attirer des réponses très vives de la part des Ambassadeurs, tant de Prusse, que d'Angleterre & de Hollande. On alla toujours son train dans le Conseil de Neuchâtel, & toute cette affaire se termina à la satisfaction du Roi, qui en fut proclamé Souverain le 3 Novembre 1707.

Dès que le Roi eut été reconnu Souverain de Neuchâtel, le Comte de Metternich envoya son Fils à Sa Majesté avec la Sentence des trois Etats, qui déclaroit le Roi légitime Héritier de cette Principauté, du chef de *Lonise de Nassau* sa Mère, Fille aînée du Prince *Frédéric-Henri*, Fils de *Guillaume de Nassau*, dit le *Belgique*, en la personne duquel ont été transmis les droits de la Maison de *Châlons*, à qui appartenoit originairement la Souveraineté & le Domaine de *Neuchâtel*.

La nouvelle de l'acquisition de cette Souveraineté ne pouvoit être que très agréable au Roi; aussi fit-il au jeune Comte un accueil des plus favorables: il lui fit des présens magnifiques, & entre autres, il lui donna la Clé de Chambellan.

Peu de jours, après c'est-à-dire le 23 Novembre 1707, il y eut à la Cour un nouveau sujet de réjouissance à cause de la naissance d'un Prince, que Mad. la Princesse Royale mit au monde. Le Roi le déclara aussi-tot *Prince d'Orange*, & le fit en même tems Chevalier du grand Ordre. Sa Majesté dépêcha ensuite des Couriers à ses

à ses Ambassadeurs auprès des Princes ses Alliés, COUR DE
pour leur faire part de la naissance de son Petit-PRUSSE.
fils. Mr. de *Spanheim*, Ambassadeur en Angle-
terre, reçut ordre de prier la Reine d'être Mar-
raine du jeune Prince; & Mr. de *Metternich* Am-
bassadeur en Suisse, furent chargés d'inviter pour
être Parrains de ce Prince, les Etats auprès des-
quels ils résidoient. Outre ces Puissances, le
Roi, & l'Electeur d'*Hanover*, furent Parrains;
& Madame l'Electrice d'*Hanover* fut Mairaine.
Le Baptême se fit dans l'Eglise du Dôme avec
une grande magnificence, le 3 Décembre. La
joie que l'on eut à la Cour de la naissance
de ce Prince, ne fut pas de longue durée;
car il mourut quelques mois après. La dou-
leur de sa perte fut soulagée par l'espérance
que l'on avoit, que la jeunesse & la santé de
Mr. le Prince Royal nous donneroit bientôt
des héritiers. Ce qui allarmoit le plus, étoit
la santé peu assurée du Roi. Depuis sa gran-
de maladie, il avoit de la peine à se réta-
blir. Les Médecins lui conseillèrent les Eaux
de *Carelsbadt* en Bohême. Sa Majesté s'y
transporta au commencement de la belle sai-
son.

Le départ du Roi étant résolu, je demandai
à Sa Majesté la permission de faire la Campa-
gne de Flandre en qualité de Volontaire. Je
partis de *Berlin* avec les Gendarmes, dans
lesquels mon Frère étoit Cornette. Nous joi-
gnîmes l'Armée près de *Louvain*. Mr. le Comte
de *Lottum* me reçut en qualité de Volontaire, &
je fus auprès de lui pendant toute la Campagne,
avec beaucoup d'agrément. Peu de jours après que

F 5

j'eus

COUR DE j'eus joint l'Armée , Mr. le Prince Electoral de
BRUSSE. *Hanover* (aujourd'hui *George II.* Roi d'Angle-
terre) arriva auprès de Mylord *Marlborough* , &
fit l'honneur à ce Général de servir comme Vo-
lontaire. Ce jeune Prince se distingua beaucoup
dans cette Campagne , & il fit voir aux Anglois
qu'il méritoit de porter un jour leur Couronne.
Ce fut dans cette Campagne que se donna la fa-
meuse Bataille d'*Oudenarde* , dans laquelle les
François furent encore obligés de céder aux ef-
forts des Alliés. Il faut cependant dire à leur
avantage, qu'ils furent obligés de combattre sans
Artillerie : ils n'avoient que quatre pièces de Ca-
non , dont il falut se contenter, le reste de l'Ar-
tillerie & leurs bagages n'étant pas encore arri-
vés. L'action fut des plus chaudes de part &
d'autre ; on combattit pendant plusieurs heures
avec la dernière opiniâtreté , & toujours avec une
pette considérable du côté des Ennemis dont l'In-
fanterie fut mise en déroute. Grand nombre
d'Escadrons de la Maison du Roi de France, qui
s'étoient avancés pour soutenir leur Infanterie,
furent taillés en pièces ; & le desordre devint
alors si grand , & le feu porté en tant d'en-
droits différens , qu'il étoit presque impos-
sible de distinguer les Alliés d'avec les Ennemis.
C'est pourquoi on donna ordre de ne plus tirer
jusqu'au lendemain matin , & de laisser plutôt
échaper les Ennemis , que de risquer de mettre
notre Armée en confusion.

La nuit étant venue , les François ne firent pres-
que plus de résistance en aucun endroit , & se
retirèrent par le chemin qui va d'*Oudenarde* à
Gand.

Gand, par le Village de *Heusden*. Le soir même de cette Bataille, étant à peu de distance des Gardes Prussiennes avec quelques Officiers aux Gardes, j'aperçus un Cavalier qui venoit à nous à toute bride. Il nous dit en arrivant : *Messieurs, Mr. le Duc de Vendôme vous ordonne de vous retirer vers Gand.* Je ne puis vous exprimer quelle fut sa surprise, lorsque nous lui dîmes pour toute réponse, qu'il étoit Prisonnier. *Qu'on me tue*, s'écria-t-il aussi-tôt; *je ne veux plus vivre, après ce qui vient de m'arriver.* Nous le consolâmes le mieux que nous pûmes, & nous le menâmes à Mr. le Comte de *Lottum*, à qui il se fit connoître pour M. *Duplanti*, Aide de Camp de Mr. de *Vendôme*. Ce qui lui avoit fait prendre le change, étoit l'habillement des Gardes Prussiennes, peu différent de celui des Gardes Françoises.

La Journée d'*Oudenarde* fut d'autant plus glorieuse aux Alliés, que la Bataille fut gagnée sur Mr. le Duc de *Bourgogne*, qui commandoit l'Armée de France. Il avoit avec lui Mr. le Duc de *Berry* son Frère, & Mr. le Chevalier de *S. George*. La présence de ces Princes fut, dit-on, contraire à Mr. le Duc de *Vendôme*, dont les conseils ne furent point écoutés : des Cabales qui s'étoient emparées de l'esprit de Mr. le Duc de *Bourgogne*, empêchèrent que les desseins de ce fameux Général ne fussent suivis, & furent cause de la perte de la Bataille.

Le sur-lendemain sur les dix heures du soir, Mr. le Comte de *Lottum* fut détaché de la grande Armée, avec quarante Escadrons & trente Bataillons. Il s'empara sans aucune résistance

des

COUR DE
PRUSSE,

des Lignes du côté d'*Ypres*, & aussi - tôt elles furent rasées. Le 19 de ce même mois, l'Armée célébra un jour d'Action de grâces pour la Victoire qu'elle avoit remportée; on tira tout le Canon, & il se fit une triple salve de toute la Mousqueterie.

Le 26, Mylord *Marlborough*, qui n'attendoit qu'un Convoi de grosse Artillerie pour commencer le Siège de *Lille*, envoya un Détachement à *Bruxelles* où il y en avoit un considérable, qui venoit en partie du *Sas de Gand*, & de *Mastricht*. Cette marche étoit couverte par vingt-deux mille hommes de l'Armée de Mr. le Prince *Eugène*, qu'il commandoit en personne. Ce grand Convoi arriva heureusement devant *Lille*, qui fut investie le 13 d'Août. Comme ce Siège étoit un des plus considérables qui eût été fait depuis longtems, & que l'on s'attendoit bien à une vigoureuse résistance de la part du Maréchal de *Boufflers*, qui commandoit dans la Place, il vint des Volontaires de tous côtés pour y assister. Deux grands Princes, tous deux grands Capitaines, le jugèrent digne de leur présence; ce fut le Roi de *Pologne*, & Mr. le Landgrave de *Hesse-Cassel*; ils assistèrent à l'ouverture de la Tranchée, qui se fit la nuit du 22 au 23.

Quelques jours après, les Ennemis s'approchèrent si fort de nous, que l'on crut que leur dessein étoit de combattre. Nos Généraux se trouvèrent à la pointe du jour à la tête de l'Armée. Mr. le Prince *Eugène* de son côté vint rejoindre Mylord *Marlborough* avec vingt-six Bataillons & soixante-seize Escadrons de son Armée, qui

qui formoit le Siège. L'Armée fut rangée sur COUR DE trois Lignes, dont les deux premières étoient PRUSSE. de Cavalerie. Elle demeura en cet état jusques vers les dix heures du matin; mais alors on reconnut que l'Ennemi ne vouloit point en venir aux mains, & qu'il ne cherchoit qu'à nous inquiéter: c'est pourquoi les Généraux firent faire des retranchemens, qui furent achevés dès le lendemain, & on renvoya le Détachement que Mr. le Prince *Eugène* avoit amené, à quelques Escadrons près qui restèrent.

On craignit alors si peu d'être attaqué, que la plupart des Généraux quittèrent la grande Armée, pour assister à l'Assaut qui fut donné à la Contrescarpe, la nuit du 7 au 8 Septembre. Nos gens l'emportèrent avec beaucoup de perte des nôtres, & ils y prirent leurs logemens. Cette attaque finie, nous partîmes pour retourner à la grande Armée. Malheureusement pour nous, le Guide qui nous avoit amené s'étoit enfui; & comme il n'étoit alors qu'une heure ou deux après minuit, nous nous trouvâmes dans un très grand embarras, & nous primes justement un chemin qui conduisoit au milieu des Ennemis. J'étois à cheval, peut-être à cent pas de Mr. le Comte de *Lottum*, qui étoit dans son carosse. Tout à coup j'entendis crier, *Qui va là?* Je vous avoue, Madame, que je fus un peu surpris: cependant je me rassurai, dans la pensée que ce pourroit bien être une Sentinelle de quelque Régiment Wallon des Troupes d'Espagne; de sorte que je répondis, *Officiers*. Nous étions dans des haies entremêlées d'arbres, qui m'empêchoient de profiter d'un

COUR DE
PRUSSE.

d'un petit clair de Lune , à la faveur duquel j'aurois pu reconnoître à qui nous avions affaire. Cela fit que j'avançai toujours. Je ne fus pas plutôt hors des broussailles , que je me trouvai assez près d'un Corps de Cavalerie , pour reconnoître qu'il étoit impossible qu'il fût a nous , parce qu'il étoit trop près de la Place , & qu'il nous faisoit face. Je connus d'abord le danger où nous étions. Je me retirai le plus doucement qu'il me fut possible vers Mr. le Comte de *Lottum* , à qui je dis ce que j'avois vu. Mr. de K. , son premier Aide de Camp me traita de visionnaire. *Kraut* , second Aide de Camp, me traita à peu près de même. Enfin , peu s'en falut que je ne fusse renvoyé comme un fou. Il n'y eut que Mr. le Comte de *Lottum* , qui crut qu'il étoit de la prudence de ne point se hasarder. Il ordonna à son Cocher de rebrousser chemin , & l'Officier d'Ordonnance fut détaché pour voir si je ne m'étois point trompé. La vérité du fait ayant été confirmée , Mrs. les Aides de Camp furent saisis d'une frayeur extraordinaire : ils me firent mille excuses , & promirent de me faire toute sorte de réparation , si nous étions assez heureux pour nous tirer du péril qui nous menaçoit. Enfin nous en sortimes , je ne sai trop comment ; car pour peu que les Ennemis se fussent avancés , nous étions sûrs de coucher dans la Place.

Voilà , Madame , ce qui se passa de plus remarquable depuis l'Assaut de la Contrescarpe. Le 11 , il se fit quelque mouvement de la part des Ennemis , qui s'avancèrent jusques auprès de nos retranchemens. De notre côté nous nous mimes en état

état de les recevoir. Leur Armée passa la nuit sous les armes, & le lendemain à la pointe du jour elle se rangea en bataille; tout cela inutilement, contre notre attente. Les Princes de France, Mr. le Chevalier de *S. George*, Mr. le Duc de *Vendôme*, & plusieurs Officiers Généraux se contèrent de venir reconnoître notre Camp; mais comme ils s'approchoient un peu trop près de nos retranchemens, on fut obligé de manquer de respect pour de si grands Princes, & on leur envoya quelques volées de Canon; sur quoi ils jugèrent à propos de se retirer.

COUR DE
PRUSSE.

Mylord-Duc apprit le même jour, que Mr. de *Chamillard* Ministre de la Guerre étoit arrivé de *Versailles* à l'Armée de France, pour assister à un Conseil qu'on y devoit tenir. Il y fut résolu, qu'on ne nous attaqueroit pas, & qu'on s'attacheroit uniquement à nous couper les Convois qui nous venoient de *Bruxelles*. Pour exécuter ce projet, ils se postèrent derrière l'*Escaut*, où ils nous incommodèrent effectivement beaucoup. Il ne restoit plus que le passage d'*Ostende*, par lequel Mr. de *Web* nous amena un Convoi considérable. Mr. de la *Motte*, Lieutenant-Général des Armées de France, voulut s'opposer à ce passage. Outre un Corps considérable de Troupes, il avoit encore l'avantage du terrain. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût battu près de *Wynendal*. C'est à ce Convoi que l'on peut attribuer la prise de *Lille*, qui fut enfin obligée de se rendre le 28. Octobre. Le Maréchal de *Boufflers* se retira dans la Citadelle: cependant, quelque brave que fût la Garnison qui l'avoit suivi, il ne put y tenir longtems. C'est ainsi que les Alliés comptoient les jours,

par

COUR DE
PRUSSE.

par les avantages considérables qu'ils remportoient. Jamais ils ne firent Campagne plus glorieuse : car, outre la prise de *Lille* & de sa Citadelle, ils eurent encore la gloire dans cette même Campagne, de faire lever le Siège que l'Electeur de *Bavière* avoit mis devant *Bruxelles*, & de réduire *Gand* & *Bruges*.

J'oublois de vous dire, que pendant le Siège de *Lille*, nous pensâmes perdre le Prince *Eugène*. Ce Prince reçut un jour un paquet par le Courier ordinaire, & l'ayant décacheté, il vit un papier gras qui lui inspira de la méfiance. Il ne fit cependant d'autre mouvement que de le laisser tomber. Une personne l'ayant ramassé, se trouva mal ; ce qui fit qu'on prit le parti d'en faire l'essai sur un Chien, à qui on en frotta le nez ; & il en creva à l'instant. Ce fut ainsi que Dieu voulut bien garantir ce Héros de la plus lâche des trahisons.

J'aurois bien souhaité pouvoir assister à la prise de *Lille* : mais je fus obligé de quitter l'Armée quelque tems auparavant. Mr. *Dankelman* mon Tuteur avoit reçu ordre du Roi de me faire revenir à *Berlin*. Le dessein de S. M. étoit de me donner de l'emploi à la Cour, & comme il pensoit à se remarier, il me destinoit une place auprès de la nouvelle Reine.

Ce fut aux Eaux de *Carelsbadt*, que l'on parla du Mariage du Roi. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, que les Médecins ne sachant plus quel remède employer pour le soulager dans la langueur qui lui étoit restée de sa grande maladie 1707, avoient à tout hazard ordonné les Eaux de *Charlesbadt*. Le Roi s'en trouva parfaitement

ment bien. Sa santé renaissante rappella les COUR DE
plaisirs à la Cour: le Courtisan voluptueux, PRUSSE,
qui n'avoit pas encore oublié ce que peut la
présence d'une Reine aimable, commença à for-
mer des vœux, pour que le Roi fit un choix di-
gne du premier. La chose alla plus loin: on en
parla à S. M., on lui dit que rien n'étoit plus
nécessaire que de penser incessamment à un se-
cond Mariage; que le Prince Royal n'ayant point
d'Enfans, il étoit à craindre que S. M. demeu-
rât sans postérité. Enfin tout le monde opina
de façon pour le Mariage, que le Roi, qui le
souhaitoit d'ailleurs, déclara qu'il vouloit se rema-
rier. Il ne s'agissoit plus que de savoir quelle se-
roit la Princesse qui seroit élevée sur le Trône.
Il se forma alors des Partis, qui avoient chacun
des vues très opposées.

Le Grand-Chambellan étoit pour la Princesse de
Nassau-Frise, dont il prétendoit que le Mariage
termineroit tous les différends pour la succession
du Roi *Guillaume*. Le Roi goûta cet avis, & en-
voya le Baron de *Schalifer* pour négocier cette af-
faire. Vous ne croiriez peut-être pas, Madame
que ce fut la Mère même de la Princesse, qui, ja-
louse de la grandeur de sa Fille, fit échouer cette
Négociation. Elle prétexta, qu'elle s'étoit déjà
vainement flattée de marier sa Fille au Prince
Royal; qu'on l'avoit l'eürée alors, & que la mê-
me chose lui arriveroit encore. Le Baron eut beau
lui donner des assurances du contraire, & lui
représenter les avantages que cette alliance pro-
cureroit à sa Maison; elle demeura inflexible,
& elle lui dit nettement, quelle ne pouvoit
se résoudre à voir sa Fille si fort au-dessus
Mem. Tom. I. G d'elle.

COUR DE
PRUSSE.

d'elle. Le Baron aiant fait encore quelques tentatives, cette Mère jalouse porta sa Fille à refuser le plus grand parti auquel elle pouvoit aspirer. Nombre de Courtisans ne furent point fâchés de voir manquer ce Mariage. Depuis longtems on étoit jaloux du grand crédit du Prince d'*Anhalt*; & ce Prince étant Oncle de la Princesse, il étoit naturel de présumer qu'il deviendrait plus puissant qu'auparavant, étant d'ailleurs plus uni que jamais avec le Grand-Chambellan, à qui ce Prince auroit obligation de ce Mariage.

On proposa ensuite la Princesse de *Hesse*, & la Princesse de *Culmbach*. La première eut l'exclusion, à l'instant même qu'elle fut proposée; ce fut le Roi même qui la lui donna. La seconde étoit connue du Roi, qui l'avoit vue à *Hall*, au retour des Eaux de *Carlsbadt*. S. M. l'avoit trouvée à son gré; & avoit même paru vouloir se déterminer en sa faveur; lorsque des brigues opposées se donnèrent tant de mouvemens, qu'elles firent évanouir ce projet.

Madame la Duchesse de *Zeitz*, Sœur du Roi, qui avoit épousé en premières noces un Duc de *Meckelbourg*. Sa Majesté, peut-être toujours bien intentionnée pour la Princesse de *Culmbach*, ne parut pas goûter d'abord cette proposition; cependant, sur les instances que lui fit la Duchesse sa Sœur, il lui promit de voir la Princesse de *Meckelbourg*, avant de se déterminer pour aucune autre. C'est ce qu'il fit quelque tems après qu'il fut de retour à *Berlin*: il fut à *Schwerin* Capitale du *Meckelbourg*; sous prétexte de vouloir accommoder les

les différends entre le Duc & la Noblesse. Ce fut COUR DE
PRUSSE.
là que le Roi vit la Princesse: elle lui plut, & d'ail-
leurs il en avoit entendu dire tant de bien, qu'en-
fin il se déterminapour elle; & aussitôt qu'il fut de
retour à *Oranienbourg*, il déclara son Mariage.

Cette nouvelle ne causa pas dans notre Cour
autant de joie que je me serois imaginé: les
Courtisans commencèrent à faire de sérieuses
réflexions, sur ce qu'ils avoient paru souhaïter
avec ardeur. On se rappella le tems de la feue
Reine. D'ailleurs l'âge & la santé du Prince &
de la Princesse Royale donnoient assez lieu d'es-
pérer que la Maison de *Brandebourg* ne man-
queroit pas d'héritiers. Enfin la qualité de Bel-
le-mère, de tout tems odieuse, faisoit appré-
hender qu'il n'y eût bien-tôt de la division dans
la Famille Royale. Pour moi, Madame je crois
que ce qui choquoit le plus les Courtisans dans
le choix que le Roi venoit de faire, c'est que
la Reine étoit dévote: qualité peu capable de
faire régner à la Cour cet air de Galanterie qui
attache le Courtisan.

Le Roi n'eut pas plutôt déclaré qu'il vouloit
se remarier, qu'il y eut une foule de sollicitans
pour être de la Maison de la Reine. Un nom-
mé *Bassompierre* se mit sur les rangs, & deman-
da au Roi la Charge de Chambellan de la Rei-
ne. Le Roi lui répondit, qu'il ne vouloit don-
ner à la Reine que les Officiers qui lui convien-
droient; & que ce qu'il vouloit bien faire pour
lui, seroit de le mettre au nombre de ceux
qui seroient proposés à la Reine, aussitôt
qu'elle seroit arrivée. *Bassompierre* crut qu'en
prévenant la Reine, il seroit infailliblement

COUR DE
PRUSSE.

reçu : il partit donc en poste pour l'aller trouver. Il dit à Sa Majesté, que le Roi l'envoyoit pour être son Chambellan. Le Reine le crut, & le reçut en cette qualité ; elle le chargea même d'une Lettre pour le Roi, avec laquelle *Bassompierre* revint à *Berlin*. Il dit au Roi, que la Reine l'avoit nommé pour son Chambellan. S. M. s'imagina aisément que la Reine avoit été surprise ; & justement indigné contre *Bassompierre*, il lui fit dire de ne plus paroître à la Cour. Ce *Bassompierre* avoit un Frère, qui étoit venu en même tems que lui à *Berlin*. Ces deux Messieurs se disoient de la bonne Maison de *Bassompierre*, dont il y en a encore en Lorraine. Ils avoient paru sous ce nom en 1707 à l'Armée de Flandre. L'ainé se disoit avoir été Colonel en France, & avoir eu son Frère le Chevalier pour Capitaine dans son Régiment. Ils quittoient, disoient-ils, leur Patrie, l'ainé pour s'être battu en duel, & le cadet pour lui avoir servi de Second. Le Roi les avoit reçus avec bonté, & leur avoit donné des pensions, avec promesse de les placer dans les Troupes, à la première occasion qui se présenteroit. Ces deux Frères se trouvoient à la Cour dans une situation assez agréable, dont ils auroient sans doute joui longtems, lorsque l'ainé entreprit de se faire Chambellan de la Reine. Peut-être auroit-il été assez heureux pour réussir, si l'impatience qu'il avoit d'avoir cette Charge ne lui eût point fait faire la démarche qui lui attira l'indignation de Sa Majesté. Il fut très étonné de l'ordre qui lui fut signifié de ne point paroître à la Cour, & craignant d'être enfin
reconnu

reconnu pour ce qu'il étoit, il se retira : il passa en Saxe avec son Frère, & ils furent reçus l'un & l'autre Chevaliers-Gardes du Roi de Pologne. Ils ne jouirent pas longtems de ce refuge. Madame l'Electrice d'*Hanover* aiant su leur aventure de *Berlin*, écrivit en France à Madame, & la pria de lui faire savoir ce que c'étoit que Mrs. de *Bassompierre*. Madame, qui ne les connoissoit pas, se doura bien que ce pourroient être des Avanturiers; mais pour en être mieux informée, elle en parla à Mr. d'*Argenson* Lieutenant de Police, qui, sur les portraits qu'on lui fit de ces Messieurs, reconnut que c'étoient deux personnages dont l'affaire d'honneur auroit été terminée par la fleur-delis & les Galères, s'ils avoient pu être attrapés en France. Sur ce témoignage, Messr. de *Bassompierre* furent chassés de Pologne, & je ne sai ce qu'ils sont devenus.

Cependant, on faisoit à *Berlin* tous les préparatifs nécessaires pour recevoir la Reine. Cette Princesse de son côté se préparoit à y faire son Entrée. Mr. le Duc de *Meckelbourg* épousa la Princesse sa Sœur, par procuration du Roi. Le lendemain, la nouvelle Reine partit de *Svevin*, accompagnée de la Duchesse sa Mère, du Duc son Frère, & de la Duchesse de *Meckelbourg* sa Belle-sœur. Ce Cortège l'accompagna jusques sur la frontière du *Meckelbourg*, qui touche à l'Electorat de *Brandebourg*. Ce fut là que la Reine trouva Mr. d'*Erlach* Maréchal de la Cour, qui la reçut de la part du Roi, & lui présenta toute sa Maison. Cette Princesse, aiant pris congé de toute sa Famille, monta en carosse & arriva à *Oranienbourg* le 24

G ;

Novem-

COUR DE
PRUSSE.

Novembre. Le Roi alla au-devant d'elle à une demi-lieue de cette Maison. Aussi-tôt qu'elle aperçut S. M. elle descendit de carosse & le mit à genoux. Le Roi la releva & l'embrassa; il lui présenta ensuite toute la Maison Royale; après cela on alla vers le Château. Le Roi conduisit la Reine dans son appartement, où elle mangea toujours seule jusques au jour de la célébration du Mariage. Le 27, elle fit son Entrée dans *Berlin*, où elle fut reçue avec toute la magnificence possible. Le lendemain Leurs Majestés furent mariés dans l'Eglise du Dôme. Le 29, le Roi & la Reine reçurent les complimens de tous les Députés, des Corps de Justice, & des Ministres Etrangers. Il y eut le même jour grand Spectacle, que Leurs Majestés honorèrent de leur présence. Je n'ai point voulu, Madame, vous ennuyer, en vous faisant le détail de toutes ces cérémonies; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que le Roi s'attachoit à ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à la magnificence d'une Fête. Il y en eut pendant plusieurs jours, & toujours plus magnifiques les unes que les autres. Ce que je trouvai digne de remarque, ce fut un Combat de Bêtes féroces, où Leurs Majestés se trouvèrent le 17 Décembre; la Reine tua un Ours de sa Loge, d'un coup d'arquebuse.

L'arrivée de la nouvelle Reine n'apporta pas grand changement à la Cour: à la réserve du premier rang, qu'elle occupa, tout demeura dans le même état. Mad. la *Princesse Royale* tenoit la Cour chez elle deux fois la semaine, c'est-à-dire, les jours qu'il n'y avoit point Cercle chez la Reine; les jours d'Appar-
tement.

tement, elle se rendoit chez S. M. ; la plupart COUR DE des Princesses s'y rendoient aussi & y restoient PRUSSE. à souper. S. M. accordoit aussi le même honneur à plusieurs autres Dames, qu'elle faisoit avertir par un Gentilhomme, lorsqu'elles étoient au Cercle.

Ce fut dans le tems du Mariage du Roi, que je perdis mon Beau-père. Je fus très touché de sa mort, sur-tout par rapport au chagrin que ma Mère en eut, & dont elle n'a pu revenir le reste de sa vie. Le jour que j'en reçus la nouvelle, le Roi me déclara Gentilhomme de sa Chambre. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, qu'on m'avoit fait quitter l'Armée, dans l'espérance d'être placé auprès de la Reine : mais lorsque j'arrivai à la Cour, je trouvai toute sa Maison nommée, sans y être compris. J'en parlai au Grand-Maréchal, qui me dit de ne m'en pas chagriner, & que dans peu il me feroit obtenir une Charge auprès du Roi. C'étoit justement celle de Gentilhomme de la Chambre, à laquelle je fus nommé quelque tems après, c'est-à-dire sur la fin de 1708.

Vous savez, Madame, & il est bien difficile de ne pas se ressouvenir du froid prodigieux qu'il fit l'hiver suivant: il commença le jour des Rois 1709, & fut universel dans toute l'Europe. Les grains & les vignes s'en ressentirent de façon, qu'il y eut une disette qui dura assez long-tems pour faire périr misérablement nombre de Pauvres, qui ne pouvoient même avoir du pain, parce qu'il étoit à un prix excessif. Jamais année ne fut plus triste: il sembloit que la rigueur de la saison s'étoit commu-

COUR DE
PRUSSE.

niquée aux esprits, tant notre Cour fut languissante & morne pendant tout ce tems. Cependant, la belle saison étant revenue, on commença à se réveiller: chacun se mit en état de partir pour faire la Campagne de Flandre comme Volontaire, & Mr. d'*Arnheim* alla rejoindre le Corps de Troupes dont il avoit le commandement en Piémont. Cette Campagne fut très glorieuse aux Alliés; mais d'ailleurs, très sanglante. La fameuse Bataille de *Malplaquet* fut pour nous une de ces Victoires qui procurent des lauriers couverts de lambeaux funéraires; deux Victoires pareilles auroient ruiné l'Infanterie des Alliés. Mr. le *Prince Royal* fut témoin de la valeur de nos Troupes, qui se distinguèrent dans cette Campagne, où elles eurent beaucoup, à souffrir. Les Ennemis de leur côté, outre la Bataille, perdirent encore *Mons & Tournay*.

J'aurois bien voulu faire cette Campagne; mais lorsque je demandai au Roi la permission de partir, S. M. me refusa, en me disant, qu'il me destinoit à autre chose qu'au métier de la Guerre. Je me sentis très flatté de cette réponse, & comme j'étois jeune, & par conséquent assez porté à la vanité, je fus assez bon pour me croire pendant quelques jours dans la plus haute faveur. Mais j'eus bien-tôt tout lieu de revenir. Voici ce qui servit à me détromper. La Charge de Gentilhomme de la Chambre, dont le Roi m'avoit honoré, exigeoit de moi que je fusse à cheval devant le carrosse du Roi, toutes les fois que S. M. sortoit, ou qu'elle alloit à la Campagne. Je
me

me trouvai , pendant quelque tems , si incom- COUR DE
modé , qu'il me fut impossible de monter à che- PRUSSE.
val. Le malheur voulut que le Roi allant de
*Charlottenbourg à Berlin , s'aperçut que je n'a-
vois point fait ma charge. Cela l'indisposa contre
moi au point , que lorsque je me présentai pour
recevoir son chapeau & sa canne à son arrivée,
il me dit les choses du monde les plus dures,
dont la moindre fut , que si je manquois encore
une fois à mon devoir , il me priveroit de l'hon-
neur de le servir. Jugez , Madame , combien
je fus humilié d'une telle mercuriale , faite en
présence de huit ou dix personnes qui étoient
dans la chambre du Roi. J'eus , en vérité , bien
de la peine à la digérer , & dans le premier mou-
vement , je pensai d'abord à me démettre de
ma Charge. J'en parlai à Mr. le Comte de
Witgenstein , qui calma un peu ma mauvaise hu-
meur ; il me fit entrevoir , qu'en me conduisant
selon ma vivacité , je n'avois qu'à renoncer en mê-
me tems à toute fortune au service de mon Roi ,
service toujours préférable à toutes les fortunes
que l'on peut trouver chez un Prince étranger.
Il me promit de me remettre bien dans l'esprit
du Roi , & il me tint parole ; car deux ou trois
jours après , le Roi étant retourné à Charlot-
tenbourg , je me trouvai seul dans sa chambre
avec le Chambellan de service. S. M. me fit
l'honneur de me demander si j'étois encore fa-
ché ? Je ne répondis que par une profonde révé-
rence. Le Roi me dit une seconde fois : *Je*
vous demande si vous êtes fâché , de ce que je vous

G 5

ai

* Voyez le Tome I. des Lettres , page 41.



COUR DE
PRUSSE.

ai grondé il y a quelques jours ? Je répondis, avec tout le respect possible, qu'à la vérité, j'étois sensiblement touché d'avoir donné lieu à S. M. d'être indisposée contre moi ; que personne n'avoit plus d'envie que moi de la bien servir ; & que si j'avois eu le malheur de manquer dernièrement à mon devoir, une indisposition très sérieuse en avoit été la cause. Mais, dit le Roi, il falloit donc me le dire, je ne vous aurois pas grondé. Après tout, si je l'ai fait, ce n'a été que pour vous éprouver ; je n'étois pas dans le fond aussi fâché que je l'ai paru. Tackel, Bouffon du Roi, qui étoit présent à cette conversation, prit la parole & dit au Roi : Bon, bon, Sire, la maladie qu'il allègue est une maladie de commande ; la véritable raison, c'est qu'il n'a pas de chevaux de selle, & cela parce qu'il n'a pas de quoi les nourrir. Eh bien, dit le Roi, je lui donnerai de quoi : le Grand - Chambellan, dit-il en s'adressant à moi, vous expédiera votre Patente pour cela ; allez-le trouver. Je m'avancai alors pour baiser l'habit du Roi ; mais il se retira, & dans le tems que je me baïssois, il me mit la main sur la tête & me dit : Vous êtes jeune, soyez sage, & j'aurai soin de vous. J'eus, quelques jours après, ma Patente expédiée, pour envoyer chercher du fourage au Michlenhoff, où on en distribuoit aux autres Courtisans qui avoient obtenu la même grace.

Dans ce même tems, le Duc de Meckelbourg Frère de la Reine vint à Berlin, où il fut reçu magnifiquement. Cependant il ne fut pas fort content de son Voyage : ce Prince prétendoit, comme Souverain, avoir le pas sur Mrs. les Margraves Frères du Roi, ce qui lui fut refusé.

Il mangea en particulier avec le Roi , mais les Margraves ne s'y trouvèrent point. Il ne demeura que trois ou quatre jours à la Cour , pendant lesquels il fut logé au Palais , & servi par les Officiers du Roi.

COUR DE
PRUSSE.

Pour notre nouvelle Reine , elle donna peu après son mariage dans une dévotion , qui surprit tout le monde , & qui déplut beaucoup aux Courtisans. On ne parloit devant elle que de Religion , & dès le matin son antichambre étoit occupée par les Ministres , par le Docteur *Francke* qu'elle avoit fait venir exprès de *Hall* , & par *Borst* son Confesseur. On se seroit plutôt imaginé être dans l'Antichambre de quelque Supérieure de Couvent , que dans le Palais d'une grande Reine. Sous prétexte de prières pour la Peste qui infectoit quelques unes de nos Provinces , on n'entendoit que Litanies dans les appartemens. Toutes ces mommeries déplurent au Roi : ce Prince avoit beaucoup de Religion , mais il n'aimoit pas la bigoterie. Il fit sentir à la Reine, que sa façon de vivre ne convenoit point à une personne assise sur le Trône , & il la fit consentir à éloigner d'elle ceux qui l'avoient excitée à embrasser le parti des *Piétistes*. *Francke* fut renvoyé à *Hall* dans le Grand Collège que la Reine venoit de fonder pour les Orphelins , & dont ce Docteur avoit la direction. Il n'y eut que *Borst* Confesseur de S. M. qui resta à la Cour : mais on lui conseilla de ne pas tant s'embarasser du salut de la Reine. Cette Princesse étoit si zélée pour sa Religion , qu'elle croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui en professoient une contraire. Je me souviens qu'un jour qu'elle parloit

de

COUR DE
PRUSSE.

de Religion avec le Roi, elle lui dit qu'elle ressentait bien de la douleur de le savoir Réformé, & par-là, hors des voies du salut. Le Roi parut étonné de ce compliment: *Comment, lui dit-il, vous croyez donc que je serai damné? Et comment direz-vous donc, en parlant de moi après ma mort? Car vous ne pourrez point dire, der SEELIGE König,* (expression Allemande qui est d'usage en parlant d'une personne morte, & qui signifie, *le Roi sauvé*) La Reine fut un peu embarrassée, & après quelques momens de réflexion, elle dit: *Je dirai, der liebe verstorbene König,* (qui signifie, *le cher Roi mort.*) Cette réponse fâcha le Roi, qui peu après retourna dans son appartement. J'étois ce jour-là de service, & par conséquent dans l'appartement de S. M. avec quelques Seigneurs de la Cour. Le Roi nous raconta avec assez d'émotion la conversation qu'il avoit eue avec la Reine: il y étoit d'autant plus sensible, qu'il pensoit alors très sérieusement à la réunion des Eglises Protestantes.

Cependant la Peste, qui s'étoit déclarée dans quelques-unes de nos Provinces, nous effrayoit beaucoup. Le Roi agit dans cette occasion en vrai Père du Peuple: il envoya de l'argent & des vivres à ceux qui en étoient affligés, & pour demander à Dieu qu'il voulût bien détourner ce fléau de nos Provinces, il fit célébrer un jour de Jeûne & de Prières solennelles dans toutes les Eglises de ses Etats. De plus, il fit construire des *Lazarets* aux portes de toutes les Villes, pour servir de lieux de Quarantaine à ceux qui venoient de quelque Lieu suspect. Comme tout se passoit dans ce tems en Sermons & en Prières pour la Peste,

Peste, dont le détail ne seroit pas fort amusant, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de vous raconter ici de quelle façon se faisoit le service chez le Roi & la Reine. Je commercerai par vous dire quelque chose de *Berlin**, & du Palais† de S. M.

COUR DE
PRUSSE.

C'est aux François Religionnaires que la Ville de *Berlin** a l'obligation d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Ils avoient été reçus avec bonté de l'Electeur *Frédéric-Guillaume*. Le Roi, aussi généreux que son Père, prolongea & augmenta même les franchises accordées aux François; & pour faire voir à ces Exilés qu'il vouloit leur servir de Père, il voulut qu'ils ne fussent plus distingués de ses Sujets naturels; il leur fit bâtir des Eglises, dont il entretenoit les Ministres; il leur donna un fort beau Collège pour y faire instruire leurs Enfans; & il choisit aussi parmi eux une Compagnie de Mousquetaires, dans laquelle on ne recevoit que des François.

Ces Réfugiés, sensibles aux bontés du Roi, s'empresèrent à l'envi à lui en témoigner leur reconnaissance en faisant fleurir le Commerce. Ils travaillèrent avec le même zèle à l'embellissement

* Voyez le Tome I. des Lettres, page 4. & suiv. La description de cette Capitale de l'Electorat de Brandebourg y est fait d'une exactitude, & dans un ordre admirable.

† Voyez aussi, par rapport à ce Palais, le Tome I. des Lettres, page 12. & suivantes.

* Voyez encore, pag. 35. & 36. du même Vol. la nature des plaisirs de la Ville & de la Cour.

COUR DE
PRUSSE.

ment & à l'agrandissement de la Ville, & ils firent bâtir quantité de maisons également propres & commodes : ils agrandirent la Ville, de tout le Quartier de la *Ville-neuve*, qui est assurément le plus beau Quartier de *Berlin*. Les rues y sont tirées au cordeau. La rue principale est ornée de six rangs de Tilleuls qui forment six Allées, dont celle du milieu est entourée d'une balustrade pour garantir des carosses & des voitures. Ces Allées aboutissent à un Bois percé par une Avenue d'une lieue, qui conduit à *Charlottenburg*, Maison Royale.

À l'entrée de la *Ville-neuve* on voit l'Arsenal.* Ce bâtiment peut passer pour un des plus beaux de l'Europe. Il est carré, ce qui forme au milieu une grande place. Les quatre faces extérieures sont toutes semblables, à peu de chose près. La principale façade est divisée en trois Corps, dont celui du milieu est un peu avancé. Le rez-de-chaussée est composé d'arcades chargées de bossages ou refends, qui supportent des colonnes pilastrées d'Ordre Ionique. Le corps avancé du milieu est orné de quatre colonnes, & terminé par un grand fronton. La grande ou principale Porte est au milieu. Quatre grandes & belles Statues représentant les Vertus principales, sont aux deux côtés sur des piédestaux ; elles semblent porter leurs regards sur le Portrait du Roi, qui est placé en Médaillon de bronze doré dans le couronnement de la Porte. Au-dessus de ce Portrait on voit le Chiffre de S. M. au milieu d'un Cartouche couronné, soutenu par la Renommée

& la

* Voyez Tome I. des Lettres page 20. & Suiv. où la description de cet édifice y est plus détaillée.

de la Victoire : le Cartouche est comblé par un COUR DE
entablement, sur lequel est écrite en lettres d'or PRUSSE.
une Inscription Latine à l'honneur du Roi. En-
fin au dessus de cet entablement est un grand
fronton d'un bas-relief d'une beauté parfaite,
représentant un Mars qui semble se reposer sur
un Trophée, & qui regarde à ses pieds deux Escla-
ves enchainés. Le tout est comblé par une ba-
lustrade appuyé sur des piédestaux qui suppor-
tent des Trophées. Ce superbe édifice est en-
touré de bornes de fer qui représentent des Ca-
nons ; sur lesquels on voit le Chiffre du Roi, qui
est doré : ces bornes servent de support à des
chaines de fer, qui sont tendues en festons de
borne en borne.

Les dedans de ce bâtiment sont aussi magnifi-
ques que les dehors. Deux rangs de piliers sou-
tiennent la voûte du rez-de-chaussée, & forment
trois Allées, dont celle du milieu est la moins large.
Celle là seule sert de passage, les Allées des côtés
étant remplies de magnifiques Canons de fonte.
Le Roi avoit dessein de faire placer à chaque coin
un Canon de cent livres de balle : il n'y en a eût
qu'un d'achevé, qui a été nommé l'*Asie* ; c'est une
terrible machine, mais plus propre à orner un Ar-
senal, qu'à aucun autre usage. On y monte par un
degré, parce qu'on a été obligé de construire l'as-
fût à proportion de la pièce qu'il porte. Ce Ca-
non est tout parsemé d'Aigles & de Couronnes ;
les Armes du Roi y sont représentées sous un Pa-
villon Royal, de même que celles du Margrave
Philippe Frere du Roi, comme Grand-Maitre de
l'Artillerie. Voilà ce qu'il y a de plus remar-
quable du côté de la *Ville-neuve*.

Le

COUR DE
PRUSSE.

Le Palais du Roi est aussi d'une grande magnificence. Tout y est majestueux, & le premier coup d'œil annonce la demeure d'un grand Monarque. Cependant, une chose que l'on trouve à redire, c'est la symmétrie qui n'a pas été scrupuleusement observée; & cela parce que ce bâtiment aiant été construit à différentes reprises, chaque Architecte a suivi un plan particulier.

Ce Palais est composé de quatre grands Corps de logis, ce qui forme au milieu une Cour plus longue que large. La principale façade présente d'abord un grand Portail fort élevé, avec deux portes en arcades aux deux côtés. Les proportions des colonnes & de l'élévation du Portail ont été prises d'après l'Arc de triomphe de *Constantin*, à Rome. Aux deux côtés du Portail, on voit douze grandes croisées entourées d'ornemens. Les façades qui sont du côté de la Cour, sont bien plus magnifiques que celles du dehors; mais aussi, elles sont plus irrégulières. Les dedans du Palais ont un peu mieux réussi. Deux grands Escaliers conduisent à la Salle des Gardes. L'un est à la droite, & l'autre à la gauche du Vestibule. L'Escalier de la gauche est d'un goût particulier; il est en glacis sans degrés, de façon qu'un carosse peut y monter. La Salle des Gardes est longue, mais étroite, & elle n'a de jour que par des croisées qui donnent sur la coupole des Escaliers. L'entrée est au milieu. L'on tourne sur la gauche, pour entrer dans l'Appartement du Roi, qui présente d'abord trois Chambres en enfilade. La troisième de ces Chambres sépare le petit Appartement, du grand. Le petit est à droite, & le grand à gauche. Je ne vous parlerai

serai que de ce dernier, qui est le plus magnifi- COUR DE
que. En tournant donc sur la gauche, on apper- PRUSSE.
çoit une longue enfilade d'Apartemens, qui
forment un magnifique point de vue. Les meu-
bles sont d'une richesse surprenante; on ne voit
de tous côtés, qu'or, argent, marbre, bronze,
peintures, glaces, vases &c. en un mot, tout ce
qu'on peut souhaiter de plus riche & de meilleur
goût. Cette enfilade d'Apartemens est terminée
par une longue Gallerie, dont le plafond, à l'imi-
tation du celui de *Versailles*, représente les prin-
cipales actions du Roi. Les côtés sont ornés de
Tableaux des plus fameux Maitres, dont les
cadres sont de bronze doré.

On voyoit autrefois au bout de cette Gallerie
un grand Cabinet revêtu d'Ambre, travaillé en
bas-reliefs, qui formoient divers compartimens;
de grandes places relevoient la beauté de l'ou-
vrage, qui pouvoit passer pour une piece unique.
Le Roi voulant faire au *Czar* un présent digne
de lui, a donné ce Cabinet a ce Monarque, avec
un Yacht qui avoit coûté 8000 écus.

Je ne finirois point, si je voulois entrer dans
le détail du beau & du magnifique qui se pré-
sente à chaque pas que l'on fait dans ce Palais. Je
crois qu'il suffit de dire que le Roi avoit fait imi-
ter, autant qu'il avoit été possible, les dedans du
Château de *Versailles*. Ce grand Prince avoit pris
Louis XIV. pour modèle, & à son exemple, il
s'étoit attaché à construire des édifices magnifi-
fiques & à établir différentes Manufactures, dans
lesquelles les Pauvres en travaillant gagnent de
quoi se soutenir, & dans lesquelles aussi on trouve
à un prix raisonnable, ce qu'il falloit autrefois faire

Mem. Tome I.

H

venir

COUR DE
PRUSSE.

venir des Pays étrangers avec beaucoup de dépense. Voilà, Madame, à peu près ce qu'il y a de plus remarquable à *Berlin*. Je vais à présent, en peu de mots, vous faire le détail * de la façon dont le service se faisoit tous les jours chez Leurs Majestés.

Je commence par le lever du Roi. S. M. se levoit ordinairement entre cinq ou six heures du matin, dans le tems dont j'ai l'honneur de vous parler; car autrefois, il se levoit dès les trois ou quatre heures. Aussi-tôt que le Roi étoit éveillé, le Garçon de chambre qui avoit veillé auprès de S. M. alloit avertir les Valets de chambre & de la Garderobe. Ils entroient aussi-tôt, & ouvroient les rideaux du lit & des fenêtres; ensuite ils sortoient & avertissoient qu'il faisoit jour chez le Roi. Alors le Chambellan de service, le Gentilhomme de la Chambre, & les Officiers du Guet entroient, en faisant une profonde révérence. Les Médecins entroient ensuite, & Sa Majesté leur disoit comment elle avoit passé la nuit. L'instant d'après, les Garçons de la chambre apportent une grande table d'argent, sur laquelle on mettoit le café. Le premier Valet de chambre de semaine présentoit du café au Roi sur une soucoupe d'or, & les Garçons de la chambre en présentoit à toutes les Personnes de qualité qui se trouvoient au lever. Il falloit absolument en prendre deux tasses; sans cela, on couroit risque d'essuyer une mercuriale. Le café pris, on empor-

* Voyez au Tome I. des Lettres, page 37. & suiv. le caractère du Roi aujourd'hui régnant, & sa façon de vivre.

emportoit la table, & le Roi s'entretenoit pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure avec ceux qui étoient présens. Ensuite il faluoit du bonnet, & tout le monde se retiroit. Les Valers de chambre & de garderobe restoiént, pour habiller le Roi. S. M. passoit aussi-tôt après dans un Cabinet où étoit son Prié-Dieu: il y demouroit ordinairement une heure, pendant qu'on faisoit son lit: il revenoit ensuite dans la chambre, & alors le Premier-Ministre venoit lui faire le rapport des dépêches, ce qui duroit jusques à dix heures ou environ. Après cela, le Roi passoit au Conseil, où il demouroit un peu plus d'une heure. Ce Conseil étoit composé de Mr. le *Prince Royal*, de Mr. le Margrave *Philippe* Frère du Roi, & des Ministres. Au sortir du Conseil, le Roi passoit dans son Cabinet, & y donnoit ses ordres pour son service. Alors deux Timbaliers placés sur deux balcons opposés, qui donnoient sur la petite Cour, avertissoient par le son de leurs timbales les Officiers de la Bouche & du Gobellet de tout préparer pour le service du Roi. Aussi-tôt que le couvert étoit mis, les timbales se faisoient entendre pour la seconde fois. Pendant ce tems-là, le Roi accompagné du *Prince Royal*, & de Mrs les Margraves Frères de S. M.; passoit par la Salle des Gardes dans l'Appartement de la Reine, où il trouvoit toutes les Princesses. Quelques momens après, les timbales & 24 trompettes séparés en deux Corps avertissoient que l'on servit les viandes. En même tems deux Gardes du Corps & six des Cent-Suisses de la Garde prenoient possession de la Salle où le Roi devoit manger. Les deux Gardes du Corps se

COUR DE
PRUSSE.

H 2

postoiént

COUR DE PRUSSE. postoiént derrière le fauteuil du Roi & de la Reine, & les six Suisses environnoient la table, trois de chaque côté, la pertuisanne en main. Le diner étant servi, le Grand-Chambellan son bâton à la main venoit avertir le Roi, qui se rendoit dans la Salle, suivi de la Reine, à qui M. le *Prince Royal* donnoit la main. Mrs. les *Margraves* la donnoient à Madame la *Princesse Royale* & à Mesdames les *Margraves*. En entrant dans la Salle, le Roi donnoit son chapeau & sa canne, & la Reine ses gands & son éventail, aux Chambellans de service. Ensuite deux Gentilshommes de la Chambre leur donnoient à laver dans un grand bassin de vermeil; Leurs Majestés se lavoiént les mains en même tems; les deux Chambellans leur présentoient ensuite des serviettes: les deux Gentilshommes de la Chambre présentoient aussi à laver aux Princes & aux Princesses, mais ils ne l'acceptoient pas.

Leurs Majestés s'étant lavées, le Grand-Maréchal, qui se tenoit au milieu de la table, vis à vis du Roi, frappoit de son bâton en faisant une profonde révérence: un Page qui étoit à côté de lui, en faisoit une semblable, & disoit ensuite une courte prière, après laquelle Leurs Majestés se plaçoient dans leurs fauteuils & Leurs Alteffes Royales sur des chaises à dos. L'Ecuyer tranchant s'aprochoit pour-lors de la table, il faisoit l'essai des viandes, & servoit ensuite LL. MM. & les Princes, suivant leur rang. Lorsque LL. MM. demandoient à boire, le Chambellan avertissoit un Page; celui-ci avertissoit le Gentilhomme de la Chambre qui étoit de service; ce Gentilhomme alloit au buffet, & y prenoit du vin & de l'eau dans deux caraffes

caraffes sur une foucoupe d'or. Le Cham-COUR DE
bellan faisoit l'essai de l'un & de l'autre, & en-PRUSSE.
suite il présentoit à boire à Leurs Majestés. Le
Roi buvoit toujours à la santé de la Reine, &
pareillement la Reine à la santé du Roi. Ensuite
LL. MM. congédioient la Cour par un salut qu'el-
les faisoient au Grand-Maréchal. La Cour se re-
tiroit alors, & il ne restoit que ceux qui étoient
pour servir. Avant que de sortir, le Premier-Mi-
nistre, comme Grand-Ecuyer, s'approchoit, avec
le Grand-Maitre de la Garderobe & le Capi-
taine des Gardes, pour recevoir les ordres du
Roi, en cas que S. M. voulût sortir. Lorsque
l'on étoit prêt de servir le dessert, on venoit aver-
tir le Grand-Maréchal, ou celui qui pendant son
absence portoit le bâton; il retournoit à la table
du Roi. Lorsque S. M. s'étoit levée de table, le
Chambellan lui présentoit de l'eau pour laver
sa bouche; le Chambellan de la Reine les Gen-
tilshommes de LL. AA. RR. en présentoient
aussi à leurs Princesses. Ensuite le Roi con-
duisoit la Reine dans son appartement, où il de-
meuroit peu de tems: il repassoit dans le sien,
& il se reposoit une heure dans son Cabinet.

Le Roi étant réveillé, le Chambellan & le Gen-
tilhomme de la Chambre entroient dans le Cabi-
net de S. M. Quelquefois la Reine lui rendoit vi-
site, d'autres fois le Premier-Ministre venoit lui
parler d'affaires. En Été, le Roi sortoit & prenoit
le plaisir de la promenade, ou celui de la Pêche, ou
bien il alloit à la Chasse, sur-tout à celle du Hé-
ron qu'il aimoit beaucoup. Le soir sur les six
heures, S. M. passoit chez la Reine, & y demeu-
roit environ une heure: ensuite il retournoit

H 3

dans

COUR DE PRUSSE, dans son Appartement, dans une Chambre que l'on appelloit la *Tabagie*, parce que c'étoit là qu'il fumoit. Plusieurs Seigneurs avoient l'honneur de fumer avec lui. Le Roi ne soupoit jamais, à moins que ce ne fût dans des cas extraordinaires. Il s'amusoit à jouer aux Echecs. Lorsque la partie étoit finie, il s'entretenoit assez familièrement avec le Chambellan, les Gentils-hommes de la Chambre, & quelques Courtisans privilégiés. Lorsque le Roi vouloit faire cesser la conversation, il donnoit ses ordres au Grand-Maitre de la Garderobe touchant l'habit qu'il vouloit mettre le lendemain : alors tout le monde se retiroit, & les Valets de Chambre & de Garderobe venoient coucher S. M. Voilà, Madame, de quelle façon le service se faisoit dans notre Cour. Jamais aucune interruption dans les heures que le Roi s'étoit prescrites pour ses exercices, à moins qu'il ne fût incommodé. J'ai cru que ce détail, quoique peut-être un peu long, seroit toujours moins ennuyeux que celui de toutes les Litanies & autres prières, auxquelles la Reine fut très assidue pendant le reste de cette année.

Au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire le 19 Janvier 1710, Mr. le Comte de *Lottum* présenta au Roi onze pièces de Canon, & plusieurs Drapeaux & Etendarts, qui étoient échus en partage à S. M. dans la distribution qui avoit été faite, de ceux que l'on avoit pris sur les François pendant la Campagne.

Dans ce même tems, nous perdîmes pour toujours le Duc de *Courlande*. Ce jeune Prince étoit Neveu du Roi par Madame sa Mère, qui étoit Sœur de S. M. de même Père, mais non pas de même

DU BARON DE PÖLLNITZ. III

même Mère. Il étoit encore enfant dans le COUR DE tems de la mort du Duc de *Courlande* son Père: PRUSSE. cette mort avoit été pour lui le plus grand de tous les malheurs, par la mes-intelligence que la Tutèle de ce jeune Prince avoit causée entre ceux qui y prétendoient. La Duchesse sa Mère soutenoit qu'elle étoit de droit Tutrice du Prince son Fils. L'Oncle du jeune Prince prétendoit aussi. Enfin la Noblesse de *Courlande* la dispuoit à l'un & à l'autre. Pendant ces troubles domestiques, les Parties, peu attentives aux démarches de leurs voisins, se virent bientôt de puissans Ennemis sur les bras. Les Saxons, comme les plus proches, furent les premiers à s'emparer de ce Pays: bientôt les Moscovites accoururent, & de concert avec les Saxons se jettèrent sur ce qu'ils trouvèrent à leur bienséance. Mais les uns & les autres furent bientôt obligés d'abandonner ce Duché: le Roi de *Suède* parut à la tête de ses Troupes, & sans faire de grands efforts, il força les Saxons & les Moscovites à lui abandonner ce Pays. Cependant la fortune s'étant lassée de seconder les armes du Monarque *Suédois*, il se vit obligé peu après son entrée dans la *Courlande*, de céder ce Duché aux Moscovites, qui en demeurèrent seul possesseurs.

Tous ces troubles avoient obligé la Duchesse de se retirer avec le Prince son Fils; elle étoit venue à *Berlin*, où elle avoit assistée au Sacre du Roi; & depuis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, elle avoit épousé le Margrave de *Brandebourg-Barenth*. Cette Princesse avoit suivi le Margrave son Epoux dans ses Etats, où elle



COUR DE
PRUSSE.

avoit mené le Duc de *Courlande* son Fils. Ce jeune Prince demeura chez le Margrave son Beau-père, jusques après la défaite du Roi de *Suède* à *Pultawa* par l'Armée Moscovite. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de la *Courlande* le Duc se flatta de pouvoir obtenir du Czar son rétablissement dans ce Duché. Il ne fût point trompé dans ses espérances; le Czar voulut bien y consentir, à condition cependant, qu'il épouserait sa Nièce, Fille du feu Czar son Frère. L'alliance étoit à la vérité très illustre; cette Princesse étoit Fille & Nièce d'un puissant Monarque; mais l'éducation qu'elle avoit eue étoit bien différente de celle du jeune Prince, & il y avoit tout sujet de croire que bientôt les Epoux seroient mécontents l'un de l'autre. Le Duc de son côté auroit bien souhaité rentrer dans son Duché sous d'autres conditions: mais enfin, se croyant encore trop heureux de pouvoir à ce prix se remettre à la tête de ses Sujets qui le souhaitoient depuis plusieurs années, il partit pour la Cour du Czar, & y épousa la Princesse. Ce mariage fait avec quelque répugnance de la part du jeune Duc, sembloit ne lui promettre que des jours malheureux; & en effet, à peine fut-il marié, qu'il tomba dangereusement malade, & mourut quelques jours après. La désolation fut générale dans tout le Duché de *Courlande*; ces pauvres peuples espéroient qu'enfin la présence de leur légitime Souverain leur feroit oublier les maux, que des Guerres continuelles leur avoient fait souffrir depuis plusieurs années. Ce jeune Prince n'étoit, dit-on, tombé malade, que pour avoir été obligé de boire avec excès, le jour de son mariage. Ce

DU BARON DE PÖLLNITZ. 113

Ce fut vers la fin de cette même année que COUR DE fut disgracié le fameux Comte de *Wartemberg*, PRUSSE. Premier-Ministre & Grand-Chambellan. Cet évènement, si souhaité depuis longtems, surprit cependant tout le monde. Le crédit de ce Ministre paroissoit trop bien établi; les premières places du Royaume étoient remplies par ses créatures, de la reconnoissance desquelles il pouvoit tout espérer: d'ailleurs, on n'imaginait personne assez hardi pour jeter la première pierre; l'exemple récent du Comte de *Wesen* étoit une terrible leçon, pour ceux qui devoient entrer dans un complot aussi hazardeux. Cependant il se trouva à la Cour deux personnes, peu effrayées du danger auquel les exposoit une entreprise de cette nature: ces deux Courtisans se nommoient *Kamcke*; ils étoient Cousins, & comme ils portoient le même nom, on ne les distinguoit que par les noms de *grand* & de *petit*.

Le *grand Kamcke* avoit été successivement Page du Roi, page de la Chambre, ensuite Favori déclaré, & enfin Grand-Maitre de la Garderobe. Il avoit déjà cette dernière Charge, lors de la disgrâce du Premier-Ministre. La faveur dont le Roi honoroit ce Courtisan, étoit ce qui le rendoit le plus recommandable: car du reste, on ne remarquoit point en lui ni de ces vertus, ni de ces vices, qui contribuent presque également à faire de grands Hommes. Il passoit pour avoir de l'esprit, parce qu'il avoit été assez heureux pour gagner & conserver les bonnes grâces du Roi; & il avoit la réputation d'être bon, parce qu'occupant une place dans laquelle il auroit pu faire beaucoup de mal, il n'en faisoit point. Il est

H 5

Vrai



COUR DE PRUSSE. vrai que, d'un autre côté: il ne rendoit service à personne: la tranquillité de son tempérament ne lui auroit pas permis de se donner ces mouvemens, également nécessaires pour servir un Ami, ou pour nuire efficacement à un Ennemi.

Le *petit Kamcke* son Cousin étoit d'un caractère bien différent. Il joignoit à un esprit vif & brillant, toute la politesse du Courtisan le plus raffiné. Ambitieux & vain, mais toujours avec esprit, il étoit propre pour ces entreprises délicates qui ne font honneur que lors qu'elles réussissent; & ce qui est rare dans un jeune-homme, il avoit tout le manège & la dissimulation nécessaire pour l'exécution. Le Comte de *Wartemberg* l'avoit toujours haï; il le soupçonnoit d'avoir eu part aux Chapfons que *M...* depuis Ministre du Roi de Pologne, avoit faites sur toute la Cour, & dans lesquelles le Comte & la Comtesse étoient très maltraités: mais celui-ci, sans perdre jamais l'espérance de réussir, avoit toujours continué de faire sa cour au Roi, sans paroître faire attention à la haine du Ministre. Ses assiduités furent enfin récompensées: le Roi commença par lui accorder l'honneur de le faire jouer avec lui aux Echecs, tous les soirs. Ce jeune Courtisan sut habilement profiter de cette faveur, de façon que peu de tems après, S. M. le fit Ministre d'Etat. Le Comte de *Wartemberg* fut doublement choqué de l'élevation du *petit Kamcke*: il ne croyoit pas qu'une telle grâce pût être accordée par un autre canal que par le sien; & d'ailleurs, elle étoit donnée à un Ennemi habile, dont le crédit naissant pouvoit lui donner de l'ombrage. *Kamcke* de son côté, se

se croyant redevable de son élévation à son seul mérite, eut encore moins d'égards qu'auparavant pour le Premier-Ministre. Ils commencèrent à se regarder l'un l'autre, sans cependant oser encore s'attaquer; peu à peu on en vint aux paroles; enfin *Kamcke* fier de sa faveur, & appuyé d'ailleurs de tous les honnêtes gens, résolut la perte du Premier-Ministre, & du Grand-Maréchal sa créature. Il fut assez adroit pour engager *Kamcke* son Cousin dans cette affaire. Celui-ci, en qualité de Grand-Maitre de la Garderobe, pouvoit plus aisément qu'aucun autre porter au Premier-Ministre le coup fatal: il y réussit heureusement. Il exagéra à S. M. les plaintes du peuple, & le murmure de toute la Cour. La Reine de son côté, prévenue par les *Kamcke*, parla fortement au Roi, qui consentit enfin à éloigner un Ministre, dont il avoit cru jusques alors ne pouvoir se passer.

Cette grande scène s'ouvrit par la disgrâce du Comte de *Wirgenstein*, Grand-Maréchal de la Cour & créature du Premier-Ministre. Il fut arrêté dans sa maison le 27 Décembre à dix heures du soir, par un Lieutenant aux Gardes suivi de dix Grenadiers. Le lendemain, sur les neuf heures, Mr. de *Gersdorff* Colonel du Régiment des Gardes, accompagné de *Strossius* Trésorier de l'Ordre de l'Aigle noir, vint de la part du Roi lui demander le Cordon de l'Ordre. Il le rendit aussi-tôt, en les assurant que c'étoit à tort qu'on le maltraitoit; mais que malgré cela, il ne se plaignoit point du Roi, & que c'étoient ses Ennemis qui avoient surpris la bonté de S. M. pour le perdre. Peu de temps après, un Officier

COUR DE
PRUSSE.

COUR DE
PRUSSE.

cier des Gardes entra, & lui dit qu'il avoit ordre de le conduire à *Spandau*. Il répondit, qu'il étoit prêt d'aller par-tout où le Roi l'ordonneroit; mais il demanda qu'il lui fût permis d'écrire à sa belle-mère, qui étoit Dame-d'honneur de la Reine. L'Officier lui répondit, qu'il lui étoit défendu de le laisser parler ni écrire à qui que ce fût. Il le fit ensuite monter en carosse, & s'y plaça avec lui. Le carosse fut escorté par douze Gardes du corps.

Le bruit de sa détention s'étant d'abord répandu par toute la Ville il s'assembla bientôt une foule de peuple devant son Hôtel; chacun crioit de son côté, & invectivoit le Grand-Maréchal; on l'appelloit Sangsue du Peuple, & l'auteur des Impôts dont on étoit accablé. Ces cris redoublèrent, lorsqu'ils le virent monter en carosse pour être conduit à * *Spandau*; mais le Grand-Maréchal, sans s'étonner, baissa les glaces de son carosse & dit à ce peuple furieux, qu'il avoit été fidèle serviteur de son Roi, & qu'il n'avoit jamais rien fait dans son Ministère qui pût lui être reproché. Les clameurs du peuple l'empêchèrent de continuer & il s'éloigna de la Ville, chargé de malédictions.

La haine qu'on lui temoignoit venoit d'un endroit qui touche toujours le peuple très sensiblement: on le soupçonnoit d'avoir eu part à la création de plusieurs Impôts, & d'avoir été l'auteur de la Chambre des Incendies. L'établissement de cette Chambre étoit assez bon dans son principe; car c'étoit elle qui se chargeoit d'indemniser les particuliers de la perte qu'ils avoient pu faire lors

de

* Voy. le Tome I. des Lettres, pag. 4.

de l'incendie de leurs maisons : pour cela on COUR DE
avoit taxé chaque particulier à donner une cer-PRUSSE.
taine somme, afin d'avoir toujours un fonds ca-
pable de subvenir aux besoins des incendies. Il
y eut bien-tôt de la fraude dans le maniement
des deniers, destinés en apparence à un très bon
usage; & insensiblement, ce qui avoit été éta-
bli pour soulager le peuple dans des besoins pres-
sants, ne servit qu'à le vexer.

La disgrâce du Grand Maréchal fut bientôt
suivie de celle du Premier-Ministre. Deux jours
après la détention du premier, le Roi ordonna à
Mr. d'*Ilgen* Ministre & premier Secrétaire d'Etat,
d'aller demander les Sceaux au Premier-Ministre,
& de lui ordonner de sa part, de ne plus se mêler
d'aucune affaire. Il reçut cette nouvelle avec fer-
meté, & il dit au Secrétaire d'Etat, qu'il n'avoit
jamais eu d'autre volonté que celle de S. M., &
qu'ainsi il alloit se préparer à exécuter ses ordres.
Le lendemain il reçut ordre de sortir du Palais
& de se retirer à sa Terre de *Wolfersdorff*, à
quelques lieues de *Berlin*. Il se mit aussitôt en
état d'obéir; mais avant que de partir, il fit prier
le Roi de lui permettre de l'aller remercier de
toutes les bontés que S. M. avoit eues pour lui.
Le Roi y consentit, & le Premier-Ministre pa-
rut avec un air convenable à la situation de ses
affaires. Il mit en usage tout le manège dont
peut se servir un Ministre qui a une grande
routine de la Cour, & une connoissance parfaite
du caractère de son Maître; il pria, il versa des
larmes: mais contre son attente, & celle de toute
la Cour, le Roi tint bon, & le congédia en lui
donnant toutes les marques possibles d'amitié
&

COUR DE
PRUSSE.

& de tendresse. Lorsqu'il fut près de sortir du Cabinet, le Roi le rappella, & ôtant de son doigt une bague de 2000 écus, il la lui donna en lui disant, qu'il le prioit de la garder, comme une marque de son estime. Ce fut ainsi que le Roi congédia, à regret, un homme qu'il ne tenoit qu'à lui de garder.

Le Premier-Ministre, au sortir de chez le Roi, partit pour *Wolfsdorff*, d'où il écrivit à S. M. une Lettre fort touchante, pour la prier de recevoir en présent cette Terre, avec le Jardin de sa Femme, qui est aujourd'hui à la Reine (on l'appelle *Monbijou* *), & toutes les Porcelaines. Le Roi lui répondit dans des termes très obligeans, & accepta les présens qu'il lui faisoit, à condition cependant de les lui payer. En effet, peu de tems après, le Comte de *Wartemberg* en reçut la valeur. Cependant, malgré cette marque d'estime, il fut sur le point d'être arrêté, & T. qui étoit auprès du Roi pendant ces jours de crise, m'a assuré depuis que ç'avoit été le *petit Kamcke* qui en avoit détourné le Roi. Les ennemis du Comte avoient tellement indisposé S. M. contre lui, qu'enfin l'ordre étant prêt d'être expédié, le *petit Kamcke* représenta au Roi, que tout bien considéré, le Premier-Ministre n'étoit pas coupable au point d'être arrêté, que l'exil étoit bien assez; que cependant, si S. M. appréhendoit que le Comte sachant les secrets de l'Etat, n'en fit part aux autres Puissances, il n'y avoit qu'à se l'attacher par une bonne pension, à condition cependant qu'il ne découvreroit jamais de

* Voyez le Tome I. des Lettres, pag. 4. & 5.



de *Francfort* sur le Main ; que là il seroit près COUR DE
de ses Terres, & hors de portée de causer de PRUSSE.
l'ombrage. Le Roi goûta ce conseil, & fit dire
au Comte, qu'il lui continueroit 24000 écus
de pension pendant sa vie, s'il vouloit promettre de ne point sortir de *Francfort*. Ce parti
étoit très avantageux pour un homme qui à chaque instant trembloit pour sa liberté ; aussi ne délibéra-t-il pas longtems sur le parti qu'il avoit à prendre ; il ne pensa plus qu'à embaler & emporter les trésors qu'il avoit amassés. Le Comte & la Comtesse étoient entrés à la Cour n'ayant pas de quoi se soutenir, & ils en sortirent avec des millions ; la Comtesse seule avoir pour cinq-cens mille écus de diamans. Elle étoit dans des inquiétudes mortelles, qu'on ne la privât de ses trésors, & elle ne commença un peu à respirer, que lorsqu'elle se vit hors des Etats du Roi. Sur la route, ils furent joints par un Courier, qui portoit ordre au Comte de *Wartemberg* de rendre la Clé d'or de Grand-Chambellan, & la Patente de Grand Maître héréditaire des Postes & Relais. Il obéit à l'instant à cet ordre, avec beaucoup de soumission, & il continua ensuite sa route vers *Francfort*.

Le Roi donna la Clé de Chambellan au *grand Kamcke* Grand-Maitre de sa Garderobe, & la Charge de Grand-Maitre des Postes fut administrée par commission par le *petit Kamcke*. Pour la place de Premier-Ministre, elle ne fut point remplie ; le Roi, ne voulant pas que l'on crût qu'il seroit encore gouverné, parce qu'il l'avoit été jusques alors, déclara qu'il ne vouloit plus avoir de Premier-Ministre. Peu de tems après le départ du Comte de
Wartem-

COUR DE
L'RUSSE.

Wartemberg, le Roi fit revenir à *Berlin* le Comte *Christophe de Dohna* & le Comte de B... Le premier fut pendant quelque tems une figure assez semblable à celle d'un Premier-Ministre, sans en avoir le titre. La Charge de Grand-Maréchal fut remplie par M. de *Printz* : ce choix fut applaudi de toute la Cour. Peu de tems après, on rendit la liberté au Comte de *Witgenstein*, moyennant 80000 écus qu'il fut obligé de payer au Roi. Voilà, Madame, quelle fut la Catastrophe des deux premiers Favoris de notre Cour.

J'avois quitté *Berlin* depuis quelques mois, lorsque cette grande révolution arriva. Ce fut à *Hanover* que j'en appris la première nouvelle : je me trouvai auprès de l'Electrice, lorsqu'elle reçut la Lettre par laquelle le Roi l'informoit du changement qu'il venoit de faire dans sa Cour, & du dessein où il étoit d'être lui-même son Premier-Ministre. Pour moi, je m'étois éloigné de *Berlin* dans le dessein de voyager : quelques paroles assez dures, que le Roi m'avoit dites un jour que j'avois manqué à faire mon service de Gentilhomme de la Chambre, m'avoient déterminé à prendre ce parti. L'assiduité avec laquelle je faisois ma cour au Margrave *Philippe* m'avoit attiré une mercuriale assez vive de la part du Roi. Voici ce qui y avoit donné occasion. J'étois auprès de Mr. le Margrave le plus souvent qu'il m'étoit possible ; & en vérité, je n'y étois pas aussi souvent que je l'aurois souhaité, car je ne crois pas qu'il y eût un Prince auquel on pût faire sa cour avec autant d'agrément & de liberté. Comme le Margrave étoit presque toujours à *Schwedt*, il m'arriva un jour, que devant être de

de service chez le Roi, je m'avisai de rester à la Cour du Margrave, au lieu de venir remplir ma charge: de sorte que celui qui sortoit de service fut obligé de continuer encore quelque tems.

COUR DE PRUSSE.

Le Roi lui en ayant demandé la raison, le Gentilhomme lui répondit que j'en étois cause, & que je n'avois pas même eu l'attention d'avertir personne de faire le service pour moi. J'arrivai deux ou trois jours après, & j'entrai en service la semaine suivante. Le Roi, qui savoit bien que je n'avois manqué mon service que par attachement pour le Margrave son Frère, me demanda aussi-tôt que je parus devant lui, si je servois son Frère ou lui, & pourquoi je ne faisois pas mieux mon devoir? Je fus si étourdi de la manière avec laquelle le Roi me dit ce peu de paroles, qu'en vérité je ne me souviens nullement de ce que je dis pour m'excuser; mais, soit que le Roi trouvât mes raisons bonnes, ou mauvaises, il ne me répondit rien. Je fus si piqué de cette leçon que le Roi me fit en présence de quelques personnes, que pour digérer mon ressentiment, je résolus de m'éloigner pour quelque tems. Je demandai à Sa Majesté la permission de voyager je n'eus pas de peine à l'obtenir, à condition cependant que je n'irois point en France. Le Roi étoit alors en Guerre avec cette Couronne, qui d'ailleurs ne le regardoit encore que Comme Electeur.

Aussi-tôt que j'eus obtenu la permission de voyager, je me préparai à partir. Je pris congé de leurs Majesté, ensuite j'allai encore passer quelques jours à la Cour de Mr. le Margrave *Philippe*. Madame la Margrave m'engagea de passer à *Dessau*, pour rendre

Mem. Tom. I.

I

mes

mes devoirs aux Princesses ses Sœurs. J'eus l'honneur de les trouver à ORANIEBAUM, Maison que feue Mad. la Princesse d'Orange leur Mère avoit fait bâtir: c'est un Château magnifique, digne de la Princesse qui l'a fait construire. J'y restai huit à dix jours. Je continuai ensuite ma route vers le Pays de *Hanover*, où je voulois aller voir ma Mère, avant que de m'engager dans le grand Voyage que je méditois.

HALL.

D'*Oraniebaum* je passai à * HALL en Saxe. Cette Ville appartient au Roi: elle fait partie du Duché de *Magdebourg*. C'étoit dans cette Ville que se tenoient autrefois les Cours de Justice & la Régence du Duché; aujourd'hui tout cela est transporté dans la Ville de * *Magdebourg*, & Hall n'est plus considérable que par son Université fondée en 1695, & par ses belles Salines. De Hall je passai à HALBERSTADT, Capitale de la Principauté de ce nom. Cette Ville avoit été pendant huit-cens ans au pouvoir de ses Evêques, lorsqu'elle fut sécularisée, & cédée par la Paix de Westphalie en 1648 à la Maison Electorale de Brandebourg. La Ville est d'un commerce peu considérable, à cause de la Rivière qui est très petite. Cependant la Régence de la Principauté & les Corps de Justice qui s'y tiennent, la rendent assez fréquentée. Son Eglise Cathédrale mérite d'être vue: elle appartient à un Chapitre, dans lequel les Catholiques & les Protestans sont reçus; les uns & les autres peuvent publiquement professer leur Religion.

* Voyez Tom. I. des Lettres, p. 96.

* Voyez Tom. I. des Lettres, Lettre V.

DU BARON DE PÖLLNITZ. 123

Religion. Les Catholiques ont plusieurs Cou-
vens dans la Ville, parmi lesquels celui des Re-
collets est le plus beau. L'Eglise de ce Couvent
est assez belle. Ces Religieux prétendent avoir
été fondés par les anciens Comtes de *Regenstein*,
autrefois Feudataires de la Maison de Brunswick,
& dont les Terres appartiennent aujourd'hui au
Roi, malgré les prétentions assez vrai-sembla-
bles de Mrs. les Ducs de *Brunswick*, & sur-tout
de Mr. le Duc de *Blankenbourg* Père de l'Impé-
ratrice, à qui ces prétentions sont tombées en
partage. Ce Prince donna en 1709 une som-
me d'argent aux Religieux, pour renouveler
le Tombeau de leur Fondateur; ce qu'ils ont
fait, & de plus ils y ont ajouté une grande In-
scription Latine en lettres d'or. Le Roi hono-
ra ce Couvent de sa présence, dans un Voyage
qu'il fit à *Halberstadt*: le P. Gardien prêcha de-
vant lui, & donna la bénédiction du S. Sacre-
ment, parce que Sa Majesté avoit souhaité de
voir les cérémonies de l'Eglise Catholique.

De *Halberstadt* j'allai à *WOLFENBUTEL*. * Cet-
te Ville est la demeure ordinaire des Ducs de
Brunswick. Elle n'est bâtie que de bois, & n'a
aucun bâtiment digne de remarque, que le Pa-
lais qui est assez beau, & la Bibliothèque qui
mérite autant l'attention des Savans & des Cu-
rieux par la beauté de la Salle & par l'arrange-
ment des Livres, que par le nombre des Volu-
mes & des Manuscrits. Aussitôt que je fus ar-
rivé, j'envoyai savoir si je pourrois avoir l'hon-
neur de saluer Mr. le Duc. Ce Prince étoit
I 2 alors

* Voyez Tome I. des Lettres, p. 36.

WOLFEN-
BUTEL.

alors à *Salzdahl*, à une lieue de *Wolfenbutel*. Depuis cette Ville jusques au Château, le chemin est bordé d'une très belle Allée. S. A. m'ayant permis de lui aller rendre mes respects, je me rendis auprès d'elle & j'en fus reçu avec une bonté toute particulière. Ce Prince, qui avoit alors quatre-vingts ans, conservoit encore toute la présence d'esprit & tout le feu d'un homme de trente ans. Je crois qu'il est inutile de vous faire observer, que c'est du feu Duc *Antoine Ulric* dont j'ai l'honneur de vous parler. Ce Duc joignoit à un esprit supérieur, des connoissances que les Princes abandonnent volontiers aux personnes d'une condition médiocre. Si vous avez lu le Roman d'*Octavie*, & les Traductions qu'il a faites de plusieurs Tragédies de *Corneille* & de *Racine*, vous conviendrez aisément que jamais personne n'a écrit dans notre Langue avec plus de polireté. Ce Prince possédoit encore parfaitement l'Histoire Romaine, dont il avoit fait une étude particulière. Il avoit outre cela un goût admirable pour toutes les belles choses, & particulièrement pour tout ce qui regardoit les Beaux-Arts. On peut juger de la connoissance qu'il avoit de l'Architecture, par son Château de *Salzdahl*. Ce bâtiment égale tout ce que les Souverains ont jamais fait de plus magnifique. On voit dans le Château, outre des meubles d'une richesse immense, des Tableaux qui, quoiqu'en très grande quantité, sont cependant toutes pièces choisies. Ils sont exposés dans une grande Galerie, qui est une des plus belles pièces de toute l'Allemagne. Le Duc me fit l'honneur de
m'y

DU BARON DE PÖLLNITZ. 125

m'y conduire, après m'avoir fait dîner avec **WOLFEN-**
butel.

La Maison Ducale de *Brunswick* consistoit pour-lors dans la personne du Duc *Antonie-Ulric*, qui avoit deux Fils. Le Duc aujourd'hui régnant étoit l'aîné. Quoique ce Prince ait été marié trois fois, il n'a cependant point eu d'Enfans, de sorte que de toute la Maison il n'y a que Mr. le Duc de *Blankenbourg* qui en ait; il a épousé une Princesse d'*Oettingen*, dont il a eu trois Filles. L'aînée porte la Couronne Impériale; la seconde a été mariée au Prince Czarien; & la troisième a épousé le Prince de *Brunswick-Bevern*, héritier présomptif des Etats de *Wolfenbutel*.

La Maison Ducale de *Brunswick* est toute Luthérienne. Cependant le feu Duc *Antoine* mourut Catholique; il s'étoit converti peu de tems avant que de mourir. Les ennemis de sa gloire ont voulu dire qu'il n'étoit rentré dans le sein de l'Eglise que par des vues d'ambition, & que l'objet de sa conversion n'avoit été que l'Evêché d'*Hildesheim* ou l'Electorat de *Cologne*, l'un & l'autre vacant alors par le Ban de l'Electeur de *Cologne*. Il est aisé de s'appercevoir que ce reproche n'est qu'une pure calomnie, si on fait réflexion, que le Duc de *Brunswick* tenoit par lui-même un rang assez considérable dans l'Empire pour n'être point flatté de la Dignité Episcopale ou Electorale sur-tout à l'âge de quatre vingts ans, & ne pouvant point d'ailleurs espérer de faire passer ces deux Dignités à sa Postérité. Il est très certain que la conversion de ce Prince a été le fruit d'un long examen, qu'il avoit fait de la Religion. Il y avoit déjà plusieurs années qu'il méditoit



WOLFEN-
BUTEL.

ce changement. Lorsqu'il consentit que sa Petite-fille épousât l'Empereur, on exigea de la Princesse qu'elle fit abjuration de la Religion dans laquelle elle avoit été élevée. Il y eut alors une Assemblée des plus habiles Théologiens de l'Allemagne, qui convinrent, de même que les Ministres François avoient fait lorsque *Henri IV* les avoit consultés sur sa conversion, que l'on pouvoit se sauver dans la Religion Catholique. Cet aveu des Ministres rassura un peu la Princesse timide, qui dans une âge peu avancé, & avec une grande tendresse de conscience, ne croyoit pas pouvoir faire une pareille démarche sans danger. Le Duc, pour achever de la déterminer, lui promit de se faire Catholique. *Imhoff*, qui étoit son Ministre, promit aussi de suivre son exemple. Ce Ministre étoit un homme d'esprit, & sa grande probité lui avoit acquis la confiance de son Maître; & comme leur principale occupation depuis quelque tems étoit de parler de Religion, tout bien examiné, *Imhoff* ne put disconvenir que la Catholique ne fût la seule véritable. Ce Ministre fit abjuration quelque tems après la Princesse. Le Duc demeura encore du tems sans faire cette démarche; & très Catholique dans le cœur, il vouloit doucement préparer ses Sujets à ce changement. Il ne différa plus, lorsqu'il reçut des nouvelles de sa Petite-fille. Cette Princesse étant arrivée à *Barcelone*, & ayant appris que le Duc son Père n'avoit point encore exécuté la promesse qu'il lui avoit faite de changer de Religion, elle lui écrivit une grande Lettre, dans laquelle elle lui faisoit part de ses inquiétudes au sujet de la Religion, & de
l'appré

l'apprehension qu'elle avoit que celle qu'il lui BRUNSWICK.
 avoit conseillé d'embrasser ne fût pas la véritable, puisqu'il différoit si longtems à se rendre.
 Le Duc se déclara alors, & fit voir à sa Petite-fille, qu'en lui faisant avoir une des premières Couronnes de ce Monde, il avoit voulu en même tems travailler à lui en assurer une autre plus avantageuse & de plus longue durée.

Le Duc, après avoir embrassé la Religion Catholique, fit bâtir une Eglise à BRUNSWICK *. Cette ville est éloignée de *Wolfsenbutel* de deux petites lieues. Le chemin qui conduit de l'une à l'autre est fort droit, & bordé d'arbres. Je m'y rendis, après avoir bien examiné toutes les beautés de *Salzdahl*. Je trouvai cette Ville fort inférieure à l'idée que je m'en étois faite: elle est cependant la Capitale du Duthé de Brunswick. On prétend qu'elle a été bâtie en 868 par *Brunon*, Fils d'*Alphonse* Duc de Saxe, qui lui a donné son nom. Depuis, l'Empereur *Henri l'Oiseleur* l'a beaucoup augmentée. Elle avoit rang autrefois parmi les principales Villes Anscatiques, & elle se gouvernoit en République, prétendant avoir acheté la Liberté de ses Ducs: ceux-ci s'y sont toujours opposés les armes à la main, & ce n'est point sans une grande peine, qu'ils sont venus à bout de la soumettre. *Henri* Duc de Brunswick, surnommé *le Jeune*, l'assiégea trois fois, mais toujours inutilement. Enfin

I 4

en

* Voyez la description de cette Ville, Tome I, des Lettres, Lettre IV.

BRUNSWICK.

en 1617 la Ville fut contrainte de rendre hommage au Duc *Frédéric Ulric*, qui régnoit alors : elle conserva cependant des Privilèges, qui lui donnoient encore un air de Liberté, lorsque *Rodolphe-Auguste* Duc de Brunswick-Wolfenbütel s'en rendit la maître absolu en 1671. Le Duc *Antoine-Ulric* avoit eu dessein de faire fortifier cette Place, & le Duc son Fils avoit paru d'abord vouloir continuer ce projet : mais dans la suite il a mieux aimé faire construire des édifices magnifiques, parmi lesquels il y a un Palais d'une grandeur extraordinaire : dix Souverains y logeroient sans s'incommoder les uns les autres. Le Prince l'avoit fait bâtir pour la Duchesse sa Femme, en cas qu'il vint à mourir le premier. On n'avoit rien épargné, pour rendre ce Palais un des plus riches & des plus magnifiques que l'on eût jamais vu ; & cela, dans la vue d'adoucir en quelque façon les chagrins du veuvage de la Duchesse par l'agrément d'une si belle demeure. Il est vrai que ce veuvage devoit être d'autant plus triste pour la Princesse, qu'en perdant son Epoux elle perdoit aussi la Souveraineté ; car ils n'avoient point d'Enfans, & l'âge avancé du Duc ne paroissoit pas devoir leur en promettre.

Ce Palais est le seul, qui mérite d'être remarqué dans Brunswick : celui de Mr. le Duc de *Blanckenbourg* est à la vérité assez grand, & a d'assez beaux apartemens ; mais il est ancien, & n'a rien que de très ordinaire. Il tient à l'Eglise de *S. Alaise*, qui est la principale Eglise & le lieu de la sepulture de plusieurs Ducs. On voit sur la Place qui est vis-a-vis l'Eglise ; un Lion de bronze sur un

un

un piédestal fort élevé : ce Lion représente BRUNSWICK. celui que le Duc *Henri* surnommé *le Lion* avoit, dit-on, apprivoisé , au point que ce terrible animal le suivoit par-tout. Le Duc étant mort , & aiant été enterré dans l'Eglise de *S. Alaise*, le Lion alla vers la porte de l'Eglise, & la trouvant fermée, il fit tous ses efforts pour l'enfoncer : quelque chose que l'on fit , il fut impossible de le faire retirer ; & enfin il mourut à cette même place, de regret d'avoir perdu son Maître. Voilà, Madame, ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans Brunswick.

Je passai ensuite à ZELL*, & de là à HANO-ZELL, *ver.* La première de ces Villes est petite , & n'a rien de remarquable. Elle étoit autrefois la demeure ordinaire des Ducs de Zell, qui y avoient un Château assez logeable ; mais depuis que ce Pays a passé par héritage à la Maison d'Hanover, il n'y a plus que le Corps de Justice & la Régence. † HANOVER est la Capitale de HANOVER, l'Electorat, & la demeure des Electeurs. Cette Cour a toujours été une des plus polies de l'Allemagne , sur-tout pendant la vie de feu Madame l'Electrice Mère. Cette auguste Princesse étoit sortie du plus illustre sang de l'Europe ; elle étoit Fille de l'infortuné Frédéric Electeur Palatin , & de la Princesse d'Angleterre

* Voyez la description & l'état de cette Ville, Tome I. des Lettres , pag. 70. Vous y trouverez une remarque agréable, sur les François qui avoient rempli cette Ville, du tems de la dernière Duchesse qui étoit Française, de la Maison d'Olbreuse.

† Voyez Tome I. des Lettres , pag. 87. & suiv.

H A N O -
V E R .

gleterre Fille de *Jacques I.* par qui le droit de succession à la Couronne d'Angleterre est venu à la Maison d'*Hanover*. Cette Princesse avoit bien quatre-vingts-ans lors de mon Voyage à Hanover, & cependant elle ne ressentoit aucune de ces infirmités qui semblent inséparables de ce grand âge; elle avoit conservé une vivacité d'esprit & une mémoire, qui tenoit véritablement du prodige: elle parloit François, Anglois & Italien, comme sa Langue naturelle: elle avoit outre cela une justesse d'esprit admirable, quelle avoit eu soin de cultiver par beaucoup de lecture. Cette Princesse avoit eu plusieurs Enfans, dont il ne lui restoit que trois Princes; l'ainé qui étoit alors Electeur, & qui depuis a été Roi de la Grande-Bretagne, le second s'appelloit le Duc *Maximilien*; & le troisième, le Duc *Ernest-Auguste*, depuis Evêque d'*Osnabrug* & Duc d'*York*.

De trois Fils de Madame l'Electrice, il n'y a que l'Electeur qui ait eu des Enfans, qui sont, le Prince Electoral aujourd'hui Roi d'Angleterre; & Madame la Princesse Royale, depuis notre Reine.

La Famille de Mr. le Prince Electoral étoit plus nombreuse: il avoit un Fils & plusieurs Filles, de la Princesse de *Brandebourg-Anspach*. J'eus l'honneur de saluer les Princes & Princeses le lendemain de mon arrivée; ils me reçurent avec bonté, sur-tout Mad. l'Electrice Mère, qui, pendant le séjour que je fis à la Cour, parut m'honorer d'une protection particulière.

Je

DU BARON DE PÖLLNITZ. 131

Je passai dans cette Cour tout le tems du ^{HAN-}Carnaval. L'ouverture s'en fit le second jour ^{VER.} de Janvier, par une Comédie Françoisé, au sortir de laquelle il y eut Jeu & Apartement chez Madame l'Electrice jusques à dix heures du soir. Le lendemain, il y eut *Redoute*, à l'imitation de celle de *Venise*; c'est-à-dire, un Bal public où tout le monde pouvoit entrer, pourvu que l'on fût masqué & sans armes. Ce Bal se tenoit à la Maison de Ville, & il y en eut de deux jours l'un pendant tout le Carnaval. On jouoit à l'Hombre & au Piquet dans la Salle même de la Redoute, & dans une autre on jouoit à la Bassette; il y en avoit une troisième dans laquelle un Traiteur donnoit à manger; & enfin cette troisième Salle tenoit à une quatrième, où l'on donnoit du Caffé, du Chocolat, des Liqueurs &c.

Je pris beaucoup de part à tous les divertissemens du Carnaval: j'étois alors dans un âge, où les plaisirs sont toujours la principale occupation, sur-tout lorsque l'on a assez d'argent, pour être à l'abri des inquiétudes que cause nécessairement la privation de ce précieux métal. J'en avois fait une provision fort honête, avec laquelle je faisois une figure assez brillante; mais bien tôt fus obligé de diminuer mon train, & cela pour avoir voulu faire une malheureuse expérience, dont je fus la dupe. Je voulus tenter fortune du côté du Jeu: je jouai d'abord avec assez de bonheur; mais ensuite la chance tourna, & je me trouvai bientôt fort embarrassé de ma personne, ne pouvant ni continuer mon Voyage, ni retourner sur mes pas, & encore moins

HAN-
O-
VER.

moins demeurer à *Hanover*, où j'avois toujours fait une certaine figure. Je fis alors, ce que les Jeunes-gens ont coutume de faire en pareille situation; c'est-à-dire, plusieurs marchés toujours à mon desavantage. Enfin je me vis obligé d'exposer ma situation à ma Mère, sous la Tutèle de laquelle j'étois encore. J'eus bien de la peine à en tirer l'argent qu'il me falloit; mais je lui écrivis des Lettres si touchantes, qu'elle sentit enfin qu'elle étoit Mère, & après m'avoir fait attendre un peu de tems, elle eut la bonté de me faire donner les sommes qui m'étoient nécessaires.

Ce petit dérangement arriva très mal à propos. Madame l'Electrice avoit eu la bonté de demander à feu *Madame* de France un Passeport, afin qu'il me fût permis d'aller à *Paris*; & comme il n'étoit accordé que pour deux mois, il me fut impossible d'en profiter, ayant été obligé d'employer presque tout ce tems-là, à imaginer des expédiens pour retablir mes finances.

L'argent que ma Mère avoit eu la bonté de m'envoyer, me remit en état de continuer à voyager. La nouvelle de la mort de l'Empereur *Joseph*, qui arriva dans ce même tems, me fit prendre la résolution d'assister à l'Election d'un nouvel Empereur. Ce grand Prince étoit mort à *Vienne* le 17 Mai, âgé de 32 ans & neuf mois: il laissoit le Trône Impérial vacant; mais ses autres Couronnes passèrent par droit d'héritage sur la tête de son Frère. Dès que l'Empereur fut mort, l'Impératrice Mère prit les rênes du Gouvernement dans les Royaumes & Pays

Pays héréditaires, en l'absence du Roi son Fils, HANO-
 à qui elle dépêcha un Courier pour lui porter VER.
 cette nouvelle : elle en envoya pareillement à
 chacun des Electeurs. Les Electeurs de *Saxe &*
Palatin, en qualité de Vicaires de l'Empire,
 prirent soin du Gouvernement pendant l'Inter-
 règne; & l'Electeur de *Maince*, comme Grand-
 Chancelier de l'Empire, écrivit les Lettres cir-
 culaires, (que l'on appelle *Lettres d'Intima-*
tion,) pour inviter les Electeurs à assister à
 l'Assemblée qui devoit se tenir à *Francfort* pour
 l'Electon prochaine.

Comme cette Assemblée n'étoit indiquée que
 pour le mois d'Août, je profitai du tems qui
 me restoit, pour faire un Voyage en Hollande.
 MINDEN fut la première Ville par où je passai MINDEN.
 en sortant d'*Hanover*. Elle est située sur le *We-*
ser, ceinte de murailles, & couverte de quel-
 ques Demi-lunes, qui n'empêchent pas qu'on
 ne voye tout ce qui se passe dans la Place en
 montant sur une Montagne qui commande toute
 la Ville, & d'où il est très facile de la battre
 en ruine. Elle étoit anciennement Ville An-
 séatique, faisant partie de la Westphalie :
 elle avoit toujours eu titre d'Evêché, jusqu'au
 tems de la Paix de *Munster*, qu'elle a été
 sécularisée & donnée à la Maison de *Brand-*
bourg, qui y a établi une Régence. On y a tou-
 jours conservé deux Chapitres, l'un de Chanoi-
 nes, & l'autre de Chanoinesses : les Dames
 sont obligées de faire preuve de Noblesse pour
 y être reçues. Le fameux Comte de *Tilly*, Géné-
 ral des Troupes Impériales, poursuivant *Maurice*
Landgrave de *Hesse-Cassel*, attaquâ cette
 Place

MINDEN. Place & la prit en 1626. Ce Général, irrité de ce que cette Ville extrêmement affoible refusoit de rendre aux conditions assez avantageuses qu'il lui avoit fait proposer, fit monter ses Troupes à l'assaut, & s'étant par ce moyen rendu maître de la Place, il fit passer au fil de l'épée près de trois mille hommes, tant Soldats qu'Habitans.

HERVOR-BEN. En continuant ma route, je passai par **HERVORDEN.** C'est une Ville assez mal bâtie, qui fait partie du Comté de *Ravensberg*. Elle est Impériale, & cependant le Roi y entretient garnison. Il y a un Chapitre de Dames, dont l'Abbesse est Princesse-née de l'Empire. C'est ce qu'il y de plus remarquable dans cette Ville, qui en elle-même est peu considérable; aussi bien que les Villes de **LIPSTADT** & de **HAM.** Elles appartiennent toutes deux au Roi: la première est fortifiée, & la Justice y est administrée au nom du Roi & du Comte de la *Lippe*, qui tire la moitié du revenu. Tout ce qui regarde les fortifications, ou la Garnison, est au Roi. Mr. le Baron de *Heiden*, Général de la Cavalerie, en étoit Gouverneur lorsque j'y passai.

WESEL. Après ces deux Places, on ne rencontre aucune Ville considérable jusques à **WESEL**, Ville située sur le *Rhin*, & qui fait partie du Duché de *Clèves*. Elle est aujourd'hui une des plus fortes Places qu'il y ait en Europe; car dans le tems que j'y passai, le Roi, qui faisoit alors travailler aux fortifications, avoit recommandé que l'on n'épargnat rien pour conduire l'ouvrage à la dernière perfection. S. M. avoit donné la dire-

la direction des ouvrages à Mr. *Bot*, François de Nation, & Commandant de la Place. C'est un des plus habiles Ingénieurs que nous ayons aujourd'hui. Après m'être reposé quelques jours à *Wesel*, je descendis le *Rhin* jusques à *Nimègue*. On voit sur la route *EMMERICK* & *EMME-SCHENK*. *Emmerick* est une Ville Anscatique *RICK*. sur le *Rhin*, qui fut prise par les François en *SCHENCK*. 1652, & deux ans après, rendue à l'Electeur de Brandebourg. *Schenck* est la première Place de Hollande : elle est située à la pointe où le *Rhin* se divise en deux bras, dont l'un s'appelle *Vahal* & l'autre retient le nom de *Rhin*. Cette Place a été construite en 1586 par *Martin Schenck*, Gueldrois, dont elle a pris le nom.

*NIMEGUE** est batie sur un coteau qui s'élève *NIMEGUE*. peu à peu jusques au centre de la Place : elle fait partie de la Province de Gueldre. Cette Ville est célèbre pour avoir été prise & reprise pendant la Guerre que les Hollandois ont eue avec l'Espagne pour conserver leur Liberté. Cette Couronne a été enfin obligée de la céder aux premiers, sur qui *Louis XIV.* la prit durant la Campagne de 1672 : mais peu de tems après, elle revint aux Hollandois. C'est dans cette Place que fut conclue la Paix entre la France & les Alliés, en 1678. Au commencement de la Guerre faite pour la Succession d'Espagne ; le Duc de *Bourgogne* tenta de s'en rendre maitre ; mais ce Prince n'eut pas le bonheur de réussir. Les Hollandois l'ont très bien fortifiée, & elle leur sert de Boulevard du côté du Duché de Clèves. Pour aller par terre de

* Voyez le Tom. III. des Lettres, Lettre L.

UTRECHT. de Nimègue à UTRECHT, je passai le *Vahâl* sur un beau Pont-volant. Je ne vous parlerai point de cette Ville pour le présent, car je ne m'y arrêtai point; je passai assez promptement à LEYDEN, Ville de la Province de Hollande, célèbre par son Université fondée en 1575.

LEYDEN.

* Cette Ville est sans contredit une des plus belles des Provinces-Unies. Elle est située sur l'ancien lit du *Rhin*. Les rues, qui sont larges & fort longues, sont extrêmement propres: elles sont presque toutes divisées par des Canaux, ce qui est d'une grande commodité pour le Commerce, qui consiste principalement en Draps. La Ville de *Leyden* en fabrique plus qu'aucune autre Ville de Hollande. Il y a aussi dans cette Ville une Bibliothèque, qui est très bien composée: elle renferme nombre de Volumes très curieux, & quantité de Manuscrits très rares & très anciens. Il y aussi un Jardin de Médecine qui mérite d'être vu, & sur-tout une Salle d'Anatomie, dans laquelle on voit des raretés de toutes espèces. La Ville de *Leyden* soutint un Siège en 1574 contre les Espagnols, lorsque les Hollandois secouèrent le joug de leurs Maîtres: la Ville se trouva pour-lors réduite à la dernière extrémité, le Siège aiant duré depuis Pâques, jusques au 3 Octobre que les Espagnols furent obligés de se retirer. Quoique cette Ville soit très belle, je crois pourtant que ce doit être une des plus tristes demeures de toute la Hollande: il règne par-tout un certain air de maladie, qui inspire de la mélancolie.

Cc

* Voyez le Tom. III. des Lettres, page 207.

DU BARON DE PÖLLNITZ. 137

Ce n'est pas que les Bourgeois ne soient aussi sains qu'ailleurs : mais l'habitude qu'ils ont d'être toujours en robe de chambre & de marcher ainsi dans les rues, fait qu'on les prend plutôt pour des convalescens, que pour des personnes qui se portent bien.

LA HAIE.

Après avoir séjourné à *Leyden* quelques jours, je passai à *LA HAIE. Je crois qu'on peut fort bien l'appeller le premier Village de l'Europe, car on ne voit ni murailles ni remparts : à cela près, c'est un des plus agréables endroits de toute la Hollande. Son séjour est si délicieux, que les Etats-Généraux l'ont choisi préférablement à tout autre pour y tenir leur Conseil. C'est aussi à *la Haie* que demeurent les Ministres des Cours étrangères. Il n'est point d'endroit dans toute la Hollande, qui fournisse d'aussi belles promenades. Le peuple y est poli, & beaucoup plus sociable que par tout ailleurs. La plupart des gens de qualité s'assemblent tous les soirs alternativement les uns chez les autres; ces Assemblées seroient beaucoup plus belles qu'elles ne sont ordinairement, si elles étoient moins mêlées; mais la liberté du Pays & la richesse des habitans met assez souvent le Bourgeois au niveau, & quelquefois même au-dessus de l'Homme de qualité.

Les maisons de *la Haie* sont assez belles: elles sont toutes cependant sans architecture, sans ornement, & presque sans régularité, excepté le Palais de la *Vieille Cour*, celui du Prince

Mem. Tome I.

K

Maurice,

* Voyez la description de ce beau séjour, Tome III. des Lettres, page 210.

LA HAIE. *Maurice*, & la maison de Mr. d'*Obdam*. Il n'y a point de maison qui ait l'air d'Hôtel : les dedans sont pour l'ordinaire très communs, & assez peu commodes : on ne sait ce que c'est qu'Antichambres, les Domestiques passent leur tems dans les cuisines, ou dans un vestibule. Pour ce qui s'appelle Suisse ou Portier, on n'en voit nulle part, excepté chez les Ambassadeurs. Il y beaucoup de Juifs à *La Haie*, qui y font belle figure. Ce sont les Juifs Portugais qui y font la plus grande dépense : ces Mrs. ont des Equipages d'Ambassadeurs, des Maisons & des Jardins magnifiques ; ils donnent assez souvent à manger, & cela avec toute la délicatesse & la magnificence possible. Ils sont reçus par-tout, & ne diffèrent des Chrétiens du Pays qu'en ce qu'ils ont beaucoup plus de richesses, & qu'ils font une dépense bien plus grande. J'en ai connu un parmi eux, nommé *Duliz*, qui étoit très estimé : il étoit bon & généreux, extrêmement charitable, assistant indifféremment ceux qui étoient dans la misère, sans trop s'embarasser si c'étoit le Juif ou le Chrétien qui avoit part à ses largesses. Je sai même qu'il a donné pour l'entretien d'une Eglise, comme si c'eût été pour la Synagoge.

Après avoir demeuré environ un mois à *La Haie*, j'en partis pour aller voir les principales Villes de Hollande. Les deux premières que l'on rencontre sont *Delft* & *Rotterdam*. * *DELFT* est éloigné de *la Haie* d'une lieue. On dit que cette Ville fut bâtie par *Godefroi le Bossu* qui avoit

* Voyez *Tom. III. des Lettres*, p. 239.

avoit conquis le Pays , & qu' *Albert de Bavière* Delft. s'en étant rendu maître en renversa les murailles & le Château. Elle fut entièrement brûlée par accident en 1536 , & rebâtie ensuite. Un pareil accident lui arriva encore en 1654 : le feu prit dans le Magasin à poudre , & la Ville, sans être entièrement brûlée , fut cependant fort endommagée. Elle fut encore entièrement rebâtie dans le goût général de toutes les Villes de Hollande, c'est-à-dire , que l'on y pratiqua des Canaux. Il y a à *Delft* deux belles Eglises. Dans la première on voit le Tombeau du Prince *Guillaume d'Orange* , qui fut assassiné dans cette Ville en 1548, par *Balthazar Gérard*, Francomtois. Dans la seconde Eglise on voit le Tombeau du fameux Amiral Hollandois *Martin Tromp*. Le Tombeau est de marbre ; on y lit une très belle Inscription. Il y a aussi des bas-reliefs d'une grande beauté, qui représentent les actions principales de ce Grand-homme. C'est dans cette Ville que demeurèrent les Plénipotentiaires de France, pendant le Congrès de *Ryswick*. Tous les Ambassadeurs y sont reçus de la part de l'Etat , & c'est de là qu'ils commencent leur marche pour leur Entrée publique à *la Haie*. Le chemin qui y conduit est bordé d'Ormes, & entièrement pavé de brique. Il n'y a pas un endroit dans toute la Hollande, où il arrive & d'où il parte tant de Barques. Toutes les demi-heures il en part pour *la Haie* , & toutes les heures pour *Rotterdam*. Ces barques sont la voiture favorite du Pays : aussi est-ce la plus commode, tant à cause de la régularité du départ & de l'arrivée , que parce



parce que le prix du voyage est fixé. J'oublois de vous dire, que c'est à *Delft* que l'on fabrique la belle Fayance.

ROTTER-
DAM.

De *Delft* j'allai coucher à ROTTERDAM.* Cette Ville est située sur la *Meuse*. C'est après *Amsterdam*, celle où le Commerce est le plus fort, malgré la difficulté de l'entrée de la *Meuse*, à l'embouchure de laquelle les Vaisseaux sont obligés d'attendre la Marée & un Pilote qui connoisse la côte. On prétend que *Rotterdam* tire son origine de *Ruther*, Roi des Francs. Cette Ville est grande & bien bâtie : elle est coupée de plusieurs Canaux, ce qui lui procure une communication commode avec toutes les Villes de Hollande. Le seul monument qu'il y ait à *Rotterdam*, est une Statue de bronze que l'on voit dans la grande Place : cette Statue représente le fameux *Erasme*, à qui cette Ville a donné le jour.

DORT.

De *Rotterdam*, je passai à DORT ou DORDRECHT. Cette Ville est fort ancienne ; elle est la première en rang dans les Etats de Hollande. Elle est située dans une Ile, entre les Rivières de *Meuse*, de *Merwe*, du *Rhin* & de *Ling*. Elle fut détachée de la terre-ferme en 1421, par un débordement d'eau qui submergea presque tout son territoire ; il y périt environ cent-mille personnes. Toutes ces Rivières forment une espèce de Mer, en sorte que de loin la situation de la Ville a assez de ressemblance avec celle de *Venise*. Cette Ville étoit anciennement la demeure des Comtes de Hollande, & elle avoit

une

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 240.

DU BARON DE PÖLLNITZ. 141

une Eglise Collégiale, fondée en 1363 par *Albert de Bavière* Comte de Hollande. Les Réformés y assemblèrent en 1618 ce fameux Synode National, qui ne se sépara que l'année suivante, & qui établit la Religion, telle qu'elle est dans les Provinces Unies.

Après m'être arrêté à *Dort* autant de tems qu'il en falloit pour voir la Ville & ses environs, je retournai à *Rotterdam*, d'où je partis le lendemain dans une barque, pour * *AMSTERDAM*. *AMSTERDAM*. Cette Ville est la plus fameuse de toute la Hollande. Sa grandeur, son immense Commerce, & ses richesses, font l'admiration de tous les Etrangers. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la grandeur de cette Ville s'est établie d'elle-même, elle n'est redevable de ses grandes richesses qu'à son Commerce.

On prétend que cette Ville n'est connue que depuis 1204 : elle n'étoit, dit-on, alors qu'un petit Château nommé *Amstel*, du nom de la Rivière sur laquelle il étoit bâti. *Gysbrecht van Amstel*, qui en étoit Seigneur, y attira des habitans, la plupart Pêcheurs, qui n'avoient d'abord que de méchantes Cabanes : ces pauvres gens, par le moyen de leur Pêche, entretenoient une espèce de petit Commerce avec leurs voisins. Enfin a force de travailler, ils se virent insensiblement un peu plus à l'aïse qu'ils n'étoient au commencement : alors *Amstel* devint un Village, & quelques années après un Bourg assez considérable, qui demeura toujours soumis à ses Seigneurs ; jusques à ce qu'un

K 3

second

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 80.



AMSTER-
DAM.

second *Gysbrecht* se trouvant enveloppé dans l'assassinat de *Florent V*, Comte de Hollande, se vit obligé de s'éloigner pour quelque tems. Cet éloignement fut defavantageux à *Amstel*; mais enfin *Gysbrecht* y étant revenu, commença à faire bâtir des Ponts & des Tours; on bâtit aussi, dans le même tems, plusieurs maisons dans la campagne prochaine, & alors on commença à appeller ce Bourg *Amsteldam*, du nom d'*Amstel* qu'il avoit déjà, & de *Dam*, qui signifie Digue. Cette petite Ville fut unie ensuite au Comté de Hollande. *Guillaume IV*, Souverain du Pays, lui donna en 1342 plusieurs Privilèges, qu'*Albert de Bavière* confirma dans la suite, en donnant aussi aux habitans le pouvoir d'agrandir la Ville. Elle devint bientôt considérable par sa situation; & par le soin que les citoyens apportoit à faire fleurir le Commerce. Cependant elle demeura sans murailles jusques en 1482. Dans le seizième Siècle, cette Ville augmenta considérablement sa puissance; & dans les troubles qui s'élevèrent au sujet de la Religion, elle eut grand soin de conserver la Religion Catholique & la fidélité qu'elle devoit à ses Princes. Elle chassa plusieurs fois de son enceinte les Ministres de la Religion Réformée, & tous ceux qui en avoient embrassé la Foi. Mais enfin voyant son Commerce s'affoiblir, & que le secours que le Duc d'*Albe* Gouverneur des Pays-Bas leur amenoit avoit été dissipé, elle fut obligée de se rendre au Prince d'*Orange* en 1587, à condition cependant, que les Catholiques ne seroient point chagrinés. On le promit, à la vérité; mais les promesses furent mal

mal exécutées : car peu de tems après on chassa ^{AMSTER-}
 les Ecclesiastiques & les Religieux , & on dé- ^{DAM.}
 molit les Autels : ce fut ainsi qu'on fit cesser en-
 tièrement tout Exercice public de la Religion
 Catholique. La Guerre que les habitans d'*Am-*
sterdam avoient eût à soutenir , & la persécu-
 tion des Catholiques , avoient causé un grand
 dérangement dans le Commerce ; mais le feu
 des Guerres civiles s'étant allumé dans les Pro-
 vinces voisines , plusieurs Marchands vinrent se
 réfugier à *Amsterdam* : il en vint un grand
 nombre de *Bruxelles* & d'*Anvers*. Ces nou-
 veaux citoyens contribuèrent beaucoup à faire
 refleurir le Commerce , par lequel ils ont rendu
 cette Ville une des plus belles & des plus riches
 du Monde. On l'appelle communément , le
Magasin de l'Univers.

A bien considérer la situation d'*Amsterdam*,
 on peut dire que c'est une des Merveilles du
 Monde. Cette Ville est bâtie sur un terrain si
 bas, qu'il y auroit continuellement à craindre
 pour elle, si les habitans n'avoient soin d'oppo-
 ser des Dignes à la hauteur des flots qui paroîs-
 sent toujours prêts à la submerger. La Rivière
 d'*Amstel*, dont à peine on apperçoit le cours,
 tant elle est tranquille, traverse toute la Ville
 & forme le grand Canal, sur lequel il y a deux
 Ponts. Celui qui est à l'embouchure de la Mer,
 nommé le *Pont-neuf*, est des plus beaux, tant
 à cause des Ecluses qui y sont, que du magni-
 fique spectacle que forme à chaque instant le
 Port, toujours rempli de Vaisseaux partans
 ou arrivans de toutes les parties du Monde.
 Outre le grand Canal, il y en a d'autres qui
 K 4 méritent

AMSTER-
DAM.

méritent d'être remarqués ; tels sont le Canal de l' *Empereur* , celui des *Seigneurs* , celui du *Cingle* & celui du *Prince*. Tous ces Canaux sont larges & profonds ; ils sont bordés de grands quais, de même que le grand Canal. Les bords sont revêtus de pierre de taille , ou de brique , & embellis de Tilleuls & d'Ormes. On a bâti de fort belles maisons sur la plupart de ces quais ; les plus belles sont sur le quai du Canal des Seigneurs. Tous les jours on en batit de nouvelles , qui ne laissent pas d'être assez belles, quoiqu'elles soient petites , & d'ailleurs sans Architecture. Elles ont un air de propreté qu'on ne trouve point ailleurs ; presque toutes les maisons ont de très beaux perrons de marbre noir , toujours fort luisant , & des croisées magnifiques, dont les vitres sont très belles ; souvent même on se sert de glaces au-lieu de verre.

Les rues d' *Amsterdam* sont presque toutes assez étroites ; mais cependant fort belles & très propres : on a grand soin de les laver certains jours de la semaine. Je vous dirai à propos de cela, qu'il n'y a point d'endroit où on aime tant à laver qu'à *Amsterdam* ; chaque semaine on ne manque point de laver le dedans des maisons , & tous les ustenciles de ménager , de sorte que c'est un *Lavage* qui ne finit jamais. Il est vrai que sans ce soin, tout se moisiroit & se perdrait. C'est ce qu'ont assez souvent éprouvé les Étrangers , qui voulant se soustraire à cette espèce de servitude , qu'ils regardoient simplement comme une mode du Pays , se sont vus bientôt obligés de s'y assujettir. Je crois que sans cette nécessité de toujours laver , les

Hollan

Hollandois ne s'amuseroient pas à y perdre leur ^{AMSTER-}
tems; car d'aillens, je ne les ai point vu se pi- ^{DAM.}
quer de propreté. Ces Messieurs gardent fort bien
une chemise quinze jours, sous une camifole de
laine grasse fort dégoûtante. Leur façon de man-
ger n'est guères plus propre. La plupart ne con-
noissent d'autres fourchettes que leurs doigts, avec
lesquels ils pêchent de la salade nageant dans le
vinaigre; c'est ordinairement le mets favori. *

De tous les bâtimens publics que l'on voit à
Amsterdam, la Maison de Ville est assurément
le plus magnifique. Ce grand édifice est con-
struit de pierres de taille fort bien mises en œu-
vre. Il forme un quarré long. Bien des gens
regardent comme un défaut d'Architecture les
sept Portiques qui sont à la face principale, &
que l'Architecte a réduit au nombre de sept, pour
désigner les sept Provinces-Unies. Ces Porti-
ques sont si étroits, que trois personnes peuvent
à peine y passer de front: ce qui est véritable-
ment contre les règles de l'Architecture, mais
qui n'est cependant point un défaut dans un bâ-
timent comme un Hôtel de Ville, très souvent
exposé aux fougues & aux révoltes d'un Peu-
ple aussi turbulent que celui d'*Amsterdam*.
Ces sept Portiques aboutissent à deux Portes
qui se trouvent au pied du grand Escalier.
Je n'entreprends point, Madame,

K s de

* [Ceux qui connoissent la Hollande, savent
combien il y a à rabattre du portrait que fait ici
l'Auteur: à peine convient-il aux gens de la lie du
peuple. Il est étonnant, que pour donner une idée
des manières du Pays, il ait été choisir ses Orig-
inaux parmi des gens de cet ordre.]

AMSTER-
DAM.

de vous détailler toutes les beautés de cet édifice, je suis trop peu instruit des règles, & même des termes d'Architecture, pour oser entrer dans aucune description de cette nature : je m'attacherais seulement à ce qui frappe le plus.

Le fronton de la face principale m'a paru d'un très bon goût; il est orné d'un relief de marbre blanc, où l'on voit une Femme qui soutient les Armes de la Ville. On y voit aussi un Neptune, quelques figures de Héros, des Lions, des Licornes; & le tout d'un travail admirable. Ce fronton est comblé par trois belles Statues de bronze qui représentent la Justice, la Force & l'Abondance. Une Tour en Forme de Dôme comble tout cet édifice. Il y a une fort belle Horloge, avec un Carillon qui peut plaire à ceux qui aiment cette sorte de Musique.

Les dedans de l'Hôtel n'ont rien que de très magnifique. La Chambre, dans laquelle on prononce l'Arrêt des Criminels, est entièrement revêtue de marbre, avec des bas-reliefs qui représentent tous les Symboles & les Attributs de la Justice. Ce qu'on y admire le plus, est une belle Statue de marbre qui représente Thémis. Cette Chambre est fort exhaussée & un peu trop obscure; elle est placée de façon que tout le peuple qui est dans la Place peut voir juger les Criminels. Les trois Portiques de l'entrée répondent aux trois croisées de cette Salle; ces croisées ne sont point vitrées, elles sont seulement grillées par de magnifiques barres de bronze artistement travaillées.

La grande Salle est encore une pièce superbe. On y monte par un grand Escalier, à deux rampes.

pes. Tous les murs sont revêtus de bas-reliefs AMSTER-
de marbre entremêlés de belles peintures. Deux DAM.
drandes Galleries, ou Corridors, se trouvent
aux deux extrémités de la Salle, & servent à
conduire aux apartemens de la droite & de la
gauche. C'est dans ces Chambres que se tien-
nent les différens Bureaux concernant les affai-
res de la Ville: le département de chaque Cham-
bre est écrit au-dessus de la porte, & les affai-
res qui s'y traitent sont représentées sur de ma-
gnifiques bas-reliefs. C'est dans une de ces
Salles, que ceux qui ne sont point de la Reli-
gion Réformée, sont obligés de s'épouser en
présence d'un Echevin. Ceux qui y manquent,
sont condamnés à une grosse amende; & même,
selon les Loix, le mariage doit être regardé
comme nul.

C'est dans la Maison de Ville qu'est la fameu-
se Banque, qui renferme tant de trésors. Des
voûtes prodigieuses, & des doubles barres de
fer d'une grosseur énorme, qui sont devant les
fenêtres, rendent cet endroit inaccessible aux
hommes. Les Caves sont dignes d'admiration;
elles sont construites sur des pilotis au milieu de
l'eau, & cependant elles sont aussi sèches que si
elles étoient taillées dans le roc. Une partie de
ces Caves sert à renfermer des richesses immen-
ses, l'autre est pour les Criminels. J'ai eu la
curiosité d'aller voir ces Cachots, qui sont tous
très clairs, & très proprement entretenus: on
peut dire, malgré le Proverbe, que ce sont de
fort belles Prisons.

Après la Maison de Ville, j'allai voir la Place
où les Marchands s'assembent pour les affaires
de

AMSTER-
DAM.

de leur Négoce, depuis midi jusques à une heure & demi. Cette Place forme un quarré plus long que large, entouré d'une grande Gallerie, ou Corridor ouvert, soutenu par des piliers de pierre de taille, pour servir de retraite en cas de pluie. On appelle cet endroit *la Bourse*. On y voit des Marchands de toutes les Nations du Monde. La diversité de leurs habits & de leur Langue ne fait pas moins de plaisir que la beauté du lieu. Rien sur-tout n'est plus plaisant que de voir le mouvement que s'y donnent ceux que l'on appelle *Courtiers*. Ce sont ceux qui agissent de la part des gros Négocians pour trafiquer les Lettres de change, ou autres effets. A les voir courir de l'un à l'autre par toute cette Place, il n'y a personne qui ne les prit pour des fous.

La *Maison des Indes*, & celle de l'*Amirauté*, méritent aussi d'être vues. La première sert de Magazin pour déposer les marchandises qui viennent des Indes. Dans la seconde on voit tout l'attirail nécessaire pour mettre une Flotte en Mer. La Compagnie des Indes a son Arsenal séparé, qui ne cède en rien à celui des Etats. On voit encore en cette Ville toute sorte d'Hôpitaux très bien entretenus, & des Maisons de correction pour les deux sexes. Cette Ville est le refuge de toutes les Sectes; elles y ont toutes des Chapelles ou des Chambres, où elles exercent leur Religion. Les Réformés & les Luthériens sont les seuls qui aient la liberté de l'exercice public. Les Juifs cependant y ont deux belles Synagogues, l'une pour la Nation Allemande, & l'autre pour la Portugaise. Ils sont en grand nombre,

bre, & habitent un quartier particulier, qui n'est pas le moins considérable de la Ville.

AMSTER-
DAM.

Avec toute cette magnificence de bâtimens, & le concours de tant de Nations, le séjour d'*Amsterdam* me paroît devoir être bien ennuyeux. Tout le monde est appliqué au Commerce, chacun ne cherche qu'à contenter son avarice. La plupart, avec des biens immenses, vivent comme des misérables; tout leur bonheur, leur plaisir, leur noblesse même consiste à avoir beaucoup d'argent; ils pensent uniquement aux moyens d'en acquérir; & chez eux, un homme qui fait une dépense honnête, est regardé comme un dissipateur. Pour ce qui regarde la Liberté Hollandoise, je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où elle règne avec plus d'empire qu'à *Amsterdam*. Il est vrai qu'assez souvent cette Liberté tant vantée ne sert qu'à rendre les Citoyens insolens impunément, car il n'est point de Manant qui ne se croie autant que le premier du Pays. Les Etrangers ont quelquefois bien à souffrir; car souvent on se trouve maltraité sans oser se plaindre. La Justice s'y rend à si haut prix, qu'on aime mieux mépriser une insulte, que d'en poursuivre la réparation juridiquement. Les Avocats & Procureurs de cette Ville entendent beaucoup mieux que par-tout ailleurs, à ruiner tout doucement les Plaideurs: aussi voit-on la plupart de ces Messieurs faire grosse figure; ils ont des Jardins magnifiques, quelques-uns même ont des équipages fort lestes.

D'*Amsterdam* je passai à HARLEM, * qui n'est

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 206.

HARLEM.

n'est qu'à trois lieues d'*Amsterdam*. C'étoit autrefois un Evêché suffragant d'*Utrecht*, pendant que la Religion Catholique y subsistoit. La Ville n'est située qu'à une lieue de la Mer, ou plutôt sur ses bords, la Mer y ayant inondé un terrain considérable; ce qui forme un Lac, appelé aujourd'hui la *Mer de Harlem*. Cette Ville à communication par ses Canaux avec *Amsterdam* & *Leyden*. On prétend qu'elle a été fondée par les Normans dans le IX. Siècle. Le Pape *Paul IV* y fonda un Evêché en 1559, à la prière de *Philippe II.* Roi d'Espagne. En 1572, l'Evêque fut chassé par les Protestans: peu de tems après la Ville fut assiégée par *Frédéric de Tolède* Fils du Duc d'*Albe*, qui la prit à discrétion & qui y fit traiter les habitans de la manière du monde la plus barbare. Les Hollandois l'ont reprise ensuite, & elle leur est demeurée. Il y a dans cette Ville de très belles promenades, un Bois sur-tout qui est regardé comme un lieu de délices par les Bourgeois d'*Amsterdam*, qui viennent y faire leurs parties de plaisir en Eté.

Après avoir vu ce qu'il y avoit de plus remarquable à *Harlem*, je m'en retournai par *Leyden* à *La Haie*. Quelques jours après mon retour dans cette Ville, le Roi y vint. Il avoit passé le même jour devant *Rotterdam*, où il avoit été salué d'une triple décharge du canon de la Place. On lui avoit rendu le même honneur à *Delfshaven*. Ce fut là qu'il trouva son Yacht suivi de plusieurs autres, qui lui avoient été envoyés de *La Haie*: le Roi s'en servit jusques à *Delft*, où ses carosses l'attendoient; il y monta, & vint descendre à son Palais de la *vieille Cour*. Il y trouva

trouva une Garde de 80 hommes, avec un Ca- LA HAIE.
pitaine & un Drapeau. Sa Majesté fit d'abord
notifier son arrivée au Président de l'Assemblée
des Etats-Généraux, & le lendemain après le Ser-
mon il reçut la Députation des mêmes Etats.
Elle étoit composée de neuf Députés. Ils trou-
vèrent à leur arrivée au Palais du Roi, la Garde
sous les armes, le drapeau déployé & le tam-
bour battant. Mr. le Grand-Maréchal, accom-
pagné de plusieurs Chambellans & Gentilshom-
mes de la Chambre, les reçut au bas de l'Esca-
lier, & les introduisit dans la Chambre du Roi,
qui les reçut debout, tête découverte, & un
fauteuil derrière lui. Comme cette Audience
n'étoit que pour complimenter Sa Majesté sur
son arrivée, elle fut très courte. Mrs les Etats
retournèrent au lieu ordinaire de leur Assem-
blée, & revinrent ensuite dîner avec le Roi.

Quelques jours après, Sa Majesté partit pour
Honstardyk, Maison à deux lieues de *La Haie*,
dont il avoit hérité du feu Roi *Guillaume* d'An-
gleterre. J'y suivis le Roi, qui y demeura jus-
ques à ce qu'il eut reçu avis que le Prince de
Nassau Gouverneur de Frise devoit se rendre de
l'Armée de Flandre à *La Haie*, pour y terminer
les différends, qu'il avoit avec Sa Majesté, au
sujet de la Succession de la Maison d'*Orange*,
dont ce Prince prenoit le titre en vertu du Te-
stament du feu Roi d'Angleterre, dernier Prin-
ce de cette Maison. Il y avoit déjà quelques
jours que le Roi l'attendoit, lorsqu'on vit arri-
ver un Courier, qui apporta la nouvelle que le
Prince s'étoit noyé au passage de *Moerdyk*. Il
s'y étoit embarqué avec tous ceux de sa suite,
pour

LA HAIE. pour passer à *Stryen-Sas* : il n'étoit qu'à trente ou quarante pas de terre, lorsqu'il survint un furieux coup de vent, qui renversa la Barque & la fit périr. Comme la Mer étoit grosse, & que d'ailleurs le Prince ne savoit point nager, il ne put gagner le bord. Le Colonel *Hilkes* qui l'accompagnoit se noya avec lui; il n'y eut que ses Domestiques qui se sauvèrent. On vit pendant quelques momens ce Prince infortuné, qui se tenoit attaché au mât de la barque renversée; on auroit encore pu espérer de le secourir, sans une vague qui poussée par un coup de vent l'arracha de la pièce de bois qu'il tenoit embrassée, & le fit périr. Ce Prince fut très regretté. On ne trouva son corps que huit jours après, à peu près au même endroit où son naufrage étoit arrivé. On le porta à *Dort*, où il fut embaumé; & ensuite on le transporta à *Leurde*, pour y être mis dans le Tombeau de sa Maison.

Ce triste évènement affligea le Roi, d'autant plus que cette nouvelle lui fut annoncée assez subitement, par un Courtisan indiféret, qui ne connoissant pas la grandeur d'ame de son Maître, crut que la nouvelle de la mort du Prince de *Frise* ne lui seroit pas désagréable. Le Roi témoigna publiquement la douleur qu'il ressentoit de cette perte, & il envoya à Madame la Princesse de *Nassau* dernière Douairière un Gentilhomme de la Chambre, pour l'assurer de la part qu'il prenoit à la perte qu'elle venoit de faire.

La mort du Prince de *Frise* interrompit tout Traité d'accommodement. Ce Prince laissoit une Fille, & la Princesse sa Femme enceinte.

Cette

DU BARON DE PÖLLNITZ. 153

Cette Princeſſe écrivit aux Etats, pour les prier de ne rien faire au préjudice de l'Enfant qu'elle eſpéroit de mettre au monde, & en qualité d'Exécuteurs Teſtamentaires, de conſerver la maſſe de ſon héritage en ſon entier; qu'autrement, elle proteſtoit hautement contre tout ce qui ſe pourroit faire. Cette demande n'empêcha pas les Etats d'accorder au Roi un partage provisionnel; & il fut arrêté que Sa Maieſté jouiroit, de même que les Héritiers du Prince de *Naffau* qui venoit de périr, de 150000 florins de Hollande de revenu ſur les biens de la ſucceſſion d'Orange: Que les Maisons du Prince *Frédéric-Henri*, dont le Roi étoit en poſſeſſion, lui demeureroient: Que l'uſage de la Maieſon de *Dieren* ſeroit commun entre le Roi & les Héritiers du Prince, & que le reſte ſeroit renvoyé à un accommodement définitif. Cet accommodement eſt encore à faire. J'eus l'honneur de faire exactement ma cour pendant tout le tems que S. M. paſſa à *La Haie*; lorsqu'elle partit, je l'accompagnai juſques à *Dieren*: ce fut là que je pris congé du Roi; je ne croyois pas alors que ce dût être pour toujours.

Je pris ma route par * *DUSSELDORFF*, Capitale du Duché de Berg. L'Electeur *Palatin* y *DORFF*, faiſoit alors ſa réſidence. Il eſt à remarquer qu'il a été le premier des Electeurs *Palatins* qui y ait demeuré: car anciennement

Mem. Tom. I. L c'étoit

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 165. On y trouve un détail curieux des Statues & des peintures des plus grands Maîtres, dont le Château de *Duffeldorff* eſt rempli.

DUSSEL-
DORFF.

c'étoit *Heidelberg* ou *Manheim*, qui étoit le jour ordinaire des Electeurs. L'Electeur *Ferns-Guillaume* avoit préféré *Dusseldorff* à tout autre endroit, par une ancienne inclination qu'il avoit conservée pour cette Ville, dont il étoit le maître du vivant même de l'Electeur son Père. Ce Prince, en mariant son Fils à la Princesse Sœur de l'Empereur *Léopold*, lui avoit en même tems cédé les Duchés de *Juliers* & de *Bergue*, dont *Dusseldorff* est la Ville Capitale. Cette Ville auroit été une des plus belles de l'Allemagne, si l'Electeur eût vécu assez longtems pour faire exécuter les grands projets qu'il avoit. Ce Prince avoit déjà commencé à augmenter la Ville de tout un quartier, dont les rues étoient tirées au cordeau: j'ai vu le plan d'un nouveau Palais, qu'il avoit dessein de faire bâtir; ç'auroit assurément été un des magnifiques bâtimens de l'Europe. Celui que l'on voit à *Dusseldorff* n'a rien de beau, que ce qu'on appelle la Gallerie, je ne sais trop pourquoi, car rien ne ressemble moins à une Gallerie. Ce sont cinq Salles, dont trois sont beaucoup plus grandes que les deux autres. Une de ces Salles est toute remplie de magnifiques Tableaux du fameux *Rubens*; dans une autre pièce il y a grand nombre de Tableaux de *van der Werf* Peintre Hollandois, mort depuis peu à *La Haie*. Quelque peu de goût ou de connoissance que l'on ait de la Peinture, il est impossible d'être indifférent pour de pareils morceaux: on peut dire que ce sont autant de chefs-d'œuvres. Tels sont, les Tableaux qui représentent le saint Vieillard *Siméon*, tenant entre ses bras le Sauveur du Monde; celui de N. S. enseignant

DU BARON DE PÖLLNITZ. 155

seignant dans le Temple; & les Portraits de l'E-
lecteur & de l'Electrice. Le rez-de-chaussée
de cette Gallerie contient les Modèles des plus
magnifiques Statues d'Italie, d'où l'Electeur les
a fait venir avec grande dépense: ces Statues
sont dans deux Salles particulières. Les trois
autres sont remplies de Statues modernes de mar-
bre & de bronze, qui sont pour la plus grande
partie du fameux *Gripilli*, Italien, ouvrier ex-
cellent, sur-tout pour les Bustes qui deman-
dent de la ressemblance.

Il y a dans la Cour du Palais une Statue éque-
stre, qui représente l'Electeur armé de toutes
pièces, aiant sur la tête le Bonnet Electoral; il
est monté sur un très beau Cheval: le tout est
de cuivre jaune. On voit aussi dans cette mê-
me Cour une Fontaine fort belle, dont le Grou-
pe est de bronze très bien travaillé; mais si char-
gé de différens ouvrages, qu'on a peine à les de-
mêler.

A cinq lieues de *Dusseldorff*, on voit une Mai-
son de Chasse appelée * *Bensberg*; elle est bâtie
dans une Forêt, sur une Montagne, d'où l'on
découvre la Ville de *Cologne*, le *Rhin*, & tout
le plat-pays, ce qui forme un magnifique coup
d'œil. On arrive à ce Château par une grande
Avenue, qui va toujours en montant jusques à
la grille de la première Cour, qui est bordée
de deux grands Corps de garde, dont le devant
forme une Gallerie soutenue par des colonnes
d'un marbre grisâtre, qui se trouve dans le Pays.
Le reste du Château a assez l'air du Château de

L 2

Versailles

* Voyez *Tome III, des Lettres, Lettre XLIX.*



DUSSEL-
DORFF.

Versailles, excepté qu'il est moins vaste & plus élevé. Dans les deux ailes du bâtiment on trouve deux Escaliers, qui conduisent aux Apartemens. Il est aisé de voir que c'est un Italien qui a donné le Dessin de tout ce bâtiment; car, selon l'usage de son Pays, les Apartemens consistent dans un grand nombre de Chambres de plain-pied, mais toutes sans dégagement ni commodité. L'extérieur du bâtiment est ce qu'il y a au monde de plus bizarre. Ce sont des ornemens sans nombre, que l'on tâcheroit en vain de démêler. Je crois que pour rendre justice au Château de *Bensberg*, on peut dire que c'est une belle & magnifique maison, toute remplie de défauts.

Après vous avoir parlé des différens bâtimens de l'Electeur, je crois, Madame; qu'un petit détail de sa Maison ne vous fera point desagréable. Vous savez sans doute que la Maison de *Neubourg* n'a succédé à la Dignité d'Electeur Palatin, que par l'extinction de la Maison Palatine Protestante: cette Maison finit en la personne de l'Electeur *Charles*, qui ne laissa qu'une Sœur, mariée à MONSIEUR, *Philippe de France* Duc d'Orléans, Frère de *Louis XIV.* *Philippe-Guillaume* Duc de *Neubourg*, Père de celui dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, fut le premier Electeur de sa Branche. Ce Prince se voyant Père d'une nombreuse Famille, s'allia aux premières Couronnes de l'Europe. Il avoit quatre Princes & cinq Princesses.

L'aîné des Princes étoit l'Electeur, & régnoit
enco-

• DU BARON DE PÖLLNITZ. 157

encore en 1711. Il s'appelloit *Jean-Guillaume DUSSEL* de Neubourg. Il avoit épousé d'abord une *AR-DORFF* chiduchesse d'Autriche Sœur de l'Empereur *Léopold*, dont il n'avoit point eu d'Enfans. Il s'étoit marié en secondes noces à *Anne Marie-Louise de Medicis*, Fille de *Côme III.* Grand-Duc de Toscane. Ce Mariage étant stérile comme le premier, l'Electeur avoit pris à sa Cour le Prince héréditaire de *Sultzbach*; il y étoit élevé comme Héritier de sa Maison, en cas que lui, & les Princes ses Frères, mourussent sans Enfans mâles. Ce jeune Prince étoit regardé alors comme Prince Electoral, & il en recevoit tous les honneurs. Le Baron de *Seckingen* étoit chargé de son éducation, & on peut dire qu'il apportoit tous ses soins pour en faire un grand Prince.

Le second s'appelloit *Charles-Louis*, aujourd'hui Electeur.

Le troisième, *François-Louis de Neubourg*, Electeur de *Trèves*, Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique.

Le quatrième, *Alexandre-Sigismond*, Evêque d'*Augsbourg*.

Les Princesses furent toutes mariées. L'aînée, qui s'appelloit *Léonore-Magdeleine-Thérèse de Neubourg*, épousa l'Empereur *Léopold*, Père de l'Empereur d'aujourd'hui. Elle est morte le 19 Janvier 1719, âgée de 74. ans.

La seconde a été mariée au Roi de *Portugal*.

DUSSEL-
DORFF,

La troisième, nommée *Marie-Anne de Neubourg*, a été mariée à *Charles II.* Roi d'Espagne,

La quatrième, *Dorothée de Neubourg*, a épousé le Duc de *Parme*, dont elle a eu entre autres Enfans la Princesse *Elizabeth Farnèse*, seconde Femme du Roi d'Espagne *Philippe V.*

La cinquième & dernière de ces Princesses, nommée *Edwige-Elizabeth de Neubourg*, a épousé *Jacques-Louis Sobieski*, dont elle a eu *Clémentine Sobieski*, Femme du Chevalier de *S. George*. Elle est morte à *Olav* le 10 Août 1722, âgée de 50 ans.

Après avoir passé quelque tems à la Cour Palatine, je partis vers le milieu du mois d'Août pour me rendre à *Francfort* sur le *Main*. J'y arrivai peu de jours avant l'ouverture des Conférences pour l'Élection d'un Empereur.

FRANC-
FORT,

* *FRANCFORT* est une des considérables Villes de toute l'Allemagne; elle a titre de Ville Impériale, & elle fait partie du Diocèse de *Maince*. Le *Main* la sépare en deux quartiers, qui sont joints par un beau Pont de pierre. Les fréquens Incendies que cette Ville a essuyés, & sur-tout celui de 1719, n'ont pas peu contribué à son embellissement. Toutes les maisons ont été rebâties d'un meilleur goût qu'elles n'étoient auparavant: cependant, la plus grande partie est encore bâtie de bois, & revêtue de plâtre mis en couleur; peu de particuliers ont fait la dépense de bâtir en pierre. *Francfort* est redevable de la plupart de ces incendies aux Juifs, qui y sont en grand nombre. Ils demeurent dans
un

* Voyez le Tome II. des Lettres, page 4: & suiv.

Un quartier qui se ferme tous les soirs, & com- FRANC-
me il est trop étroit pour pouvoir y loger com- FORT.
modément, ils sont obligés de s'entasser, pour
ainsi dire, les uns sur les autres, dans des mai-
sons fort élevées, qui étant d'ailleurs toutes de
bois, prennent feu aisément. Ils ont vu deux
fois de suite tout leur quartier en cendres, &
cela pour avoir refusé le secours qu'on vouloit
leur donner; car dans la crainte d'être volés,
ils ont toujours refusé d'ouvrir les portes de leur
quartier; & lorsqu'ils l'ont fait, ce n'a été seu-
lement que lorsqu'ils ont vu qu'on se mettoit en
devoir de les enfoncer. Malgré toutes les rai-
sons que l'on auroit de ne les pas souffrir à
Francfort, ils y sont cependant plus tolérés que
les Réformés: ils ont de belles Synagogues, tan-
dis que les Réformés ne jouissent pas du libre
exercice de leur Religion. Les Magistrats & la
plus grande partie des habitans sont Luthériens.

La Ville de *Francfort* est une des premières
qui ait embrassé les opinions de *Luther*, ce qui
occasionna bien-tôt une révolte; car les habitans
ayant demandé le libre exercice du Luthéranisme,
& le Clergé & le Sénat s'y étant vigoureusement
opposés, il y eut une sédition, dans laquelle
les habitans aiant eu le dessus, ils déposèrent le
Sénat, & établirent une espèce de Magistratu-
re composée de vingt-quatre, tirés du Corps de
la Populace. Ces violences eurent des suites fâ-
cheuses, jusqu'à ce qu'enfin la Ville embrassa en-
tièrement la Confession d'Augsbourg en 1530.
Elle entra pour-lors dans la Ligue de *Smalcalde*,
& eut part aux autres malheurs qui affligèrent
l'Empire. Elle fut assiégée deux fois, en 1552.

FRANG-
FORT.

par *Maurice* Electeur de Saxe, & par *Albera* Margrave de Brandebourg surnommé *l'Alcibiade d'Allemagne*, qui s'en rendit maître: mais peu de tems après cette Ville recouvra sa liberté. Depuis ce tems, elle s'est beaucoup augmentée. Les Elections & les Couronnemens des Empereurs la rendent très considérable. Ces deux grandes Cerémonies se font dans l'Eglise de *S. Barthélemi*, qui est un bâtiment assez vilain, peu grand, & fort obscur; en un mot, très peu propre pour de pareilles solennités. Le Festin Impérial se donne le jour même du Sacre, dans la grande Salle de la Maison de Ville. C'est une pièce très vaste, à la vérité, mais peu régulière. La Maison de Ville s'appelle *Römer*: on prétend que c'étoit anciennement la maison d'un Gentilhomme, qui en fit présent à la Ville. Si cela est, on peut dire que ce Gentilhomme étoit largement logé.

Il se tient dans cette même Ville des Foires considérables, qui y attirent grand nombre de Négocians, & un très grand concours de personnes de qualité. Ce qui facilite beaucoup le Commerce de *Francfort*, c'est la Rivière du *Main* qui se jette dans le *Rhin* près de *Maince*. Voilà, Madame, à peu pres ce que c'est que la Ville de *Francfort*. Je vais à présent avoir l'honneur de vous détailler ici les principales circonstances de l'Election & du Couronnement de l'Empereur.

Les Conférences pour l'Election s'ouvrirent le 25 d'Août, depuis neuf heures du matin jusques à midi. Les Plenipotentiaires des Electeurs absens y communiquèrent leurs Pouvoirs, & les remirent à l'Electeur de

Maince

Maience. Ce Prince fit ensuite un discours sur le sujet qui avoit donné lieu à cette auguste Assemblée. On résolut dans cette première Séance de garder le secret sur tout ce qui y seroit traité ; après cela , on se sépara.

La marche des Electeurs de *Maience* & de *Trèves*, en allant & revenant de la Maison de Ville , fut des plus magnifiques. Le premier s'appelloit *Lotharie François de Schonborn*, de la Maison des Comtes de *Schonborn* ; & le second étoit de la Maison de *Lorraine*, il se nommoit *Charles-Joseph de Lorraine*, & est mort en 1715, le 4 Decembre. Ces deux Princes étoient chacun dans un grand carosse drapé , accompagné par toute leur Maison & leurs Gardes, tous en grand deuil.

Les Equipages des Ambassadeurs des Electeurs absens étoient très lestes , surtout ceux de Mrs. les Ambassadeurs de Saxe ; aussi ces Messieurs avoient-ils l'honneur d'avoir avec eux le Fils de leur Maître , sous le nom de Comte de *Lusace*. Outre cela , le Roi de Pologne leur avoit donné de ses Equipages , & leur avoit aussi permis de faire porter ses livrées à leurs Domestiques.

Les Ambassadeurs que le Roi avoit envoyés en qualité d'Electeur de *Brandebourg*, parurent aussi avec une pompe digne de celui qu'ils représentoient. C'étoient Mr. le Comte de *Dohna* & Mr. *Henning*. Le Comte de *Dohna* avoit les honneurs de l'Ambassade. Ce Ministre parut avec un cortège de 40 Gentilshommes de la Chambre du Roi : il avoit cinq carosses à six chevaux de ses attelages, huit Pages, trente-six

L s

Valers

FRANC-
FORT.

Valets de pied, & deux Suisses. Mr. *Henning* étoit destiné pour vaquer aux affaires; ce dernier n'eut pas la satisfaction de voir le succès de ces Assemblées, car dès la première séance, aiant parlé pour les intérêts de sa Patrie avec beaucoup de zèle, il s'échauffa au point, qu'il se trouva très incommode, en rentrant chez lui; & le soir même il fut attaqué d'une apoplexie, dont il mourut le lendemain. Mr. le Comte de *Metternich* fut nommé pour le remplacer. Personne n'étoit plus propre à servir le Roi dans l'Assemblée de *Francfort*, que ce Seigneur, qui avoit acquis dans plusieurs Ambassades une grande connoissance des affaires de l'Empire, & particulièrement dans l'Ambassade de *Ratisbonne*, dont il avoit été chargé pendant longtems.

Dès que les Conférences furent ouvertes, Mrs. les Ministres étrangers, savoir, le Nonce du Pape, les Envoyés de Savoie & des autres Princes d'Italie, l'Envoyé extraordinaire des Etats-Généraux, & ceux des Princes de l'Empire, firent savoir leur arrivée au Collège Electoral; ils envoyèrent leurs Lettres de créance à la Chancellerie qui se tenoit dans le Palais de l'Electeur de *Maince*, ce Prince étant Chancelier né de l'Empire.

Il y eut quelques difficultés au commencement de ces Conférences, sur des prétentions du Nonce du Pape. Ce Nonce, qui étoit Neveu de *Clément XI.* alors régnant, prétendoit que c'étoit aux Electeurs à lui faire la première visite, & que quand il la leur rendroit, ils seroient tenus de lui donner la main. Les Electeurs furent très surpris de ce que le Nonce exigeoit d'eux.

d'eux, ils refusèrent hautement de souscrire à FRANCE de parcelles prétentions ; en sorte que , de part FORT, ni d'autre , il n'y eut point de visite rendue, & le Nonce ne vit les Electeurs que dans un Jardin, où ils se rencontrèrent comme par hazard. Le Nonce fit mine de vouloir protester contre le neuvième Electorat établi en faveur de la Maison de *Brunswick-Hanover*, & contre la Dignité Royale de *Prusse* ; mais on lui fit sentir, que l'une & l'autre protestation n'auroient aucun effet. Les Ambassadeurs de *Prusse*, de leur côté, lui firent dire que s'il en venoit à protester contre la Dignité Royale de leur Maître ; le Roi ne manqueroit pas de donner ordre à ses Troupes qui étoient en *Italie*, d'entrer dans l'Etat Ecclesiastique & d'y vivre à discrétion, comme en Pays ennemi. Le Nonce, effrayé de ces menaces, croyant déjà voir les Troupes de *Prusse* sur les Terres de S. S., envoya au-plutôt son Secrétaire à Mrs. les Ambassadeurs, pour les assurer qu'il ne protesteroit point, qu'il n'en avoit jamais eu la pensée ni les ordres ; que S. S. avoit pour le Roi leur Maître toute la considération & toute l'estime que méritoit un si grand Prince, & qu'elle se feroit un plaisir d'en donner des marques dans toutes les occasions qui se présenteroient.

Les Electeurs de *Cologne* & de *Bavière* firent aussi des protestations contre l'Assemblée, en cas qu'on refusât de les admettre aux Conférences de l'Election: mais elles ne portèrent pas plus de coup que celles du Nonce. Ces Princes les envoyèrent par la poste, en forme de Lettres adressées au Comte de *Papenheim*,
Maré-

FRANC-
FORT.

Maréchal de l'Empire : elles étoient sous un cachet inconnu. La situation de ces Electeurs ne leur permettoit pas pour-lors de faire publier leurs protestations avec les formalités requises : cela n'empêcha pas, cependant, qu'elles ne fussent bientôt rendues publiques. Le respect & l'amitié que l'on avoit pour l'illustre Maison de *Bavière*, fit que tout le monde s'empressa d'en avoir des copies ; mais elles n'eurent aucun effet, & les Conférences continuèrent.

Le 2 d'Octobre, les Conférences étant finies, les Magistrats & les Chefs de la Milice se rendirent en Corps à la Maison de Ville, pour y prêter le serment prescrit par la *Bulle d'or*. Ils y trouvèrent les Electeurs qui étoient alors à *Francfort*, & les Ambassadeurs des absens, tous assis dans des fauteuils, sous un grand dais de velours noir. On fit la lecture du serment ; les Magistrats & les Chefs de Milice le prêtèrent, entre les mains de l'Electeur de *Maince*. La Bourgeoisie & la Garnison prêtèrent aussi le même serment ; mais la cérémonie fut différente. Elle ne se fit pas dans la Maison de Ville : on avoit dressé au-dehors, sur la grande Place, une galerie élevée, découverte, & garnie de draperie. Ce fut là que les Chanceliers des deux Electeurs Ecclésiastiques, & les Magistrats, reçurent le serment de la Bourgeoisie, en présence des Electeurs & des Ambassadeurs, qui étoient placés aux fenêtres de l'Hotel de Ville. Les Bourgeois, qui étoient au nombre de quatorze Compagnies, prêtèrent serment les premiers, ensuite les Soldats de la Garnison.

Le

Le 10 d'Octobre, on publia au son des trompettes, que tous les Etrangers, qui n'étoient point de la suite des Electeurs ou des Ambassadeurs Electoraux, eussent à se retirer de la Ville avant que le soleil fût couché, jusques à ce que les Electeurs eussent élu un Empereur. Le Nonce crut d'abord, que son Caractère, & le respect qu'on devoit au S. Père, l'exempteroient de la règle générale: mais aiant été informé du contraire, il se retira à *Aschaffenburg*.

Le 12, à 7 heures du matin, on sonna toutes les Cloches. Alors la Bourgeoisie & les Soldats de la Garnison s'assemblèrent devant les maisons de leurs Commandans, d'où ils furent se poster dans les rues qui conduisent de l'Hôtel de Ville à l'Eglise de *S. Barthélemi*. Les Bourgeois avoient la droite sur les Soldats. Sur les neuf heures, les Electeurs & les Ambassadeurs se rendirent à l'Hôtel de Ville. Ils avoient tous fait quitter le deuil à leur Cour & à leurs Equipages: il n'y eut que les Ambassadeurs de Bohême, qui ne le quittèrent point.

Un moment après que les Electeurs furent arrivés dans la Chambre ordinaire de l'Assemblée, ils passèrent dans d'autres Chambres, où ils se firent revêtir de leurs habits Electoraux. Ces habits sont très majestueux: ce sont de grandes robes fort amples & fort plissées, dont les manches sont aussi très longues; le tout est doublé & rebordé d'hermine: les Electeurs mettent par dessus le tout, une espèce de mantelet d'hermine. Ces habits sont presque les mêmes pour les Ecclesiastiques & les Séculiers; ils ne diffèrent, qu'en
ce que

FRANC-
FORT.

FRANC- ce que les habits des premiers sont d'écarlate,
FORT. & ceux des Séculiers de velours cramoisi. Leurs
bonnets sont de couleur de leurs habits, ils sont
aussi rebordés d'hermine.

Aussi-tôt que les Electeurs furent habillés, ils repassèrent dans la Salle de l'Assemblée, ils descendirent ensuite de l'Hôtel de Ville dans la Place, avec les Ambassadeurs des autres Electeurs. Ils y trouvèrent des chevaux superbement harnachés, sur lesquels ils montèrent, & se rendirent ainsi en Cavalcade à l'Eglise de *S. Barthélemi*. Les trois Electeurs marchaient les premiers sur une même ligne, la tête découverte; les quatre Ambassadeurs des Electeurs absens marchaient ensuite, selon le rang de leurs Maîtres. L'Evêque de *Neustadt*, à la tête du Chapitre, vint recevoir Leurs Alteſſes Electorales & les Ambassadeurs à la porte de l'Eglise; il les conduisit au Chœur, où ils se placèrent selon leur rang dans les Sièges des Chanoines, qui étoient garnis de velours galonné d'or. L'Electeur de *Trèves* étoit seul vis-à-vis l'Autel, à la place du Lutrin, où on lui avoit dressé un Prié-Dieu & un fauteuil, pareillement garnis de velours cramoisi.

Lorsque tout le monde fut placé, l'Evêque de *Neustadt* commença la Messe. A la première consécration, les Ambassadeurs des Electeurs Protestans passèrent dans la Chapelle du Conclave, qui tient au Chœur; après l'élévation, ils retournèrent à leurs places, où ils demeurèrent pendant le reste de l'Office; après lequel les Electeurs & les Ambassadeurs montèrent à l'Autel. L'Electeur de *Maince* étoit au milieu des deux
autres

autres Electeurs ; l'Electeur de Trèves étoit à FRAN-
 sa droite & l'Electeur Palatin à sa gauche. Les FORT.
 Ambassadeurs étoient dans la même ligne,
 selon leur rang , à la droite & la gauche des
 Electeurs. L'Electeur de Maience prit le Livre des
 Evangiles , sur lequel il tint la main droite éten-
 due ; les Electeurs présens & les Ambassadeurs
 des absens firent la même chose , & prêtèrent
 ainsi le serment accoutumé , par lequel ils pro-
 mettent de n'élire pour Empereur , que celui
 qu'ils croiront en conscience en être le plus
 capable. Après le serment , ils passèrent dans
 la Chapelle du Conclave , où ils demeurèrent
 enfermés près de trois heures. Au sortir de
 cette Chapelle , les Electeurs & Ambassadeurs
 rentrèrent dans l'Eglise , & se placèrent sur une
 Tribune élevée au-dessus de la Grille qui sé-
 pare le Chœur d'avec la Nef : elle étoit garnie
 d'écarlate & entourée de tapisserie ; on y avoit
 placé sept fauteuils de velours rouge garnis de
 galons & de crépines d'or. Les Electeurs & les
 Ambassadeurs s'étant assis , le Chancelier de
 Maience lut à haute voix l'Acte qui venoit d'être
 dressé dans le Conclave , par lequel on procla-
 moit Empereur , *Charles Roi des Romains &
 d'Espagne*. On entendoit alors par toute l'Eglise
 de grands cris de *Vive l'Empereur !* Au même
 instant , le Canon des remparts se fit entendre,
 & les Bourgeois & la Garnison firent trois salves
 de Mousqueterie.

Après la proclamation , les Electeurs & les
 Ambassadeurs descendirent de la Tribune , &
 vinrent reprendre leurs places dans le Chœur.
 L'Evêque de Neustadt entonna le *Te-Deum*,
 après

FRANC-
FORT.

après lequel on retourna à la Maison de Ville dans le même ordre qu'on en étoit sorti. Les Electeurs y quittèrent leurs habits de cérémonie, & s'en retournèrent chacun dans leurs Hôtels, où ils demeurèrent jusques au soir. Les Ambassadeurs firent la même chose. Le soir, ils soupèrent tous chez Mr. le Comte de *Windisgratz* premier Ambassadeur de *Bohème*, & par conséquent Ambassadeur du nouvel Empereur. Ce Ministre donna un festin magnifique, qu'il fit accompagner d'une très belle symphonie. Cette grande journée finit par le choix que le Collège Electoral fit du Prince *Charles de Neubourg*, pour porter au nouvel Empereur l'Acte de sa proclamation.

Toute cette solennité se passa sans le moindre desordre, malgré le concours étonnant de personnes que cette auguste Cérémonie avoit attirées de tous côtés. Il y eut seulement un petit différend entre le Prince de la *Tour-Taxis*, & le Comte de *Nassau-Weilbourg*. Le premier, quoique d'une Maison nouvelle en comparaison du Comte, voulut, à cause de sa qualité de Prince, prendre le pas sur le Comte; mais celui-ci décida le différend en un instant: il prit le Prince par le bras, & l'ayant poussé derrière lui, il lui dit: *Apprenez, Monsieur, que des Princes comme vous, marchent après des Comtes comme moi.* Le Prince, fort étonné du compliment, ne jugea pas à propos de pousser ses prétentions plus loin.

Je partis d'abord après la Cérémonie de l'Élection, pour aller à *Zell*. J'avois eu le malheur d'y perdre ma Mère, qui y étoit morte pendant mon séjour

séjour à *Francfort* : cette mort me fut très sen-^{FRANC-}
sible , & d'autant plus , que c'étoit le premier ^{FORT.}
sujet que j'eusse eu de ma vie d'être sérieuse-
ment affligé. Peut-être qu'aujourd'hui que je
suis familiarisé avec les disgrâces , une pareille
nouvelle ne me feroit pas autant d'impression
qu'elle m'en fit dans ce tems-là.

Je restai quelque tems à *Zell* , pour régler avec
mon Frère, différentes affaires qui regardoient
la succession de ma Mère. On m'écrivit alors ,
que la cérémonie du Couronnement de l'Empe-
reur étoit fixée au 22 Décembre. Je partis aussitôt
pour retourner à *Francfort*.

Je pris ma route par *Hanover* , dont j'ai déjà
eu l'honneur de vous parler. De *Hanover* je
passai par *CASSEL*. Cette Ville est le séjour ^{CASSEL.}
ordinaire du *Landgrave de Hesse*. La Rivière de
Fulde la sépare en deux quartiers. La Ville
neuve est assez bien bâtie , les maisons en sont
jolies , les rues sont fort droites & très spacieu-
ses. Le Palais du *Landgrave* est ancien ; il est
entouré de remparts , dont une partie du côté
de la Campagne forme une terrasse plantée
d'Orangers , que l'on a soin de couvrir en Hi-
ver d'une maison de planches. Mr. le *Land-*
grave d'aujourd'hui se nomme *Charles* : il est
né le 3 Août 1654. Il a eu sept Enfans , de
Marie-Amélie de Courlande.

1. Le Prince *Frédéric* , est né le 28 Août 1676.
Ce Prince est devenu Roi de Suède par son ma-
riage avec *Eleonore* Princesse de Suède , qui a
succédé à *Charles XII*. Il avoit épousé en pré-
mières noces *Louise-Dorothée-Sophie* , Fille uni-
que du Roi de Prusse. Il étoit alors *Stathalter*

Mem. Tome I.

M

de

CASSEL. de *Cleves*, & il avoit un Régiment d'Infanterie au service de S. M.

2. La Princesse *Sophie-Charlotte*, Duchesse Douairière de *Meckelbourg-Swerin*: cette Princesse demeure dans le *Meckelbourg*, d'où elle vient souvent à la Cour de son Père.

3. Le Prince *Guillaume*, qui est Lieutenant-Général des Hollandois, & Gouverneur de *Masricht*. Il a épousé *Wilhelmine de Saxe-Weitz*.

4. La Princesse *Marie-Louise*, Douairière du Prince de *Nassau-Frise*, noyé au Passage du *Moerdyck*.

5. Le Prince *Maximilien*, marié avec une Princesse de *Hesse-Darmstadt*.

6. Le Prince *George*, Officier-Général au service de Prusse, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noir.

7. *Wilhelmine-Charlotte*, morte il y a quelque tems. C'étoit une Princesse des plus accomplies.

Assez souvent ces Princes & Princeses se rassembloient à la Cour du Landgrave leur Père, & la rendoient alors une des plus brillantes de l'Allemagne, non seulement par leur magnificence, mais encore par les manières affables qu'ils avoient pour tout le monde, & sur-tout pour les Etrangers. Je quittai *Cassel* avec peine; mais comme le tems du Couronnement de l'Empereur s'avançoit; je ne pus m'y arrêter plus longtems.

En effet, je n'arrivai à *Francfort* que peu d'heures avant l'Empereur. Les Electeurs & les Ambassadeurs sortirent hors de la Ville & allèrent au-devant de S. M. I. Le Magistrat s'y trouva

trouva aussi avec le Bourguemestre. On com-^{FRANG-}
plimenta S. M. sous une Tente , que l'on avoit ^{FORT}
fait dresser hors la Ville. Les complimens finis,
S. M. remonta en carosse; les Electeurs & Am-
bassadeurs firent la même chose , & ils entrè-
rent dans la Ville au bruit du Canon , & des
acclamations du Peuple , qui crioit *Vive l'Em-
pereur Charles VI !* S. M. I. vint descendre à
l'Eglise de *S. Barthelemi*. L'Electeur *Palatin*,
qui n'avoit pu aller au-devant de l'Empereur
à cause qu'il étoit incommodé , se trouva à la
porte de l'Eglise pour le recevoir : l'Evêque de
Neustadt y étoit aussi , à la tête du Chapitre
Les Electeurs conduisirent S. M. à un Trône
qu'un lui avoit dressé à la droite de l'Autel. L'E-
lecteur *Palatin* marchoit devant , & les deux au-
tres Electeurs étoient aux deux côtés de l'Em-
pereur. Lorsqu'il fut sur son Trône, l'Evêque
entonna le *Te-Deum* & donna la Bénédiction.
L'Empereur fut ensuite conduit avec les mêmes
cérémonies dans son Palais, qui étoit meublé de
deuil. Les Electeurs & Ambassadeurs aiant ac-
compagné S. M. I. jusques dans son Cabinet, se
retirèrent chez eux. Le lendemain , & les jours
suivans, l'Empereur reçut la visite des Electeurs,
des Ambassadeurs & de Madame l'Electrice *Pa-
latine*; & il les visita aussi à son tour.

Enfin le 22 Décembre , jour désigné pour le
Couronnement, étant arrivé, toute la Bourgeoise
& la Garnison se mit sous les armes , depuis le
Palais Impérial jusques à l'Eglise. La marche
commença par les Valets de pied & les Pages
des Ambassadeurs , de l'Electeur *Palatin* & de
l'Empereur. Ils étoient suivis des Courtisans

M 2

de

FRANC-
FORT.

de Electeur & de l'Empereur, & des personnes de qualité qui étoient à la suite des Ambassadeurs. Après eux on vit paroître six Hérauts-d'Armes, dont l'un portoit l'Aigle simple, le second une double Croix, le troisième un Lion, & les trois autres des Aigles à deux têtes, le tout à la manière des Enseignes Romaines. Après les Hérauts, vinrent les Ambassadeurs, les Vicaires des Electeurs, & l'Electeur Palatin, portant les Ornemens de l'Empire. Immédiatement après parut l'Empereur, qui étoit sous un dais magnifique. Son habit étoit pareil à celui des Electeurs Séculiers, c'est-à-dire, une robe de velours cramoisi rebordée d'hermine: il avoit sur la tête une Couronne enrichie de diamans, s'étoit la Couronne de sa Maison: S. M. montoit un très beau cheval d'Espagne, dont l'équipage étoit d'une grande magnificence. Derrière l'Empereur marchaient les principaux Officiers de sa Maison, & le Capitaine des Gardes à la tête de sa Compagnie: les Gardes du corps de l'Electeur Palatin fermoient la marche.

L'Empereur étant arrivé à l'Eglise, les Electeurs de *Maience* & de *Trèves*, vêtus pontificalement, vinrent le recevoir à la porte, & le conduisirent dans le Chœur à son Prié-Dieu, vis à vis le grand Autel. Ce fut là que S. M. I. entendit la Messe; après laquelle on conduisit l'Empereur à la Maison de Ville, à peu près dans le même ordre qui s'étoit observé en venant à l'Eglise, avec cette différence, que l'Empereur étoit revêtu des Ornemens de l'Empire, qui consistent dans la Couronne, le Manteau & l'Epée de *Charlemagne*. S. M. étoit à pied, au milieu des deux Electeurs

Eccle-

Ecclesiastiques qui l'accompagnèrent , aussi-bien **FRAN-**
 que l'Electeur Palatin , les Vicaires & les Amba- **FORT**
 sadeurs des Electeurs absens , jusques dans la
 grande Salle de l'Hôtel de Ville , où on avoit pré-
 paré le Festin Impérial. L'Empereur se plaça à
 une des croisées qui donnent sur la grande Place,
 pour se faire voir au Peuple. Il y avoit tant de
 spectateurs , que non seulement la Place & tou-
 tes les fenêtres étoient remplies ; il y avoit même
 du monde jusques sur les toits.

Ce fut de cette fenêtre que S. M. J. vit les Offi-
 ciers de l'Empire faire leurs fonctions. Mr. le
 Comte de *Papenheim* Vicaire de l'Electeur de
 Saxe , comme Grand-Maréchal de l'Empire , fut
 le premier qui commença la Cérémonie. Il étoit
 monté sur un très beau cheval , qu'il poussa au
 galop dans un monceau d'avoine qui étoit dans
 un coin de la Place ; il en remplit une mesure
 d'argent ; il revint ensuite jusques au milieu de
 la Place , où il jeta & l'avoine & la mesure , qui
 fut abandonnée au peuple ; puis il remonta dans
 la Salle du Festin. L'Electeur Palatin parut après ,
 étant entouré de ses Gardes & précédé de la Cour ;
 il alla à cheval dans une Cuisine construite ex-
 près dans la grand' Place ! il y trouva un Bœuf
 entier à la broche , il en coupa un morceau , &
 l'ayant mis dans un plat d'or , il l'apporta sur la
 table de l'Empereur.

Le Comte de *Zinzendorff* , comme Vicaire de
 l'Electeur de *Hanover* , Trésorier de l'Empire ,
 parut ensuite : il monta à cheval , & étant ac-
 compagné de quelques Gardes de l'Empereur ,
 il fit le tour de la Place en jettant des Médailles
 d'or & d'argent : il les prenoit dans deux sacs

M 3

de



FRANC-
FORT.

de drap d'or qui tenoient à l'arçon de sa selle. Ces Médailles représentoient d'un côté le Globe de la Terre, environné de nuages, avec cette Devise Latine, *Constantia & Fortitudine*. On lisoit de l'autre côté, *Carolus, Hispaniarum, Hung. & Bohem. Rex, A. A. electus in Regem Roman. coronat. Francos. 22. Desemb. 1711.* Il y avoit au-dessus une Couronne Impériale, semblable à celle de *Charlemagne*.

Le Comte de *Dohna*, Ambassadeur du Roi comme Electeur de *Brandebourg*, fit la fonction de Grand-Chambellan de l'Empire, en l'absence de Mr. le Prince de *Hohenzollern*, Vicaire de l'Electeur, qui pour-lors se trouvoit incommodé. Le Comte, précédé de toute sa Livrée & accompagné de quelques Gardes de l'Empereur, fut à cheval vers le milieu de la Place, ou l'on avoit dressé une table, sur laquelle il y avoit un bassin & une aiguière de vermeil pleine d'eau, avec une serviette mouillée : le Comte prit l'un & l'autre il porta le tout dans la Salle du Festin, & il présenta à laver à l'Empereur.

Ensuite le Comte de *Kinsky*, Ambassadeur de S. M. I. comme Roi de *Bohème*, fit pour celui qu'il représentoit, la fonction de Grand-Echançon de l'Empire : il prit un gobelet d'or, & alla chercher du vin à une Fontaine qu'on avoit dressée au milieu de la Place ; cette Fontaine représentoit l'Aigle Impériale. Le Comte vint ensuite dans la Salle du Festin, & il présenta à boire à l'Empereur.

Ce fut ainsi que les Officiers de l'Empire s'acquittèrent de leurs fonctions. Après lesquelles l'Empereur se plaça seul à une table, qui étoit dressée

dressée sur une Estrade couverte d'un drap rouge : *FRANC-*
 il y avoit au dessus un dais de brocard d'or. *FORT.*
 Après que l'Empereur se fut assis, les Electeurs
 se placèrent aux tables qui leur étoient prépa-
 rées aux deux côtés de la Salle, sur des Estrades
 d'une marche moins élevées que celle de
 l'Empereur. Il y avoit au dessus de chaque table
 un dais de velours cramoisi enrichi d'or, avec un
 fauteuil de la même étoffe. Chaque table avoit
 à sa droite un magnifique buffet. Les trois Ele-
 ctors se placèrent seuls, chacun à sa table ; &
 les Ambassadeurs des absens restèrent debout pen-
 dant un peu de tems derrière les fauteils de leurs
 Maîtres : ils passèrent ensuite dans une autre Salle.
 Les jours suivans, les Electeurs dînèrent chez
 l'Empereur, & S. M. vint aussi dîner chez les
 Electeurs. Enfin, après que l'Empereur eut sa-
 tisfait à toutes les cérémonies qui s'observent
 aux Couronnemens, il partit de *Francfort* pour
 se rendre dans ses Etats héréditaires, où ses Su-
 jets l'attendoient avec impatience.

Lorsque j'étois sur le point de partir de *Franc-*
fort, je reçus la triste nouvelle de la mort du
 Margrave *Philippe* Frère du Roi. Comme j'étois
 fort attaché à ce Prince, je fus très sensible à la
 perte que je faisois. Mrs. les Ambassadeurs du
 Roi, pour éviter la dépense des équipages de
 deuil, tinrent cette mort cachée, & ils ne la
 notifèrent à S. M. I. que la veille de son départ.

Je partis de *Francfort*, presque en même tems
 que l'Empereur. Je passai par *Cassel*, *Hanover*,
 & *Dusseldorff*. Le séjour de cette Ville m'avoit
 paru assez agréable, pour m'engager à y retour-
 ner ; & d'ailleurs, c'étoit là que devoit m'être



adressé un Passeport que je faisois venir de France, afin de me rendre à *Paris*. Aussi tôt que je l'eus reçu, je pris ma route par *Minden*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler : de là, après avoir passé par *Bielefeld* petite Ville du Comté de *Ravensberg*, j'arrivai à *MUNSTER*.

MUNSTER. Cette Ville, autrefois Ville Impériale, est aujourd'hui le Siège d'un Evêque, Prince de l'Empire, & Seigneur de la Ville & de son Ressort. Elle est située en *Westphalie*, dans une grande Plaine, & sur une petite Rivière qui rend cette Place assez forte. Elle a été le berceau du fameux *Munster*, Chef des Anabaptistes. Ces Hérétiques devinrent si puissans, qu'ils entreprirent de se rendre maîtres de la Ville & de se choisir un Roi. Ce fut vers la fin du seizième Siècle, qu'enfin ils élurent pour Roi un Tailleur nommé *Jean de Leyde*, fameux pour les excès & les cruautés qu'il exerça. Mais le Ciel délivra la Ville d'un pareil fleau ; car enfin, après quelque résistance, on vint à bout de la réduire, & *Jean de Leyde* fut mis à mort par la main du Bourreau. Depuis, cette Ville s'est encore révoltée ; mais enfin l'Evêque la mit à la raison en 1661, & depuis ce tems elle a toujours été soumise à ses Souverains. Ce fut à *Munster* quel se tint la fameuse Assemblée de *Westphalie*, qui assura la fortune de beaucoup de Souverains, & la Religion des Peuples. La Paix qui y fut signée sert encore de base à tous les Traités qui se concluent aujourd'hui. Celui de *Munster* portoit en substance : Que *Maximilien* Duc de Bavière demeureroit en possession de l'Electorat des Comtes Palatins, que l'Empereur *Ferdinand II.* lui avoit donné : Que *Charles-Louis* Comte Palatin

DU BARON DE PÖLLNITZ. 177

Palatin rentreroit dans sa Principauté; & qu'il MUNSTER. seroit créé un huitième Elektorat pour lui & pour les siens: Que les Protestans auroient leurs Temples & le libre exercice de leur Religion, sur le pied où ils étoient en 1624; & qu'ils retiendroient les biens Ecclésiastiques dont ils jouissoient depuis le 1. Janvier de la même année: Que la Suède auroit la Poméranie Citérieure, une partie de l'Ultrérieure, l'Ile & la Principauté de Rugen, la Ville & le Port de Wismar, l'Archevêché de Brèmen, l'Evêché de Werden, à titre de Duché: Quel'Elekteur de Brandebourg auroit les Evêchés de Halberstadt, de Minden & de Cammin, avec la Poméranie Ultrérieure: Que la France auroit l'entière Souveraineté de Metz, Toul & Verdun, & de ce qui en dépend, celle de Pignerol & de Brissac, le Landgraviat de la Haute & Basse Alsace, &c.; Que les Confédérés rendroient les Villes qu'ils tenoient, qu'ils licentieroient leurs Troupes; & que pour le payement des Soldats Suédois, sept Cercles de l'Empire fourniroient cinq millions de Risdals. Telles furent les conditions de cette Paix, qui ne fut pas avantageuse à la Religion Catholique.

L'Evêque, qui étoit sur le Siège de Munster dans le tems que j'y passai, étoit de la Maison de Metternich: il étoit en même tems Evêque de Paderborn. Je ne m'arrêtai pas longtems dans cette Ville; je continuai ma route par Dusseldorff, où je trouvai toute la Cour de retour de Francfort. De là je partis pour *COLOGNE, où M. COLOGNE. Happe, qui étoit nommé par le Roi pour faire lever

M 5

les

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 137.



COLOGNE. les Contributions que le *Luxembourg* & autres Pays voisins étoient obligés de payer, me fit beaucoup d'accueil : il me logea chez lui, & me fit faire grand'chère.

Je restai quelque tems dans cette Ville, qui est très florissante, à cause de la facilité que les Négocians y trouvent pour leur Commerce. Il y a continuellement de gros Bateaux qui descendent le *Rhin* jusques en Hollande, & d'autres qui remontent ce Fleuve jusques à *Francfort*. La Ville est assez grande, mais toujours très sale & mal pavée. Les maisons y sont pour la plupart fort antiques, & par conséquent obscures & peu logeables. Cette Ville est gouvernée par un Sénat, quine dépend point de l'Electeur. Le pouvoir de ce Prince est très limité; il n'a d'autorité que pour ce qui regarde le Criminel : il peut cependant commander souverainement pendant trois jours, après lesquels, s'il reste à *Cologne*, il n'est plus regardé que comme un Seigneur particulier. Cela est cause que ce Prince se tient ordinairement à *Bonn*, d'où il se rend à *Cologne* les veilles des grandes Fêtes, pour y officier. La Ville, cependant, est obligée de rendre hommage à l'Electeur & de lui prêter serment de fidélité, à condition que ce Prince conservera les Privilèges dont elle jouit. L'Electeur ne peut guères manquer à remplir cette condition, quand même il le voudroit; car c'est la Ville qui entretient la Garnison, & qui est maîtresse de l'Arсенal.

On ne permet dans *Cologne*, que l'exercice de la Religion Catholique : les Protestans ne peuvent entrer ni dans le Sénat, ni dans aucun Emploi de Ville; ils vont au Prêché à

Mulheim,



DU BARON DE PÖLLNITZ. 179

Mulheim, petite Ville du Pays de *Berg*, qui ap. COLOGNE.
partient à l'Electeur Palatin.

Je n'eus point l'honneur de voir Mr. l'Electeur; les malheurs qu'il avoit essuyés dans les dernières Guerres, l'obligeoient pour-lors de demeurer en France. Ce Prince s'appelloit *Joseph-Clément de Bavière*. Il possédoit, avec l'Archevêché de *Cologne*, les Evêchés de *Hildesheim* & de *Liège*. Il est mort le 12 Novembre 1723, après avoir fait élire pour Coadjuteur de *Cologne* son Neveu le Duc *Clément de Bavière*, Evêque de *Münster* & de *Paderborn*.

Les Archevêques de *Cologne* sont Grands-Chanceliers de l'Empire en Italie, mais ils n'en font pas la fonction: la plupart des Princes d'Italie prétendent ne point relever de l'Empire, ou se disent eux-mêmes en être les Vicaires perpétuels; en cette qualité, ils font dans l'étendue de leur Jurisdiction, ce que l'Empereur pourroit faire. Ceci, cependant, ne s'entend que des affaires ordinaires: car dans les extraordinaires, ils sont obligés de se pourvoir à la Cour Impériale. Alors c'est l'Electeur de *Mainence*, qui, en qualité de Chancelier de l'Allemagne, en fait seul les fonctions; aussi a-t-il la garde des Archives & des Titres qui concernent l'Italie.

Les Electeurs de *Cologne* ont encore long-tems disputé à ceux de *Mainence* le droit de sacrer les Empereurs, quoique les derniers prétendent que cet honneur leur appartienat comme Primats d'Allemagne. Les différends entre ces Princes ont été réglés, & ils sont convenus que ce seroit celui des deux dans le Diocèse duquel le Couronnement se feroit, qui sacreroit l'Empereur; &
que



COLOGNE. que si le Couronnement se faisoit ailleurs que dans leur Diocèse, ou ceux de leurs Suffragans, alors ils se feroient alternativement. Cependant, depuis cet accommodement, l'Electeur de *Cologne* a sacré l'Empereur *Léopold* en 1658 à *Francfort*, Ville du Diocèse de *Maince*; mais ce fut du consentement de l'Electeur, & cela sans conséquence pour l'avenir.

J'ai remarqué, qu'à *Cologne* la plus grande partie des bâtimens publics sont, ou des Eglises, ou des Couvens. L'Eglise Métropolitaine seroit une des plus magnifiques de toute l'Allemagne, si elle étoit finie: on y voit des Tombeaux superbes, & entre autres celui des *Trois Rois*, qui vinrent adorer le Sauveur du Monde. On raconte que leurs Corps, après avoir été portés de *Constantinople* à *Milan*, sont enfin parvenus à *Cologne*. Tout le peuple a beaucoup de dévotion à ces Reliques.

Excepté les Eglises & les Monastères, on ne remarque point d'édifices publics, ni des maisons assez belles pour attirer l'admiration d'un Etranger. On voit encore la Maison où *Marie de Médicis* Reine de France a vu par sa mort la fin de ses malheurs. Elle s'étoit réfugiée à *Cologne*, pour éviter les persécutions du Cardinal de *Richelieu*: ce Cardinal, quoique redevable à cette Princesse de sa prodigieuse fortune, ne se contenta pas de l'avoir forcée de quitter le Royaume de France, il lui fit encore refuser les secours les plus nécessaires; jusques-là qu'on eut assez de peine à trouver un Boucher qui voulût fournir de la viande pour la table de cette infortunée Princesse. Elle mourut le 3. Juillet 1643.

Pen-

DU BARON DE PÖLLNITZ. 181

Pendant que je m'amusois à voir la Ville de **COLOGNE**. Cologne, je reçus de France le Passeport que j'avois fait demander pour aller à *Paris*. L'envie que j'avois de voir cette Ville tant renommée, me fit partir assez promptement pour m'y rendre. J'ai oublié de vous dire, que les dehors de *Cologne*, les remparts sur-tout, sont très agréables: il y a de magnifiques Allées d'Ormes, qui servent de promenades, & qui aboutissent à un Quai qui règne le long du *Rhin*. Ce Quai seroit fort beau, s'il n'étoit pas défiguré par une Demi-lune, que l'on a pratiquée pour couvrir la Porte du *Rhin*, & pour assurer le passage du Pont-volant.

En partant de *Cologne*, je descendis le *Rhin* & le *Vahal* jusques à *Dort*; & de là, j'allai jusques à **ANVERS** *, toujours par eau. Cette Vil- **ANVERS.** le est, selon moi, la plus belle des Pays-Bas. Elle fait partie du Brabant Autrichien, & est la Capitale du *Marquisat du S. Empire*. Elle est située dans une grande Plaine à la droite de l'*Escaut*, dans l'endroit où cette Rivière sépare le Duché de *Brabant* du Comté de *Flandre*. Elle contient nombre d'Eglises bâties d'un très bon goût, & quantité d'édifices publics très magnifiques. L'Eglise de *Notre-Dame*, qui est la Cathédrale, est un ouvrage qui n'a rien de semblable, si ce n'est en *Italie*. Sa longueur est de plus de cinq-cens pieds, sa largeur de deux-cens-quarante. Elle contient 66 Chapelles enrichies de colonnes de marbre toutes différentes, & ornées de belles peintures. La Tour qui sert de Clocher,

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 148.



ANVERS. Clocher, est très haute & d'une beauté achevée.

L'Eglise la plus magnifique après la Cathédrale, étoit celle des *Jésuites*, que le feu du Ciel a consumée en 1718, le 18 de Juillet. Le pavé étoit de marbre à compartimens. Il y avoit deux bas côtés, l'un dessus l'autre, qui étoient soutenus par cinquante-six colonnes de marbre, les quatre voûtes étoient fermées de trentenue grands tableaux à bordures dorées, & les murs qui étoient percés de quarante croisées, étoient revêtus de marbre. La grande voûte étoit d'une très belle sculpture, chargée d'un petit dôme très clair & très bien pratiqué. Pour le Maître-Autel, il auroit falu être bien connoisseur pour faire une description qui fit sentir la beauté de l'ouvrage: pour moi, tout ce que j'en puis dire, c'est que tout y étoit marbre, jaspe, porphyre, & or. Le Tableau représentoit l'Assomption de N. D. C'étoit un morceau achevé. La Chapelle de N. D. qui faisoit partie de la même Eglise, n'étoit pas moins riche que le reste du bâtiment: les côtés & la voûte étoient revêtus de marbre, avec six Statues d'albâtre. Outre cette Chapelle, il y en avoit encore cinquante autres, toutes de la dernière magnificence. Le Portail de l'Eglise, & la Maison des *Jésuites* qui y tenoit, répondoient à la beauté du bâtiment. Tout ce superbe édifice a été entièrement ruiné: ce que l'on regrette le plus, ce sont des Tableaux du fameux *Rubens*, dont cette Eglise étoit remplie. Cette perte est d'autant plus considérable, qu'elle est irréparable; car au reste, on se prépare à faire rebâtir une Eglise aussi magnifique que la première.

DU BARON DE PÖLLNITZ. 183

Il y a encore à *Anvers* plusieurs autres beaux ANVERS. édifices, dont je n'entreprends point la description: je dirai seulement deux mors de la Maison de Ville & de la Bourse. La première est située dans une grande Place entourée de belles maisons. Quoique ce bâtiment soit d'un goût tout à fait Gothique, c'est cependant un magnifique monument de la richesse de ceux qui l'ont fait bâtir. La Bourse mérite d'être considérée, par rapport aux Galleries qui environnent la Place où les Marchands s'assemblent, comme à *Amsterdam*, depuis midi jusques à une heure & demie.

La Citadelle, ou le Château d'*Anvers*, passoit autrefois pour une des plus fortes & des plus régulières Citadelles de l'Europe; mais les ouvrages que *Louis XIV* a fait faire dans les Pays-Bas, & sur toutes les frontières du Royaume, ont beaucoup diminué le prix des anciennes fortifications. Ce fut dans la Place du Château d'*Anvers*, que le Duc d'*Albe* qui l'avoit fait bâtir, se fit élever cette fameuse Statue de bronze, qui auroit été un monument éternel de sa cruauté & de son orgueil, si elle n'eût été renversée & mise en pièces par la peuple, aussi-tôt que ce Duc eut quitté les Pays-Bas par ordre du Roi *Philippe II.* son Maître. On dit que pendant que le Duc commandoit dans les Bays-Bas, il avoit fait passer plus de 18000 personnes par la main du Bourreau.

Après la Citadelle, je ne puis m'empêcher de vous parler du Port. Il est très beau & très commode. Il y a une Place fort vaste, dans laquelle avec l'aide d'une machine, on décharge facilement toutes les marchandises. Une chose qui est encore assez

ANVERS.

assez commode, & qui contribue à rendre cette Ville fort marchande, c'est qu'outre la Rivière, il y a encore huit grands Canaux par lesquels les Vaisseaux peuvent entrer dans la Ville. Cependant, malgré toutes ces commodités, le Commerce d'*Anvers*, quoique considérable, n'est pas aujourd'hui à beaucoup près aussi florissant, qu'il l'étoit avant les Guerres Civiles & les nouvelles Opinions en matière de Religion. Il est même étonnant que cette Ville ait pu se relever, après les maux qu'elle a eu à essuyer de la part même de son Souverain, dont les Troupes brûlèrent en 1576 plus de six-cens maisons dans *Anvers*; & tandis que ces malheureux habitans travailloient à retirer du milieu des flammes ce qu'ils avoient de plus précieux, les Espagnols vinrent fondre sur eux, & en tuèrent ou noyèrent près de dix-mille. Ce terrible Incendie ruina absolument *Anvers*: la Maison de Ville, & plusieurs Palais magnifiques, furent réduits en cendres; & les richesses immenses, qui y étoient renfermées, furent enlevées par des scélérats. Le pillage dura trois jours, pendant lesquels il commit toute sorte d'excès. Cependant cette Ville infortunée, qui paroissoit devoir rester ensevelie sous ses propres cendres, fut relevée quelque tems après par les Confédérés d'alors, qui en restèrent comme Souverains jusques en 1585, que le Prince de *Parme* la prit sur eux après un Siège qui dura près d'un an, & qui fut un des plus célèbres qu'on eût vu jusques alors, tant par rapport au peu de Troupes du Duc de *Parme* qui n'avoit en tout que douze-mille hommes, que par cette Digue fameuse par laquelle il ferma le Port
de

DU BARON DE PÖLLNITZ. 185

de la Ville, & par le Pont qu'il fit jetter sur ANVERS.
l'Escaut.

Depuis ce tems-là, *Anvers* est demeuré sous la domination de la Maison d'*Autriche*, jusques à la mort du Roi d'Espagne *Charles II.* Alors elle fut obligée de recevoir Garnison François au nom de *Philippe V.* que l'Electeur de *Bavière* Gouverneur des Pays-Bas reconnut pour Roi d'Espagne. La Bataille de *Ramelies* remit *Anvers* & une partie des Pays-Bas sous la puissance de de l'Empereur. Pendant la Guerre qui se faisoit pour la Monarchie d'Espagne, il se donna une Bataille dans le voisinage d'*Anvers*, près du Village d'*Ekeren*, pour laquelle les deux Partis chanterent le *Te-Deum*.

Je partis d'*Anvers*, pour suivre ma route vers *Paris*. Je passai par * *MALINES*. C'est une Ville *MALINES*.
le très belle; elle est le Siège d'un Archevêque, qui jouit d'un revenu considérable. L'Eglise Metropolitaine est dédiée à *S. Rambaut*. Cette Ville a un Grand-Conseil Royal, qui est comme le Parlement du Pays: il fut établi en 1473 par *Charles Duc de Bourgogne*. *Malines* est célèbre pour les belles Dentelles qui s'y font: elles surpassent en beauté & en bonté toutes celles qui se fabriquent dans les autres Villes des Pays-Bas.

De *Malines* je me rendis à † *BRUXELLES*, Capitale du Duché de *Brabant*. Cette Ville est située sur la petite Rivière de *Senne*, qui se rend dans l'*Escaut* par le Canal de *Vilvorde*: elle

Mem. Tom. I.

N

divi-

* Voyez le Tome III. des Lettres, page 122.

† Voyez le Tome III. des Lettres, page 100. & suiv.



BRUXEL-
LES.

divise la Ville basse par plusieurs Canaux, qui aboutissent tous à celui de *Vilvorde*, ce qui est d'une grande commodité pour le Commerce, qui est considérable. Il y a à *Bruxelles* plusieurs Manufactures. Celle de *Devos* pour les Tapisseries mérite d'être vue: cet habile Ouvrier a porté son Art à un point de perfection, qui ne laisse plus rien à desirer aux curieux. Le peuple de *Bruxelles* est plus poli que dans aucune autre Ville des Pays-Bas; la plupart des gens de qualité du Pays y viennent ordinairement passer l'Hiver, & il y a peu de Familles de considération qui n'y aient un Hôtel.

Le Palais Royal est fort grand: les appartemens en sont beaux, quoique très anciens. Ce Palais est fort élevé au-dessus de la Ville: il est situé sur une Colline, ce qui lui procure une vue magnifique & très diversifiée par les Jardins & le Parc qui joint le Palais. Il y a dans ce Parc plusieurs promenades très agréables, ornées de belles Grottes & de plusieurs Fontaines.

La Maison de Ville est encore un très beau bâtiment. Elle est située sur une Place entourée de magnifiques maisons, bâties après le bombardement que les François firent de *Bruxelles*, sous les ordres de Mr. le Maréchal de *Villeroi*. Ce Quartier fut en particulier très endommagé; mais au reste il en est devenu plus agréable; par les maisons magnifiques que l'on a substituées aux anciennes.

MONS.

Je quittai *Bruxelles* pour passer à MONS, Capitale du *Hainaut*. Cette Ville est située sur une Colline au bord de la petite Rivière de *Troville*. C'est une des plus fortées Places des Pays-Bas.

Louis



Louis XIV. l'assiégea en personne & la prit, en Mons. 1691 : elle fut rendue à l'Espagne par la Paix de *Ryswyck*; ensuite à la mort de *Charles II.* Roi d'Espagne, elle retourna, aussi-bien que tous les Pays-Bas au pouvoir de la France. Mais enfin après la Bataille de *Malplaquet*, elle fut soumise à la Maison d'Autriche. Il y a dans cette Ville une célèbre Abbaye de Religieuses: c'est une retraite très honorable pour des Filles de condition qui se trouvent sans parens, ou qui n'en veulent pas dépendre. Elles sont habillées le matin en Religieuses pour assister à l'Office, & l'après diné en Demoiselles: elles ne font aucun Vœu.

De Mons je me rendis à * VALENCIENNES. Cette VALEN- Ville fait partie du Hainaut, & elle est la pré- CIENNES: mière de la Flandre Française. On voit dans ses belles fortifications, la même magnificence qui a toujours été observée dans tous les ouvrages construits sous le Règne de *Louis XIV.* Ce Monarque assiégea Valenciennes en personne en 1677, & après l'avoir prise d'assaut, il y fit construire une forte Citadelle aux dépens des habitants. Cette Place avoit déjà été assiégée par les Maréchaux de *Turenne* & de *La Ferté*, l'an 1656: mais *Dom Jean d'Autriche* Gouverneur des Pays-Bas, accompagné du Prince de *Condé* qui pour lors portoit les armes contre son Roi, leur fit lever le Siège. Le Maréchal de *La Ferté* fut fait prisonnier dans cette expédition.

Le feu Electeur de *Cologne* demouroit à Valenciennes, lorsque j'y passai: les évènements de la Guerre l'avoient obligé de quitter ses États. Je

N 2

fus

* Voyez le Tome III. des Lettres, page 97.



VALENCI-
ENNES.

fus présenté à ce Prince par Mr. le Prince de *Tingri*. S. A. E. me fit un accueil des plus favorables : elle se souvint d'avoir connu mon Père ; & je vis bien , dans le cours de la conversation , que ce Prince auroit bien autant souhaité être dans la Ville de *Bonn*, que dans une Place de France.

CAM-
BRAY.

Je restai trois jours à *Valenciennes* après lesquels je partis pour me rendre à * CAMBRAY. Cette Ville est Capitale du *Cambresis*, & une des plus fortes Places de l'Europe. On lui donne une origine très ancienne : quelques Auteurs prétendent que *Camber* Roi des *Sicambres* en fut le Fondateur. Les Rois de France, l'ayant conquise, en furent maîtres très longtems. Après la mort de *Charles le Chauve*, elle fut pendant quelque tems un sujet de Guerre entre l'Empereur, le Roi de France & les Comtes de Flandre : ces derniers s'en emparèrent, & les Empereurs la déclarèrent ensuite Cité libre de l'Empire. *François I.* Roi de France lui accorda la Neutralité, mais l'Empereur *Charles-Quint* s'en rendit le maître. Depuis, pendant les révolutions des Bays-Bas, elle tomba sous la domination du Duc d'*Alençon* Frère de *Henri III.* Ce Duc la remit aux François, par un Traité qu'il conclut avec *Jean de Montluc*, que le Roi *Henri IV* fit ensuite Prince de *Cambray*. Les Espagnols peu de tems après surprirent cette Place & s'en rendirent maîtres ; elle leur demeura jusques en 1677, que *Louis XIV* la soumit à son obéissance. Elle est restée à la France, & cette Couronne en a augmenté considérablement les fortifications.

Cambray

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 92.

DU BARON DE PÖLLNITZ. 189

Cambray a titre d'Archevêché: il fut érigé en CAM-
1559 par le Pape *Paul II.* à la prière de *Philip-BRAY.*
pe II. Roi d'Espagne. On donna pour Suffra-
gans à cette Métropolitaine, les Evêchés d'*Arras,*
Tournay, *S. Omer* & *Namur*, anciennement Suf-
fragans de l'Eglise de *Reims.* L'Archevêque
prend le titre de *Duc de Cambray*, *Comte du*
Cambresis & *Prince du St. Empire.* Celui qui en
étoit Archevêque dans le tems que j'y passai, étoit
l'illustre Mr. de *Fenelon*, Prélat aussi recomman-
dable par sa piété, que par la délicatesse de sa
plume. L'Archevêque d'aujourd'hui est Fils-natur-
rel du feu Duc d'*Orléans* Régent; il étoit aupara-
vant Evêque & Duc de *Laon.* Ce Prélat ré-
pond parfaitement aux grandes espérances que
ses bonnes qualités avoient fait concevoir dès sa
plus tendre jeunesse. Il a succédé dans cette Di-
gnité au fameux Cardinal *Dubois*, Ministre de
France.

J'oubliois de vous dire, que la Ville de *Cam-*
bray est encore très célèbre par la fameuse Ligue
qui fut conclue entre le Pape, l'Empereur *Maxi-*
milien, *Louis XII* Roi de France, & *Ferdinand*
Roi d'arragon, contre la République de *Venise.*

De *Cambray*, je passai par *S. QUENTIN. S. QUEN-*
Cette Ville est Capitale du *Vermandois*: elle est *TIN.*
célèbre par la fameuse Bataille de *S. Quentin*
ou de *S. Laurent*, ainsi nommée parce qu'elle
fut donnée le 10. d'Août en 1557. La Trêve
aïant été rompue entre le Roi de France *Henri*
II. & *Philippe II.* Roi d'Espagne, *Philibert-Em-*
manuel Duc de Savoie, Gouverneur des Pays Bas, as-
siégea la Ville de *S. Quentin*, qui étoit dégarnie des
Troupes, & du reste en très mauvais état. L'Amiral



S. QUEN-
TIN.

de Coligny se jeta dedans avec quelques Troupes, ce qui donna le tems au Connétable de *Montmorency* de passer la *Somme* avec l'Armée Française qu'il commandoit, pour jeter dans la Ville quelque secours. Cela fut véritablement exécuté, mais avec tant de précipitation, qu'à peine y entra-t-il cinq-cens hommes. Le Connétable voyant venir les Espagnols, & d'ailleurs ses Troupes étant embarrassées d'équipages, voulut se retirer; mais le Duc profitant de son embarras, le surprit entre les Villages d'*Essigny* & de *Rizerolles*, & le chargea si brusquement, qu'il n'eut pas le tems de donner les ordres pour la Bataille. Le Connétable & son Fils furent faits prisonniers, avec un grand nombre de personnes de considération. Le nombre des morts surpassoit encore celui des prisonniers, on trouva parmi eux, *Jean de Bourbon* Duc d'*Anguien* Prince du Sang Royal, & plus de 600 Gentilshommes. Les Espagnols ne perdirent qu'environ cent hommes. *Philippe II.*, en reconnaissance de cette Victoire, fit le magnifique vœu qu'il a exécuté depuis, de bâtir le Monastère de *S. Laurent de l'Escorial*: ce qui fit dire à un Ambassadeur de France à qui on faisoit voir ce superbe édifice, qu'il falloit que *Philippe* eût eu grand peur, pour faire un vœu aussi considérable. Après la Bataille, *S. Quentin* se rendit aux Espagnols, qui l'ont gardé jusques à la Paix de *Cateau-Cambresis* en 1559.

COMPIEGNE.

De *S. Quentin* je me rendis à *COMPIEGNE*, Ville du Diocèse de *Soissons*. Elle est située au Couchant de l'*Oyse* & de l'*Aisne*. Cette Ville a été cause de la prise de la fameuse *Pucelle d'Orleans*. Cet

te

DU BARON DE PÖLLNITZ. 191

re illustre Guerrière voulant secourir *Compiègne*, COMPIÈ-
que les Anglois avoient dessein d'assiéger, eut GNE.
le malheur de tomber entre leurs mains: ils la
conduisirent à *Rouen*, où ils la firent bruler com-
me Sorcière. Ce fut dans le Château de *Com-
piègne* que le Cardinal de *Richelieu* tint prison-
nière pendant quelque tems la Reine *Marie de
Médicis*: mais cette Princesse trouva le moyen de
s'en sauver & de se retirer en Flandre. J'ai eu
l'honneur de vous dire ci-dessus, que cette Reine
infortunée étoit morte à *Cologne*.

Ce même Château a aussi servi de demeure pen-
dant quelque tems à l'Electeur de *Bavière*, lors-
que les armes victorieuses de l'Empereur privo-
ient ce Prince de ses Etats. S. A. E. y tenoit une
Cour fort brillante, qui ne se ressentoit nulle-
ment de sa disgrâce. Il y a auprès de *Compiègne*
une Forêt assez étendue, qui rend les environs de
cette Ville très agréables. Cette Forêt est entre-
coupée par de belles Routes, qui la rendent très
commode pour la Chasse.

De *Compiègne* à *Paris* il n'y a point de Place
considérable que *SEN LIS*, qui n'est, après tout, *SEN LIS*,
que par son Evêché: car excepté sa situation, qui
est assez agréable à cause du voisinage de la bel-
le Forêt de *Chantilly*, *Senlis* est fort peu de cho-
se. On voit près de cette Ville l'Abbaye de N. D.
de la *Victoire*, que *Philippe-Auguste* fit bâtir en
reconnoissance de la Bataille de *Bouvines*, qu'il
gagna en personne contre l'Empereur *Othon IV.*
& les Confédérés, le dimanche 27 Juillet 1215.
Le même jour, son Fils gagna une autre Batail-
le en Anjou contre les Anglois. On prétend que
les deux Couriers qui portoient la nouvelle



SEN LIS. du gain de la Bataille d'une Armée à l'autre, se rencontrèrent à l'endroit où est aujourd'hui l'Eglise de cette Abbaye.

Entre *Senlis* & *Paris*, on voit la petite Ville de **S. DENYS**, *S. Denys*, célèbre par la magnifique Abbaye, qui lui donne son nom. C'est dans cette Eglise que sont les Tombeaux des Rois & Fils de France; On y voit des Mausolées d'un riche travail Il y a aussi un Trésor, qui renferme quantité de Pièces très curieuses. L'Abbaye de *S. Denys* a aussi donné son nom à la grande Plaine dans laquelle elle est située. Ce fut dans cette Plaine que se donna la fameuse Bataille entre les Catholiques & les Huguenots, sous le Règne de *Charles IX.* Le Connétable de *Montmorency* âgé de 83 ans, qui commandoit les Catholiques, y fut blessé, & remporta la Victoire contre les Hérétiques.

En sortant de *S. Denys*, j'eus enfin le plaisir de voir ce que je souhaitois passionnément depuis longtems, je veux dire la fameuse Ville de **PARIS.** Ce fut au commencement de 1712, que j'y arrivai. Je ne fais point difficulté de l'appeler la première Ville du Monde, comme elle est la Capitale du premier Royaume de la Chrétienté. L'étendue de son enceinte, la beauté de ses bâtimens, la multitude de ses habitans, l'abord continuel & le séjour qu'y font les Etrangers, la variété & l'abondance de toutes sortes de commodités, la rendent la plus belle Ville de l'Univers, & la font regarder avec raison comme l'ornement, l'ame & la force de l'Empire François.

Je
* Voyez le Tome II. des Lettres, pag. 390. jusqu'à la p. 112. du Tome III.

Je ne voulus cependant point m'arrêter d'abord ^{VERSAIL-}
dans cette Ville ; j'avois trop envie de voir le ^{LES.}
fameux Château de VERSAILLES, si renommé
dans toutes les Cours étrangères.

Je m'étois fait une si grande idée de ce Châ-
teau, & j'étois si persuadé que tout y devoit
être d'or & d'azur, qu'au premier coup d'œil je
ne fus pas frappé de sa beauté. L'entrée de
Versailles en arrivant de *Paris*, ne lui est point
avantageuse, quoiqu'on y arrive par une Aven-
ue des plus magnifiques ; mais lorsqu'on est
arrivé au Château, & qu'on se tourne vers cette
grande Avenue, les deux superbes Ecuries au
milieu desquelles elle se trouve, forment un
spectacle qui donne une grande idée du Maître
de ces somptueux édifices. La face du Château
qui donne sur les Jardins, est la plus belle : c'est
de ce côté là qu'est la superbe Gallerie qui fait
l'admiration de tous les Etrangers. Ce qui m'a
causé le plus d'étonnement à *Versailles*, ce sont
les dedans du Château : car à les bien exami-
ner, on peut dire que ce sont plusieurs Châ-
teaux joints ensemble. La Famille Royale,
qui étoit encore assez nombreuse dans cette an-
née, y étoit logée fort à son aise : chacun avoit
une Salle des Gardes, une Antichambre, une
Chambre, une Chambre de lit, un grand Cabi-
net, & des Garderobes. Les principaux Offi-
ciers & les Dames des Princesses y étoient aussi
commodément logés. La plupart des Seigneurs
de la Cour y avoient des logemens, assez resser-
rés à la vérité, mais cependant très commo-
des. Enfin, on m'a assuré quand *Louis XIV.*
étoit à *Versailles*, il couchoit toutes les nuits

N 5

environ

VERSAIL-
LES.

environ vingt-mille personnes , tant dans le corps du Château , que dans le Grand-Commun & autres bâtimens faisant tous partie du Château. Les Apartemens & autres logemens étoient si bien distribués , que tout ce grand monde ne s'embarassoit point.

Les plus belles pièces des dedans du Château sont la Galerie , & les Salons qui l'accompagnent. Les murs sont revêtus de marbre. On voit par-tout briller les ouvrages des plus grands Maitres , en or , en bronze ; & le tout entremêlé de glaces magnifiques. J'ai entendu dire qu'avant la Guerre pour la Monarchie d'Espagne , toutes les tables , les girandoles & les guéridons , qui sont aujourd'hui de marbre & de bois doré , étoient d'argent massif. Le Roi les fit convertir en monnoie , pour subvenir aux fraix immenses des Guerres qu'il avoit à soutenir. Le plafond de la Galerie représente en différens Tableaux les actions principales de la vie de *Louis le Grand* : il est encore orné de cartouches & de dorures , dans lesquels on remarque autant de richesses que de goût.

La Chapelle répond parfaitement à la magnificence des dedans du Château. Les Critiques trouvent qu'elle a trop d'élévation pour sa grandeur. Sans beaucoup me connoître en Architecture , & peut-être en est-ce ici une preuve , je serois volontiers de leur avis. En effet , il faut être placé à la Tribune d'où le Roi entend la Messe , pour être à la juste portée de voir les superbes peintures dont le plafond est enrichi. On ne peut rien voir de plus beau , ni de meilleur goût. Le Tableau principal représente Dieu le Père

Père dans toute la gloire , aussi parfaitement VERSAIL-
que la foiblesse de l'Homme peut le concevoir. LES.

Je ne me suis jamais lassé d'admirer ce mor-
ceau de Peinture , & je l'ai toujours vu avec un
nouveau plaisir. Ce plafond est soutenu par de
magnifiques colonnes d'une pierre blanche, aussi
belle que le marbre ; elles forment une Galle-
rie , qui règne autour de la Chapelle , toujours
à la hauteur de la Tribune du Roi ; les balu-
strades sont de cuivre jaune & de marbre.
Quand on regarde de la Tribune en-bas , on
trouve la Chapelle un peu trop profonde , & le
grand Autel pas assez élevé. Vis à vis la Tri-
bune du Roi , & précisément au dessus du grand
Autel , on voit une Orgue de très bon goût : c'est
là que la Musique du Roi se place. Elle est très
bien composée , & les connoisseurs admirent
toujours le premier coup d'archet , qui se donne
à l'instant que le Roi entre dans la Chapelle
pour y entendre la Messe.

Je vous avoue , Madame , que c'étoit pour
moi un spectacle des plus riches ; que d'y voir
entrer *Louis XIV.* Ce Prince y paroissoit dans
toute sa grandeur , entouré des Cardinaux & des
Seigneurs de sa Cour. Les Gardes du corps &
les Cent-Suisses occupoient la Galerie & le bas
de la Chapelle , & les Tambours & Fifres Suis-
ses s'y faisoient entendre jusques à ce que S. M.
se fût placé. Les jours de Communion , ou de
Sermon , le Roi descendoit dans la Chapelle : le
pavé , qui est d'un marbre très beau , étoit alors
entièrement couvert de magnifiques tapis. Lors-
que le Roi communioit , il y avoit un Prié-Dieu
pour lui , vis à vis le grand Autel ; alors les

Cent.

VERSAIL-
LES.

Cent-Suisses étoient rangés en deux files, & les Courtisans entouroient Sa Majesté. Au Sermon, le fauteuil du Roi étoit vis à vis la Chaire du Prédicateur; les Princes & Princesses de la Maison Royale & du Sang étoient assis sur des plians des deux côtes du Roi, sur la même ligne. Les Princes & Princesses assistoient assez rarement à la Messe du Roi, & lorsqu'ils s'y trouvoient, ils étoient à genoux, & appuyés sur la même balustrade que le Roi, mais entièrement éloignés de son drapeau de pied.

Les Jardins de *Versailles* peuvent être regardés comme une des merveilles de nos jours. Je ne crois pas que les Jardins tant vantés de la superbe *Sémiramis* aient été plus beaux que ceux-ci. En effet, à bien considérer les Statues, les Vases, les Jets-d'eau de marbre & de bronze, il semble d'abord que l'on se soit appliqué à renfermer dans ces lieux enchantés tout ce que la Grèce & Rome même, tant ancienne que moderne, a fourni de plus admirable. C'est le fameux *Le Nautre* qui a donné les Desseins de ces Jardins. Au bout de la grande Allée qui fait face au Château, on voit un grand Canal très étendu: il forme une Croix à une certaine distance, dont un côté conduit à la *Ménagerie*, & l'autre à *Trianon*. La *Ménagerie* est une maison assez petite, qui ne contient que peu de chambres, d'où le Roi peut voir toutes sortes d'Animaux des plus rares qu'on a soin d'y entretenir. Pour *Trianon* & ses Jardins, il ne paroît pas d'abord que ce soit un Homme qui ait conduit cet ouvrage; tout y est enchantement, & qui-conque seroit un peu coiffé des admirables Histoires

stoires des fées , ne balanceroit pas à regarder VERSAIL-
LES.
ce magnifique bâtiment comme le chef-d'œuvre de ces habiles Ouvrières. Tout l'édifice paroît à l'extérieur , fort petit ; mais lorsqu'on examine les dedans , on trouve des logemens aussi spacieux que commodes. Les dehors de ce Palais sont en partie cachés par des Bosquets magnifiques ; ce qui en paroît , est revêtu de marbre blanc , orné d'un Ordre de pilastres de marbre rouge , entre lesquels les croisées forment des arcades. *Louis XIV.* se retiroit assez souvent dans cette charmante solitude , pour y être à l'abri de l'importunité de la Cour ; il n'y avoit que des personnes nommées par S. M. qui pussent s'y trouver.

A une petite lieue de *Versailles* , on voit *Marly* , autre Maison Royale , & celle de toutes dont les Jardins sont les plus agréables , sans cependant contenir à beaucoup près autant de richesses que ceux de *Versailles*. La grande Cascade , qui est toute de marbre de différentes couleurs , forme un aspect superbe. Lorsqu'on est au haut de cette Cascade , & que l'on se tourne du côté de la Maison , on découvre tous les Jardins , avec une Campagne , a travers laquelle on voit serpenter la Rivière de *Seine* , qui présente d'un côté le Château de *S. Germain en Laie* , & de l'autre le Château de *Maisons* qui appartient au Président de ce nom ; ce qui forme un point de vue admirable. *Louis XIV.* se plaisoit à *Marly* : il s'y dépouilloit volontiers d'une partie de sa grandeur , & il faisoit l'honneur à bien des Dames de qualité de les faire manger avec lui. Voilà , Madame,

un

VERSAIL-
LES,

un léger crayon du fameux Château de *Versailles*, & de ses environs. Je n'ai point cru qu'il fût à propos de détailler ici scrupuleusement les beautés que l'on découvre à chaque pas que l'on fait dans ce magnifique Palais : vous en avez sans doute lu la description assez exacte qui en a été faite dans des Livres imprimés à ce sujet. Je vais à présent vous dire deux mots des Princesses & Princesses de la Famille Royale.

Je ne vous parlerai point de l'auguste Chef de cette illustre Famille ; il faudroit une plume plus formée que la mienne pour traiter avec la dignité qui convient, un sujet si relevé. Tout ce que j'aurai l'honneur de vous dire de *Louis XIV*, c'est que si la bonne mine eût dû décider de la Couronne de France, ce grand Prince y eût eu de ce côté autant de part que du côté de sa naissance. Il étoit déjà avancé en âge, lorsque j'eus l'honneur de le voir en 1712 ; & il avoit cependant encore plus grand air qu'aucun homme de son Royaume.

Mr. le Duc de *Bourgogne*, devenu Dauphin de France après la mort de son Père Eils de *Louis XIV*, que la petite vérole avoit enlevé en peu de jours dans son Château de *Mendon* l'année d'au paravant, étoit le premier Prince du Royaume après le Roi. Ses grandes qualités faisoient espérer un Règne très heureux : devot, sans rien négliger de ses devoirs de Prince, il savoit allier le recueillement du Cloître avec le tracas de la Cour ; & toujours appliqué à la grande affaire de son Salut, il croyoit cependant, & avec raison, que l'application aux affaires de l'Etat devoit entrer dans ses exercices de piété. Il

avoit

DU BARON DE PÖLLNITZ. 199

avoir épousé une Princesse, qui par ses grandes ^{VERSAIL-} qualités auroit fait le bonheur des François, si ^{LES.} une mort prématurée ne l'eût enlevée à la fleur de son âge. Elle s'appelloit *Marie Adélaïde de Savoie*. Je puis vous assurer, Madame, que je n'ai jamais vu de port plus noble & plus majestueux, que celui de cette Princesse. Plusieurs Dames qui avoient l'honneur de la voir dans le particulier, m'ont assuré qu'on ne pouvoit avoir plus d'esprit ni plus d'enjouement. Sa grande jeunesse lui faisoit rechercher les plaisirs; mais cependant, sans jamais perdre ses devoirs de vûe. Elle avoit pour le Roi un respect & des attentions extraordinaires. Tous les soirs elle se rendoit chez Madame de *Maintenon*, aux heures que le Roi y étoit, & après la tenue du Conseil, elle employoit tout ce que l'enjouement de son esprit pouvoit imaginer, pour l'amuser. Cette Princesse avoit aussi des attentions particulières pour le Dauphin son Epoux; & comme ce Prince ne manquoit jamais ni Messé, ni Vêpres, ni Salut, Madame la Dauphine l'y accompagnoit toujours, & ne faisoit point difficulté de faire céder ses plaisirs à son devoir.

Peu après mon arrivée à la Cour de France, ces deux illustres Epoux moururent à peu de jours l'un de l'autre. Ce fut Madame la *Dauphine* qui la première paya le tribut à la Nature. Cette Princesse tomba malade à *Versailles*; bientôt le Pourpre se déclara, & enfin sa maladie paroissant désespérée, on lui fit annoncer qu'il falloit se préparer à la mort. Elle eut bien de la peine à s'y résoudre; on ne renonce pas volontiers à une vie délicieuse, soutenue par l'espé-



VERSAIL-
LES.

l'espérance de posséder bientôt une des premières Couronnes du Monde. Cette Princesse mourut presque entre les bras de Madame la Duchesse d'Orléans, qui ne la quitta point pendant toute sa maladie. Madame la Dauphine avoit demandé que cette Princesse demeurât auprès d'elle.

Le Roi fut sensiblement touché de cette mort; il partit l'instant d'après pour *Marly*, où Mr. le Dauphin le suivit. Ce Prince, connoissant le prix de l'Epouse qu'il venoit de perdre, s'abandonna à sa douleur; il tomba malade, presque aussi-tôt qu'il fut arrivé à *Marly*, de la même maladie dont la Princesse son Epouse venoit de mourir. Il reçut l'arrêt de sa mort avec une fermeté vraiment Chrétienne; & dans le fort de sa maladie, on lui entendoit assez souvent faire cette prière: *Mon Dieu, sauvez le Roi & l'Etat!* La veille de sa mort, sur le soir, il eut une extrême envie d'entendre la Messe: on eut bien de la peine à lui faire entendre que les règles de l'Eglise ne permettoient pas de dire la Messe à l'heure qu'il étoit. Comme il ne cessoit de la demander, aussi-tôt que l'on eut entendu minuit sonner, on dit la Messe dans sa chambre sur un Autel que l'on avoit dressé au pied de son lit. Depuis le moment de l'élévation, Mr. le Dauphin fut fort tranquille, il ne cessa de prier Dieu; jusques à ce qu'enfin ses forces diminuant de plus en plus, il mourut. Cette mort arriva le 18 de Février 1712, six jours après celle de Madame la Dauphine.

Le Roi eut besoin de tout son courage, pour soutenir tant de malheurs coup sur coup. La
Famille

Famille Royale étoit dans la dernière consterna-
 tion. On voulut persuader au Roi de s'éloigner ^{VERSAIL-}
 pour quelque tems, afin de changer d'air; mais ^{LES.}
 il répondit avec fermeté, qu'il étoit par-tout
 entre les mains de Dieu, & qu'ainsi il vouloit
 demeurer où il étoit. Bientôt après, ce grand
 Prince eut encore un nouveau sujet de douleur,
 dans la nouvelle qu'il reçut de la mort de Mr.
 le Duc de *Bretagne*, déclaré Dauphin depuis
 la mort de son Père. Ce jeune Prince mourut
 à *Versailles* le 8 Mars 1712, âgé de cinq ans.
 Il n'y eut jamais de spectacle plus triste, que
 celui d'une Pompe funèbre que l'on vit cette
 année servir en même tems au Père, à la Mère,
 & au Fils.

Il ne restoit de cette auguste Tige que Mr. le
 Duc d'*Anjou*, aujourd'hui *Louis XV.* La santé
 languissante de ce Prince, encore enfant, faisoit
 appréhender qu'on ne le perdit bientôt: il fut
 alors malade au point, que les Médecins desespé-
 rèrent de sa guérison. Cependant, il reprit in-
 sensiblement ses forces, & les François voyent
 aujourd'hui le jeune Monarque jouir d'une
 santé plus vigoureuse, que la délicatesse de son
 enfance ne permettoit d'espérer. Je crois qu'ils
 en sont redevables aux grands soins que Ma-
 dame la Duchesse de *Vandatour* a pris de ce
 jeune Prince. Cette Dame avoit été chargée de
 son éducation, & elle s'en acquittoit avec tout
 le zèle d'une personne qui connoissoit le prix
 du précieux dépôt qui lui étoit confié.

Le plus près du Trône après ce jeune Prince,
 étoit Mr. le Duc de *Berry*, Frère de Mr. le Duc
 de *Bourgogne*. Ce Prince étoit beau de visage,

Mem. Tome I.

O

& un

VERSAIL-
LES.

& un peu gros pour son âge: il faisoit sa principale occupation de la Chasse, au retour de laquelle il venoit jouer chez Madame la Duchesse de Berry son Epouse. Cette Princeesse tenoit les Apartemens, depuis la mort de Madame la Duchesse de Bourgogne.

Le dernier Prince de la Maison Royale étoit Mr. le Duc d'Orléans, depuis Régent du Royaume. J'aurai occasion de vous parler de ce Prince, lorsqu'à la mort de *Louis le Grand*, il s'agira du Gouvernement du Royaume, pendant la Minorité du jeune Monarque.

Les premiers de la Cour après les Princes de la Maison Royale, étoient les Princes du Sang. Le premier étoit Mr. le Duc de Chartres, aujourd'hui Duc d'Orléans par la mort de son Père, Régent de France pendant la Minorité de *Louis XV.*

Mr. le Duc de Bourbon, les Comtes de Charolois & de Clermont, composoient la Branche de Condé. Le premier de ces Princes, que l'on nomme simplement Mr. le Duc, avoit le port haut, la taille très droite & extrêmement dégagée. Il a eu le malheur de perdre un oeil à la Chasse: du menu plomb qui écarta d'un coup de fusil que Mr. le Duc de Berry tiroit sur du gibier, a été cause de cet accident.

Les deux autres Princes étoient bien faits, & très beaux. Comme ils étoient encore très jeunes, ils étoient, aussi-bien que Mr. le Duc de Chartres, entre les mains de leurs Gouverneurs.

Mr. le Prince de Conty, Fils de celui qui avoit été élu Roi de Pologne, étoit le seul Prince de la seconde Branche de Bourbon.

Voilà

Voilà, Madame, quels étoient les Princes qui VERSAILLES
composoient alors la Cour de France. Je vais LES.

avoir l'honneur à présent de vous parler des Princesses, selon leur rang. Je les distingue, comme les Princes, par les qualités de Princesses de la Maison Royale, & de Princesses du Sang.

La première Princesse de la Maison Royale étoit Madame la *Dauphine*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Après Madame la *Dauphine*, c'étoit Madame la Duchesse de *Berry* qui avoit le premier rang. Cette Princesse étoit Fille de Mr. le Duc d'*Orléans*, depuis Régent. Elle tenoit beaucoup de son Père, pour l'esprit; & sans un peu trop d'embonpoint, elle auroit été une des plus aimables Princesses de toute la Cour. J'aurai l'occasion de vous faire connoître le caractère de cette Princesse.

Madame, seconde Femme de *Philippe d'Orléans* Frère de *Louis XIV.*, étoit la troisième Princesse de la Cour, du vivant de Madame la *Dauphine*. Cette Princesse s'appelloit *Elizabeth-Charlotte de Bavière*: elle étoit Fille de l'Electeur *Charles-Louis*, & de *Charlotte de Hesse*, & la dernière de cette illustre Branche de la Maison *Palatine*. L'affiduité avec laquelle j'ai toujours fait ma cour à cette Princesse, à qui d'ailleurs j'étois bien recommandé par Madame l'Electrice de *Hanover* Mère du Roi d'Angleterre, me met en état de vous rapporter quelques particularités qui vous en donneront une juste idée.

Cette Princesse étoit très affable, accordant cependant assez difficilement sa protection. Elle

VERSAIL-
LES.

parloit beaucoup, & parloit bien : elle aimoit sur-tout à parler sa Langue naturelle, que près de cinquante années de séjour en France n'ont pu lui faire oublier ; ce qui étoit cause qu'elle étoit charmée de voir des Seigneurs de la Nation, & d'entretenir commerce de Lettres avec eux. Elle étoit très exacte à écrire à Madame l'Electrice de *Hanover*, & à plusieurs autres personnes en Allemagne. Ce n'étoit point de petites Lettres qu'elle écrivoit ordinairement, elle remplissoit fort bien vingt à trente feuille de papier. J'en ai vu plusieurs qui auroient mérité d'être rendues publiques ; je n'ai rien vu de mieux écrit en Allemand. Aussi cette Princesse ne faisoit-elle qu'écrire du matin au soir. D'abord après son lever, qui étoit toujours vers les dix heures, elle se mettoit à sa Toilette ; de là elle passoit dans son Cabinet, où après avoir passé quelque tems en prières, elle se mettoit à écrire jusques à l'heure de sa Messe. Après la Messe, elle écrivoit encore jusques au dîner, qui ne duroit pas longtems. Madame retournoit ensuite écrire, & continuoit ainsi jusques à dix heures du soir. Vers les neuf heures du soir, on entroit dans son Cabinet : on trouvoit cette Princesse assise à une grande table & entourée de papiers ; il y avoit une table d'Homme auprès de la sienne, où jouoient ordinairement Madame la Maréchale de *Clérembault*, & d'autres Dames de la Maison de cette Princesse. De tems en tems, Madame regardoit jouer, quelquefois même elle conseilloit en écrivant ; d'autres fois elle entretenoit ceux qui lui faisoient la cour. J'ai vu une fois cette Princesse s'endormir, & un instant après se

se réveiller en sursaut , & continuer d'écrire. VERSAIL-
Voilà, Madame, quelle étoit la vie ordinaire LES.
de *Madame*, lorsqu'elle étoit à *Versailles*. Quel-
quefois cependant elle suivoit le Roi à la Chasse,
habillée en Amazone, ou bien elle alloit à
l'Opéra. Cette Princesse aimoit beaucoup les
Spectacles ; & après la mort de *Louis XIV*, la
Cour étant venu demeurer à *Paris*, elle faisoit
jouer souvent les Comédiens François & Italiens
sur le Théâtre du Palais Royal.

Pour ce qui étoit du rang, jamais Princesse ne
l'a mieux soutenu que *Madame*. Elle étoit de
la dernière exactitude à se faire rendre ce qui
lui étoit dû. De son côté, elle rendoit à cha-
cun les honneurs qui leur appartenotent. Je l'ai
entendu une fois parler bien vivement à ce sujet
à Madame la Duchesse de *Berry*, & assurément il
n'y avoit que *Madame* qui pût le prendre sur ce
ton avec cette Princesse. C'étoit pendant la Mi-
norité de *Louis XV*. Madame la Duchesse de *Berry*
vint sur le soir chez *Madame*, en écharpe.
Après qu'elle y eut été une demi-heure, elle
demanda à Madame de *Mouchy* quelle heure il
étoit. *Madame* demanda à Madame la Du-
chesse de *Berry*, ce qu'elle disoit à Madame de
Mouchy. Cette Princesse lui répondit, que vou-
lant aller aux Tuileries, elle demandoit quelle
heure il étoit. *Comment aux Tuileries ?* dit Ma-
dame ; *vous' allez donc vous promener aux flam-
beaux ?* Effectivement, il étoit presque noir. *Non*
Madame, dit Madame la Duchesse de *Berry*, *je*
vais chez le Roi. Chez le Roi ! repliqua Madame :
de grace, permettez-moi de vous en témoigner ma
surprise. Chez le Roi, Madame, habillée comme

VERSAIL-
LES.

vous êtes ! Je crois que vous savez trop ce que vous lui devez. N'en faites rien , Madame, je vous en prie ; rendez au Roi les respects que vous lui devez, & alors vous serez en droit de vous faire rendre d'un chacun ceux qui vous sont dus.

Madame la Duchesse de Berry, à qui ce discours ne plaisoit point, voulut y repliquer : mais Madame l'interrompit & lui dit : Non, Madame, rien ne peut vous en excuser : vous pouvez bien vous habiller le peu souvent que vous allez chez le Roi, puisque je m'habille tous les jours, moi qui suis votre Grand-mère. Dites naturellement que c'est la paresse qui vous empêche de vous habiller ; ce qui ne convient ni à votre âge, ni à votre rang. Une Princesse doit être vêtue en Princesse, & une Soubrette en Soubrette. Me, la Duchesse de Berry, peu accoutumée à recevoir des mercuriales, fut extrêmement choquée de ce discours. Elle fit alors, ce qu'elle avoit coutume de faire lorsqu'elle entendoit quelque chose qui lui déplaisoit, & que les bienfaisances ne lui permettoient pas de relever avec une certaine hauteur : elle se leva, fit une profonde révérence & sortit. Madame se remit à écrire, sans discontinuer de parler sur ce même sujet, & toujours avec émotion. Elle dit, en regardant tous ceux qui étoient présens : Mais ai-je tort de parler ainsi à Madame de Berry ? Qu'en dites-vous ? Vous jugez bien, Madame, que tout le monde garda un profond silence ; & comme elle continuoit à parler toujours sur le même ton, ce qui embarrassoit fort tous ceux qui étoient dans le Cabinet, Madame la Princesse de Conty entra ; ce qui fit changer la conversation.

Depuis

Depuis la mort de *Louis XIV*, *Madame* avoit *VERSAILLES*.
 suivi la Cour à *Paris* : elle y demouroit en Hiver, & elle passoit ordinairement la belle saison à *S. Cloud* : de là elle venoit assez souvent chez le Roi, elle assistoit au Spectacle, & s'en retournoit le soir à *S. Cloud*. Elle avoit alors avec elle *Mademoiselle*, aujourd'hui Abbessé de *Chelles*, & *Mlle. de Valois*, aujourd'hui Princesse de *Modène*. Les autres Princesses ses Petites-filles demouroient à *Paris* auprès de *Madame* la Duchesse d'*Orléans* leur Mère. Cette Princesse, quoique Mère de *Madame* la Duchesse de *Berry*, n'avoit le pas qu'au-dessous d'elle ; elle n'avoit même que le pliant chez sa Fille, pendant que cette Princesse avoit le fauteil. *Madame* la Duchesse d'*Orléans* étoit la dernière de la Maison Royale.

La première des Princesses du Sang étoit la Princesse Douairière de *Condé*, *Anne* Palatine de *Bavière*, Fille d'*Edouard* Prince Palatin du *Rhin*. On l'appelloit simplement *Madame* la Princesse. Elle demouroit ordinairement à *Paris*, ou elle menoit une vie très édifiante, par sa piété exemplaire, & les grandes aumônes qu'elle faisoit. Elle y est morte le 25 Février 1723, âgée de 75 ans.

Madame la Princesse étoit Mère de *Mr. le Duc de Bourbon*, mort en 1710. Ce Prince avoit épousé *Louise-Françoise de Bourbon*, Fille légitimée de *Louis XIV*. Je puis vous assurer, *Madame*, que c'étoit une des plus belles Princesses de la Cour ; & quoique déjà Mère de huit Enfants, il étoit beaucoup plus naturel de croire qu'elle en étoit Sœur. Elle joignoit à tant de

VERSAIL-
LES.

beauté, ces graces qui lui sont encore préférables ; & toutes ces qualités extérieures étoient soutenues par un air & un port plein de majesté, qui inspiroit autant de respect pour cette illustre Princesse, que ses manières affables & obligeantes lui attiroient de cœurs. Elle avoit d'ailleurs un esprit vif & brillant ; toujours sûre de plaire, soit qu'elle rendit au mérite les louanges qui lui étoient dues, soit que par une raillerie fine elle fit sentir le ridicule qui, malgré le bon goût du Siècle, eût peut-être fait fortune chez le Courtisan toujours flatteur.

Après cette Princesse, le rang appartenoit à Madame la Princesse de *Conty*, première Douairière. Elle étoit Fille légitimée de *Louis XIV.* L'air, la taille, la beauté de cette Princesse ont fait tant de bruit dans le monde, que je crois, Madame, que vous n'ignorez pas qu'elle a passé pour la plus belle personne du Royaume ; & véritablement, quoique d'un âge assez avancé, elle a encore un air de majesté & de modestie qui tient de la grandeur de son Père, & de la piété exemplaire des derniers années de sa Mère. Depuis la mort de Monseigneur le *Dauphin* Fils de *Louis XIV.*, cette Princesse étoit fort retirée, de sorte que je ne l'ai vue nulle part ailleurs que chez *Madame* ; & depuis la mort du Roi, elle ne paroît presque plus.

Madame la Princesse de *Conty*, seconde Douairière, est née Princesse de *Condé*. Elle est Mère de Mr. le Prince de *Conty*, de Mademoiselle de *Conty* morte Duchesse de *Bourbon* ; & de Mademoiselle de *la-Roche-Sur-Yon*. On peut dire que

que cette Branche de *Bourbon* a été bien partagée VERSAIL-
LES.
du côté de l'esprit & de la vertu.

Madame la Duchesse du *Maine*, & feue Madame la Duchesse de *Vendôme*, étoient Sœurs de Madame la Princesse de *Conty*, seconde Douairière, & filles de *Henri-Jules* Prince de *Condé*, & de la Princesse *Palatine* dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Madame la Duchesse du *Maine* est une Princesse d'un vrai mérite, & de beaucoup d'esprit. Elle ne dément en rien l'illustre Sang de *Condé*. Elle vivoit avec plus d'éclat qu'aucune Princesse de France. Elle demouroit ordinairement à *Seaux*, Château magnifique peu éloigné de *Paris*, & un des plus beaux que j'aye vu, tant pour la commodité des Apartemens qui d'ailleurs sont richement meublés, que pour la grandeur du Parc, dans lequel on remarque, tant en Bosquets qu'en Statues de marbre & de bronze, une agréable variété, qui présente aux curieux toujours quelque chose de nouveau. On peut dire qu'alors les plaisirs avoient fixé leur demeure dans ce charmant endroit. De toutes parts on venoit se rendre auprès de la Princesse, on quittoit avec plaisir la Cour & la Ville, sûr de trouver à *Seaux* quelque chose de mieux entendu que les Spectacles ordinaires; & on n'étoit jamais trompé. Madame la Duchesse du *Maine* avoit pour cela un goût exquis; elle aimoit les Beaux-Arts, & se connoissoit mieux que personne à tout ce qu'on appelle Ouvrages d'esprit. Cette illustre Princesse se faisoit un plaisir de faire souvent jouer la Comédie, & quelquefois même elle ne dédaignoit pas de se charger d'un rôle.

O s

Le



VERSAIL-
LES.

Le fameux *Baron*, & la *Beauval*, avoient souvent l'honneur de jouer avec elle. Ceux qui ont pratiqué le Théâtre François, savent assez qu'un tel choix étoit une preuve bien marquée du goût de la Princesse pour la bonne déclamaion. La Comédie étoit ordinairement suivie d'une partie de Jeu; ensuite on trouvoit un magnifique souper, après lequel on tiroit quelquefois un Feu d'artifice. Le plus souvent il y avoit Bal, où le nombre des Masques étoit toujours prodigieux. Cependant, il y avoit un si bon ordre, que tout le monde y trouvoit des rafraichissemens eu abondance.

Voilà, Madame, quels étoient les Princes & Princesses qui formoient la Cour de France, lorsque j'y arrivai. J'ai cru qu'il étoit à propos de vous en donner une idée, avant que de vous parler de la conduite que je tins à mon arrivée dans cette Cour.

Je me fis d'abord présenter à *Madame*, à qui d'ailleurs j'étois recommandé par Madame l'Electrice de *Hanover*, Mère du Roi d'Angleterre. Cette Princesse, qui avoit toujours conservé une inclination particulière pour les Allemands, me reçut avec encore plus de bonté qu'elle n'en témoignoit ordinairement à ceux de cette Nation. Elle me fit l'honneur de me présenter elle-même au Roi, un soir après le souper de S. M. Ce Prince étoit dans sa Chambre de lit, avec tous les Princes & Princesses de la Maison Royale. Le Roi se souvint de mon nom, & il me fit l'honneur de me demander si j'étois Fils d'un *Pollnitz*, qui avoit été à la Cour de la part de l'Electeur de *Brandebourg*. Et sur ce que je lui dis que j'en

J'en étois le Petit-fils, il me dit: *Vous me paroî-* VERSAIL-
sez véritablement trop jeune pour vous croire son LES.

Fils. S. M. demanda ensuite, si je demeurerois longtems en France. Je répondis, que j'étois si charmé de me trouver aux pieds du plus grand des Rois, que j'aurois l'honneur de lui faire ma cour le plus longtems qu'il me seroit possible. Le Roi parut satisfait de ma réponse; il se tourna vers *Madame*, & lui dit en parlant de moi: *Il parle bien François.* Il me fit ensuite l'honneur de me saluer, & me dit en se retirant, qu'il se feroit un plaisir de m'être utile.

Le lendemain, *Madame* me présenta à Mr. le Duc de *Bourgogne* Dauphin, & à *Madame la Dauphine*. Ces deux illustres Epoux moururent quelque tems après, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. *Madame* me fit encore présenter à Mr. le Duc & à *Madame la Duchesse de Berry*, qui l'un & l'autre ne me dirent pas un mot. Je fus très bien reçu de Mr. le Duc & de *Madame la Duchesse d'Orléans*. Il étoit difficile de voir ce Prince sans l'aimer; ses manières affables, soutenues de l'esprit le plus brillant & le plus orné, lui attachoient tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. Ce Prince étoit très assidu à faire sa cour, & il avoit aussi pour *Madame* des attentions pleines de respect. Il ne manquoit pas un seul jour de faire la cour à cette Princesse: tous les soirs il se rendoit chez elle à huit heures & demie, il y jouoit aux échecs jusques à l'heure du souper du Roi: c'étoit pendant le Jeu seulement, que ce Prince étoit assis; en entrant & en se retirant, il baisoit toujours la main de *Madame*.



VERSAIL-
LES.

La Cour de France, quoique très brillante par le nombre des Princes & Princesses qui la composoient, n'étoit cependant pas aussi gaie que je me l'étois imaginé. La vie que l'on menoit à *Versailles* étoit la plus unie du monde: les heures du Roi étoient réglées, & qui avoit vu un jour, avoit vu une année. Le Roi se levoit à neuf ou dix heures; les Princes & tous les Courtisans se trouvoient à son lever: après qu'il étoit habillé, il prioit à genoux sur un carreau de velours noir; il étoit entouré de ses Aumôniers, & des Evêques qui se trouvoient au lever, & qui étoient aussi tous à genoux. La prière finie, le Roi passoit dans son Cabinet; quelquefois les Ministres venoient lui parler d'affaires: en attendant, les Courtisans se promenoient dans la grande Galerie. Le Roi y passoit pour aller à la Messe: c'étoit alors que tous les Courtisans se présentoient pour être vus de S. M. Je n'ai jamais vu de Nation plus empressée à faire sa cour que la Française: j'ai même vu plusieurs Courtisans, qui croyant avoir échapé aux regards du Prince, le devançoient dans une autre Salle, & cela jusques à ce que le hazard eût fait qu'il eût jetté les yeux sur eux.

Après la Messe, le Roi rentroit dans son Cabinet; quelquefois il tenoit Conseil; ensuite il dînoit seul. C'étoit encore pendant le dîner que l'on pouvoit remarquer le zèle des Courtisans à se faire voir. Le Roi mangeoit de grand appétit, il me semble même qu'il mangeoit prodigieusement. Son dîner duroit trois quarts d'heures. Il y avoit des jours qu'il y avoit Musique. Après dîner le Roi descendoit par un petit degré, &

montoit



montoit en carosse pour aller à la Chasse dans le VERSAIL-
 Parc de *Versailles*, qui étoit rempli de petit gi- LES.
 bier. Il revenoit sur la brune, & passoit chez
 Madame de *Maintenon*, où il ne se trouvoit que
 peu de personnes de la vieille Cour. Ordina-
 rement ce n'étoit que des Femmes, comme Ma-
 dame de *Caylus*, parente de Madame de *Main-*
tenon, & Madame de *Dangeau*, qui jouoient au
 Berlan avec le Roi, lorsque les Ministres ne s'y
 trouvoient pas; car dans ce cas, au-lieu de jouer,
 on parloit d'affaires, & c'étoit là ordinairement
 que tout étoit réglé. A dix heures du soir, on
 avertissoit le Roi qu'on avoit seivi; S. M. passoit
 à table. Les Princes & Princesses ne manquoient
 jamais de s'y trouver. Les Duchesses étoient
 placées derrière les plians des Princes, aux deux
 côtés de la table: les autres Femmes de qualité
 se tenoient debout à la droite du fauteuil du Roi.
 S. M. saluoit d'abord les Princes & Princesses, &
 toutes les Dames, & ensuite se plaçoit dans son
 fauteuil. Alors les Princes & Princesses s'asse-
 yoient, de même que les Duchesses. Les Dames
 de qualité qui n'avoient pas ce titre, passoient
 dans un Salon qui étoit tout proche, où elles éto-
 ient en liberté de s'asseoir. Le souper ne duroit
 pas plus longtems que le dîner: le Roi y par-
 loit peu; quelquefois il adressoit la parole à Ma-
 dame, ou à Madame la Duchesse d'Orléans. Je ne
 l'ai jamais vu parler avec Mrs. les Ducs de *Berry* &
 d'Orléans, ni avec Madame la Duchesse de *Berry*.
 Après le souper, le Roi précédé des Princes
 passoit dans sa Chambre de lit, où il trouvoit
 les Dames qui n'étoient pas Duchesses: il les
 saluoit, & puis se plaçoit du côté de la bala-
 strade

VERSAIL-
LES,

strade qui étoit devant son lit, où il demouroit jusques à ce que les Princesses & les Duchesses fussent entrées dans la Chambre. J'ai remarqué que les Dames de la vieille Cour faisoient une profonde révérence au lit du Roi en entrant dans la Chambre; ce que les jeunes Dames ne faisoient pas: plus sieres apparemment de leur jeunesse & de leurs charmes, elles se croyoient obligées à moins de respect. Les Duchesses qui avoient assisté au souper, étant entrées dans la Chambre du lit, le Roi les saluoit, de même que les autres Dames; ensuite, précédé des Princesses & suivi des Princesses qui avoient soupé avec le Roi, il passoit dans son Cabinet, où les Princes & Princesses du Sang se trouvoient aussi. S. M. s'entretenoit quelque tems avec elles: pendant ce tems-là, les Duchesses & les autres Dames se retiroient. Enfin le Roi congédioit les Princes & Princesses, & se couchoit. Les Courtisans se partageoient alors: la plupart se retiroient; quelques-uns alloient au coucher de Mr. le Duc de Berry, d'autres à celui de Mr. le Duc d'Orléans. Ceux qui faisoient la cour à ce Prince, en étoient parfaitement bien reçus: pour moi j'y allois le plus souvent qu'il m'étoit possible, non pas tant pour faire ma cour à Madame, que par une inclination naturelle que j'avois pour ce Prince.

C'est ainsi, Madame, que le Roi passoit sa vie. Les Courtisans de leur côté n'avoient pas des plaisirs bien vifs! le Jeu faisoit presque toute leur occupation. On s'assembloit ordinairement chez Mr. le Prince d'Armagnac de Lorraine, Grand-Ecuyer, où l'on jouoit les après-dinées. Les

Etran-



Etrangers étoient parfaitement bien reçus chez ce Prince, aussi-bien que chez Mr. le Cardinal de Rohan. Ce dernier vivoit avec une grande magnificence; on voyoit chez ces deux Seigneurs, tout ce que la France avoit de plus distingué

Lorsque la Court étoit à * FONTAINEBLEAU, FONTAINEBLEAU elle étoit beaucoup plus gaie qu'à Versailles: on peut dire qu'elle y paroissoit dans tout son lustre. Fontainebleau n'est cependant pas à beaucoup près si magnifique; mais il a un air de Château, que Versailles n'a point. D'ailleurs, l'Art & la Nature semblent avoir travaillé de concert pour former les bâtimens magnifiques, que plusieurs Monarques ont fait élever à Fontainebleau: au-lieu qu'à Versailles, il semble que la Nature n'y entre pour rien, tout y est artificiel, & trop peigné. Peut-être serai-je seul de mon sentiment, mais il m'a toujours paru que le magnifique y étoit trop général.

Je me trouvai à Fontainebleau quelque tems après la conclusion de la Suspension d'armes avec les Anglois. La nouvelle de la Paix que l'on étoit sur le point de conclure, & le gain de la Bataille de Denain, paroissoient avoir rendu à la Cour cet air de gaieté, que l'on n'y avoit point vu depuis plusieurs années. L'Electeur de Bavière y étoit alors. On jouoit chez Madame de Berry, & chez le Duc d'Antin, un jeu qui ne se ressentoit point du tout des calamités publiques. La partie étoit de douze Coupeurs au Lansquenec, qui commençoient d'abord aux quatre Louis, & qui finissoient par des rouleaux de 100 Louis d'or. J'y gagnai un soir,

* Voyez le Tome II. des Lettres, p. 311.

FONTAI-
NEBLEAU.

soir, en moins d'une heure, à la réjouissance, 700. Louis: encore Madame la Duchesse de la Ferté m'en escamota bien une centaine, outre 80 qu'elle m'emprunta & qu'elle ne m'a jamais rendu. Peut-être crut-elle devoir se payer ainsi de la peine qu'elle avoit bien voulu prendre de placer mon argent sur la table, le grand nombre des Dames qui l'entouroient m'ayant empêché d'en approcher.

Ce fut pendant le séjour que la Cour fit à Fontainebleau, que Mr. de S. Jean, depuis Mylord Bolingbroke, y vint pour régler la Paix, qui fut ensuite conclue à Utrecht. On lui fit une réception, telle qu'on l'auroit pu faire à un Souverain; le Roi même avoit des attentions extraordinaires pour ce Ministre. Je me trouvai un jour au dîner de S. M. où il devoit y avoir Musique: dès qu'elle se fit entendre, le Roi l'interrompit, & dit tout haut: *On m'a dit que Mr. de S. Jean dîne chez le Duc d'Antin; que ma Musique y aille, & qu'on lui dise que c'est moi qui la lui envoie, & que je souhaite qu'elle puisse l'amuser.* Vous jugez bien, Madame, qu'à l'imitation du Monarque, tous les Courtisans à l'environ de l'autre s'empressèrent à faire accueil au Ministre Anglois, qui de son côté méritoit bien les attentions qu'on avoit pour lui.

La Cour demeura encore quelque tems à Fontainebleau, après l'arrivée de ce Ministre. Pendant tout ce tems, on ne fut occupé qu'à se réjouir; les plaisirs se succédoient les uns aux autres. Les Chasses sur-tout étoient de la dernière magnificence. Les Dames s'y trouvoient ou à cheval ou en calèche, à la suite de Madame la

la Duchesse de Berry & de Madame. Tant de FONTAI-
belles Femmes à cheval, toutes habillées magni- NEBLEAU.
fiquement, le Roi en calèche, entouré de toute la Cour, à cheval, les riches équipages de Chasse, tout cela formoit dans la belle Forêt de Fontainebleau un spectacle des plus superbes. Les jours qu'il n'y avoit point de Chasse, le Roi se promenoit en calèche ouverte autour du grand Canal; les Dames l'accompagnoient, & on voyoit alors dans leurs habillemens tout ce que le bon goût & la magnificence la plus grande pouvoit inventer de plus beau. Au retour de la promenade, il y avoit Comédie, ou Appartement chez Madame la Duchesse de Berry, où l'on jouoit au Lanquener.

Dans la journée, quand on n'étoit point à la Chasse, on se voyoit chez Mr. le Grand, & chez plusieurs autres Seigneurs. J'ai remarqué, que la plupart des Seigneurs étoient plus portés à faire honnêteté à Fontainebleau, qu'à Versailles: pour peu qu'on fût connu pour homme de condition, on fournissoit volontiers des chevaux du Roi pour la Chasse; ce qui ne se pratique guères qu'en France & en Lorraine. Quelquefois cependant j'ai vu faire la même chose à la Cour de Bavière, mais peu souvent.

Après avoir suivi la Cour pendant quelque tems à Versailles & à Fontainebleau, je me rendis enfin dans la fameuse Ville de PARIS. Je n'y fus PARIS.
pas plutôt arrivé, que j'eus une maladie considérable, qui me mit à deux doigts du tombeau: je me mis entre les mains du fameux Helvétius, Médecin Hollandois. Cet habile homme me tira d'affaire en assez peu de tems; & lorsque je fus en état

Mem. Tom. I.

P

de

PARIS.

de sortir, il me recommanda de me promener dans le Jardin du *Luxembourg*. C'est l'endroit de *Paris*, où l'on prétend que l'on respire le meilleur air. Je ne manquai point de me rendre aux ordres du Médecin; & je remarquai que véritablement l'air que je respirois dans ce Jardin m'étoit assez salutaire. Mais bientôt, il pensa m'être très pernicieux. Un matin que je m'y promenois, je vis venir de loin deux Dames en deshabillé, qui avoient toutes deux grand air, & un port très noble. Elles prirent le chemin de la Terrasse sur laquelle je me promenois. Je massis sur un banc, pour les voir passer. Je vous avoue qu'elles me parurent aussi aimables, que leur deshabillé étoit noble & galant. Lorsqu'elles passèrent devant moi, il y en eut une qui par hazard laissa tomber son mouchoir: je le ramassai aussi-tôt & le lui présentai. Elle le reçut avec beaucoup de politesse. Je lui fis un compliment, auquel elle répliqua avec esprit. Peu à peu nous entrâmes en conversation, qui ne dura à la vérité qu'un quart-d'heure, mais qui ne laissa pas de me coûter cher: je devins amoureux, & plus amoureux que je ne puis vous l'exprimer. Ces Dames me demandèrent mon nom. Vous jugez bien, que je ne me fis pas prier pour le dire, d'autant plus que j'espérois qu'en revanche elles voudroient bien aussi se nommer. Mais, quelques instances que je leur fisse là-dessus, elles ne voulurent jamais me satisfaire. Celle qui m'avoit d'abord le plus frappé, me dit en très bon Allemand, de ne me mettre pas en peine de savoir qui elles étoient, & que je ne manquerois pas de les revoir, pour peu que je demeurasse à *Paris*. Elle me dit cela en s'en allant.

allant. Je lui donnai la main, & la conduisis PARIS.
 jusques à son carosse, qui me parut bien étoffé.
 Je vis aussi deux grands Laquais bien habillés.
 Tout cela me confirma dans l'idée que je m'é-
 tois faite, que c'étoient des Dames de conditions
 ou du moins des Filles richement entretenues.
 J'aurois donné tout au monde, pour être infor-
 mé au juste de ce que ce pouvoit être; mais il
 me fut absolument impossible de rien découvrir.
 Le Laquais que j'avois avec moi étoit un Alle-
 mand, encore plus Etranger que moi, & dès-
 là ^{peu} propre au manège nécessaire pour de pa-
 reil^s découvertes. Je restai donc dans une
 inquiétude mortelle, qui pensa me rendre le
 transport au cerveau que j'avois eu pendant la
 maladie dont je relevois. Tous les jours je ne
 manquois pas d'aller au *Luxembourg*, & j'y res-
 tois depuis neuf heures du matin jusques à la
 nuit, excepté un instant que je retournois chez
 moi pour dîner. Toutes ces allées & ces ve-
 nues durèrent environ quinze jours, au bout
 desquels je me trouvai tout aussi avancé que le
 premier. Enfin, lorsque je désespérois de pou-
 voir trouver cette Belle, je fus bien surpris de
 la voir dans un endroit où je ne m'attendois guè-
 res de la rencontrer. Un jour que j'accompa-
 gnois Mesdames de V.... D.... à la Comédie,
 où on devoit jouer le *Cir*, *Quinault* l'ainé débuta
 par *Rodrigue*. Jugez, Madame, quelle fut ma
 surprise, lorsque je vis l'Héroïne de ma passion,
 être aussi celle de la Pièce, dans laquelle elle jou-
 oit le rôle de *Chimène*. De ma vie je ne me suis
 trouvé si embarrassé. Je ne savois, si je devois
 suivre une pareille passion. Je sentoais quelque

P 2

répu-

PARIS.

répugnance à m'attacher à une personne que je voyois dans une Profession, ordinairement peu susceptible des sentimens délicats que les honnêtes-gens demandent toujours en amour. Le parti que je pris fut vraiment celui d'un homme de dixneuf ans, c'est-à dire, que je fis précisément le contraire de ce que je devois faire. Je me laissai aller follement à ma passion; à peine même pus je attendre l'intervalle qui se trouve entre la grande & la petite Pièce, pour me rendre dans les Foyers. J'y trouvai ma Belle environnée de plusieurs personnes de ma connoissance, que je pris d'abord pour autant de Rivaux; de façon que non content d'être amoureux, je devins encore jaloux. Je parlai à la D... (c'est ainsi que s'appelloit la Comédienne); mais je vis bien que mes discours l'embarassoient, & je remarquai qu'elle avoit des ménagemens à garder pour un homme de Robe qui étoit auprès d'elle. Je ne me trompois point; c'étoit B... Conseiller au Parlement, qui fournissoit à la dépense de la Dame, & qui s'en acquittoit plutôt en Financier, qu'en Magistrat. J'eus assez de vanité pour entreprendre de débusquer cet Amant, ou du moins je me flattai de lui donner de la tablature. Pour y réussir, je commençai à être très assidu à la Comédie, & j'eus bientôt la consolation de ne pas soupirer pour une ingrate.

La difficulté étoit de se voir commodément: l'amour & la fortune nous en fournirent bientôt les moyens. La jeune Q... Sœur de la D... & qui demouroit avec elle tomba malade de la peute-vérole; le Conseiller, qui l'appréhendoit

hendoit extrêmement, fit aussitôt déloger la D. PARIS.
 & lui donna un appartement à l'Hôtel d'Entra-
 gues. La Comédienne me fit avertir de son nou-
 veau domicile, & le même jour je pris une cham-
 bre dans le même Hôtel. Je ne pris avec moi
 qu'un seul Domestique, Confident de mes petites
 affaires secretes. Ce fut là qu'en dépit de l'incom-
 mode Argus, il me fut facile de voir sa Maitres-
 se, qui seroit volontiers devenue la mienne, si
 j'avois été d'humeur de fournir. aussi-bien que
 lui, 15000 liv. d'appointemens. Mais j'aimai
 mieux encore partager avec lui les faveurs de la
 Belle, que d'acheter si cher l'exclusion d'un Ri-
 val. Le Conseiller, de son côté, ne fut point
 si accommodant; & se doutant de quelque cho-
 se, il mit tout en usage pour découvrir au juste
 ce qui en étoit. Il ne tarda guères à trouver
 de quoi satisfaire sa curiosité. Tout autre, moins
 amoureux, auroit pu à très peu de frais savoir
 à quoi s'en tenir; mais ce Galant peu crédule,
 & peut-être d'ailleurs trop persuadé de son pro-
 pre mérite & de la vertu de sa Nymphe, pour
 oser la soupçonner d'aucune infidélité sur de lé-
 gères apparences, fit de nouvelles épreuves; il
 donna de l'argent à une Femme de chambre, qui
 lui fit voir de ses propres yeux de quoi dissiper
 entièrement les doutes dont il vouloit bien se
 leurrer. En un mot, il me vit avec sa chère
 Maitresse, dans un tems auquel on ne s'atten-
 doit à rien moins qu'à être vu. Il est aisé d'i-
 maginer quelle fut la fureur de l'Amant outragé.
 Il eut, cependant, la prudence de dissi-
 muler sa colère, jusqu'à ce que je me fusse
 retiré dans ma chambre. Alors, comme



PARIS.

un autre *Roland*, il se vengea de l'infidélité de son *Angélique* sur tout ce qui se trouva sous sa main: il brisa, il rompit tout; il arracha même la fontange de sa Belle, & ne promettoit pas moins que de tout exterminer. La Demoiselle ne répondit à tout ce bruit que par des larmes, qui eurent enfin le pouvoir d'appaîser cet Amant irrité. Devenu plus tranquille, il fit des reproches armés, mêlés des plus beaux sentimens; il fut même prendre sa Maitresse par son foible, & lui offrir d'augmenter sa pension; si elle vouloit à ce prix lui promettre une fidélité inviolable. La Belle lui fit serment, que rien désormais ne seroit capable de la déranger de son devoir; & toute fondante en larmes, elle consentit à recevoir deux mille écus d'augmentation; de sorte que ses appointemens furent alors de 20000 livres. Ce traité fut conclu avec beaucoup de joie de part & d'autre; mais cependant, il ne fut point exécuté dans toute la rigueur: je continuai de voir la Demoiselle, jusqu'à ce qu'enfin sa Sœur étant relevée de maladie, celle-ci retourna dans sa maison. Les difficultés qui se recontrèrent alors me rebutèrent, autant que ma propre légèreté. Je n'eus pas grande peine à me guérir d'une passion, qui n'étoit nullement fondée sur l'estime; peut-être même que sans le plaisir de faire enrager le Robin, je me serois retiré bien plutôt.

L'amour que j'avois eu pour la Comédienne ne m'avoit point empêché de me répandre dans le monde: j'ose même dire que je paroîssois avec assez d'agrément dans un Pays, où tout ce qui n'est point François passe volontiers pour

Barba

Barbare. Plusieurs Seigneurs, qui avoient vu à PARIS. *Versailles* de quelle façon le Roi avoit eu la bonté de me recevoir, s'empresierent à me faire honnêteté. Mr. le Duc D.... Premier Gentilhomme de la Chambre, eut pour moi des attentions, qu'il me seroit difficile d'oublier. J'avois fait la connoissance de ce Seigneur à *Versailles*; il m'avoit abordé avec toute la politesse possible, dans la grande Gallerie, le lendemain que j'avois été présenté à S. M., & il m'avoit dit que je devois être très content de l'accueil que le Roi m'avoit fait, & encore plus de ce qu'il avoit dit, lorsque je me fus retiré, que de tous les Etrangers qui lui avoient été présentés, personne ne l'avoit salué de meilleure grace & d'un air moins embarrassé, que le Margrave d'*Anspach* & moi. Ce même Duc me proposa d'entrer au service de France, & me promit même de me faire recevoir Colonel, si je voulois me faire Catholique. Je le remerciai des offres obligeantes qu'il me faisoit, & je l'assurai que l'intérêt ne me feroit jamais changer de Religion. J'étois encore alors rempli des préjugés des Protestans contre les Catholiques: d'ailleurs j'étois dans cet âge, où les réflexions sérieuses paroissent n'être point de saison; les plaisirs seuls m'occupoient tout entier, & en vérité il eût été difficile de ne s'y pas livrer; tout le Royaume, *Paris* sur-tout, respiroit un air de gaieté, auquel on ne pouvoit se refuser. La France voyoit la Paix qu'elle souhaitoit depuis longtems, sur le point d'être conclue: les pertes passées venoient d'être effacées par le gain de la Bataille de *Dennin*, & par d'autres avantages

PARIS.

que les Troupes Françoises s'étoient procurés, tant par la levée du Siège de *Landrecy*, que les Alliés tenoient investi, que par la prise de *Marchienne* & de *S. Amant*. Les Alliés commencèrent donc à penser à la Paix, & les Anglois voulurent bien enfin y consentir. J'ai eu l'honneur de vous dire, que Mylord *S. Jean* étoit venu à la Cour de France pour conférer sur les Articles de cette Paix tant désirée, & qu'il y avoit été reçu comme un homme qui venoit apporter la nouvelle la plus intéressante que l'on pût recevoir.

Dès que ce Ministre fut de retour à *Londres*, le Congrès pour la Paix s'ouvrit à *Urrecht*. La France & l'Angleterre s'envoyèrent alors mutuellement des Ambassadeurs. Mr. le Duc d'*Aumont* fut nommé pour aller à la Cour d'Angleterre en cette qualité: le Roi lui donna avant avant que de partir, l'Ordre du *S. Esprit*. Ce Seigneur fut parfaitement bien reçu à *Londres* par le Parti de la Cour, qui souhaitoit la Paix; mais très mal par le Parti opposé, qui ne vouloit point en entendre parler. On insulta l'Ambassadeur François: la violence même alla si loin, que l'on mit le feu à son Hôtel. La perte fut très considérable; ce Duc avoit emprunté de plusieurs personnes des meubles très riches, qui furent entièrement brûlés. Mr. le Duc d'*Orléans* y perdit une tenture magnifique, & plusieurs tableaux très rares.

La Cour d'Angleterre envoya en France, pour Ambassadeur, Mr. le Duc de *Schrewsbury*. Le Roi, la Cour & tout le Royaume donnèrent assez à connoître par la réception qu'ils lui firent, combien leur étoit agréable la négociation dont il étoit chargé. Cet Ambassadeur ne
fit

fit pas beaucoup de dépense à la Cour de France, PARIS.

& ses équipages n'avoient rien de fort brillant. Pour ce qui regarde sa personne, il avoit à la vérité beaucoup de mérite, mais bien peu d'extérieur; il étoit Borgne, & indépendamment de ce défaut, on auroit eu peine à le prendre pour un Seigneur, sans l'Ordre de la *Farretière* qu'il portoit. Il avoit avec lui Madame de *Schrewsbury* son Epouse; cette Dame étoit Italienne de naissance, & Sœur du fameux P... célèbre par ses extravagances & par sa fin tragique en Angleterre. Mr. de *Schrewsbury* s'étoit fiancé en Italie, & marié à *Augsbourg*. Cette Duchesse parut à la Cour de France avec l'air du monde le plus étranger. Madame la Duchesse d'*Aumont* devoit la présenter au Roi & aux Princesses; mais comme elle se trouva incommodée alors, elle pria Madame de *Châtillon* de s'acquitter de cette commission. Le Roi reçut l'Ambassadrice avec de grandes marques de distinction. Elle vint ensuite chez *Madame*, où elle trouva une nombreuse compagnie, que la curiosité y avoit attirée. Ce fut là que j'eus l'honneur de la voir. Elle parut d'abord aussi embarrassée, que si elle n'eût jamais vécu dans aucune Cour; cependant peu à peu elle s'anima, elle parla beaucoup, & avec esprit.

Le même soir, Madame de *Schrewsbury* se trouva au souper du Roi: elle étoit placée au rang des Duchesses, précisément derrière Mr. le Duc de *Berry*. Elle parla beaucoup à ce Prince, quoiqu'elle ne l'eût vu qu'un moment chez la Duchesse son Epouse. Elle ne fit, pendant tout le souper, que le tirer par la manche pour l'avertir de ne pas tant manger. Tout le monde fut

P 5

très

PARIS.

très surpris de cet air de familiarité ; je remarquai même que le Duc de *Berry* n'étoit pas peu embarrassé. J'oubliois une circonstance , dans laquelle le Roi me parut pousser la politesse jusqu'au scrupule. Ce Prince , en venant à table , avoit passé Madame de *Schrensbury* sans la voir. Lorsqu'il fut prêt de s'asseoir , Mr. de *Livry* Premier Maître-d'Hôtel l'avertit que Madame l'Ambassadrice d'Angleterre étoit à son souper. Le Roi retourna à l'instant à l'endroit où elle étoit , & lui dit qu'il avoit passé sans la saluer , parce qu'il ne l'avoit point apperçue , & qu'il l'auroit cru assez fatiguée des visites qu'elle avoit faites dans la journée , pour s'être retirée. Le Roi la pria de s'aller reposer : mais elle s'en excusa , en disant qu'on n'étoit jamais fatigué , quand on pouvoit faire sa cour à un aussi grand Roi que Sa Majesté.

Madame de *Schrensbury* étoit à peu près du même caractère que l'Ambassadeur son Epoux : elle n'aimoit point la dépense. Je me souviens , qu'un jour que je me trouvai à l'Hôtel de *Soissons* où elle étoit logée , Madame la Duchesse de . . . qui aimoit beaucoup les plaisirs , mit tout en œuvre pour engager l'Ambassadrice à donner un Bal ; mais toutes ses peines furent inutiles : elle eut beau lui représenter la tristesse que la mort des Princes & une Guerre de plusieurs années avoient répandue dans toute la France , & que tout le monde s'attendoit que Mr. le Duc de *Schrensbury* qui venoit d'apporter la Paix en France , voudroit bien aussi procurer le retour des plaisirs , que tant de malheurs avoient fait disparaître ; l'Ambassadrice répon-

répondit à cette Duchesse ; qu'elle souhaitoit fort qu'on se divertît à *Paris*, & qu'il lui sem-
bloit que Mr. de *Schrewsbury* venoit d'apporter
aux François une nouvelle assez intéressante,
pour dissiper la tristesse que les malheurs passés
leur avoient causée, sans qu'on pût exiger de
lui qu'il procurât d'autres plaisirs. Il falut donc
se détacher d'un Bal de ce côté-là.

Vous serez sans doute très surprise, Madame,
d'apprendre qui fut celui qui, au lieu de l'Am-
bassadeur d'Angleterre, donna le premier Bal.
Ce fut moi, qui réveillai *Paris* de la léthargie
dans laquelle il sembloit être tombé. Je don-
nai Bal aux *Carneaux*, ou plutôt Mesdames de
la M... D... & de V... le donnèrent pour moi.
Ces Dames m'avoient demandé un Bal en forme,
Je m'en étois d'abord dispensé, sur ce qu'étant
Etranger, ce n'étoit point à moi à donner le
branle aux Fêtes, sur-tout à l'occasion d'une
Paix qui ne pouvoit me procurer aucun avan-
tage, que celui de vivre à la vérité avec un peu
plus d'agrément dans un Pays où elle étoit sou-
haitée depuis longtems. D'ailleurs d'autres rai-
sons, assez dans le goût de Mr. de *Schrewsbury*,
m'empêchoient de consentir à faire la dépense
d'un Bal, que je prévoyois devoir coûter beau-
coup. Mes raisons furent assez écoutées; mais
cependant, comme ces Dames vouloient abso-
lument un Bal, elles me firent la proposition de
leur donner seulement dix Louis d'or, assurant
que moyennant cette somme, le Bal se donne-
roit sans que j'eusse à me mêler d'aucune autre
chose, que de dire à l'Opéra & à la Comédie qu'il
y auroit Bal aux *Carneaux*, un tel jour. Je n'y
man-

PARIS.

manquai pas, & je trouvai par-tout des personnes très-disposées à assister à cette Assemblée. Les Dames de leur côté louèrent la grande Salle des *Carneaux*, qu'elles firent magnifiquement illuminer: elles y envoyèrent une assez bonne symphonie, & firent ouvrir le Bal par leurs Femmes & leurs Valets de chambre. Le soir, je soupai avec les Dames, à qui j'avouai ingénument que je ne savois trop quel effet feroit dans *Paris* un Bal de cette espèce. Après en avoir longtems badiné, nous nous y transportames immédiatement après le souper, & je vous avoue que de ma vie je n'ai vu plus de Masques. On se portoit depuis la porte de la Cour jusques dans la Salle, où il faisoit une chaleur à mourir, sans qu'il fut possible de savoir à qui s'adresser pour avoir une goutte d'eau. Chacun pestoit contre le Bal, & contre celui qui le donnoit. Heureusement, on ignoroit à qui on avoit l'obligation d'une telle Fête. J'avois cependant eu la précaution de faire porter quelques rafraichissemens pour les Dames que j'accompagnois, & ils ne furent point inutiles. Ce Bal me mit en goût de donner dix ou douze autres Fêtes de même espèce, & aussi dénuées de rafraichissemens. Cependant, malgré la soif qu'on y souffroit, & les imprécations que j'entendois faire contre l'*Ordonnateur*, il y avoit toujours une foule innombrable de Masques.

C'est ainsi, Madame, que je passois mon tems à *Paris*. J'étois répandu dans le plus grand & le plus beau monde; je jouis avec assez de fortune, ce qui me mettoit en état, avec ce que je recevois de chez moi, de faire dans cette Ville une dépense de Prince. Tous les jours je faisois de
nou.

nouvelles connoissances, qui me procuroient de PARIS. nouveaux plaisirs; lorsque je reçus une nouvelle à laquelle je fus bien sensible. Ce fut la mort de *Frédéric I.* notre Roi, qui arriva le 15 Février de cet-année. Un événement des plus tristes en fut la cause. Ce fut la Reine elle-même, qui, dans un de ces vertiges auxquels elle étoit sujette depuis quelque tems, causa au Roi une frayeur, qui fut suivie d'une maladie dont il n'a pas relevé. Voici comme cela arriva.

Il y avoit longtems que la Reine donnoit dans une dévotion extraordinaire, & qu'elle vivoit dans une contrainte peu convenable à son tempérament. Cette Princesse avoit cru ne pouvoir prendre un meilleur parti, pour ôter tout sujet de parler à ceux qui avoient osé avancer qu'avant son mariage, la retraite n'avoit pas toujours été ce qu'elle avoit le plus aimé. Cette grande retraite, & cette gêne perpétuelle dans laquelle elle vivoit depuis son mariage, lui avoient causé des vapeurs, qui à la fin avoient dégénéré en folie, dont les accès étoient terribles. Le Roi fut longtems sans être informé d'une maladie si fâcheuse; mais enfin la Reine se trouvant un jour dans un accès bien plus violent qu'à l'ordinaire, elle eut assez de force pour se débarrasser des mains des Dames qui la gardoient, & à moitié habillée; les cheveux épars, elle fut à l'Appartement du Roi, par une Gallerie secrète. En entrant dans l'Appartement, elle rompit une porte de glaces; & se mit les bras & les mains tout en sang. Dans cet état elle se jeta avec furie sur le Roi, en lui faisant des reproches, que la pauvre Princesse n'auroit pas été capable de lui faire,

PARIS.

faire, si elle eût été en santé. Le Roi, qui étoit alors un peu incommodé, se reposoit dans un fauteuil. Il se réveilla en sursaut, & s'imagina être entre les mains d'un Spectre. Tout contribuoit à le confirmer dans l'idée qu'il s'étoit formée. La Reine toute échevelée, n'ayant pour tout habit qu'un jupon & un corset de toile de Marseille, & d'ailleurs les bras & le visage ensanglantés, fut prise par le Roi pour la *Femme blanche*, (c'est un Fantôme vêtu de blanc, que l'on prétend qui se montre dans le Palais des Princes de Brandebourg, peu de tems avant la mort de quelqu'un de cette Maison.) Le Roi s'imagina donc que cette apparition lui prédisoit sa mort prochaine: il en fut tellement saisi que la fièvre le prit à l'heure même, il fut obligé de se mettre au lit, d'où il ne releva pas. Ce Prince fut malade pendant près de six semaines, & il eut la consolation de voir, pendant sa maladie, combien il étoit aimé de ses Sujets; car un jour le trouvant un peu mieux, & les Médecins commençant à espérer un peu de sa guérison, il se fit porter vers une fenêtre, d'où il vit la Place toute remplie de peuple, qui faisoit des vœux au Ciel pour sa conservation. Il ne put s'empêcher de s'attendrir à ce spectacle; & ce Prince généreux ne put refuser des larmes à la tendresse de ses peuples. Leurs vœux ne furent point exaucés, & ce Prince mourut à *Berlin*, avec une fermeté & un courage digne de lui, après avoir donné de belles instructions au Prince Royal son Fils.

Ce jeune Prince fut sensiblement touché de la mort du Roi son Père, & aussi-tôt qu'il eut reçu
les

les premiers hommages de Mrs. les Margraves, PARIS.
Frères du feu Roi, & de toute sa Cour, il s'enferma dans son Appartement, où il s'abandonna à la juste douleur que lui causoit la perte qu'il venoit de faire. Ce fut Mr. de *Printz* Grand-Maréchal, qui annonça cette mort aux Courtisans qui remplissoient les Appartemens. On dit que lorsque ce Seigneur parut pour annoncer cette triste nouvelle, il se trouva tellement saisi, qu'il ne put dire seulement que, *le Roi, le Roi, le Roi*; les sanglots l'empêchèrent de dire le reste, & ils en dirent assez.

Les Obsèques du Roi furent très magnifiques. Depuis le Palais jusqu'à l'endroit de la sépulture, les rues étoient bordées par plusieurs Régimens rangés en haie. Le nouveau Roi accompagna le Convoi, & lorsque le Corps eut été déposé dans le Caveau Royal, ce Prince sortit de l'Eglise, & étant monté à cheval, il se mit à la tête des Troupes, qui firent trois salves de mousqueterie; en même tems on tira le Canon des remparts. Ce fut ainsi, Madame, qu'on rendit les derniers devoirs à *Frédéric*, notre premier Roi.

Pour la Reine, les Médecins crurent que l'air natal pourroit lui faire du bien; elle fut conduite auprès de Madame sa Mère, à *Graban* dans le Meckelbourg, où elle est encore aujourd'hui, sans avoir jusques à présent donné aucune espérance de guérison.

Après la mort de *Frédéric I.* le Roi son Fils congédia toute la Cour, les trois Compagnies des Gardes du Corps furent cassées, & les Cent-Suisses de la Garde renvoyés dans leur Pays; en
un

PARIS.

un mot, tout prit une autre face. Je vis, & véritablement avec chagrin, qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour moi dans ma Patrie. Cependant ma douleur, quoique vive à l'instant que je reçus ces tristes nouvelles, ne fut pas de longue durée. Je n'avois pas à la vérité une fortune bien brillante à envisager; mais ma grande jeunesse me donnoit assez de présomption, pour croire que jamais je ne pouvois manquer. Ma naissance d'ailleurs ne laissoit pas de me rassurer; & pour vous exposer plus au naturel la situation où je me trouvois alors, j'étois amoureux à *Paris*, raison assez spécieuse pour ne pas s'abandonner longtems à la tristesse.

Ce fut à la Foire *S. Germain*, que je contractai une nouvelle amourette. Je n'eus point lieu de rougir du choix que je fis pour-lors; je pouvois me flatter d'avoir trouvé tout ce qui étoit capable de fixer un galant-homme. Je me livrai entièrement à cette nouvelle passion, & comme j'aimois naturellement la dépense, j'en fis une si étonnante, que tous mes Amis en furent effrayés. Equipages, habits, livrée, tout étoit de la dernière magnificence: les présens que je faisois assez fréquemment étoient très riches. Bientôt je me vis obligé de faire de très sérieuses réflexions sur la conduite que je tenois. Je ne pouvois me plaindre que de moi-même, car pour Madlle. de *S...* (c'est ainsi que s'appelloit celle que j'adorois) elle se seroit assurément contentée d'un Amant moins magnifique; de sorte qu'avec un peu d'économie, j'aurois pu faire à *Paris* une figure assez brillante. Mais ma nouvelle passion ne me permettoit pas de penser de

de si près à mes affaires. Elles se dérangerent PARIS.
 cependant au point, que je me vis dans la nécessité
 de faire un voyage chez moi. J'eus bien de
 la peine à fixer le jour d'un départ, auquel je
 ne pouvois penser sans chagrin. Ma chère
 Maitresse & sa Mère, toutes deux fondantes en
 larmes, m'encourageoient à faire au plutôt un
 voyage si nécessaire : l'une le souhaitoit pour
 mon propre bien, l'autre pour celui de sa Fille;
 car la bonne Mère étoit aussi âpre après l'argent,
 que sa Fille étoit désintéressée. Enfin ce triste
 jour étant venu, je partis de *Paris* sans dire
 adieu à aucun de mes Amis : le peu de temps
 que j'espérois d'être absent fit que je pris seule-
 ment congé de *Madame*, & de Mr. le Duc d'Or-
 léans. Je laissai tous mes gens, & je n'emme-
 nai avec moi qu'un seul Domestique, qui étoit
 au fait de toutes mes affaires.

Le même jour de mon départ, j'arrivai sur
 les cinq heures du soir à *Roye* en Picardie, où
 où l'on me dit que je ne pouvois aller plus loin,
 faute de chevaux de poste, Mr. le Duc d'Os-
 sone, Ambassadeur d'Espagne pour la Paix d'*Utrecht*,
 les aiant tous enlevés. Je pris le parti de pas-
 ser outre avec ceux qui m'avoient conduit à
Roye. Je m'arrêtai dans un assez mauvais gîte,
 entre *Roye* & *Péronne*. La première chose que je
 fis, fut de me mettre au lit, & en vérité j'en
 avois grand besoin; j'avois la tête si embarrassée
 de mille différentes pensées, que je me trouvai
 dans une agitation peu différente d'un transport
 au cerveau. Ce fut bien pis lorsque je fus cou-
 ché: je continuai à m'abandonner à mon cha-
 grin. Je voulois retourner à *Paris*, où mon

Mem. Tome I.

Q

amou



PARIS.

amour m'appelloit. Je sentoie d'un autre côté la triste nécessité de continuer ma route : mille pensées différentes se succédoient les unes aux autres. Enfin, après un long débat, je délibérai de retourner à *Paris*. Ce fut à deux heures après minuit que je pris cette belle résolution. Je me levai à l'instant, & j'appellai mon Valet. Comme il étoit dans un corps de logis séparé du mien, je crus que j'aurois plutôt fait d'aller moi même l'éveiller, que de perdre mon tems à l'appeller. Je sortis donc de ma chambre. Malheureusement pour moi, je n'avois pas remarqué, ou pour mieux dire, l'agitation où j'étois ne me permit pas de me souvenir, que la porte de ma chambre donnoit sur un Gallerie, qui régnoit autour de la maison. Cette Gallerie venoit d'être construite, & on n'avoit pas encore eu le tems d'y mettre un Gardefou ; de sorte que je n'eus pas fait deux pas, que je fis la plus belle culbute que jaye jamais faite de ma vie. Je tombai dans la cour, & par bonheur sur un tas de fumier ; ce qui m'empêcha d'être blessé, & peut-être tué. Je n'eus d'autre mal que celui de la surprise, & de me trouver enfoncé dans un matelas aussi dégoûtant que l'on puisse s'imaginer. Mon plus grand embarras fut alors d'imaginer un moyen de me tirer d'où j'étois, & de remonter à ma chambre. La nuit étoit si obscure, & j'étois si peu au fait de la maison où j'étois, que je desespérai de pouvoir moi seul sortir d'affaire. Je recommençai donc à appeller mon Valet de toute ma force. Ce coquin n'avoit garde de m'entendre. Je fus quelques momens après, qu'il s'étoit enyvré, & qu'il cuvoit son vin
dans

dans un profond sommeil. Voyant que j'avois PARIS.
 affaire à un sourd, je pris le parti de réciter,
 toujours en criant, les noms de *Marie, Catherine,*
Jeanne, & autres, espérant que dans la maison il
 y auroit quelque Servante à qui du moins un de
 ces noms conviendrait. Je ne me trompai point :
 il en vint une à mon secours ; mais cette Fille
 me prenant pour un Spectre, disparut à l'instant,
 en faisant un grand cri de *Jesus-Maria!* Je
 me trouvai alors très embarrassé : de la façon
 dont tout s'arrangeoit, je voyois bien que je se-
 rois obligé de passer le reste de la nuit sur mon
 fumier, & d'attendre patiemment que toute la
 maison fût réveillée. J'appréhendois ce contre-
 tems d'autant plus que, quoique nous fussions en
 Été, le froid se faisoit sentir pendant la nuit,
 & je n'avois pour tout habit qu'une robe de
 chambre de taffetas. Je recommençai donc à
 crier & à pester, tant qu'enfin une partie de la
 maison accourut pour voir ce dont il s'agissoit ;
 & chacun, à l'exemple de la Servante, me
 prenant pour un Revenant, n'osoit approcher.
 Tout ce bruit réveilla enfin mon Valet, qui ac-
 courut en chemise. Il s'imagina d'abord qu'on
 avoit voulu m'assassiner ; mais lorsque je lui dis
 de faire mettre les chevaux à ma chaise, il crut
 que la tête m'avoit tourné. Il en étoit bien
 quelque chose. Je réitérai l'ordre de faire prépa-
 rer ma chaise, afin de partir à l'instant. Mon Va-
 let, qui avoit peine à revenir de la surprise que
 lui causoit un ordre de cette nature, me dit : *Hé,*
Monsieur, tranquillisez-vous ; il n'est encore que
deux heures du matin ; à cinq heures vous parti-
rez. Je lui répondis qu'il étoit un sot, & que

Q i

jé

PARIS.

je voulois partir. Comme il étoit de ces Valets qui se familiarisent assez volontiers avec des Maîtres qui les traitent avec bonté, il refusa tout net de m'obéir : il me dit que je n'y pensois pas ; que parce que je ne pouvois pas dormir, je voulois empêcher les autres de reposer ; que dans la journée je courois dans une bonne chaise, & lui la plupart du tems sur de très méchans chevaux ; qu'en un mot, il avoit besoin de repos, & qu'il ne partiroit qu'après avoir encore dormi deux heures, & bien déjeûné. Je voulus me fâcher ; mais voyant que cela n'auroit eu aucun effet, nous partageames le différend par la moitié : il m'accorda de ne point se recoucher, & moi je lui permis de déjeûner. Quand il eut jugé à propos de finir, je montai dans ma chaise, & j'ordonnai au Postillon de prendre la route de Paris. Ce fut alors que mon Valet s'imagina que j'avois entièrement perdu la tête : il me dit que je me trompois, & que c'étoit la route des Pays-Bas qu'il falloit prendre. Je lui ordonnai de se faire, & de marcher. Le pauvre Garçon, encore plus persuadé qu'auparavant que j'étois devenu fou, étoit dans de grandes inquiétudes : à chaque Relais il s'approchoit de ma chaise, avec un air chagrin, me demandant toujours comment je me portois, & si je n'avois besoin de rien. Enfin j'arrivai à Paris. Tous ceux qui avoient su mon départ, furent très étonnés de me revoir. Je feignis de m'être trouvé fort mal, & d'avoir rebrouillé chemin, dans la crainte que j'avois de tomber malade, aimant beaucoup mieux l'être à Paris, que par-tout ailleurs. Personne ne voulut me croire, & un crut que des affai-
res

res de cœur étoient l'unique cause d'un retour si **P A R I S**. précipité. Je restai trois mois à *Paris*, & pendant tout ce tems je n'allai point à *Versailles*. Je redoutois *Madame* : cette Princesse n'aimoit pas que l'on fit des folies ; de mon côté je n'aimois point les mercuriales : je trouvai donc plus à propos de me tenir éloigné. Cependant, les mêmes raisons qui m'avoient déterminé la première fois à faire un tour chez moi, subsistoient toujours : je quittai enfin *Paris* tout de bon, bien résolu cependant de n'être absent que le moins de tems qu'il me seroit possible.

Je pris la route ordinaire de *Bruxelles*, & de là je me rendis par *Breda* & *Gorcun* à *Utrecht*. J'étois bien aise de voir en passant en quel état étoit le Congrès, qui s'y tenoit alors.

B R E D A. *Breda* est une Place de guerre, située sur la Rivière de *Mercke* ; elle fait partie du Brabant Hollandois, & est une des plus considérables Places des Pays-Bas. Cette Ville & son Territoire porte le titre de Baronie. Elle a eu plusieurs Maîtres. Les Princes de *Nassau* en ont été les derniers possesseurs : ils en firent l'acquisition en 1404, *Engelbert de Nassau* ayant épousé *Jeanne*, Fille unique du Seigneur de *Leek*, qui étoit Souverain de *Breda*. *Henri de Nassau* fit commencer le Château de cette Ville, où l'on voit le Tombeau de *René* dans l'Eglise Collégiale de *S. Pierre*, fondée vers l'an 1303. Cette Ville a beaucoup souffert sur la fin du XVI. Siècle, durant les Guerres de Religion. Elle fut d'abord soumise aux Confédérés, qui formèrent la République des Provinces-Unies. Le Prince de *Parme* la leur enleva le 18 de Juin de l'an 1581 : mais



BRED A.

le Prince *Maurice d'Orange* s'en rendit encore maître en 1590 ; ce fut par le moyen d'un Bateau chargé de tourbes , sous lesquelles il avoit fait cacher environ soixante Soldats , qui se rendirent maîtres du Château , & qui donnèrent par - là moyen au Prince de prendre la Ville par composition. On dit une chose assez singulière, d'un des Soldats cachés dans le Bateau dont je viens de parler ; c'est que ne pouvant s'empêcher de tousser , il pria un de ses Camarades de le tuer, de peur que cette toux incommode ne découvrit l'entreprise. Ce Soldat méritoit bien que l'on eût conservé son nom à la Postérité ; un Romain n'auroit assurément rien fait de plus beau , & une action d'un moindre courage auroit peut-être été récompensée d'une Statue. Quelques années après la réduction de *Breda* , le grand *Spinola* Général des troupes d'Espagne l'assiégea , & la prit après un Siège ou un Blocus de onze mois. Elle repassa encore par un quatrième Siège entre les mains des Hollandois : le Prince d'Orange *Frédéric - Henri* fit cette conquête , après un Siège de quatre mois. Depuis ce tems , les Hollandois en sont demeurés les maîtres , ils y ont augmenté considérablement les fortifications ; & comme cette Place est située dans un terrain fort marécageux , ils y ont construit des Ecluses , par le moyen desquelles ils peuvent facilement inonder tous les environs. Du reste , cette Ville n'est pas une des mieux bâties des Pays-Bas , & sans ses remparts , ce ne seroit pas un endroit fort considérable. Le Roi de *Prusse* , en vertu de ses prétentions sur l'héritage de *Guillaume III.* Roi d'Angleterre , ajoute à ses Tierts celui de *Baron de Breda*.

Je

Jepassai par *Gorcum*, qui me parut une Ville de très peu de conséquence. J'arrivai ensuite à *UTRECHT, qui est une des plus fameuses Villes des Pays-Bas. Elle donne son nom à une des sept Provinces, dont elle est la Capitale. Elle étoit anciennement un Evêché, & les Evêques étoient Souverains de la Province & Princes de l'Empire. Les Ducs de *Brabant*, de *Clèves*, les Comtes de *Hollande*, de *Gueldre*, & autres Souverains jusques au nombre de vingt-huit, relevoient de l'Evêque. L'Empereur *Charlemagne*, ce grand Fondateur d'Evêchés, avoit attaché tant de prérogatives à celui-ci, afin d'engager par-là les Evêques à travailler avec ardeur à la conversion des Paiens qui occupoient une partie des Pais voisins. *Philippe II.* érigea cet Evêché en Archevêché, en faveur de *Schenck de Tautenburg*, qui ne jouit pas longtems de cette nouvelle Dignité; car dans ce même tems ce Pays se révolta contre l'Espagne, & la Religion Protestante s'y étant introduite, l'Archevêque fut chassé. *Henri de Bavière* fut le dernier Evêque qui posséda ce Pays en Souveraineté. Ses Sujets se révoltèrent contre lui & le chassèrent. Ce Prince implora la protection de *Charles-Quint*, à qui il transporta, du consentement de son Clergé & des Etats, la Domination temporelle du Pays en 1528; & de là il passa à l'Eêché de *Worms*. Ce fut à *Utrecht* que se fit la fameuse Union des sept Provinces, le 13 Janvier 1579; qui eut pour suite l'établissement de la République.

Q 4

La

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 175.



UTRECHT, La Ville d'*Utrecht* est encore célèbre par la naissance qu'elle donna en 1459 au Pape *Adrien VI.* Ce Pontife étoit, à ce qu'on prétend, d'une basse extraction. Il ne fut redevable de son élévation qu'à son propre mérite. L'Empereur *Maximilien* lui confia l'éducation de *Charles* son Petit-fils. Il fut ensuite envoyé en Espagne avec titre d'Ambassadeur auprès du Roi *Ferdinand*: ce Prince lui donna l'Evêché de *Tortose*. Après la mort de ce Monarque, il partagea la Régence d'Espagne avec le Cardinal *Ximènes*; & ensuite il resta seul Viceroi du Royaume. Il fut fait Cardinal le 1. Juillet 1517 par le Pape *Léon X.* & élu Pape le 9 Janvier 1522.

Pendant que je suis en train de faire des digressions à l'occasion de la Ville d'*Utrecht*, souffrez encore, je vous prie, que je vous dise que cette Ville a donné le jour à la fameuse *Anne-Marie Schurmann*, cette Fille si savante, qui parloit le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldaïque, l'Italien, l'Espagnol & le François, avec autant de facilité que le Hollandois qui étoit sa Langue naturelle. Elle savoit outre cela peindre en mignature, graver avec le burin & le diamant sur le cuivre & sur le verre. La Reine *Christine* de Suède lui fit le même honneur qu'*Alexandre* fit autrefois à *Diogène*: elle l'alla voir, & fut surprise de la beauté des ouvrages de cette illustre Fille. Elle est morte en 1678, âgée de 71 ans.

Ce fut *Balderic de Clèves*, quinzième Evêque d'*Utrecht*, qui fit entourer la Ville de murailles. *Charles-Quint* y fit construire un Château. Elle a à présent neuf Bastions, deux Demi-lunes,
& un

& un Ouvage à cornes. On prétend que la gran- UTRECHT.
de Eglise dédiée à *S. Martin* a été bâtie l'an 630,
par le Roi *Dagobert*; & après qu'elle eut été rui-
née, comme tous les autres bâtimens de la
Ville, par les Normans, *Adelbolde* 19. Evêque la
bénit en 1024, en présence de l'Empereur *Hen-
ri II.* & de douze Evêques. Elle fut encore rui-
née une seconde fois, mais elle a été rebâtie avec
assez de magnificence. Il y a à l'entrée une fort
belle Tour, de 388 pieds de haut, d'où l'on peut
voir distinctement quinze ou seize Villes.

On respire un meilleur air à *Utrecht*, que dans
les Villes de Hollande: le terrain y est beaucoup
plus élevé, & par conséquent moins maréca-
geux: la Ville, qui est située sur l'ancien Canal
du *Rhin*, est environnée d'une Campagne belle
& fertile: les promenades des environs sont
charmantes, & ne le cèdent qu'à celles de *La
Haie*.

Les François ont été quelque tems maitres de
cette Place; mais le 13 Novembre 1673 elle re-
passa à ses légitimes Seigneurs. Lorsque j'y ar-
rivai, j'appris que la Paix venoit d'être signée
par les Plenipotentiaires de France & d'Espagne
d'une part, & de l'autre par les Ministres d'An-
gleterre, de Portugal, de Prusse, de Savoie &
de Hollande. Les principales conditions éto-
ient: Que *Philippe V* demeureroit en possession
de la Couronne d'Espagne, à condition cepen-
dant qu'il renonceroit à la succession de France
pour lui & pour ses Descendans: Que l'*Angleterre*
auroit *Gibraltar* en Espagne, & *Port Mahon* dans
la Méditerranée: Que *Dunkerque* seroit rasé. La

Q 5

France

UTRECHT, France eut bien de la peine à se résoudre à ruiner une Place qui lui avoit coûté plusieurs millions, & dont la démolition demandoit encore une dépense considérable. L'Electeur de *Brandebourg* fut reconnu Roi de *Prusse* par la France & l'Espagne : on lui donna même le titre de *Majesté*, que la France ne donne pas aux Rois de *Danemarck* & de *Pologne*. On cêda encore à ce Prince ce qu'il possédoit déjà dans la *Gueldre Espagnole*, pour équivalent de la Principauté d'*Orange* que ce Monarque cêda à la France. Le Duc de *Savoie* fut reconnu Roi de *Sicile* : il obtint quelques Places dans le *Milanéz*. Le Roi de *Portugal* demeurera paisible possesseur des conquêtes, qu'il avoit faites pendant la Guerre. Les *Hollandois* furent les moins avantagés ; peut-être se repentirent-ils de n'avoir point fait la Paix lorsqu'elle leur fut proposée à *Gertrudenberg*.

Je ne manquai point, dès que je fus arrivé à *Utrecht*, de voir Mrs. les Ambassadeurs de *Prusse*. C'étoient Mrs. le Comte de *Denhof*, le Comte de *Metternich*, & le Maréchal de *Biberstein*. Ils me reçurent avec toute la politesse possible, & me présentèrent à tous les Ministres étrangers. Je trouvai dans cette Ville Madame de *Wartemberg* : elle étoit venue depuis peu. Le Comte son Mari étoit mort à *Francfort* ; il avoit demandé en mourant, que son corps fût porté à *Berlin*, ce qui fut exécuté avec assez de pompe. On dit que le feu Roi qui l'avoit tendrement aimé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, voulut voir le Convoi. Lorsqu'il passa sous les fenêtres du Châteaueu, le Roi ne put retenir ses larmes. Peut-être se repentoit-il dans ce moment, d'avoir disgracié ce Mini-

Ministre sur des prétextes assez légers : peut être UTRECHT.
 aussi pensoit-il alors au terme inévitable, auquel
 doivent enfin échouer & la majesté des Rois &
 la magnificence du Courtisan,

La Comtesse de *Wartemberg* fut plus ferme :
 elle n'eut garde de s'abandonner à aucune réflexion
 affligeante ; au contraire, elle se vit avec
 plaisir en possession d'un très grand bien, & ce
 qui la flattoit encore plus, elle se trouvoit mai-
 tresse de sa conduite. Elle quitta *Francfort*, où
 elle étoit toujours demeurée depuis la disgrâce
 de son Mari ; le séjour de cette Ville lui avoit
 paru trop ennuyeux pour y fixer sa demeure. El-
 le choisit la Ville d'*Utrecht*, comme plus gaie
 que toute autre. Elle n'avoit pas tardé à don-
 ner dans les aventures, & lorsque j'arrivai, j'ap-
 pris que le Chevalier de B... étoit l'amî du cœur.
 Ce Chevalier venoit de partir pour *Versailles*, où
 il étoit chargé de porter la nouvelle de la signa-
 ture de la Paix. Je ne me mis pas beaucoup en pei-
 ne de rendre visite à la Comtesse : je remarquois
 que tous ceux de notre Cour qui se trouvoient
 à *Utrecht*, la négligeoient si fort, que je ne crus
 pas devoir être le seul qui eût quelque attention
 pour elle. Cependant, malgré la résolution
 que j'avois prise de ne point la voir, le hazard
 fit que je la rencontrai. Cette Dame avoit ame-
 né avec elle une Demoiselle Française, que j'a-
 vois fort connue à *Berlin* ; comme elle avoit in-
 finiment d'esprit, & que d'ailleurs j'avois envie
 de savoir quelques Histoires de la Comtesse, je
 voulus renouer connoissance avec elle. La pré-
 mière fois que je lui rendis visite, elle me pro-
 posa de voir Made. de *Wartemberg* : ce que je
 refusai



UTRECHT. refusai de façon , qu'elle ne fit aucune instance pour me faire faire cette démarche. Mais elle prit le parti de dire à la Comtesse que j'étois depuis peu à *Utrecht* , que je lui avois rendus visite , & qu'elle trouvoit que je ressemblois parfaitement au Chevalier de B.... Il n'en falut pas davantage pour donner à la Comtesse l'envie de me voir : elle pria sa Demoiselle de me faire aller chez elle. Mais on eut beau me parler, je demurai toujours ferme sur la négative. Enfin un jour , que j'étois en visite chez la Demoiselle, Made. de *Wartemberg* entra dans la chambre où j'étois. Elle me dit, que puisque je faisois le fier avec elle , au point de ne lui rendre aucune visite , elle avoit pris le parti de me venir voir. Je voulus répondre ; mais la Comtesse, sans me donner le tems de parler, me dit qu'elle me trouvoit bien changé à mon avantage , que je ressemblois comme deux gouttes d'eau au Chevalier de B.... & qu'enfin tout étoit de la plus parfaite ressemblance , même jusqu'à son de voix. N'en déplaise à Madame de *Wartemberg* , il n'y a jamais eu rien de plus faux que cette ressemblance : le Commandeur étoit beau & bien fait , & vous savez, Madame, que je n'ai jamais eu la sottise de vouloir passer pour tel. Tout ce compliment de la part de la Comtesse me parut si extraordinaire , qu'en vérité je me trouvai aussi embarrassé que l'auroit pu être un Ecolier nouvellement sorti du Collège. Je répondis pourtant ; mais pour aller franchement, je ne savois pas trop ce que je disois. Je lui donnai la main pour la conduire dans son appartement, où elle continuoit toujours d'exagérer la ressemblance

blance qui se trouvoit entre le Chevalier & moi. **UTRECHT.**
 Enfin je crois pouvoir dire, sans vouloir me donner un air d'homme à bonne fortune, ni passer dans votre esprit pour indiscret, qu'il n'auroit tenu qu'à moi d'être pris en corps & en ame pour le Chevalier; mais j'eus le bonheur de me voir tirer d'embaras par un Valet de chambre, qui vint anoncer Mr. *Ménager*, troisième Plénipotentiaire de France pour le Congrès. Je lui eus l'obligation de me tirer de ce mauvais pas. Cette espèce de visite me fit prendre des mesures pour éviter d'en rendre d'autres, dans le peu de tems que j'avois à rester dans cette Ville.

D'*Utrecht* je me rendis à *Wesel*, & delà dans **MAGDEB.**
 le Duché de Magdebourg, par la Westphalie. **BOURG.**
 MAGDEBOURG étoit autrefois un Archevêché, érigé par l'Empereur *Orthon le Grand*, en faveur des Wandalen nouvellement convertis; mais, à la Paix de Westphalie, tout ce Pays fut sécularisé, avec titre de Duché, en faveur de la Maison de Brandebourg, en échange de la moitié de la Pomeranie qui fut cédée aux Suédois. Il y a peu de Villes en Allemagne qui aient essuyé autant de révolutions, que *Magdebourg*. Cette Ville fut mise au Ban de l'Empire en 1553, par *Charles-Quint*, pour avoir refusé de se soumettre à ses ordres. Elle se révolta alors ouvertement, de sorte que l'Electeur *Maurice* de Saxe fut chargé de la réduire. Le Siège dura un an, l'Electeur ne se mettant pas trop en peine d'en presser la conquête. Comme l'objet de cette Guerre n'étoit que la destruction du Protestantisme que cette Ville avoit embrassé, l'Electeur, qui étoit lui-même Protestant, cherchoit en temporisant le
 moyen

MAGDE-
BOURG.

moyen de se raccommo-
der avec ceux de sa Reli-
gion, qui le voyoient avec peine soutenir les
intérêts de l'Empereur & des Catholiques. Ce
raccommo-der se fit, sur la promesse que fit
l'Electeur aux Protestans de *Magdebourg*, de se
joindre à eux pour faire la guerre à l'Empereur,
aussi-tôt après la reddition de la Place. De part
& d'autre on agit avec beaucoup de sincérité: la
Place se rendit, & l'Electeur y entra; non en
Prince victorieux; mais comme un Allié qui
vient apporter du secours. Il se servit de la Gar-
nison pour renforcer son Armée, & ensuite il dé-
clara la Guerre à l'Empereur; sous prétexte que
la Religion & la Liberté Germanique étoient en
danger.

Un changement de cette nature étoit trop ex-
traordinaire, pour que l'Empereur pût s'y atten-
dre. Ce Prince avoit lui-même élevé l'Electeur de
Saxe à la Dignité qu'il possédoit; après avoir de-
pouillé l'infortuné *Frédéric* de ses Etats. Un pré-
sent aussi considérable ne lui faisoit espérer de
la part du nouvel Electeur, que des marques de
reconnoissance. Bien loin de se croire obligé de
se tenir sur ses gardes de peur de surprise, il vivoit
alors dans une si parfaite sécurité, que l'Electeur de
Saxe pensa le surprendre à *Innsbruck*, Capitale du
Tirol. L'Empereur ne fut la trahison; que lors-
qu'il fut sur le point d'être arrêté. Ce fut avec
bien de la peine qu'il évita de tomber entre les
mains de son Ennemi; car alors il étoit incom-
modé de la goutte, & il fut obligé d'abandonner
ses Equipages & sa maison. Il voulut dans cette
occasion donner la liberté au Prince *Jean-Frédé-
ric*; mais ce Prince ne voulut point l'abandon-
ner

ner dans cette disgrâce, & il l'accompagna jus- MAGDE-
ques en Carinthie à 28 lieues d'*Innsbruck*: ce fut BOURG.
là que l'Empereur se retira.

La Ville de *Magdebourg* éprouva un sort bien rigoureux, pendant la Guerre que l'on appelle communément *la Guerre de trente ans*, parce que pendant ce nombre d'années, l'Allemagne se vit ravagée de tous côtés. *Tilly* Général de l'Empereur assiégea cette Place en 1631; elle fut prise d'assaut, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Le feu se mit de la partie & fit un tel ravage, que *Magdebourg*, qui étoit une des plus belles Villes d'Allemagne, fut alors entièrement réduite en cendres. Les Bourgeois furent, à la vérité, cause de leur malheur; car le Général *Tilly* ne les fit traiter si rigoureusement, que parce qu'ils avoient refusé une Capitulation avantageuse, qu'il leur avoit fait offrir quelques jours avant l'Assaut.

On auroit aujourd'hui bien de la peine à prendre cette Ville, depuis qu'elle appartient à la Maison de Brandebourg: les Electeurs on eu soin de la faire fortifier. Le feu Roi y a fait bâtir une Citadelle, qui est séparée de la Ville par l'*Elbe*. Le Roi à présent régnant y a fait faire des ouvrages considérables, dans lesquels on remarque autant de magnificence que de solidité. S. M. a aussi fait construire sur la grande Place un Arsenal fort beau, qui sans être bien grand, contient cependant un nombre considérable de Canons, & d'autres armes. Sur la droite de cette même Place, on voit la grande Eglise, autrefois la Cathédrale; le bâtiment en est Gothique. C'est là que s'assemble le Chapitre, qui subsiste toujours, quoique

MAGDE-
BOURG.

que Protestant. On a aussi conservé l'ancien usage de n'y admettre que des gens de qualité.

La situation de *Magdebourg* est des plus belles. On y arrive de tous côtés par de grandes Plaines, très fertiles en grains. L'*Elbe* qui, comme je l'ai dit, sépare la Citadelle d'avec la Ville, rend aussi son commerce très facile avec *Hambourg*, la *Saxe* & la *Bohême*. Cela a fait que plusieurs Négoçians s'y sont établis, & y ont fait des bâtimens magnifiques. Cette Ville s'embellit encore aujourd'hui de plus en plus, depuis que le Roi y a transféré la Régence du Pays, qui étoit autrefois à *Hall*: de sorte qu'on peut la regarder à présent comme une des plus belles Villes des deux Cercles de *Saxe*.

BRANDE-
BOURG.

De *Magdebourg*, en continuant toujours ma route vers *Berlin*, je passai à *BRANDEBOURG*. Cette Ville est située sur la Rivière de *Havel*. Elle a été bâtie par *Brandon* Prince de *Franconie*. C'étoit autrefois un Evêché, mais aujourd'hui tout ce Pays est sécularisé, & fait partie de la *Marche de Brandebourg*. Le Commerce y est assez considérable. Le Roi y entretient une Garnison, composée d'un Bataillon des Grands Grenadiers. Vous avez eu trop souvent occasion de voir le Régiment dont ce Bataillon fait partie, pour qu'il soit nécessaire de vous en faire l'éloge: c'est peut-être le plus beau Régiment de l'Europe.

BERLIN.

Je ne m'arrêtai point à *Brandebourg*, afin de me rendre plutôt à *Berlin*. Le jour que j'y arrivai, je me trouvai si fatigué d'avoir marché nuit & jour, que je gardai le lit jusques au soir, que j'eus l'honneur de saluer la Reine. Le

Le Roi n'étoit point alors à *Berlin*, il étoit parti depuis quelques jours pour *Potzdam*. La Reine gardoit encore la chambre; elle n'étoit pas encore relevée des couches, dans lesquelles elle avoit mis au monde Madame *Charlotte-Alberri-ne*, qui mourut l'année suivante le 10 de Juin. Je fus reçu de S. M. avec un froid, qui me fit juger que ne devois pas me flatter d'être bien à la Cour, ou du moins dans son esprit. Il n'en fut pas de même de Mesdames les Margraves; elles me reçurent avec toutes les marques possibles de bonté. Madame la Margrave Douairière, sur-tout, m'assura qu'elle me continueroit la protection dont elle m'avoit toujours honoré.

Pour ce qui regarde la Ville de *Berlin*, elle n'étoit pas encore revenue de la perte qu'elle venoit de faire à la mort de *Frédéric*. Le Roi son Fils donnoit, à la vérité, de grandes espérances; mais les changemens qu'il avoit faits dans toute sa Cour, faisoient regretter le feu Roi. Le nouveau Monarque ne pensoit qu'à entretenir une nombreuse Armée, & afin de le faire sans charger ses Peuples, il avoit congédié toute sa Cour & la Maison entière du Roi son Père, de sorte qu'il n'y avoit à la Cour que les Ministres. La plupart des personnes de qualité qui demeuroient anciennement à *Berlin*, s'étoient retirées, ou dans leurs Terres, ou dans leurs Gouvernemens, ce qui rendoit le séjour de cette Ville des plus tristes. Tous ces changemens me firent assez connoître qu'il n'y avoit rien à espérer pour moi dans ce Pays. Je pris donc le parti de terminer mes affaires domestiques avec toute la diligence possible.

Mem, Tom. I.

R

ble,

BERLIN.

possible, afin de retourner au-plutôt à *Paris*. Avant que de m'y rendre, j'allai faire un tour à *Zell*, afin d'y examiner les comptes de celui à qui j'avois confié mes intérêts pour recueillir la succession de ma Mère. Je n'eus pas lieu d'être fort content: ma Mère avoit donné par Testament la plus grande partie de son bien aux Enfants qu'elle avoit eus de son dernier Mari, de sorte que ce que j'avois à prétendre à la succession étoit fort au-dessous de ce que je m'étois imaginé.

HAM-
BOURG.

De *Zell* je fus à HAMBOURG, *uniquement pour voir cette Ville. J'y avois déjà fait un voyage, mais j'étois si jeune alors, que je n'avois pu faire aucune attention sur ce que cette Ville a de remarquable. *Hambourg* est une des plus belles Villes d'Allemagne, faisant partie de la Basse-Saxe. Elle est située sur l'*Elbe*, à peu de lieues de son embouchure, ce qui la rend tout à fait propre au Négoce. Avant qu'elle eût trouvé moyen de s'ériger en République, elle faisoit partie du *Holstein*, sur le territoire duquel elle est bâtie, ce qui fait qu'elle a eu souvent des démêlés avec les Ducs de *Holstein*, & les Rois de *Danemarck*, qui sont Souverains du *Holstein*. Ces derniers, aussi-bien que les Suédois, ont tenté plusieurs fois de se rendre maîtres de *Hambourg*; mais ils ont été repoussés autant de fois qu'il se sont présentés. Cette Ville n'est pas aisée à réduire; elle a des remparts magnifiques, & des dehors très fortifiés; elle a soin aussi d'entretenir une bonne Artillerie, & une Garnison bien composée.

* Voyez le Tome I. des Lettres, page 52. & suiv.

posée. D'ailleurs elle est toujours sûre de la HAM-
protection des Maisons de Brandebourg & de BOURG.
Brunswick; il est de l'intérêt de ces deux Mai-
sons qu'aucune Puissance ne s'empare de cette
Place, sa situation est trop avantageuse.

Hambourg est aussi très considérable par la ri-
chesse de ses habitans. Ils sont presque tous Mar-
chands, & sont assez du caractère des Marchands
Hollandois: fort avides de gain, ils ne font pas
grande dépense. Leur plus grande satisfaction
est d'avoir aux portes de la Ville, des Jardins as-
sez dans le goût de ceux de Hollande. Les Fem-
mes des gros Marchands sont aussi resserrées à
Hambourg, que les Femmes de qualité le sont à
Venise: cependant, j'ai remarqué que ce n'é-
toit que pour les Etrangers. On passe fort bien
son tems dans cette Ville: il y a plusieurs person-
nes de qualité que l'on peut voir, & chez les-
quelles on est parfaitement bien reçu. Les pro-
menades de la Ville sont charmantes, celle des
remparts surtout est magnifique: il y a une dou-
ble Allée d'arbres, qui forme une agréable cou-
vert, d'où l'on découvre une belle campagne
agréablement diversifiée par des Maisons magni-
fiques, des Jardins, Bois, Prés &c. au milieu
desquels on voit les Rivières d'*Elbe* & d'*Alster*,
ce qui tout ensemble forme un point de vue char-
mant. La Riviere d'*Alster* entre dans la Ville,
& forme un Bassin assez semblable à un grand
Etang: il est bordé d'un beau Quai, planté de
plusieurs rangées de Tilleuls, ce qui fait encore
une très belle promenade.

ALTENA.

Près de *Hambourg*, on voit la Ville d'*ALTENA*.
 * Ce nom lui fut donné par un Roi de *Danemarque*, pour se moquer des Députés de *Hambourg* qui lui firent des remontrances sur ce qu'il faisoit bâtir cette Ville trop près de la leur. Dans leur discours au Roi, ils dirent plusieurs fois en parlant de cette Ville, *se ist al te na*, ce qui en langage du Pays signifie, *elle est trop proche*. Le Roi remarqua le mot d'*Altena*, & dit aux Députés, que ne pouvant se dispenser de continuer le bâtiment de cette Ville, tout ce qu'il pouvoit faire pour eux, c'étoit de lui faire porter le nom d'*Altena*, qu'ils venoient de lui donner. A la vérité, on ne pouvoit donner à cette Ville un nom plus significatif, car elle précifément aux portes de *Hambourg*, & fait partie du *Holstein* Danois. Elle étoit autrefois un Lieu de franchise pour les Banqueroutiers, & pour tous ceux qui avoient commis quelque crime dans *Hambourg*. Le Roi de *Danemarque* à présent régnant n'a pas voulu conserver à cette Ville un Privilège qui la faisoit fourmiller de Tripons & de Vagabonds; & il fait remettre aux Magistrats de *Hambourg* les malfaiteurs, lorsqu'ils les reclament.

Altena est remarquable par les différentes Religions, dont on y fait publiquement exercice. Je crois qu'après *Amsterdam*, il n'y a point de Ville en Europe où il y en ait autant. Il y a peu de Sectes qui n'y aient une Eglise. La proximité d'*Altena*, & d'ailleurs sa situation sur l'*Elbe*, cause un grand préjudice à la Ville de *Hambourg*.

* Voyez Tome I. des Lettres, p. 65. & suiv.

bourg. Il y a déjà plusieurs années que les Sué-
dois, sous les ordres du Comte de *Steinbock*, bru-
lèrent cette Ville. A peine donnèrent-ils le
tems aux habitans de se sauver; ils eurent la
douleur de voir consumer leurs maisons & leurs
effets; il y eut même plusieurs Vicillards & nom-
bre d'Enfans qui périrent dans les flammes. Je
trouvai *Altena* dans ce triste état, lorsque j'y pas-
sai. Je l'ai revu depuis: on a eu soin de rebâtir
cette Ville de façon, qu'elle est plus belle & plus
florissante que jamais. Je passai quatre ou cinq
jours à *Hambourg*, après lesquels je partis. Ja-
mais départ ne fut plus à propos que le mien;
car la Peste s'y déclara peu de jours après, la
Ville fut fermée, & on ne lui laissa avoir de re-
lation avec aucun endroit.

Je repassai par *Zell*, d'où je me rendis sans
sans m'arrêter à * *Aix-la-Chapelle*, Ville Im-
périale, située sur les confins des Duchés de *Lu-*
liers & de *Limbourg*. Elle est entourée de Mon-
tagnes, qui forment un Vallon si agréable, que
Charlemagne préféra le séjour d'*Aix-la-Chapelle*
à celui de tant de grandes belles Villes qu'il avoit
soumises à son empire. Cet Empereur y a fait
bâtir l'Eglise Collégiale; dans laquelle on voit
encore aujourd'hui son Tombeau. La mémoire
de ce Prince y est encore en grande vénération.
Le jour de la fête de *S. Charles*, on y fait une
Procession solennelle, dans laquelle la figure de
ce Monarque est portée dans un équipage qui don-
ne plus envie de rire, qu'il n'inspire de dévotion.
On voit dans cette même Collégiale, une Chaire

R 3

de

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 151.

AIX-LA-
CHAPEL-
LE.

de Prédicateur garnie de lames d'or: on dit que le Lustre qui est suspendu devant le grand Autel, est du même métal. C'est dans cette Eglise que plusieurs Empereurs ont été sacrés, on y garde même encore plusieurs Ornaments Impériaux. L'Empereur est Chanoine - né de l'Eglise d'*Aix*, & il en prête le serment le jour de son Sacre.

Aix-la-Chapelle conserve plusieurs Reliques, qui ne sont exposées que tous les sept ans. La cérémonie s'en fait du haut d'une Tour de la Ville: pendant ce tems, le peuple est à genoux dans les Places & dans les rues qui aboutissent à la Tour. Cette cérémonie se fit lorsque je me trouvai à *Aix* en 1713. Il y accourut de tous côtés une foule innombrable de Pèlerins de *Hongrie*, du *Tirol* & de toutes les Provinces d'Allemagne. Les personnes au-dessus du commun peuvent monter au haut de la Tour, d'où l'on montre ces Reliques: on leur permet de les voir de près, mais non pas d'y toucher. De toutes celles que j'y vis, je ne me souviens que d'une Chemise que l'on assure être de la Vierge: on voit dessus quelques marques: que l'on dit être du lait dont elle nourrissoit le Sauveur du Monde. Cette chemise me parut être sans couture, & d'une étoffe que je ne puis trop vous définir, car elle n'étoit ni toile, ni coton.

La Ville d'*Aix* est très fameuse pour les Bains chauds, & les Eaux, que l'on prend deux fois l'année, au Printems & en Automne. Il y vient grand nombre d'Etrangers dans ces deux saisons. Les Eaux sont chaudes, & ont un très mauvais goût: elles sentent l'œuf pourri, ce qui fait qu'on a peine à les prendre le premier jour

jour; mais ensuite on s'y accoutume, & elles AIX-LA-
font du bien. Les Bains sur-tout sont admira- CHAPEL-
bles pour les retremens de nerfs, & pour les LE.
blessures. Il n'est point d'endroit où l'on pren-
ne les Eaux plus commodément: on y trouve en
abondance tout ce qu'on peut souhaiter, & sur-
tout bonne compagnie; le voisinage du Pays de
Brabant, de Liège, de la France, de la Hollan-
de & de l'Allemagne, y attire un très grand
monde, & fait qu'on s'y divertit fort bien.

Je partis d'Aix pour Paris, & je passai par PARIS.
Mastricht & Louvain. Comme je fis cette
route en poste, je réserve à vous parler de ces
deux Villes, lorsque j'y aurai fait quelque sé-
jour. J'arrivai à Paris, plus amoureux que ja-
mais. Je fus reçu de ma chère Maitresse, avec
des marques d'amitié, qui me donnèrent tout
lieu de croire que j'étois le plus heureux des
mortels. Je l'étois en effet, puisqu'alors je fai-
sois consister tout mon bonheur à être bien avec
elle. Cependant, ma légèreté naturelle me fit
bientôt penser différemment. Je vis la Mar-
quise de P.... & je vous avouerai ingénument,
que tous mes grands sentimens pour S.... se ral-
lentirent. Je ne trouvai plus rien qui pût être
comparé à ma nouvelle passion. S.... s'aperçut
bientôt de mon inconstance; elle m'en fit des
reproches, mais de ces reproches sans amertume,
que l'amour seul peut inspirer. Ma passion se ré-
veilla, & je ressentis en cette occasion.

Qu'un flâme mal éteinte

Est facile à rallumer,

Et qu'avec peu de contrainte,

On recommence d'aimer.

R 4

Les

PARIS.

Les sentimens de l'honnête-homme se joignirent à ceux de l'homme amoureux. Je me demandai à moi-même, quel sujet de mécontentement j'avois pu recevoir de S.... Enfin je décidai contre moi-même, que je ne pouvois sans ingratitude abandonner une Maîtresse aussi aimable. Je pris des mesures pour m'éloigner petit à petit de la Marquise de P.... Je n'eus pas beaucoup de peine à étouffer une passion qui n'étoit, pour parler naturellement, qu'un feu de paille.

Pendant le séjour que je fis à la Cour de France, je vis la cérémonie du double Mariage de Mr. le Duc de *Bourbon* & de Mr. le Prince de *Conty*. Ces deux Princes épousèrent chacun la Sœur l'un de l'autre; Mr. le Duc épousa *Marie-Anne de Bourbon Conty*, Sœur du Prince de *Conty*, qui épousa *Louise-Elizabeth de Bourbon-Condé*.

Ces Mariages n'augmentèrent point les plaisirs de la Cour, tout le monde demeura assez tranquille, jusques à ce qu'on eut reçu des nouvelles des avantages que Mr. le Maréchal de *Villars* avoit remportés sur les Alliés. Cette Campagne fut aussi glorieuse pour ce Maréchal, qu'elle lui fut avantageuse: il courut de grands bruits des sommes immenses qu'il avoit recueillies. Il étoit éclairé de près dans sa conduite, & ses ennemis lui faisoient un crime de ce qu'ils auroient peut être loué dans tout autre: ils disoient que ce Général avoit amené avec lui plusieurs charettes chargées de Bandoulières, pour servir de Sauve-gardes; & que les sommes qu'il avoit tirées par ce moyen étoient montées au point, qu'à son retour il avoit acheté pour 180000 livres de Terres. Ils eurent même la hardiesse

dieſſe d'en parler au Roi , qui dit un jour PARIS.
à ſon diner au Maréchal , qu'on lui avoit dit
qu'il avoit acheté de belles Terres. *Il eſt vrai,*
Sire, répondit le Maréchal , *je viens d'en acheter*
une aſſez belle ; & ſi j'ai l'honneur de commander
voſtre Armée l'année prochaine , je me flatte
d'en acheter une plus conſidérable aux dépens
de vos Ennemis. Cette réponſe déconcerta
fort ceux qui avoient voulu rendre de mauvais
ſervices au Maréchal. Il ſavoit bien qu'il avoit
des ennemis , mais il ſ'en embarraſſoit peu ; il
étoit en faveur , & il la méritoit. On dit que
lorsqu'il partit pour la Campagne de 1713 , il
dit au Roi en prenant congé de lui , qu'il le prioit
de ſe ſouvenir qu'il le laiſſoit au milieu de ſes ennemis,
tandis qu'il alloit combattre ceux de S. M.
Il ſ'en acquitta très bien , & il procura enfin
par la réduction de Landau & de Fribourg , la
la Paix , par laquelle les Electeurs de Cologne &
de Bavière furent rétablis dans leurs Etats.

Après quelques mois de ſéjour à *Paris* , je
reçus des Lettres de *Berlin* , par leſquelles on
me mandoit que le Roi penſoit à former ſa
Maison , & que je ne pouvois mieux faire que
de venir lui offrir mes ſervices. J'eus bientôt
pris mon parti ſur ce que j'avois à faire. J'avois
toujours été élevé dans les ſentimens , que l'on
doit préférer le ſervice de ſon Souverain à tout
autre ; & d'ailleurs , je me ſuis toujours ſenti
naturellement attaché au Sang de nos Rois.
Je pris donc la réſolution de quitter *Paris*
encore une fois. Du caractère dont vous me con-
noiſſez , Madame , vous vous doutez bien que
je dus reſſentir quelque peine en formant une

R s

réſo-



réolution de cette nature. Je vous l'avoueraï ingénument, je fus sensiblement touché de m'éloigner d'un endroit où je goûtois des plaisirs, que je savois bien ne devoir pas trouver ailleurs. Mais enfin je n'écoutai que mon devoir, & les larmes que je vis répandre m'attendrirent, à la vérité, mais elles n'eurent pas la force de me faire changer de dessein.

De *Paris* à *Wesel* je tins la même route que j'avois tenue lorsque j'étois revenu à *Paris*.
 HANOVER. De *Wesel* je passai à *Hanover*, où je tombai malade. Mon dessein étoit de garder l'*incognito*; mais l'état où je me trouvois m'obligea d'avoir recours à la Médecine. Je crus même pendant quelque tems que tous les remèdes que l'on me pourroit faire seroient inutiles, & qu'il falloit tout de bon penser à faire le grand Voyage. Feue Mademoiselle de *Pöllnitz* ma Cousine fut bientôt informée de mon arrivée, & elle en avertit aussi-tôt Madame l'Electrice, qui eut la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles, ce qu'elle continua deux fois par jour tant que je fus malade. Cette Princesse a toujours eu pour moi des bontés, dont je serai éternellement reconnoissant. On m'a dit que pendant ma maladie, F... voulant faire l'agréable à mes dépens, dit à la table de l'Electeur, que ma maladie n'étoit pas mortelle, que je l'avois gagnée en France, & qu'il y avoit à *Hanover* d'assez bons Chirurgiens pour me tirer d'affaire. Mad, l'Electrice se fâcha vivement contre lui, & lui dit: *Monsieur, vous plaisentez mal à propos; s'il avoit la maladie que vous dites, il se seroit fait traiter en France: il n'ignore pas que les gens*
 de

*de ce Pays-ci y vont pour se faire guérir, & il a HANOVER.
trop d'esprit pour ne pas imiter leur exemple.*

Aussi-tôt que je fus en état de sortir, je ne manquai pas d'aller faire mes très humbles remerciemens à Mad. l'Electrice. Cette Princesse me reçut beaucoup mieux que je n'osois espérer. Les bontés qu'elle me témoigna firent croire à Mlle. de Pöllnitz & à Mad. de K. . . . que j'obtiendrois aisément d'être reçu à son service, si je voulois en faire la demande. Ces Dames m'engagèrent donc à faire cette démarche, dans laquelle je doutois fort de réussir. L'expérience me fit voir que mes doutes étoient légitimes. Je fis ma demande à la Princesse par écrit. Peut-être en cela fis je alors une sottise, car je lui donnai le tems de se consulter. Elle le fit en effet, & par malheur pour moi, elle s'adressa à Mad. de B. . . . Cette Dame ne pouvoit me souffrir: j'ai su depuis la cause de son aversion pour moi. C'est que *Madame* de France avoit mandé à Madame l'Electrice, que je lui avois dit que Mr. le Prince Electoral avoit pour cette Dame des attentions particulières. C'étoit assez pour indisposer furieusement contre moi une personne, qui à l'extérieur faisoit profession de la vertu la plus austère; & elle fut charmée de trouver dans le conseil que l'Electrice lui demanda à mon sujet, un moyen sûr de se venger de moi. Elle fut persuader à l'Electrice, qu'elle ne devoit point me recevoir à son service, & elle ne manqua pas de raisons pour appuyer son avis: l'envie de se venger fournit toujours abondamment des prétextes spécieux de nuire à son ennemi.

L'Ele.



HANOVER. L'Electrice goûta assez les raisons qu'on lui allé-
gua pour m'éloigner de son service , & elle
ordonna à Mr. de P. de me dire , qu'elle m'é-
toit très obligée de l'attachement que je té-
moignois avoir pour sa personne ; mais qu'elle
ne pouvoit s'imaginer qu'après avoir servi un
Roi , je voulusse servir une vieille Princesse
comme elle ; que le service de l'Electeur son Fils
me conviendrait mieux , & qu'elle se feroit un
plaisir de m'y faire entrer ; que pour elle , elle
se réservoir à me recevoir à son service , lors-
qu'elle seroit Reine d'Angleterre , parce que
si cela arrivoit , elle seroit alors plus en état de
faire ma fortune. Vous voyez, Madame, que
je ne pouvois me plaindre d'un refus comme
celui-là ; il étoit assaisonné de tout ce qui
pouvoit en adoucir l'amertume. Pour moi,
je vous avoue que je n'en ressentis aucune. Je
n'avois fait cette démarche que par complai-
sance pour Mlle. de *Pöllnitz* , qui fut piquée au
vif de ce refus , non pas tant par amitié pour
moi, (je savois bien à quoi m'en tenir là-dessus),
que par amour propre : sa vanité en souffroit
beaucoup ; elle se croyoit fort en faveur , &
elle voyoit que c'étoit une faveur sans crédit.
Son ressentiment alla si loin , qu'elle m'empêcha
de prendre congé de l'Electrice , qui partit peu
de jours après pour *Göhr* , avec le Prince son
Fils. De mon côté , je partis aussi de *Hanover*
pour me rendre à *Berlin*.

J'y trouvai la Maison du Roi déjà toute
nommée. Cependant , cela ne m'empêcha pas
de faire demander de l'emploi à S. M. Ce fut
Mr. de *Printz* Grand-Maréchal qui parla pour
moi.

moi. Il m'annonça un refus, bien différent de *Berlin*. celui que j'avois essuyé à *Hanover*. Dans celui-là, je ne pouvois me plaindre de l'Electrice, qui me refusoit avec toute la politesse possible, une grace dont après tout je ne me souciois que parce que j'avois fait la démarche de la demander. Dans celui-ci, il me falut essuyer un refus donné assez cruellement, & le refus d'une chose pour laquelle seule j'avois entrepris le voyage de *Berlin*. Je fus sensiblement touché de la conduite de la Cour à mon égard : je n'avois jamais rien fait qui dût me priver d'un établissement dans ma Patrie : mes Ancêtres y avoient servi, & y avoient tenu un rang assez distingué, pour que je pûsse espérer que l'on eût pour moi quelque considération : d'ailleurs, j'avois eu l'honneur d'être Gentilhomme de la Chambre du feu Roi, & j'avois le chagrin de voir qu'on me préférât des gens qui n'avoient jamais paru à la Cour, la plupart d'une naissance très obscure. Me voyant donc sans espérance de réussir du côté de la Cour, je crus devoir chercher fortune ailleurs. Je pensai à entrer au service du Roi de Pologne. Personne n'étoit plus propre à me servir auprès de ce Prince, que le Comte de *Flemming* son Premier-Ministre. Il étoit alors à *Berlin* pour les affaires de son Maître. J'employai mes Amis auprès de ce Comte, & je lui fis ma cour avec assiduité. Ce Ministre parut avoir intention de me rendre service, & il me promit de parler pour moi au Roi son Maître. Il partit pour *Varsovie* sur la fin de Novembre. Je l'y suivis ; il me présenta au Roi, & à tous les Seigneurs de la Cour.

Je



VARSOVIE. Je débutai le mieux du monde à la Cour de Pologne : j'étois protégé par celui qui y jouoit le plus grand rôle après le Roi, ce qui fut cause que tout le monde s'empressa à me faire amitié. Le Comte de *Flemming* parut voir avec plaisir les attentions que l'on avoit pour moi, du moins fus-je assez peu clairvoyant pour ne pas découvrir que cela lui étoit fort indifférent. J'étois excusable de ne le point soupçonner de duplicité à mon égard ; je n'avois eu lieu jusqu'ici que de me louer de sa générosité, & de la bonne volonté qu'il avoit témoignée de me rendre service. On eut soin de me desabuser, & je découvris par moi-même peu de tems après, que les belles paroles qu'il m'avoit données n'étoient précisément que ce qu'on appelle *Eau-bénite de Cour*.

Peu de tems après mon arrivée à *Varsovie*, le Roi de Pologne en partit pour aller en Allemagne. Je crus devoir attendre son retour, pour parler de mes affaires. Je passai ce tems à *Varsovie*, le plus agréablement du monde. Je fus bientôt connu de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Polonois, qui eurent pour moi toutes les politesses imaginables. Je retrouvais *Paris* dans tout ce que je voyois, par-tout la même politesse, & une certaine aisance dans les manières, dont les François se croient seuls en possession. Les Dames Polonoises sont très aimables, elles ont toutes de l'esprit & beaucoup de vivacité. On imagine aisément qu'avec ces qualités, elles ne sont point indifférentes aux plaisirs : en effet, je leur ai remarqué une délicatesse & un goût très exquis pour tout ce qui

qui s'appelle divertissemens. Elles aiment passionnément la Musique, & encore plus les Spectacles. Elles ont à *Varsovie* de quoi se satisfaire: le Roi, qui est un Prince aussi galant que magnifique, a soin que tout se passe à sa Cour d'une manière digne d'un grand Roi. Il y entretient des Comédiens François, & donne outre cela très souvent des Bals & des Concerts. Ces divertissemens sont ordinairement accompagnés de Fêtes magnifiques, que le Roi donne à des Dames de sa Cour, & dans lesquelles ce Prince fait toujours admirer sa bonne mine, & ces graces qui accompagnent toutes ses actions.

Il s'en faut beaucoup que les Seigneurs Polonois soient aussi magnifiques que les Dames, ou du moins s'ils le sont autant, ils ne les égalent point dans le goût & dans l'arrangement. Les Domestiques & les équipages sont pour l'ordinaire assez mal entretenus; leurs tables sont à la vérité servies avec profusion, mais sans délicatesse, le tout, à ce que je crois, faute de bons Officiers ou de Cuisiniers habiles: car d'ailleurs la Pologne est le Pays du monde où l'on peut faire la meilleure chère. La viande de Boucherie y est délicieuse, le poisson y est très bon & en grande abondance: il ne vient point de Vin dans le Pays, mais on ne s'apperçoit point de cette disette chez les Seigneurs Polonois, chez qui le vin de Hongrie, quoique très cher, se boit comme de l'eau. J'ai remarqué chez la plupart une chose qui ne quadre guère avec la grandeur dont ils se piquent: c'est que le Maître de la maison & ses Amis particuliers boivent de fort bon vin, pendant

VARSOVIE. dant que les autres invités sont obligés de se contenter de Vin assez commun. Il est remarquable que quoique la Pologne ait abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, cependant c'est un Pays très incommode pour les Voyageurs, surtout pour ceux qui ne sont point en état de tout porter avec eux. Je n'ai point vu d'endroit où les Auberges soient aussi peu fournies : à peine assez souvent trouve-t-on une chaise pour s'asseoir. Aussi les Voyageurs d'une certaine volée ont soin de porter avec eux tout ce dont on peut avoir besoin. Mr. le Duc d'*Torck*, Evêque d'*Osnabruck*, disoit à propos de cela, qu'il ne connoissoit pas un Pays où l'on fût plus chez soi qu'en Pologne, parce qu'en voyageant on se trouvoit toujours dans ses meubles.

J'appris que le Roi devoit dans peu se rendre à *Dresde* : je partis aussi-tôt avec le Comte de *Hoim*, Ministre d'Etat du Monarque Polonois. Je ne vis jusqu'à *Dresde* aucun endroit remarquable, que *Breslau* & *Leipzig*. **BRESLAU.** est la Capitale de la Silésie : c'est une Ville assez grande, & fort belle, habitée en Hiver par beaucoup de Noblesse. Le Comte de *Flemming* s'y étant arrêté deux jours, je m'y arrêtai aussi. J'y vis très bonne compagnie, principalement chez Mr. le Comte de *Malitzan*, & chez Madame la Princesse de *Teschen*, autrefois Princesse *Lubomirskâ*. C'étoit une Dame d'un très grand air, qui recevoit parfaitement bien son monde, & qui traitoit avec beaucoup de magnificence. J'aurois fort souhaité rester quelques jours de plus à *Breslau*; mais comme le Comte de *Flemming*, par la protection duquel je me battois encore de pouvoir

pouvoir trouver un établissement à la Cour, sui- DRESDE.
voit le Roi en Saxe, j'allai avec lui à la Foire de
Leipzig, où le Roi & la Reine étoient déjà arri-
vées. Comme le Roi avoit été absent pendant
quelque tems, la présence attira les Princes du
Sang & beaucoup de personnes de qualité, qui
vinrent faire leur cour. Après la Foire, le
Roi retourna à *Dresde*. Quelques jours après
son arrivée dans cette Ville, il maria le Comte
de *Saxe* son Fils-naturel (qu'il avoit eu de la
Comtesse de *Königsmarek*) avec Mademoiselle de
Löwen: c'étoit une Demoiselle de naissance, &
& des plus riches de *Silésie*. La cérémonie de
ce Mariage se fit en présence de toute la Cour:
le Roi donna pendant plusieurs jours des Fêtes
dignes de son bon goût & de sa magnificence.
Ce Prince aime beaucoup le Comte de *Saxe*:
c'est un des plus aimables Seigneurs que j'aye
connu, & d'ailleurs il ressemble beaucoup au
Roi de Pologne, ce qui sans doute augmente
encore l'affection du Monarque pour le Prince.

DRESDE * étoit alors le centre des plai-
sirs de l'Allemagne, & les Spectacles rendoient
son séjour peu différent de celui de *Paris*. Je
ne vous détaillerai point toute la magnificence
des différentes Fêtes qui furent données dans le
tems du Carnaval; assez de personnes ont écrit
à ce sujet. Tout ce que j'aurai l'honneur
de vous en dire, c'est que tous ceux qui s'y
trouvèrent furent encore plus charmés des ma-
nières affables du Roi, qu'ils ne le furent de
la beauté du Spectacle & de la magnificence
des Festins.

Mem. Tome I.

S

J'au-

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 97. & suiv.

DRESDE.

J'aurois sans doute pris plus de goût à tous ces plaisirs, si j'avois eu lieu d'être content de la situation de mes affaires. J'avois jusques alors espéré d'entrer au service de Pologne. J'avois toujours beaucoup comté sur les promesses de Mr. le Comte de *Flemming*; mais lorsque je me trouvai à *Dresde*, les affaires changèrent de face: Je le fis souvenir de la promesse, & il me répondit sur un ton assez gai, qui me fit connoître que je ne devois pas espérer grand'chose de sa part. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, je continuai toujours à témoigner beaucoup d'attachement pour sa personne. Je ne laissai pas d'avoir à essuyer plusieurs *rebuffades*, qui ne me rebutèrent point. J'avois d'autant plus de raison de prendre mon mal en patience, que je savois qu'il traitoit ainsi les créatures les plus affidées. Enfin ne voulant apparemment rien faire par lui-même, il m'envoya à Mr. de *Löwendahl* Grand-Maréchal, & celui-ci à Mr. de *Fitzthum* Favori du Roi. Je fus charmé des politesses & des bonnes manières de ce dernier: je ne crois pas qu'il y ait jamais eu Favori plus obligeant & qui s'en fit moins accroire. Il ne m'amusa point, il me fit sentir l'impossibilité qu'il y avoit d'obtenir aucune Charge à la Cour, à moins que le Roi par une grace spéciale ne voulût avoir des bontés pour moi; ce qui ne pouvoit être qu'aux dépens de plusieurs Seigneurs Polonois qui sollicitoient aussi des places à la Cour, auxquelles leur naissance paroissoit leur donner une espèce de droit. Je ne perdis point encore espérance de réussir, & comme cette faveur ne pouvoit guères être accordée que par le canal du Comte de *Flemming*, j'eus encore recours à lui.

à lui. Je n'eus pas lieu d'être fort content : sans DRESDE. doute je pris mal mon tems pour lui parler de mes affaires , y en aiant peut-être d'autres d'une plus grande conséquence qui pouvoient l'occuper alors : en un mot, il me rebuta si fort, qu'il ne m'en falut pas davantage pour me faire renoncer à mes prétentions. Je pris congé du Roi & de la Reine, & je me mis en devoir de partir pour *Berlin*.

Avant que de partir, il m'arriva une aventure, qui, avec le chagrin que j'avois de n'avoir pu réussir dans mes desseins, acheva de me rendre le séjour de *Dresde* aussi insupportable, que je l'avois trouvé aimable à mon arrivée. J'avois fait à la Foire de *Leipzig* un Billet de trois-cens écus, payable au porteur. La personne à qui j'avois fait ce Billet, avoit donné commission à un Marchand de *Dresde* de recevoir cette somme. Le Marchand reçut le Billet le jour de mon départ, & comme le terme venoit d'expirer, il envoya chez moi pour en recevoir le payement. Je n'y étois pas alors, & cet homme aiant appris que je devois partir le même jour, profita d'un usage introduit & très bien observé en Saxe, qui est de faire arrêter celui qui manque de satisfaire à une Lettre de change au jour nommé; de sorte que lorsque je voulus monter en chaise, je fus arrêté. Il étoit environ dix heures du soir. Malheureusement, j'avois beaucoup perdu au Jeu pendant le Carnaval, & ne me trouvant pas cette somme actuellement, j'eus recours au Comte de *Flemming*, qui me la prêta. C'est la seule fois que je puisse être sur que ce Seigneur m'ait rendu quelque service. Je le remboursai peu après mon arrivée à *Berlin*.



DRESDE.

Je ne fis pas long séjour à *Berlin*. J'allai passer quelques jours à une Terre que j'ai à deux lieues de la Ville : mais l'ennui qui me suivoit partout me fit prendre la résolution de retourner en France ; toujours cependant dans le dessein de me procurer quelque établissement à *Berlin*, ou ailleurs. Dans le tems que je préparois tout pour mon Voyage, j'eus le malheur de tomber de cheval & de me casser la jambe gauche. Cet accident, à la suite des différentes disgrâces que j'avois eu à essuyer, ne vous donne-t-il pas, Madame, l'idée d'un nouvel *Oreste* poursuivi par le Sort sans différens Pays ? Il ne me manquoit plus que d'être traité par quelque ignorant, qui me laissât estropié pour le reste de mes jours. A vous parler naturellement, j'en avois quelque appréhension : un homme de ma trempe avoit tout à craindre en pareille circonstance. Cependant, soit hazard, soit habileté du Chirurgien, après de très vives douleurs je fus parfaitement guéri, & de façon que je ne m'en suis jamais ressenti depuis. Le neuvième jour après ma chute, je me transportai à *Berlin*. Comme mon indisposition ne me permettoit pas de faire le Voyage ni en chaise ni en carrosse, je pris des porteurs, ce qui rendit mon entrée des plus comiques. Ce nouvel équipage étonna tous ceux qui le virent : les enfans sur-tout, peu accoutumés à voir de pareilles voitures, me suivirent depuis les dehors de la Ville jusques à mon logis ; & comme le peloton alloit toujours en grossissant de rue à autre, le cortège étoit au moins de deux cens personnes lorsque j'arrivai chez moi. Je m'aperçus bien, à mon arrivée, que j'avois mal fait de me faire transporter si-tôt :

la



la fièvre me prit, & peu après il se forma un DRESDE.
 absès qui me causa la maladie que l'on appelle
 en France *la maladie du Roi*. Nouvelle raison
 de me plaindre de l'arigueur du sort; car en vé-
 rité, je souffris pendant plus de vingt jours des
 douleurs qu'il m'est impossible d'exprimer.

Dès que je fus en état de sortir, j'allai chez
 la Reine. S. M. venoit de recevoir la nouvelle
 que l'Electeur de *Hanover* son Père venoit d'être
 appellé par les Anglois pour succéder à la Reine
Anne, qui venoit de mourir. Vous vous sou-
 venez sans doute, Madame, de la joie que cette
 nouvelle causa dans notre Cour. Le Roi fit
 offrir au nouveau Monarque tout le secours,
 dont il pourroit avoir besoin pour se soutenir
 sur le Trône. Quelques jours après l'arrivée de
 cette grande nouvelle, je pris congé de la Reine,
 & je partis pour *Hambourg*.

Je fus très bien reçu dans cette Ville par HAM-
BOURG.
 L... qui étoit pour-lors Envoyé de Prusse
 au Cercle de la Basse Saxe. Je l'avois connu
 dans un tems où il étoit peu favorisé de la
 fortune, mais alors on pouvoit dire qu'il étoit
 accablé de ses faveurs. Il fut charmé de me
 voir, & de pouvoir faire montre de la magni-
 ficence dans laquelle il vivoit. Depuis qu'il
 avoit épousé une Femme fort vieille, à la
 verité, mais très riche, il fut habilement se
 faire des connoissances utiles, & soit à prix d'ar-
 gent, soit pure faveur, il fut bientôt Ministre
 d'Etat, & peu après il reçut la Clé de Chambel-
 lan du Roi. Je fus bien aisé de le voir dans une
 situation si brillante: mais cependant je ne pus
 m'empêcher de le plaindre d'avoir épousé une

§ 3

Femme

HAM-
BOURG.

Femme aussi peu ragoûtante que celle qu'il avoit. C'étoit une personne qui joignoit à l'entêtement & à la mauvaise humeur des gens âgés, toute la vigueur du bel âge; d'ailleurs souverainement originale, soit dans ses parures, soit dans l'ameublement de sa maison. Son Mari n'avoit jamais pu obtenir d'elle, qu'elle s'habillât comme il convenoit à une personne de sa sorte; ni qu'elle réformât dans son meuble ce qui choquoit absolument le bon goût. J'eus le plaisir d'examiner à mon aise l'intérieur de cette maison, un jour que j'y fus invité à souper. Le repas se donna dans un appartement dont l'ameublement étoit des plus bizarres. La première Salle étoit meublée d'un cuir noir & or; il y avoit autour, des chaises de taffetas verd, garnies de falbalas couleur de rose. La seconde chambre étoit tendue d'une tapisserie de verdure; les sièges étoient de velours noir galonné d'or; par tout on voyoit des bras de crystal. Au bout de la chambre étoit un Alcove tapissé d'un cuir blanc & or; & au milieu de l'Alcove, un lit d'une construction assez extraordinaire: il étoit sans rideaux, quatre colonnes soutenoient le ciel; le tout étoit incrusté de nacre de perle, & d'écaille de tortue; une corniche de bois doré combloit le tout. Le lit étoit couvert d'une courte-pointe de velours noir galonné d'or. Dans les quatre coins de l'Alcove étoient quatre Statues de marbre blanc, tenant une bougie. Il y avoit d'autres bougies sur des bras dorés, & un lustre assez beau. Le tout, je vous assure, avoit bien plutôt l'air d'un lit de parade, que d'une chambre où l'on dût se régaler. Cependant nous nous mîmes à table. Cette aimable Dame ne voulut point
être

être du repas, elle se contenta de se tenir der- HAM-
rière une porte qui étoit dans l'Alcove, & là BOURG.
elle avoit pris la résolution d'être spectatrice de
la fête à travers les fentes.

Nous étions déjà en train de souper, & très peu
en peine de l'absence de notre Hôtesse, lorsque
tout à coup nous vîmes sortir du fond de l'Al-
cove une figure assez laide, toute vêtue de blanc.
Je fus le premier qui m'en aperçus, & véritable-
ment, pour peu que j'eusse ajouté foi aux Reve-
nans, j'aurois cru en voir un. Tout étoit dans le
goût de la scène du Commandeur dans le *Festin de
Pierre*, excepté cependant que nous ne fumes pas
honorés de la moindre inclination de tête. J'en-
tendis jurer & pester contre des Domestiques, ce
qui me fit soupçonner que ce pourroit être la Mai-
tresse du logis. Je ne me trompois pas. Nous
étions redevables de cette apparition à une bougie
qui découloit sur une chaise de velours noir: elle
s'en étoit aperçue de l'endroit où elle étoit ca-
chée; elle avoit tenu bon quelque tems, croyant
que quelques Domestiques remédieroient à ce
mal; mais enfin, voyant que personne n'y faisoit
attention, elle avoit pris le parti de venir au se-
cours de sa chaise. Cette apparition fut cause d'un
grand fracas: les Laquais s'excusèrent sur ce qu'ils
étoient occupés à servir; de part & d'autre, il y
eut entre la Maitresse & les Domestiques de longs
colloques assez animés, pendant lesquels les con-
viés, qui s'étoient levés par respect pour la Dame,
restoient toujours debout. Le Mari tâcha d'ap-
paîser sa chère Epouse, & lui fit appercevoir la
situation où elle nous tenoit. Elle, sans faire
la moindre politesse, prit place à notre table. Je

HAM-
BOURG.

crus que le fort de la tempête étoit passé ; point du tout : elle ne fut pas plutôt assise , qu'elle recommença à gronder de plus belle. Un Laquais , que tout ce carillon ennuyoit encore plus que nous , s'avisâ de lui faire sentir assez brusquement qu'elle faisoit grand bruit pour peu de chose. La Dame passa alors de la colère à la fureur la plus emportée ; elle voulut donner à ce Laquais un soufflet à tour de bras ; mais le drôle fut habilement parer le coup , une assiette qu'il tenoit dans la main lui servit de bouclier. La Dame se donna un si furieux coup , qu'elle fut quelque tems sans parler ; ensuite revenue à elle , elle fit un tapage pire que celui dont nous étions témoins depuis quelques momens. Enfin le Laquais fut chassé à l'heure même. Heureusement pour nous , la douleur que cette Dame ressentoit du coup quelle s'étoit donné augmenta au point , qu'elle fut obligée de se retirer. Elle ne fut pas plutôt sortie , que nous nous mimes tous à éclater de rire. Le Mari lui-même rioit de tout son cœur , & il pria la compagnie de ne point se gêner , & de causer aussi gaiement que nous souhaiterions sur cette aventure. Véritablement , nous nous mimes assez en gaieté aux dépens de la pauvre Dame ; mais cependant nous y perdîmes le plus. Pendant que nous la croyions bien loin , elle s'étoit avisée de rester à la porte & d'écouter notre conversation. Elle n'eut pas lieu d'être contente : aussi s'en vengea-t-elle sur le champ , car elle nous priva du dessert , & le pauvre Mari n'eut pas assez de crédit pour nous en faire donner.

Je

Je fus si content de ce charmant repas, que HANOVER dans l'appréhension d'une seconde invitation, je ^{VER.} partis dès le lendemain pour *Hanover*. J'y arrivai la veille du départ du nouveau Roi pour l'Angleterre. L'Électrice sa Mère, à qui la Couronne appartenoit de droit, venoit de mourir subitement en se promenant dans le Jardin de *Herrenhausen*, peu de tems avant la Reine *Anne*. L'Électeur son Fils fut reconnu Roi par les Anglois, comme plus proche Héritier Protestant; car si les Catholiques eussent pu avoir quelque droit à la Couronne, celui-ci n'auroit été que le 23. ou 24. en ligne directe. Ce fut Mylord *Clarendon*, Envoyé de la Reine d'Angleterre à la Cour de *Hanover*, qui anonça à l'Électeur son élévation à la Couronne. Peut-être eut-il quelque peine à s'acquitter de cette commission, étant parent de la Maison de *Stuard*, & ne passant pas pour être fort porté pour la Maison qui gouverne aujourd'hui l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, il s'acquitta de bonne grace de cette commission. Ce Mylord reçut la nouvelle de la Proclamation que les Anglois avoient faite de l'Électeur pour leur Roi, un soir qu'il venoit de souper avec ce Prince à la *Fantaisie*, Maison appartenante à Madame de K... aujourd'hui Mylady L... En rentrant chez lui, il trouva un Courier qui lui apportoit les ordres du Conseil, qui étoient de reconnoître l'Électeur pour Roi d'Angleterre. Il monta aussi-tôt en carosse, & fut à *Herrenhausen*, où il trouva l'Électeur couché. Mylord cru que la nouvelle de l'acquisition d'une si belle Couronne valoit bien la peine d'éveiller l'Électeur; il entra dans

HANOVER, sa chambre, mit un genou en terre, & reconnut le premier l'Electeur pour Roi. Ce Prince fit aussitôt assembler son Conseil. Bien des gens ont voulu dire que l'Electeur avoit longtems balancé pour accepter l'auguste Dignité qui lui étoit offerte; pour moi, je m'imagine que l'on parla plus dans le Conseil de ce qui concernoit le Voyage d'Angleterre, qu'on ne balançât si on accepteroit ou non.

Au sortir du Conseil, le nouveau Roi reçut les complimens sur sa nouvelle Dignité. Dès l'heure même il donna des ordres de tout préparer pour son départ, qui fut fixé au onzième de Septembre. L'intervalle qu'il y eut depuis le jour que l'Electeur prit le Caractère de Roi, jusques à son départ, se passa à envoyer & à recevoir des Courriers, des principales Cours de l'Eùrope. Toute la Noblesse Sujette du nouveau Monarque accourut de tous côtés pour le voir avant son départ. Ce ne fut pas sans peine que ses Sujets le virent partir: ce Prince étoit fort aimé. Pour lui, quoique fort attaché à ses Peuples, il fut conserver cette tranquillité & cette sagesse qui préside à toutes ses actions, & il parut aussi peu affligé en les quittant, qu'il parut peu sensible à sa nouvelle Dignité. Il n'en étoit pas de même du Prince son Fils: celui-ci fut très sensible à la fortune de sa Maison, & je lui entendis dire la veille de son départ, à un Anglois, qu'il n'avoit pas une goutte de sang dans les veines qui ne fût Anglois, & au service de ses nouveaux Sujets.

Le 11 de Septembre, le Roi & le Prince de Galles partirent de grand matin de Herrenhausen,
au

au milieu des acclamations de la Cour & du Peu-
HANOVER.
 ple dont le chemin étoit bordé. Ils souhai-
 toient à ce Prince toute sorte de bonheur, & ils le con-
 duisirent ainsi jusques à une bonne distance de
Herrenhausen. Ce fut là qu'ils prirent congé de
 S. M. Ces derniers adieux furent accompagnés
 de tant de larmes, que le Roi ne put s'empêcher
 de paroître un peu ému: il les assura qu'il ne se-
 roit pas long-tems sans venir faire un tour à
Hanover.

La Suite du Roi ne fut pas fort nombreuse, ce
 Prince n'ayant pris avec lui que les personnes abso-
 lument nécessaires pour son service, dont cepen-
 dant il renvoya quelques-uns lorsqu'il s'embar-
 qua en Hollande. Madame la Princesse de Gal-
 les suivit le Roi quelque tems après, avec les
 Princesses ses Filles. Mr. le Prince *Frédéric* son
 Fils resta à *Hanover*, pour y être élevé.

Le Roi eut la satisfaction de trouver à *Lon-
 dres* des Sujets aussi attachés à sa personne, que
 ceux qu'il venoit de laisser à *Hanover.* Peu de
 tems après son arrivée, ce Prince fut couronné,
 selon l'usage, à *Westminster.* Il y eut un si grand
 concours de peuple à cette Cérémonie, qu'il
 sembloit que toute l'Angleterre fût accourue pour
 recevoir son nouveau Monarque. Une seule
 Dame, à ce qu'on m'a assuré, refusa de recon-
 noître le Roi: ce fut le jour même du Sacre que
 cela arriva. Un Champion armé de toutes pié-
 ces entra dans la Salle du Festin, & fit un défi,
 suivant l'usage d'Angleterre, à quiconque ne re-
 connoitroit pas l'Electeur de *Hanover* pour légi-
 time Roi de la Grande-Bretagne. Cette Da-
 me jetta son gand, & avec une hardiesse assez
 hors

HANO-
VER.

hors de saison, elle répondit tout haut, que *Jaques III* étoit le seul légitime Héritier de la Couronne, & que l'Electeur de *Hanover* étoit un Usurpateur.

MAS-
TRICHT.

Peu de jours après le départ du Roi d'Angleterre, je partis de *Hanover* pour me rendre à *Aix-la-Chapelle*, où je pris les Bains. Les Médecins me les avoient ordonnés pour fortifier ma jambe. D'*Aix* je pris la route de *Paris*. Je passai à * *MASTRICHT*. C'est une Place forte, qui fait partie du Brabant Hollandois: elle est située au milieu du Pays de *Liège*, dont elle a été dépendante pendant longtems. Elle a été aussi sous la puissance des Espagnols, jusqu'en 1633, que les Hollandois la prirent. Ils en furent reconnus légitimes possesseurs par la Paix de *Munster*: ils firent alors de grandes dépenses pour la fortifier, & elle étoit regardée comme une des plus fortes Places de l'Europe, lorsque *Louis XIV* s'en rendit maître en 1673, en 13 jours de tems. Le Roi commandoit lui-même son Armée, & il avoit avec lui *MONSIEUR*, Frère de S. M. Trois ans après, les Alliés l'assiégèrent aussi; mais leurs armes ne furent pas si heureuses que celles de France, ils furent contraints d'abandonner leur entreprise. Enfin par la Paix de *Nimègue* elle a été rendue aux Hollandois, qui y entretiennent une forte Garnison.

Mastricht

* Voyez le Tome III. des Lettres, pag. 123. L'aventure périlleuse du feu Marechal d'Ouverkerke & de Mademoiselle de *Feldibruck* y est racontée avec des circonstances qui ne sont pas ici, comme elle l'est ici avec des circonstances que l'Auteur ne répète point dans les Lettres.



Maastricht est assez bien bâti. Son terrain est *Mas-*
plat & environné de collines. La *Meuse* traver- *TRICHT.*
se la Ville, & on passe d'un côté de la Rivière
à l'autre sur un beau Pont de pierre qui est fort
élevé. On dit que feu Mr. le Comte d'*Ouvver-*
kerke, mort Feld-Maréchal des Hollandois, fit la
galanterie à une Demoiselle qu'il aimoit, de
sauter à cheval du haut du Pont dans la *Meuse*.
Cette Demoiselle tant aimée étoit Mademoiselle
de *Feldtbruck*. Elle passoit sur le Pont en carosse;
le Comte d'*Ouvverkerke* étoit à cheval à la portière,
qui l'entretenoit de sa flâme. La Demoiselle,
peu sensible aux discours du Comte, daignoit à
peine l'écouter. A la fin, fatiguée d'entendre
toujours toucher la même corde, elle lui dit que
quand il s'agissoit de promettre, les Amans ne
s'épargnoient point, mais qu'on reconnoissoit le
peu de fonds qu'il y avoit à faire sur leur amour,
dès qu'on en exigeoit des preuves bien marquées.
Par exemple, Monsieur, lui dit-elle, je parie que
si je demandois de vous que vous sautassiez du haut
du Pont dans la Rivière, vous n'en feriez rien.
Le vif Amant ne répondit à ce défi qu'en donnant
des deux à son Cheval, qui s'élança de dessus le
Pont dans la *Meuse*. La Demoiselle vit son gé-
néreux Amant prêt à se noyer: heureusement
pour lui, il ne perdit point l'arçon: & son Che-
val qui étoit des plus vigoureux, eut encore
après un tel saut assez de force pour porter son
Cavalier dans une Ile, où l'on vint le prendre
dans un bateau. Après une preuve de cette natu-
re, la Demoiselle pouvoit se vanter, ou d'être
bien aimée, ou d'avoir un Amant bien fou.

De

LOUVAIN.

De *Mastricht* je fus à * LOUVAIN. Cette Ville est surnommée *la sage*, apparemment à cause de son Université, qui fut fondée en 1426 par *Jean IV*, Duc de Brabant: ç'a été une des plus célèbres Universités de l'Europe, mais aujourd'hui elle n'a plus la même réputation. *Louvain* est bien plus célèbre par son antiquité, que par toute autre chose. On prétend qu'elle a été fondée par *Jules-César*. Aujourd'hui c'est, à la vérité, une assez grande Ville, mais mal bâtie. Les seuls édifices que j'ai trouvé remarquables, sont l'Eglise Collégiale dédiée à *S. Pierre*, & l'Eglise des Jésuites. *Louvain* n'est pas d'un grand Commerce pour le présent; une Chaussée assez belle que l'on a conduite jusques à *Bruxelles*, & une autre jusques à *Tongres*, qui doit être continuée jusques à *Liège*, augmentera beaucoup son Commerce, sur-tout avec les Pays-Bas Autrichiens.

GAND.

De *Louvain* je passai à *Bruxelles*, & de là à † GAND, qui est la Capitale de la Flandre Espagnole, & une des plus grandes Villes de l'Europe, à quatre lieues de la Mer. Elle est arrosée de trois Rivières, de l'*Escant*, de la *Lys*, & de la *Lise*, & ornée de belles Places & de bâtimens magnifiques. La grande Horloge mérite d'être remarquée; c'est une piece qui pèse onze-mille livres: on a mis au-dessus un Dragon, que le Comte *Baudouin* apporta de *Constantinople*. On a pratiqué depuis cette Ville jusques à la Mer, un Canal, qui est d'une grande utilité pour le Commerce.

Ce

* Voyez le Tome III. des Lettres, page 122.

† Voyez le Tome III. des Lettres, page 113.



Ce fut à *Gand* que nâquit *Charles-Quint*. Cet *GAND*. Empereur combla la Ville de Privilèges magnifiques; cependant les Gantois peu reconnoissans se révoltèrent contre ce Prince, qui fut si sensible à l'ingratitude de ce peuple, qu'il résolut de l'en punir: & pour être plutôt à portée de le faire, il s'exposa sur la parole de *François I.* à traverser la France pour les venir joindre. Il châtia les rebelles, mais avec tant de sévérité, que les Gantois n'eurent pas lieu de se glorifier d'avoir vu naître l'Empereur au milieu d'eux. Ce Prince fit perir par la main du Bourreau 25 des principaux Bourgeois, il en exila un plus grand nombre, confisqua leurs biens, & leur ôta tous leurs Privilèges. Enfin *Gand*, qui étoit une des plus considérables Villes de l'Europe, se vit en peu de tems comme un Désert; & *Charles-Quint*, pour laisser à la postérité un monument de sa colère, fit bâtir une Forteresse, qui est encore la Citadelle de cette Place. Elle est d'une grande conséquence pour l'Empereur, lorsqu'il est en guerre avec la France: car lorsque les François sont maîtres de *Gand*, la Navigation de l'*Escaut* est interrompue; & en cas de Guerre, on aime beaucoup mieux les voir maîtres de *Bruxelles* que de *Gand*. Je me souviens qu'en 1708, pendant que les Alliés tenoient *Lille* assiégée, les François s'étant rendu maîtres de *Gand*, incommodèrent beaucoup leur Armée. Cette Ville s'est bien rétablie depuis *Charles-Quint*: les Etats de Flandre y tiennent leurs Assemblées, & l'Empereur leur fait ordinairement savoir ses volontés par le Gouverneur-Général des Pays-Bas, résidant à *Bruxelles*.

De



LILLE.

De Gand je me rendis à * LILLE par Courtray & Mémin. Lille est la Capitale de la Flandre François, & une des meilleures & des plus belles Villes du Royaume. Elle appartenait autrefois au Roi d'Espagne. Louis XIV en fit la conquête en personne, en 1667. La Garnison qui étoit de six-mille hommes, ne put arrêter le progrès des armes Françoises, & en neuf jours de tranchée ouverte la Place fut emportée. Lille demeura à la France par le Traité d'Aix-la-Chapelle en 1668; mais en 1708, les Alliés s'en rendirent maîtres après un long & pénible Siège. Enfin à la Paix d'Utrecht, cette Ville est retournée à la France. Les habitans furent si charmés de ne pas demeurer Sujets des Hollandois, comme ils l'avoient appréhendé, que le jour que la Place fut évacuée, ils allumèrent par-tout des feux de joie. C'en étoit pas sans raison: car depuis qu'ils étoient sous la domination des Hollandois, le Commerce n'alloit plus, ces nouveaux hôtes aimant mieux faire venir de Hollande tout ce dont ils avoient besoin, que de se servir des Manufactures de cette Ville. Il n'en étoit pas de même des François; les habitans de Lille vivoient parfaitement bien avec eux, & ceux-ci prenoient dans la Ville tout ce qui leur étoit nécessaire.

Louis XIV a rendu Lille une des plus belles Places de l'Europe. Les rues en sont magnifiques, & particulièrement la rue Royale; bâtie sous le Règne de ce Monarque. Elle est tirée au cordeau, & ornée des deux côtés de fort belles maisons, d'une égale architecture. C'est

☞ Voyez le Tome III. des Lettres, p. 118.



C'est dans cette Ville que réside le Gouverneur de Flandre. Le jeune Duc de *Boufflers* a succédé dans ce Gouvernement au Maréchal son Père. Lorsque j'y passai, c'étoit Mr. le Prince de *Tingry* Gouverneur de *Valenciennes*, qui exerçoit à la place du jeune Duc, qui n'étoit pas encore en âge.

L'envie que j'avois d'arriver à *Paris*, fit que je **PARIS.** parcourus assez brusquement le reste de la route.

J'arrivai enfin, & j'allai descendre chez un Baigneur. Ma première sortie fut destinée à aller rendre mes devoirs à Mademoiselle de S.... L'éloignement n'avoit point altéré ma flamme, & si j'étois charmé de revoir *Paris*, ce n'étoit que dans l'espérance d'y retrouver celle que j'adorois. Mais que'le fut ma surprise, lorsque la Mère de cette aimable Demoiselle vint me recevoir toute en pleurs, & m'annonça qu'il ne falloit plus penser à sa Fille, qu'elle étoit morte il y avoit déjà un mois, dans une Campagne du Périgord, où elle avoit accompagné une de ses Amies. Je fus si frappé de cette nouvelle, qu'il me fut impossible de proférer un seul mot. Je m'évanouis, on me remporta chez moi, & à l'instant je fus saigné, sans que tout ce mouvement pût me faire venir de mon évanouissement. Je revins, mais après bien du repos: & ce ne fut que pour m'abandonner à la douleur. Ce n'étoit plus un chagrin renfermé, au dedans, on n'entendoit de ma part que des cris entrecoupés de sanglots; enfin cela alla au point que ceux qui m'approchoient, crurent que c'étoit fait de moi, & que du moins je perdrois l'esprit dans cette maladie. En effet, ils ne se trompoient guères, & il y avoit déjà plus de la moitié de l'ouvrage

Mem. Tom. I.

T

de

PARIS.

de fait. Je demeurai cinq jours entiers dans cette situation, au bout desquels la Mère de S... vint me rendre visite, & en entrant dans ma chambre, elle me dit que sa Fille n'étoit pas morte, & qu'elle venoit d'en recevoir une Lettre par laquelle elle mandoit que dans peu elle seroit à Paris. Cette espèce de résurrection fut pour moi une nouvelle aussi agréable, que la première avoit été assommante; il se fit chez moi une révolution étonnante, & je crois que s'il est possible que l'on meure de douleur ou de joie, j'en avois eu assez en peu de tems, pour n'y pas survivre. Mais j'étois réservé à d'autres aventures.

En effet, à peine étoit-je remis des différens assauts que j'avois eu à essuyer, qu'il me falut encore en soutenir un tout de nouveau. Ce fut à l'occasion d'une Amie de S... que je rencontrai chez une Dame de ma connoissance. Cette Amie s'appelloit Madame de R... Elle s'étoit mariée depuis quelque tems par avis des Parens, à un homme fort âgé. La jeune Dame haïssoit son Epoux, un peu plus que ne fait ordinairement une Femme de seize ans qui a un Mari qui passe les soixante. Je l'avois vue autrefois, mais elle étoit si jeune alors, que je n'y avois pas fait grande attention. Heureux si je l'eusse toujours regardée avec autant d'indifférence! Mais lorsque je la vis après son mariage, sa beauté, son grand air, ses manières nobles, me firent une impression bien sensible. On me fit jouer au Berlan avec elle, & une autre Dame: pendant toute la partie, elle ne fit que railler sur mon amour pour S... me représentant plusieurs fois, que cette Dame ne méritoit pas l'attachement

ment que j'avois pour elle. Comme je ne sa- PARIS,
vois pas où tendoit tout ce discours, la partie
finie, je suivis cette Dame dans l'embrasure d'une
fenêtre, & là je lui demandai en grace de me
parler plus clairement. Elle s'en défendit long-
tems, sous prétexte qu'elle se trouveroit dans
l'obligation de m'apprendre de fâcheuses nou-
velles. Tous ces délais me donnant de plus en
plus l'envie de savoir ce que ce pouvoit être, je
la pressai de façon, qu'à la fin elle consentit à me
donner quelque éclaircissement. *Vous le voulez,*
me dit-elle; eh bien! il faut vous satisfaire. Mais
ne vous en prenez qu'à vous, si je vous dis des
choses qui vous causeront un chagrin mortel: car
je connois votre humeur, & je sais comme vous
aimez. Vous croyez, continua-t-elle, *que S....*
est à la campagne; on vous a trompé: elle est à
Paris, & n'en est pas même sortie. Elle aime au-
tant le Marquis de V.... qu'elle en est aimée; elle
ne voit plus que lui; il y a deux mois qu'elle n'est
sortie d'une maison du Fauxbourg S. Antoine, où
elle s'est logée lorsqu'elle a appris que vous deviez
arriver. Elle n'a pas voulu être exposée à vos re-
proches, & comme elle espère que vous pourrez l'ou-
blier, elle vous a fait dire qu'elle étoit morte.
Mais lorsqu'elle a appris que vous vous abandon-
niez à la tristesse, vous lui avez fait pitié, &
elle vous a fait savoir qu'elle étoit encore en vie,
& qu'elle seroit dans peu de retour à Paris. En
effet, vous ne tarderez guères à la voir; mais ce
ne sera que pour recevoir votre congé, & pour ap-
prendre d'elle qu'on vous préfère V.... Je sais
tout ceci d'une de mes Femmes de chambre, dont
la Sœur est au service de Madame S.... Car pour

T 1

moi,

PARIS.

moi, depuis que je suis mariée avec Mr. R.... il ne me convient plus de la voir. Vous feriez bien d'y renoncer, vous trouveriez mieux qu'elle. En prononçant ces paroles, elle jetta les yeux sur moi, & rougit à l'instant. Je voulus lui répondre; mais elle me quitta brusquement, & elle eut soin de m'éviter tout le reste de la soirée. Je crus du moins pouvoir lui parler lorsqu'elle s'en iroit; mais elle sortit avec une autre Dame, de sorte qu'il me fut impossible de lui dire un mot.

Je me retirai chez moi, l'esprit cruellement agité: la haine l'amour, la vengeance, le mépris, en un mot toutes les passions d'un Amant que l'on méprise d'un côté, & à qui on fait des avances d'un autre, jouèrent parfaitement leur rôle. Jugez, Madame, dans quel état je me trouvais, aiant à soutenir des combats aussi violens. Enfin le mépris triompha de la passion que j'avois pour S.... Les beaux yeux de Madame de R... me firent oublier mon Infidèle. Mais après tout, je reconnus bientôt que je m'étois guéri d'un fol amour, pour en reprendre un autre de même nature. Les dernières paroles de R.... me paroissoient très flatteuses: je les expliquois à mon avantage, & je crus de bonne foi ne lui être pas indifférent. Je me repaissois de ces agréables idées, & je trouvois un plaisir infini à m'enchaîner moi-même. Cependant, vous verrez bien-tôt que je fus aussi-bien la dupe de cette nouvelle conquête, que de la précédente. Madame de R... étoit une femme des plus belles, & sans contredit une des plus coquettes de Paris: capricieuse avec cela, & intéressée plus que ne le sont les Femmes de son espèce, elle

ne

ne savoit s'attacher à personne, mais elle vou- PARIS.
loit être aimée. Je donnai tête baissée dans ce
nouvel engagement: je me crus quelque tems
l'homme du monde le plus heureux; mes Amis
en furent la dupe aussi bien que moi, ils me
crurent longtems le seul favorisé. Je vous di-
rai dans la suite ce qui en étoit: j'interromps
pour le présent le détail de ces ridicules amuse-
mens, pour vous parler de ce qui auroit dû fai-
re l'objet de mes soins.

Peu de tems après mon retour à *Paris*, je fus
à *Versailles*, où j'eus l'honneur de saluer le Roi
& les Princes. *Madame* me reçut avec de si
grandes marques de bonté, que je crus pouvoir
compter sur sa protection. Je lui fis part du
dessein que j'avois de demander de l'emploi à S.
M. Je la priai de vouloir bien me recomman-
der. *Madame* me promit de le faire. Elle me tint
parole: non seulement elle parla, elle fit encore
parler le Duc d'*Orléans* à Mr. *Voisin*, pour-lors
Chancelier, & Ministre de la Guerre. Il promit
à Leurs AA. RR. qu'il penseroit à me placer;
mais lorsque *Madame* me fit présenter par un de
ses Officiers, ce Ministre me reçut avec un air
aussi rebarbatif que j'en eusse jamais vu. Il étoit
enterré dans une perruque immense, qui l'empê-
choit de voir & d'entendre, ce qui, sans cela, lui
étoit assez naturel: il m'écouta cependant, par
respect pour *Madame*: ensuite il me dit que le Roi
avoit fait une Réforme considérable dans ses Trou-
pes, & que S. M. étoit prête d'en faire une seconde;
qu'ainsi il ne voyoit pas que je dussé espérer d'être
employé. Je fus très mécontent de cette ré-
ponse, qui étoit bien différente de la parole qu'il

PARIS.

avoit donnée à *Madame* & à Mr. le Duc d'*Orléans*. Je fis le rapport à LL. AA. RR. de ce que m'avoit dit le Ministre. Mr. le Duc d'*Orléans* me dit: *Cela n'est rien, je lui parlerai encore une fois, & je me flatte que vous serez content.* Il parla en effet, mais *Voisin* n'en fit ni plus ni moins. Cependant, plein de reconnoissance des démarches que *Madame* & le Duc son Fils avoient eu la bonté de faire pour moi, je continuai à leur faire ma cour, & ils me témoignèrent l'un & l'autre être sensibles à mes assiduités. Je me trouvois très souvent au coucher de Mr. le Duc d'*Orléans*. Sa Cour n'étoit pas nombreuse dans ce tems-là; excepté les gens de sa Maison, j'étois quelquefois seul à lui faire ma cour. J'étois d'autant plus étonné de la conduite des Courtisans à l'égard de ce Prince, qu'il étoit naturel que le Gouvernement du Royaume tombât bientôt entre ses mains. Mr. le Duc de *Berry* venoit de mourir: le grand âge du Roi ne donnoit pas lieu d'espérer qu'il dût encore aller loin, & la jeunesse du *Dauphin* ne lui permettoit pas de prendre de longtems le maniement des affaires; en un mot, tout promettoit infalliblement à ce Prince la Régence du Royaume. Cependant, presque personne ne le traitoit en Soleil levant; le respect que l'on avoit pour le Roi attachoit auprès de S. M. tous les Courtisans; un Règne aussi glorieux & aussi long leur sembloit ne devoir point finir.

Je demurai à *Paris* le reste de l'année 1714, & quelques mois de l'année 1715. L'Hiver de cette année procura à *Paris* un spectacle des plus magnifiques, par l'Entrée de l'Ambassadeur de
Perse,

Perse, & encore plus par l'Audience qu'il eut de PARIS. Sa Majesté quelques jours après. Tout le brillant de ce spectacle n'étoit assurément pas du côté de l'Ambassadeur, qui ne nous donna pas une grande idée de la magnificence Persane. Je n'ai de ma vie rien vu de si pitoyable: tous ses équipages mal en ordre, ses Domestiques à peine vêtus, & presque tous d'assez mauvaise mine, formoient un spectacle assez lugubre. D'ailleurs les présens qu'il apportoit n'étoient en vérité pas dignes du Prince qui les envoyoit, ni de celui qui les recevoit. Cet Ambassadeur, avant que de faire son Entrée, étoit logé à *Charenton*, où tout le monde l'alloit voir comme une merveille. Le torrent m'y entraîna comme les autres. J'y fus en nombreuse compagnie. L'Interprète nous dit avant que de nous faire entrer, qu'il falloit faire un compliment à l'Ambassadeur: nous tirâmes à la courte-paille pour savoir qui porteroit la parole. Le sort tomba sur moi. Je lui fis une très courte Harangue: je lui dis, après l'avoir félicité sur son arrivée, que j'espérois que le séjour qu'il feroit en Europe, & sur-tout en France, ne lui déplairoit pas. Il me fit remercier par son Interprète, & me fit dire, qu'étant destiné à voir le plus grand Roi du monde après le *Sophi* son Maître, il seroit toujours content, quelque chose qui pût lui arriver, dès qu'il auroit paru devant S. M. Il nous fit assoir, & nous lui fîmes plusieurs questions touchant son Voyage, la Cour de Perse, & le *Sophi*. Il nous dit qu'il n'avoit jamais été à *Isbahan*, & qu'il n'avoit jamais vu le *Sophi*. Au milieu de la conversation, il nous fit présenter



PARIS.

du café & des confitures, & nous fit beaucoup de politesses.

Il ne fut pas à beaucoup près si traitable : lorsqu'il s'agit de soutenir son Caractère : il poussa les choses jusqu'à l'excès. Il prétendit ne devoir point se lever lorsque le Maréchal de *Matignon*, qui venoit le prendre de la part du Roi pour le conduire à l'Hôtel des Ambassadeurs, entreroit dans sa chambre. Le Baron de *Bretenil* Introduceur des Ambassadeurs eut beau lui représenter, qu'il devoit cette déférence à Mr. de *Matignon*, qui venoit de la part du Roi; c'étoit parler à un sourd : tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il promit que lorsque le Maréchal de *Matignon* entreroit dans sa chambre, il se lèveroit à l'instant & sortiroit tout de suite. Il y eut encore une scène à éluyer, lorsqu'il fut descendu : on lui parla de monter dans le carosse du Roi; il dit qu'il n'en feroit rien, que c'étoit une cage, & qu'il vouloit faire son Entrée à cheval. Pour l'y déterminer, il falut que le Baron de *Bretenil* lui parlât avec fermeté : il le fit aussi, & il en vint même jusqu'à le menacer qu'il ne feroit point d'Entrée, & qu'il n'y auroit point d'Audience, s'il ne s'assujettissoit aux usages établis en France. Enfin l'Ambassadeur capitula, le différend fut partagé par la moitié, & il consentit à faire une partie du chemin en carosse, & l'autre à cheval. Je n'ai jamais tant vu de monde qu'à cette Entrée; c'étoit un concours étonnant : depuis la première barrière du Fauxbourg S. *Antoine*, jusqu'à l'Hôtel des Ambassadeurs, il y avoit de tous côtés des échaffauts rempli de monde. La même foule de spectateurs le

suivit

suivit pendant quelques jours : lorsqu'il sortoit, PARIS. soit pour les Bains, soit pour la promenade, à peine pouvoit-il passer, tant il y avoit de personnes curieuses de le voir.

L'Audience que le Roi lui donna fut un spectacle des plus magnifiques. *Louis XIV* y parut dans toute la majesté d'un grand Roi, & quelque brillantes que soient les Audiences du Grand-Mogol dont *Tavernier* nous a fait la description, j'ai peine à les croire comparables à la cérémonie dont je vous parle & dont j'ai été témoin. Elle se fit dans la Grande Gallerie de *Versailles*. Le Trône du Roi étoit au bout, & fort élevé; il étoit à fond d'or, relevé par des fleurs en broderie, & par les Armes de France aussi brodées. Le Roi avoit un habit de velours cassé, enrichi de pierrieres pour la valeur de plusieurs millions. Le jeune Dauphin étoit à la droite de S. M. en robe de brocard d'or, enrichie de diamans & de perles. Le Duc d'*Orléans* étoit à la gauche; il avoit un habit de velours bleu, garni d'un point d'Espagne d'or, parsemé de diamans & de perles d'une grande beauté. Les Princes du Sang, les Princes légitimés, le Prince de *Dombes* & le Comte d'*En*, tous deux Fils du Duc de *Maine*, étoient sur la même file à droite & à gauche du Roi, tous suivant le rang de leur naissance. Tout le long de la Gallerie, à la droite du Trône, il y avoit plusieurs rangs de gradins, occupés par des Dames richement parées. Madame la Duchesse de *Berry* & Madame étoient les plus proches du Trône, & avoient auprès d'elles le Prince Electoral de *Saxe*, qui étoit pour lors à la Cour de France sous le nom de Comte de

T 5

Lusace.

PARIS. *Lufase.* Le côté de la Gallerie qui donne sur le Jardin étoit occupé par des Seigneurs superbement habillés; & l'espace qui servoit de passage depuis l'entrée de la Gallerie jusqu'au Trône, étoit couvert de magnifiques tapis, de même que le reste des Apattemens depuis le degré de marbre jusqu'à la Gallerie. En-bas dans la Cour, les Régimens des Gardes Françoises & Suisses, habillés de neuf, étoient rangés en bataille. Les Gardes du corps, les Mousquetaires, & toute la Maison du Roi étoient aussi en ordre de bataille. Ce que diminua beaucoup de l'éclat de ces Troupes, ce fut une pluie effroyable qui dura presque tout le jour.

L'Ambassadeur passa au milieu de toutes ces Troupes, suivi de tout son cortège, & il marcha ainsi jusqu'à la Gallerie. Il monta vers le Trône; là, il présenta sa Lettre de créance. Mr. de *Torcy* Ministre & Secrétaire d'Etat la reçut de ses mains, & la donna à un Interprète qui en fit la lecture. Il présenta ensuite à S. M. les Présens que le Sophi lui envoyoit : c'étoit si peu de chose, qu'on fut d'abord porté à douter qu'ils eussent été envoyés par un des plus puissans Monarques de l'Asie. Le tout consistoit en quelques Turquoises, un Sabre garni de pierres précieuses, une boîte d'un Baume à qui il donnoit des attributs admirables, & autres choses de peu de valeur. Après l'Audience, l'Ambassadeur fut régaté; on le reconduisit ensuite à l'Hôtel des Ambassadeurs, où il fut défrayé par la Cour, tout le tems qu'il demeura à Paris. On lui fournit aussi d'abord des chevaux du Roi, pour lui & pour sa Suite; mais comme son séjour fut

fut long, & que d'ailleurs il ruinoit tous les che- PARIS.
vaux du Roi, on ne lui en donna plus que de
louage.

Quelque tems après cette Audience, l'Ambassa-
deur parut à l'Opéra. On avoit ôté les bans de
l'Amphithéâtre, afin qu'il pût s'y placer commo-
dément avec toute sa Suite. Il me parut nullement
se gêner: quoiqu'il y eût une foule innombrable
de gens de la première qualité, il fut aussi peu em-
barassé que s'il eût été dans sa chambre, & il y fu-
ma pendant assez longtems. L'ardeur avec laquelle
on couroit après lui, fut bientôt rallentie: on com-
mença peu après son arrivée à être fort indifférent
à son égard; enfin on s'en ennuya de façon, que
chacun souhaitoit son départ assez hautement.

J'ai eu l'honneur de vous dire, que le Prince
Electoral de *Saxe* avoit assisté à l'Audience du Per-
san. Il y avoit déjà quelque tems que ce Prince
étoit en France, & quoiqu'il y fut incognito sous
le nom de Comte de *Lusace*, il avoit un train de
Fils de Roi. Mr. le Comte de *Coste*, mort Evê-
que de *Varmie*, étoit son Gouverneur, & Mr. le
Baron de *Hagen* son Sous-Gouverneur. Il avoit
encore plusieurs Gentils-hommes, des Pages &
nombre d'Officiers. Ses équipages étoient
magnifiques, & sa table aussi délicate qu'on pût
la souhaiter. Ce fut *Madame* qui le présenta au
Roi: elle l'annonça comme un Gentilhomme
Allemand de bonne Maison.

Ce Prince donna un Bal superbe à l'Hôtel de
Soubise, dans le logement qu'occupoit *Dumont*
Ernest de *Holstein*. Il y eut une foule de Mas-
ques étouffante. J'y allai aussi, & je m'y donnai
la comédie avec une Dame qui me fit une confi-
dence,

PARIS.

dence , qu'elle croyoit faire à tout autre qu'à moi. Comme c'est une personne de considération , vous me dispenserez de vous dire son nom. Tout ce que j'aurai l'honneur de vous en dire pour le présent , c'est que c'étoit une Duchesse qui aimoit R. . . . à la fureur. Ce R. . . . l'avoit quitté pour Mademoiselle de S. . . . Elle l'avoit vu entrer au Bal avec V. . . . autrefois Confident de leurs amours , & Ami intime de R. . . . La Duchesse étoit masquée en chauve souris ; mais malgré cela , elle fut aussitôt reconnue par son Infidèle : elle voulut l'arrêter , mais il fut habilement s'esquiver dans la presse avec son Ami. Comme il craignoit les reproches de la Duchesse , il s'avisa de changer de Domino. V. . . en changea aussi : il prit celui que j'avois , & me donna le sien. R. . . me montra l'endroit où il avoit vu la Duchesse , & me pria de passer devant elle , mais de ne lui point parler , en cas qu'elle voulût m'entretenir. Je promis tout ce qu'on voulut : j'étois cependant résolu de causer , si l'occasion s'en présentoit. Cela ne tarda pas à arriver. Il faut observer que que j'étois très ressemblant de taille à Mr. de V. . . de sorte que sans hésiter la Duchesse me prit pour lui. Elle me tira à l'écart , & encore toute en colère de ce que R. . . . n'avoit point voulu lui parler , elle me fit une confession générale de toute son intrigue. Pendant qu'elle étoit en si beau train de me faire différens aveus , dont je pensois qu'elle pourroit se repentir lorsqu'elle sauroit à qui elle parloit alors , je l'interrompis en lui disant qu'elle se trompoit , que je n'étois point V. . . . *A quoi servent ces grimaces* , repliqua-t-elle brusquement : *Ecoutez moi jusqu'à la fin ; le*
badi-

badinage est ici hors de saison. Vous savez, conti- PARIS.
nua t-elle, que j'ai tout accordé à l'ingrat. Je l'in-
terrompis encore, & je lui dis: Ma foi, Madame,
je ne savois pas un mot de tout cela. Elle se
moqua de moi, de vouloir faire l'ignorant de
ce qu'elle me disoit, & continua à me parler avec
toute la clarté & la sincérité qui se trouve rare-
ment dans ces sortes de récits. Après en avoir
bien débité, elle me dit: Eh bien! que dites-
vous? parlez maintenant, parlez; justifiez votre
Ami, si vous le pouvez. Je trouve, lui répondis-
je, que R... est un malheureux, de ne pas faire
le cas qu'il doit des bontés que vous avez pour
lui; & bien loin de le justifier auprès de vous, je
prétens lui faire la leçon. Je lui dirai tout ce que
vous m'avez fait l'honneur de me dire aujourd'hui.
Je suis persuadé, quoique je ne sois pas V... ni
des Amis particuliers de R... qu'il fera atten-
tion à ce que je lui dirai. Eh, Monsieur! reprit
la Duchesse, pourquoi ce déguisement de voix?
Pourquoi nier qui vous êtes? Que vous ai-je
fait pour me traiter de la sorte? Ma foi, lui dis-
je, Madame, je ne vous en impose point: jugez-en
vous même. En même tems j'ôtai mon masque.
Je ne puis vous exprimer quel fut l'étonnement
de la Dame: elle demeura interdite; & dans la
confusion où elle étoit d'avoir fait un aveu aussi
clair que celui qu'elle venoit de me faire, elle
ne savoit plus si elle devoit me parler, ou se re-
tirer. Son état me fit pitié, & je fis tout ce
que je pus pour la rassurer. Je la priai d'être
persuadée que je garderois un silence inviolable
sur tout ce qu'elle m'avoit dit, & que je s'en-
tois aussi-bien qu'elle, de quelle conséquence il
étoit

PARIS.

étoit de ne point divulger des nouvelles de cette nature. La bonne Dame commença un peu à se rassurer, & après avoir causé encore assez longtemps ensemble, elle me pria de lui donner la main & de lui aider à trouver son carosse. Il fut impossible de déterrer ni son carosse ni le mien: elle prit le parti de monter dans un Fiacre. Je l'accompagnai jusqu'à son Hôtel: elle me pria de vouloir bien retourner au Bal, & de dire à des Dames auprès de qui je l'avois vue, qu'elle s'étoit trouvée très mal. J'exécutai ses ordres exactement, & je ne manquai point dès le lendemain de lui rendre visite. Cette visite en occasionna d'autres, qui me donnèrent lieu de nouer une connoissance très intime. J'ai eu l'honneur d'être fort de ses Amis, & je lui ai trouvé mille bonnes qualirés, qui la rendoient du meilleur commerce du monde.

Ce qu'il y eut de plaisant dans cette aventure, c'est que R... fit une querelle sanglante à la Duchesse, d'avoir parlé longtemps avec un Masque au Bal. Il contrefit le jaloux, & lui écrivit le lendemain une Lettre fulminante, par laquelle il lui annonçoit qu'il rompoit absolument avec elle. D'un autre côté, Madame de R... avec qui j'étois venu au Bal, & dont j'étois toujours éperduement amoureux, profita de la conversation que j'avois eue avec la Duchesse pour contrefaire la jalouse: (car pour l'être sérieusement, j'ai su depuis qu'il n'en étoit rien.) Elle exagéra la peine que lui avoit fait un entretien aussi long. Je fus assez sot pour croire qu'elle parloit avec sincérité, & encore plus, pour être charmé de lui avoir inspiré de la jalousie. Je
la

la rassurai dans ses doutes ; en un mot, je lui PARIS.
dis tout ce que dir un Amant qui aime sincé-
rement, & qui veut le persuader. Elle parut
contente de mes protestations : mais cependant,
aulieu de répondre aux sentimens que j'avois
pour elle, elle ne discontinua point de me faire
enrager tout le reste de l'Hiver. Ses manières
extrêmement coquettes me faisoient de la peine,
& d'ailleurs je n'aimois point à voir si souvent
chez elle le Marquis de V....

J'avois ce Marquis dessus le bras depuis long-
tems : c'étoit lui qui m'avoit enlevé S. . . &
je ne fus pas si-tôt dans les bonnes graces de
Madame de R. . . qu'il trouva moyen de s'y
insinuer. Je fus si piqué de le voir toujours
sur mes brisées, que je pris querelle un jour
avec lui à C. . . où nous nous recontrames chez
le Président de N. . . Nous en étions déjà aux
mains, lorsque Mr. de C. . . vint nous séparer.
V. . . m'assura qu'il n'avoit aucune vue sur Ma-
dame de R. . . il me promit même qu'il discon-
tinueroit de la voir, si je voulois. Il tint en effet
sa parole, je fus très content de lui ; mais nulle-
ment de Madame de R. . . Je voyois bien que
j'étois trahi, tous les jours je découvrois de nou-
veaux sujets de la soupçonner ; & malgré tout
cela, je chérissais les chaînes dont elle me tenoit
attaché : & en cela je démentoais assez l'opinion
commune de ceux qui assurent que l'on n'aime
jamais bien qu'une seule fois. J'aurois dû cepen-
dant faire quelque réflexion sur cette dernière
passion ; elle étoit pour moi extrêmement rui-
neuse. Madame de R. . . aimoit la dépense,
& il falloit en faire une excessive, pour être bien
avec

PARIS.

avec elle. Pour me soutenir j'empruntai de côté & d'autre, & bientôt il me fut impossible de trouver des prêteurs; au contraire, mes Créanciers commencèrent à me rendre de fréquentes visites; fatigués des remises continuelles que je leur donnois, ils prirent le parti de procéder juridiquement, & enfin ils obtinrent un Décret de prise de corps. Je fus fort étourdi de cette nouvelle, & pour éviter leur mauvaise humeur, je pris le parti de garder la chambre pendant quelques jours, jusqu'à ce que Mr. de N... m'eut fait avoir un Arrêt de défense. Je commençai à respirer, & en même tems, j'imaginai des moyens de trouver de l'argent. J'aurois bien voulu satisfaire mes Créanciers. Je sentoits la difficulté qu'il y avoit de tirer de chez moi une somme assez considérable pour les satisfaire: tous mes biens étoient substitués à mon Frère, & à Mademoiselle de Pollnitz, & celle-ci n'entendoit point à donner aucun consentement pour faire un emprunt sur mes Terres. Cependant ne trouvant alors que ce moyen pour me tirer d'affaire, je fis agir mes Amis auprès d'elle. Ils me servirent si bien, qu'enfin elle voulut bien donner son consentement: l'emprunt se fit, & je me tirai heureusement de ce mauvais pas. L'embaras où je m'étois vu me rendit plus sage: je diminuai de ma dépense. Je m'aperçus que ce n'étoit pas un moyen de me conserver dans les bonnes grâces de Madame de R... mais que faire? S'endetter sur nouveaux fraix, & risquer d'avoir encore une mauvaise affaire sur les bras, c'étoit à quoi je ne pouvois me déterminer. J'obtins dans ce même tems une pension de 2000 livres;

livres; mais pour de l'emploi, il me fut impos- PARIS
sible d'en obtenir du Ministre de la Guerre.

Cela me mit de si mauvaise humeur, que malgré ma passion pour Madame de R... & mon attachement pour la France, je pris la résolution de tenter encore une fois un établissement ailleurs. Pour cet effet j'écrivis à Mr. le Prince de H... Officier-général au service de l'Empereur, & Colonel d'un Régiment d'Infanterie. Il me répondit fort obligeamment, qu'il se feroit un plaisir de me recevoir dans son Régiment, mais qu'il n'y avoit point de Compagnie vacante, à moins que je ne voulusse traiter avec un vieux Capitaine qui avoit dessein de se retirer & qui céderoit volontiers sa Compagnie pour 2000 écus. Trouver 2000 écus dans la situation où j'étois alors, ou trouver la Pierre Philosophale, étoit à peu près la même chose pour moi. Je résolus de tenter la voie d'accommodement avec le Capitaine. Je partis pour Bruges, où le Prince de H... étoit en Garnison avec son Régiment. Je trouvai un Capitaine très peu traitable, & absolument inexorable sans argent, ou de la vieille vaisselle. Le Prince, qui effectivement me vouloit du bien, & qui savoit parfaitement mes affaires, écrivit à ma Cousine pour la déterminer à consentir à un nouvel emprunt. J'écrivis aussi de mon côté pour tâcher de l'attendrir. Mais toutes ces démarches furent inutiles: elle fit des réponses pleines d'esprit, où elle me dépeignit au naturel; elle eut le talent de persuader au Prince qui lui avoit écrit, que ce seroit mettre des armes entre les mains d'un furieux, que de me donner

BRUGES. la permission de faire de nouveaux emprunts. De mon côté, je fus presque convaincu qu'elle avoit raison. Je me détachai donc de la Compagnie que j'avois dessein d'acheter, & je partis pour *Paris*.

Je n'eus pas de peine à quitter *BRUGES*; c'est un des plus tristes séjours des Pays-Bas, pour un homme qui n'est pas Négociant. La Ville cependant est assez considérable. On lui donne une origine fort ancienne, & on prétend qu'elle fut entourée de murailles dès l'an 865. Elle étoit anciennement dépendante de l'Evêché de *Tournay*, mais depuis *Philippe II.* Roi d'Espagne elle a été érigée en Evêché, qui est aujourd'hui suffragant de l'Archevêché de *Malines*. Sa Cathédrale est dédiée à *S. Donat*: c'est un bâtiment très ancien, & assez beau. Les autres Eglises sont aussi d'un assez bon goût, sur-tout celle des *Jésuites*, & celle de *Notre-Dame*. On voit dans cette dernière, le Tombeau de *Charles le Hardi*, dernier Duc de *Bourgogne*, qui fut tué devant *Nancy*. *Marie d'Autriche* sa Petite fille, Veuve d'un Roi de *Hongrie*, & Sœur de l'Empereur *Charles-Quint*, fit transférer son corps de *Nancy* dans l'Eglise dont je viens de vous parler. La situation de la Ville de *Bruges* est assez avantageuse: elle n'est qu'à trois lieues de la Mer, & ce qui rend son Commerce très aisé, c'est qu'elle est coupée par différens Canaux, sur lesquels il y a des Barques comme en *Hollande*; avec cette commodité de plus, que l'on y sert à diner aussi proprement que dans la meilleure Auberge. Tous ces Ca-

naux

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 115.



naux communiquent à la Mer sans que leurs eaux BRUGES. soient salées, & cela à cause des Ecluses & autres machines dont on se sert pour l'empêcher. On conçoit aisément que les Campagnes entre-coupées de tant de Canaux doivent être très fertiles : cependant le Commerce de *Bruges* est bien tombé, parce que celui d'*Amsterdam* est devenu plus florissant, & à tout attiré dans cette Ville.

J'oubliois de vous dire, que c'est dans la Ville de *Bruges* que fut institué l'Ordre de la Toison d'or, par *Philippe le Bon* Duc de *Bourgogne*, le même jour qu'il consumma son mariage avec *Isabelle* Fille de *Jean* Roi de Portugal. Ce fut aussi dans cette même Ville que se réfugia *Charles II.* Roi d'Angleterre, lorsque ses Sujets se révoltèrent contre lui. Il y fut si bien reçu, que lorsqu'il fut paisible sur son Trône, il témoigna sa reconnaissance, en permettant à ceux de *Bruges* de pouvoir venir tous les ans sur les côtes d'Angleterre à la pêche du harang, avec cinquante bateaux. Voilà, Madame, à peu près ce que c'est que la Ville de *Bruges*.

Lorsque j'étois prêt d'en sortir, je sus que le Prince de *H...* devoit partir pour NIEUPORT, * NIEU- où il y avoit un Bataillon de son Régiment qui PORT. étoit en Garnison. J'y allai avec lui. Cette Ville est fort ancienne ; elle fut autrefois entièrement détruite par les Anglois, & rebâtie ensuite par *Philippe le Hardi* Duc de *Bourgogne*. Les Gantois rebelles la brûlèrent en 1383, parce qu'elle étoit demeurée fidèle à son Seigneur. Elle soutint un Siège très rude contre les François,

U 2

dans

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 116.



NIEU-
PORT.

dans lequel les Femmes témoignèrent beaucoup de valeur. Dans la révolte des Pays-Bas, elle a été soumise au Prince de *Parme*. Dans cette même Guerre, les Hollandois commandés par le Prince *Maurice d'Orange* remportèrent une grande victoire sur les Espagnols, aux portes de *Nieuport*, qu'ils tenoient assiégé: cependant malgré cela, les Hollandois relevèrent le Siège. On prétend qu'avec quelque dépense, on pourroit faire de *Nieuport* un des meilleurs Ports de l'Océan. Le projet en a été donné au Marquis de *Prie*, Commandant dans les Pays-Bas: mais jusques à présent, il n'a pas encore été approuvé. La Ville, quoique peu fortifiée, est cependant une assez bonne Place, par l'avantage qu'elle a de pouvoir être inondée tout à l'entour. Elle est toute entourée de Dunes, ou de Marais: ces Dunes sont remplies d'une prodigieuse quantité de Lapins. Le Prince de *H.*... m'y donna le plaisir de la Chasse; c'est le seul plaisir que peuvent prendre des Officiers condamnés à être en Garnison dans un trou comme *Nieuport*. Nous y demeurames deux jours, après lesquels Mr. le Prince & Madame la Princesse de *H.*... s'en retournèrent à *Bruges*. Pour moi, j'accompagnai à YPRES Mr. le Prince de *Holfstein*, qui en est Gouverneur pour les Hollandois.

YPRES.

Cette Ville est une des meilleures Places de l'Europe; elle est célèbre pour avoir soutenu plusieurs Sièges. Les Rebelles s'en rendirent maîtres sous *Philippe II.* pillèrent les Eglises & les Couvens, & en chassèrent les Religieux. L'Archiduc *Leopold* la reprit à son tour sur ces furieux; elle est demeurée à l'Espagne jusqu'en 1658 que
le

le *Maréchal de Turenne* la prit; mais elle repassa Y P R E S.
à son légitime Souverain par le *Traité des Pyrénées*. En 1678, *Louis XIV* l'assiégea en personne, & en fit la conquête. Cette Ville lui fut cédée par l'Espagne au *Traité de Nimègue*, conclu la même année. Les François la firent fortifier considérablement: depuis ils en sont demeurés paisibles possesseurs, jusques à la *Paix d'Utrecht*, qu'ils l'ont cédée aux Alliés en échange de *Lille*, qui avoit été prise sur les François. Aujourd'hui *Ypres* est une Barrière pour les Hollandois; ils y entretiennent une bonne Garnison. Cependant la Justice s'y administre, & les Impôts s'y lèvent, au nom de l'Empereur, en qualité de Souverain de la Flandre Espagnole.

D'*Ypres* je passai à *Lille*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler; & de *Lille* je me rendis à *PARIS* en très peu de tems. J'y trouvai la fameuse Comtesse de *Wartemberg*. Elle avoit suivi le Chevalier de B... qui lui avoit signé une Promesse de mariage à *Utrecht*, où il étoit dans le tems de la tenue du Congrès. Aussi-tôt que la Paix fut signée, le Commandeur étant retourné en France, la Comtesse fit aussi le Voyage. Elle vint à *Versailles*, où elle eut l'honneur de saluer le Roi. Elle portoit en brassilet les portraits de trois Rois: elle les montra au Roi, & lui dit qu'après avoir vu trois Monarques à ses pieds, elle venoit du fond de l'Allemagne se mettre aux pieds de S. M. Ce compliment surprit le Roi: il la regarda, & ne lui répondit rien. Quelques jours après, elle parut à la Comédie toute hérissée de diamans: on l'appelloit la Dame aux diamans de pierre de taille.

U ;

à cau-



PARIS.

à cause qu'ils étoient fort gros. Toute la Jeunesse se ligua pour en arracher, & chaque Cader de Maison crut que ses Diamans lui conviendroient aussi bien qu'à la Comtesse. On lui en escamota quelques-uns, ce qui fit qu'elle fut plus réservée à en faire parade. Cependant, malgré le soin qu'elle en eut, le Chevalier de B... fut adroitement les lui enlever tous dans un seul jour. Il y avoit du tems qu'il pensoit à retirer la Promesse de mariage qu'il avoit signée à la Comtesse; sa Famille le pressoit aussi de rompre avec cette Femme: enfin ne sachant comme s'y prendre pour retirer une Promesse que cette Dame refusoit de rendre, il se servit d'un expédient assez particulier. Un jour qu'il étoit à *Versailles*, il en partit en poste, & vint trouver Madame de *Wartemberg*. Il lui dit que le Roi venoit de recevoir un Courier de *Berlin*, par lequel le Roi de Prusse le prioit de la faire arrêter, & de saisir ses diamans & autres effets, comme ayant été volés au Roi son Père. Je viens, lui dit le Chevalier, d'en être informé par Mr. de T.... qui sachant la part que je prens à ce qui vous regarde, à voulu me fournir une occasion de vous rendre service, en vous garantissant du malheur qui vous menace. La Comtesse demeura saisie à cette nouvelle, & elle dit au Chevalier avec émotion, Eh mon Dieu! que ferons-nous? Il faut, répondit-il, que vous me confiez tous vos diamans; vos intérêts & les miens sont les mêmes, je ne crois pas que vous me soupçonniez; je les ferai porter chez mon Père, où ils seront en sûreté. D'ailleurs ne soyez point inquiète pour votre personne, car Mr. de T.... m'a assuré que

que comme on n'en vouloit qu'à vos effets, on ne PARIS.
vous arrêteroit pas. Madame de Wartemberg
ajouta foi à tout cela, & regardant le Chevalier
comme son Ange tutélaire, elle lui livra tous ses
diamans, & tout ce qu'elle avoit de plus pré-
cieux. B... partit avec ce butin. La Comtesse
croyoit avoir fait un grand coup, que d'avoir
mis ainsi ses effets à couvert: mais elle ne tarda
guères à s'appercevoir qu'elle avoit fait une sor-
tise. B.... fut quatre ou cinq jours sans pa-
roître. La Comtesse étonnée de cet éloignement
lui écrivit Billet sur Billet, sans pouvoir en ob-
tenir une seule réponse. Enfin, le cinquième
jour B... parut, & rassura un peu la bonne
Dame. Il lui dit que ses Bijoux étoient en lieu
sûr, qu'elle les auroit quand elle voudroit;
moyennant cependant une petite condition, qui
étoit, de rendre la Promesse de mariage qu'il
lui avoit faite. La Comtesse, extrêmement sur-
prise de ce compliment, répondit au Chevalier,
que ce n'étoit pas ainsi qu'on en agissoit avec
une Comtesse de l'Empire; quelle étoit venue
à Paris sur la parole qu'il lui avoit donnée de
l'épouser, & qu'elle sauroit bien l'y obliger.
B... qui avoit pris la résolution de rompre avec
elle à quelque prix que ce fût, lui dit qu'elle
étoit la maîtresse de choisir un des deux partis
qu'il lui propofoit, qui étoient, ou de plaider, &
sûrement par ce moyen de perdre ses effets; ou
de les recouvrer en lui rendant l'Ecrit qu'il lui de-
mandoit. Il lui fit sentir qu'en plaçant, il
espéroit aisément d'avoir l'avantage, tant par la
justice de sa cause, que par le crédit de ses Pa-
rens; & que par rapport aux effets, comme il

PARIS.

n'y avoit point eu de témoins lorsqu'elle les lui avoit remis entre les mains , il prendroit un parti assez dur pour elle , qui seroit de nier de les avoir reçus ; & que cependant il alloit mettre une partie de ses pierreries en vente , pour être en état de plaider. La Comtesse voyant bien que le Chevalier étoit homme à tenir sa parole , & qu'il n'avoit rien à gagner pour elle , se résolut de rendre la Promesse. B... lui rapporta aussi-tôt ses diamans , & cette bonne-foi de sa part lui attira du côté de Madame de *Wartemberg* un présent d'une bague magnifique, estimée 20000 livres. Ce fut ainsi que finit le commerce qu'elle avoit eu avec B...

La Comtesse, pour se consoler de la perte d'un Amant , prit le parti d'en faire d'autres : mais elle ne fut pas heureuse dans les différens choix qu'elle fit. C'étoit , disoit-elle , tous gens de de mauvaise foi , un peu fripons pour la plupart : en un mot , elle renonça à tout commerce avec les François , elle les trouvoit trop dégourdis pour elle , & elle faisoit à ce sujet l'éloge des Allemands , qu'elle assuroit être de la meilleure pâte du monde. Elle fit cependant bien-tôt à ses dépens l'expérience du contraire ; car aiant fait connoissance avec une jeune Allemand beau & bien fait , ils se promirent l'un à l'autre de s'épouser , dès qu'ils seroient en Pays Protestant. Il y eut même un Contrat de signé. Le Cavalier crut qu'après la signature , la Bénédiction nuptiale n'étoit qu'une cérémonie assez inutile pour entrer en communauté de biens , & que son droit devoit avoir lieu dès le jour que les conditions étoient arrêtées. Sur ce principe , il

jugea

jugea à propos d'enlever toutes les pierreries de *Paris*. sa future Epouse. Il partit de *Paris*, & se mit en devoir de gagner la Lorraine. La Comtesse fut bien-tôt informée de son départ. La perfidie de son Amant lui donna un chagrin mortel; mais le danger que couroient les pierreries étoit ce qui lui tenoit le plus au cœur. Heureusement, elle fut la route que son Voleur avoit prise; elle envoya après lui. Il fut trouvé à *Meaux*, où il avoit eu l'imprudence de séjourner. On le ramena à *Paris*, & la Comtesse qui nioit toute proposition de Mariage avec ce Jeune-homme, se préparoit à lui faire des fâcheuses affaires; mais le Prince Electoral de *Saxe*, qui protégeoit le jeune Allemand, arrêta toutes les poursuites qu'on avoit dessein de faire, & fit rendre les bijoux à Madame de *Wartemberg*. Elle n'insista point sur la Promesse de mariage de ce dernier, car étant d'un caractère à ne pas demeurer oisive, elle avoit déjà contracté clandestinement un mariage avec *F...* Ces différentes affaires arrivées coup sur coup firent tant d'éclat, que la Comtesse jugea à propos de ne pas faire un plus long séjour en France, elle partit pour la Hollande, où elle est encore aujourd'hui.*

Vers la fin de cette même année, c'est à dire le 1. de Septembre 1715, la France perdit *Louis XIV.* Ce Prince fit une mort vraiment chrétienne. Il y avoit déjà du tems qu'il s'y préparoit; aussi ne fut-il point surpris, quand on lui annonça qu'il falloit se disposer à sortir de ce monde. Il dit ses

U s derniers

* Voyez l'Histoire de sa mort, Tome III. des Lettres, pag. 222, & Suiv.

PARIS.

derniers adieux à sa Famille, avec un courage digne d'admiration. Il donna sa bénédiction au jeune Dauphin, Héritier de sa Couronne, & il l'accompagna de plusieurs avis importans : il l'exhorta, sur-tout, à ne point faire la Guerre mal à propos, & à ne la pas aimer comme il avoit fait. Il ordonna ensuite le deuil que devoit porter le jeune Monarque, & il ajouta, que celui qu'il ordonnoit, étoit le même qu'il avoit porté à la mort du Roi son Père. Ce Monarque témoigna beaucoup d'amitié aux Princes de sa Maison; il recommanda fortement son Successeur à Mr. le Duc d'Orléans. On dit qu'il tendit la main au Maréchal de Villeroy, & qu'il lui dit, *Adieu, mon Ami, il faut nous quitter.* Madame de *Maintenon* resta auprès du Roi pendant tout le tems de sa maladie, parce que ce Prince l'avoit souhaité; car elle étoit retirée à *S. Cyr*, un jour que le Roi s'étoit trouvé si mal, que l'on croyoit qu'il n'en reviendrait plus; mais aussi-tôt qu'il fut revenu, ne voyant plus Mad. de *Maintenon*, il l'envoya chercher, & la pria de ne le point quitter. Cette Dame l'assista jusqu'à la mort, après laquelle, elle se retira à *S. Cyr*, où elle a vécu dans une très grande retraite jusqu'en 1719, qu'elle y est morte.

Il est étonnant combien la mort de *Louis XIV* apporta de changement à la Cour. Les Courtisans lui restèrent fidèlement attachés jusques au dernier moment de sa vie; tous les Princes, Mr. le Duc d'Orléans lui-même, étoient extrêmement négligés: mais dès l'instant de la mort du Roi tout changea de face, on se jeta du côté du Duc d'Orléans, comme étant le seul dispensateur
des

des graces. Ce Prince passa chez le jeune Monarque, accompagné de tous les Princes & des Courtisans, & il lui rendit les hommages qu'il lui devoit. PARIS.

Louis XIV avoit nommé par son Testament le Duc d'Orléans Régent du Royaume ; mais en même tems il lui avoit donné pour Ajoins dans le Gouvernement plusieurs Seigneurs, sans lesquels il ne devoit rien conclure ; il lui avoit ôté la Tutèle du jeune Roi, pour la donner au Duc de *Maine* ; en un mot, il lui avoit lié les mains de façon, qu'il ne restoit à ce Prince que l'ombre de la Régence. Le Duc d'Orléans fut adroitement se faire donner ce qu'il prétendoit lui être dû : il conduisit le jeune Roi au Parlement, au milieu d'un très grand cortège ; les Gardes Françaises & Suisses étoient en haie dans les rues jusqu'aux portes du Palais ; les Gendarmes, Mousquetaires, Chevaux-légers, & Gardes du corps accompagnèrent S. M. qui fut reçue avec les cérémonies ordinaires, & conduite à son Lit de Justice. Lorsque tout le monde fut placé, le Duc d'Orléans prit la parole, & dit, que quoique la Régence lui appartint par le droit de sa naissance, il étoit cependant bien aise de faire part à la Compagnie du Codicille du feu Roi. Il le fit lire, aussi-bien que le Testament ; ensuite il fit sentir les inconvéniens qui pourroient naître du peu d'autorité qu'on lui donnoit ; & que son rang & sa naissance lui avoient toujours donné lieu d'en espérer davantage. Et tout de suite, il demanda à la Compagnie, si on ne le reconnoissoit pas pour souverain Administrateur du Royaume. Il ajouta, que malgré l'autorité qu'on lui

PARIS.

lui donneroit, il se feroit un plaisir de suivre les avis du Parlement, qu'il partageroit son autorité avec les Grands du Royaume, & que s'il arrivoit qu'il ne gouvernât pas l'Etat selon la Justice, il se feroit alors un plaisir d'écouter leurs remontrances. Il finit en disant, qu'il vouloit bien avoir les mains liées pour faire du mal, mais aussi qu'il vouloit qu'elles fussent libres pour faire le bien. Les opinions lui furent favorables, le Testament du feu Roi fut cassé, le Duc d'Orléans déclaré Régent du Royaume & Tuteur du Roi, & on donna au Duc du *Maine* la Surintendance de l'Eucation de S. M. Le Duc Régent remercia la Compagnie, & il leur dit en même tems, qu'il étoit d'avis de suivre un plan de Gouvernement qui s'étoit trouvé dans les papiers du Duc de *Bourgogne*, Père du Roi d'aujourd'hui. Il paroissoit par ce Plan, que ce Prince avoit eu dessein d'établir des Conseils pour chaque Département, & de suivre entièrement ce qui y seroit déterminé à la pluralité des voix.

Mr. le Duc du *Maine* n'eut pas lieu d'être content de cette Assemblée: car outre la Tutelle du Roi qu'on lui ôtoit, il eut bien de la peine à conserver les prérogatives que le feu Roi avoit attachées à la qualité de Prince du Sang légitimé. Les Ducs & Pairs se déclarèrent d'abord contre la préseance qui avoit été accordée à ces Princes; ils portèrent leurs plaintes au Lit de Justice, & demandèrent qu'ils ne fussent regardés que comme faisant partie de leur Corps, & qu'ils n'eussent d'autre rang que celui de leurs Paires. Nous verrons dans la suite les Princes du

du Sang se déclarer aussi contre les Princes légitimés. PARIS.

Cette demande des Ducs n'eut point lieu pour lors, non plus que celle qu'ils firent encore le même jour, que le Premier-Président, en demandant leurs avis au Parlement; les salueroit du bonnet, de même qu'il salue les Princes du Sang. Mr. le Duc d'Orléans les pria de permettre qu'on observât ce jour-là les usages du Parlement les assurant que dans peu il décideroit cette affaire. Le Président de *Novion*, depuis Premier-Président; prit alors la parole, & répondit au Régent; que S. A. R. n'étoit point en droit de décider de cette affaire, qui regardoit directement la personne du Roi, que le Parlement avoit l'honneur de représenter en l'absence de S. M.; & qu'ainsi rien ne pouvoit être changé dans les coutumes du Parlement, que parle Roi lui-même lorsqu'il seroit majeur.

Après le Lit de Justice, le Roi retourna à *Vincennes*, où il demeueroit depuis la mort du feu Roi. Il y resta jusqu'à ce que le Palais des *Tuileries* fût en état de se loger. Mr. le Régent & les Princes accompagnèrent le Roi, & ils revinrent ensuite à *Paris*, chacun dans leurs Hôtels. On dit que le Duc du *Maine* ne fut pas si-tôt rentré chez lui, que la Duchesse sa Femme, impatiente de savoir ce qui s'étoit passé au Lit de Justice, vint à l'instant lui en demander des nouvelles; & elle lui fit d'assez vifs reproches, lorsqu'il lui eut dit que le Régent étoit seul le Maître du Royaume & de la personne du Roi. Aussi-tôt que le *Louvre* fut en état d'être habité, le Roi partit de *Vincennes* pour s'y rendre.

On

PARIS.

On distribua aussi des Logemens pour les Princes & Princesses du Sang. Le Palais du *Luxembourg* fut donné à Madame la Duchesse de *Berry*, qui fit de grands changemens dans les Apartemens. Cette Princesse avoit un puissant crédit sur l'esprit du Duc d'*Orléans* son Père; aussi s'en servit-elle de façon, que tous les jours étoient marqués par de nouvelles faveurs qu'elle obtenoit. Comme elle étoit la première Princesse du Royaume, n'y ayant point alors de Reine, elle souhaita d'avoir un Capitaine des Gardes. Il n'y avoit jamais eu jusques alors que des Reines qui eussent eu ce privilège. Mr. le Duc d'*Orléans* ne put la refuser, & ce fut le Marquis de la *Roche-foucault*, qui fut revêtu de cette Charge. Madame n'eut pas plutôt appris cette augmentation d'Officiers dans la Maison de la Duchesse sa Fille, qu'elle nomma aussi-tôt Mr. de *Harling* Capitaine de ses Gardes, c'étoit un Gentil-homme Allemand qui avoit été son Page.) Madame la Duchesse de *Berry* voulut aussi être appelée *Madame*, à l'exemple de la Princesse sa Mère. Cependant, afin qu'il n'y eût point de confusion, elle fit savoir qu'on ne diroit plus en parlant d'elle, *Madame la Duchesse de Berry*, mais *Madame, Duchesse de Berry*. De plus, elle prétendit avoir droit de se faire précéder par des timbales & des trompettes, lorsqu'elle sortiroit en cérémonie, (ce qui n'a jamais été observé pour aucune autre que pour la Reine.) En effet, cette Princesse entra une fois dans *Paris* avec tout cet appareil en revenant de la *Muette*. Lorsqu'elle passa devant le Palais des *Tuileries*, les Officiers des Gardes furent très étonnés

nés d'entendre les trompettes; ils représentèrent PARS. qu'il n'appartenoit qu'au Roi & à la Reine de marcher avec cette pompe; & Made de *Berry* y renonça, mais pour *Paris* seulement.

On s'imagineroit peut-être, que cette Princesse, avec tant d'amour pour la grandeur, devoit être inaccessible, & d'un commerce fort gênant pour les personnes qui avoient l'honneur de l'approcher. Cependant c'étoit tout le contraire: j'ai connu plusieurs Dames, qui avoient l'honneur de l'approcher de très près, elles m'ont toutes assuré que c'étoit la meilleure Princesse du monde. Elle n'étoit point *formaliste* sur le Cérémonial, avec la plupart des Dames; elle leur permettoit volontiers de venir chez elle en écharpe. Il est vrai qu'elle n'aimoit pas à s'habiller, & qu'ainsi il n'auroit pas été sçant que les Princeses, & des Dames de la Cour, eussent paru en habit de cérémonie, elle n'y étant presque jamais. *Madame*, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, étoit beaucoup plus exacte; elle étoit toujours en habit de Cour, & ne permettoit qu'à des Dames avancées en âge, ou incommodées, de paroître autrement.

Le Duc Régent, selon la promesse qu'il avoit faite au Parlement lors de la tenue du Lit de Justice, établit différens Conseils. Il y en eut un qu'on appella *Conseil de Régence*, d'autres pour la Guerre, pour les Finances, pour la Marine, pour les Affaires étrangères. Les Ministres du feu Roi furent congédiés, à la réserve du Chancelier *Voisin*, qui demeura en place. *M. Desmarez* & *Mr. de Pontchartrain* Ministres, l'un
des

PARIS.

des Finances & l'autre de la Marine, demeurèrent tous deux sans emploi. Mr. *Desmaretz* fut inquiété dans une Chambre que Mr. le Régent établit aux *grands Augustins* pour la recherche des Gens-d'affaires. On l'appelloit la *Chambre de Justice*; le Président *Portail*, aujourd'hui Premier-Président, étoit à la tête de cette Chambre. On se promettoit de grands avantages de cet établissement; la taxe des Gens-d'affaires devoit, disoit-on, non-seulement acquitter les dettes du Roi, mais encore faire entrer des sommes considérables dans ses coffres; cependant, tout s'évapora en fumée. La Taxe se fit, à la vérité, & elle fut générale; mais comme la plupart des Gens-d'affaires avoient marié leurs Filles aux Grands du Royaume, ils en furent quittes pour peu de chose: les malheureux payèrent pour tous; les uns furent condamnés aux Galères, d'autres à une Prison perpétuelle, après avoir été exposés au Pilon, où le peuple eut le plaisir de les insulter. Ce fut-là tout le profit qu'il en retira: le Roi de son côté n'en devint guères plus riche, & personne n'y gagna davantage que les Dames, qui avoient sollicité pour faire diminuer la Taxe; ce furent elles qui emportèrent presque tout le profit. Le Public en fut très incommodé: la plupart, appréhendant d'être taxés, tinrent leur argent caché, & ce métal si nécessaire devint alors si rare dans l'espace seulement de six mois, qu'il sembloit que *Louis XIV* eût emporté avec lui tout l'argent du Royaume. On commença à regretter ce Prince, & l'amour du Public pour le Régent s'évanouit bien vite. Un peu auparavant, chacun se croyoit en droit de médire

médire du feu Roi; & le François naturellement ^{PARIS.} léger s'imaginoit, sans trop savoir pourquoi, que la mort de *Louis XIV* alloit être le commencement d'un Siècle plus heureux. On combloit de bénédictions le Prince qui étoit à la tête du Gouvernement, sans qu'il eût encore rien fait qui eût pu lui gagner les cœurs; & dans très peu de tems, ce Prince, d'adoré qu'il étoit, se vit exposé aux traits de la raillerie la plus piquante. Il ne tarda guère à être informé des dispositions du Public à son égard. Je me trouvai chez *Madame*, un jour que ce Prince en parla hautement. *Il y a*, dit-il, *six mois qu'on m'ado-*
roit dans Paris, sans que j'eusse rien fait pour
cela: aujourd'hui on me hait, je voudrais bien sa-
voir pourquoi. Peut-être le savoit-il, ou du moins il devoit le savoir. La rareté de l'argent en étoit l'unique cause; & il parut dans ce tems, par la conduite que tint le Régent, que les coffres du Roi n'étoient pas bien garnis: au-lieu de faire les payemens en argent, on les fit en papier, monnoie toujours équivoque, & dont les François commençoient à se lasser. Ils avoient vu tant de fois paroître des Billets sous des noms différens, les derniers entre autres, que l'on appelloit *Billets de Monnoie*, venoient d'avoir une si triste fin; qu'il étoit presque impossible qu'on pensât mieux de ceux qui furent introduits au commencement de la Régence sous le nom de *Billets d'Etat*. Cependant ils furent admis: on cria beaucoup, mais on les reçut; & nous verrons bientôt les François toujours destinés à être dupes, donner dans un nouveau Système de Papier, peut-être plus spécieux; mais aussi

Mem. Tom. I,

X

plus

PARIS.

plus ruineux que ceux qui avoient paru jusques alors.

Une autre raison, qui indisposoit encore les esprits contre le Gouvernement, c'étoit l'incertitude du Palais Royal. Rien n'étoit stable, on détruisoit le jour, ce qu'on avoit fait la veille. Le Régent, qui étoit vraiment un bon Prince & très affable, sembloit se livrer à trop de monde; aucun demandeur n'étoit refusé; souvent la même chose étoit promise à deux personnes, & un troisième l'obtenoit. On promettoit Pensions, Gratifications, Emplois, & rarement tenoit-on sa promesse. Bien loin de-là, on supprima plusieurs Pensions; & la mienne, que j'avois eu bien de la peine à obtenir, fut du nombre de celles qu'on retrancha. Je fis quelques mouvemens pour me faire rétablir. Mais tout ce que je pus obtenir, ce fut une promesse que ma Pension me seroit rendue au-plûtôt. Cette promesse est encore à tenir.

Tous ces retranchemens de Pensions, joints à la réforme considérable que l'on fit dans les Troupes, réduisirent bien des personnes à la mendicité. Je vis dans ce tems-là des Chevaliers de S. Louis attendre la brune pour demander dans les Places publiques. De cette extrême misère s'ensuivirent, comme on se l' imagine aisément, des vols & des assassinats; de sorte que dans tout ce tems-là *Paris* ressembloit assez à un Bois. L'appréhension où j'étois de participer à la misère commune, m'engagea à faire ma cour à *Madame* plus assidûment que jamais. Je la suppliai très instamment de m'honorer de sa protection auprès de Mr. le Régent. Cette Princesse me répon-

répondit: qu'elle avoit résolu de ne se mêler de PARIS, rien, que cependant je ne devois point être inquiet: qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle parlât pour moi au Prince son Fils, puisqu'il étoit naturellement porté à me faire plaisir; mais que pour le présent, il étoit si accablé d'affaires & de sollicitations, qu'il faloit nécessairement que j'eusse encore patience pendant quelque tems. Je lui répondis, que j'attendrois volontiers autant qu'il plairoit à S. A. R.; mais que j'appréhendois fort de n'être pas en situation d'attendre longtems. Madame me répondit: *il y a remède à tout: trouvez-vous demain dans mon Cabinet & l'issue de mon diner.* Je me rendis ponctuellement à ses ordres. Je la trouvai seule; elle me dit en me voyant: *Je suis une pauvre Veuve qui ne peux pas faire de grands biens; mais j'ai intention de vous faire plaisir.* Elle m'ordonna ensuite d'ouvrir un Bureau dont elle me donna la clé, & d'en tirer un sac qui étoit dans un coin, & dans lequel il y avoit 3000 livres en or. Je les reçus avec toute la reconnoissance possible, & cette nouvelle marque de bonté m'attacha plus que jamais à S. A. R.

Les Ducs & Pairs renouvelèrent dans ce même tems une demande qu'ils avoient déjà faite au Parlement, touchant le salut qu'ils prétendoient devoir leur être donné par le Premier Président, lorsqu'il vient prendre leurs avis: ils demandèrent outre cela plusieurs prérogatives sur la Noblesse; ces Messieurs vouloient faire un Corps mitoyen entre les Princes du Sang, & ce qu'on appelle Gentilshommes. Mr. le Régent leur répondit, que pour lui, il n'avoit jamais reconnu que trois Ordres, le Clergé, la Noblesse, &

PARIS.

le Tiers Etat; & que c'étoit à eux de choisir, sans vouloir faire un établissement chimérique dont on n'avoit jamais eu d'exemples. Les Ducs demandoient encore de n'être point obligés dans une affaire de tirer l'épée contre un simple Gentilhomme. Mr. le Duc de *la Feuillade* refusa de signer cette Requête, parce que, disoit-il, il ne vouloit pas être exposé à recevoir impunément une insulte de la part d'un Gentilhomme.

Le Parlement ne daigna pas répondre au Mémoire des Ducs; il se contenta de soutenir ce qu'avoit avancé le Président de *Novion*, que c'étoit au Roi seul à décider sur de telles prétentions, & qu'ainsi il falloit attendre la Majorité de S. M. La Noblesse ne traita pas la demande des Ducs avec la même indifférence que le Parlement; ils s'assemblèrent pour délibérer sur la conduite qu'ils devoient tenir: mais il vint un ordre qui leur défendit de continuer leurs Assemblées. Cependant, malgré les défenses, ils concertèrent entre eux un Mémoire qui fut présenté au Roi. Leur conduite déplut à la Cour, & plusieurs d'entre les Nobles que l'on savoit avoir le plus de part au Mémoire, furent arrêtés & conduits à la *Bastille*. Les Ducs s'étoient aussi assemblés de leur côté chez Mr. l'Archevêque de *Reims*, depuis Cardinal de *Mailly*. Enfin le résultat de toutes ces allées & venues de part & d'autre fut une Déclaration que donna S. M. par laquelle il fut réglé que tout demeureroit dans le même état que du vivant du feu Roi, sans préjudicier aux droits des deux parties. Un zélé Parlementaire, ne pouvant apparemment pas digérer que des prétentions aussi frivoles que celle des Ducs demeurassent

raissent sans réplique, publia un Ecrit assez long, PARIS. par lequel il prétendoit prouver que plusieurs d'entre les Ducs n'étoient pas Gentilshommes, & que la plupart de ceux qui formoient le Parlement étoient sans contredit d'une naissance plus distinguée, que ceux qui étoient décorés du titre de Ducs. Je ne sai si *Henri IV* eût laissé indécise la prétention des Ducs, lui, qui assez souvent faisoit l'honneur à la Noblesse de se dire Gentilhomme.

Ce fut dans ce même tems que les Princes du Sang présentèrent une Requête à S. M. contre les Princes légitimés. Les premiers voyoient avec peine ceux-ci occuper un rang pareil au leur, & partager avec eux le droit de succéder à la Couronne. Ils demandèrent donc, que les Princes légitimés, le Duc du *Maine* & le Comte de *Toulouse*, & leurs descendans, fussent déclarés déchus du rang de Princes du sang ; & que l'on biffât des Régîtres du Parlement la Déclaration du feu Roi, qui déclaroit ces Princes habiles à succéder à la Couronne.

Les Princes légitimés présentèrent de leur côté un Mémoire au Roi, par lequel ils représentoient à S. M. que la demande des Princes du Sang étoit contraire à son autorité; que les Souverains avoient toujours eu la liberté d'accorder tels honneurs qu'ils avoient jugé à propos, soit à la Cour, soit au Parlement; & que d'ailleurs le feu Roi, en les déclarant Princes du Sang, l'avoit fait de la manière la plus authentique, la Déclaration qui leur donnoit cette Dignité aiant été enregistrée au Parlement en présence, & même de l'avis des Princes du Sang, & des Ducs & Pairs.

Il parut alors différens Ecrits de part & d'autre, pour prouver la justice de la Cause que
X 3 chacun

PARIS,

chacun soutenoit. Les Princes légitimés en revenoient toujours à dire, que les Rois étoient les maîtres absolus des graces, & que les Rois prédécesseurs de *Louis XIV* avoient accordé autrefois, sans aucune opposition, les mêmes privilèges dont on vouloit les dépouiller. Ils citoient pour exemple la Maison de *Longueville*, dont les descendans avoient toujours eu le rang de Princes du Sang. Ils rapportèrent aussi l'exemple de plusieurs Bâtards, qui avoient succédé à la Couronne dans la première & la seconde Race; & que si la même chose n'étoit point arrivée dans la troisième, c'étoit parce que le cas ne s'étoit point présenté.

Les Princes du Sang repliquèrent amplement & solidement au Mémoire des Princes légitimés. Ils avancèrent que le Roi, quelque grande que fût son autorité, ne pouvoit cependant pas accorder des prérogatives qui étoient attachées à la seule naissance: qu'un Bâtard étoit un homme sans Père, sans Mère, sans alliance &c. & par conséquent incapable de tenir un rang, que le sang seul peut donner: que d'ailleurs, la prétention des Princes légitimés priveroit la Nation du droit qu'elle a d'appeller à la Couronne telle Maison que bon lui sembleroit, en cas que la Maison Royale vint à s'éteindre.

Ce Mémoire fut réfuté par un autre, & ce dernier eut une Réplique. Enfin les esprits s'échauffèrent au point, que pour éteindre toute querelle, le Roi fut obligé de parler. Il déclara solennellement, que les Princes légitimés jouiroient pendant leur vie du rang de Princes du Sang; mais qu'ils ne pourroient succéder à la Couronne.

Cette

DU BARON DE PÖLLNITZ. 319

Cette déclaration fut en apparence assez bien reçue des deux Parties: mais peut-être aussi fut-elle la cause de quelques événemens, qui dans la suite ne donnèrent pas peu d'inquiétude au Duc Régent. J'aurai bientôt occasion de vous en parler.

Dans le tems que ces choses se passaient en France, il y avoit en Angleterre des mouvemens d'une bien plus grande conséquence. On s'attendoit à une révolution en faveur du Chevalier de *S. George*. Ce Prince venoit de partir pour l'Ecosse: il sortoit de *Commerci* en Lorraine, où il avoit passé quelque tems chez le Prince de *Vaudemont*. Il s'embarqua entre *Ostende* & *Dunkerque*, & fit heureusement le trajet. En arrivant, il trouva un Parti considérable qui s'étoit déclaré pour lui. Tout sembloit d'abord favoriser ce Prince; nombre de personnes vinrent le reconnoître pour Roi, & il fut servi en cette qualité. Mais son bonheur fut de courte durée, & il se vit obligé de se retirer avec précipitation, d'un Pays où on le menaçoit de lui faire un mauvais parti.

Bien des personnes ont cru que cette entreprise auroit réussi, si ce Prince eût témoigné moins de zèle pour la Catholicité. On lui demandoit qu'il promit de conserver les Privileges de l'Ecosse en ce qui regardoit les affaires de la Religion; mais il ne voulut jamais y entendre. Bien plus, il se leva un jour de table sans avoir mangé, parce qu'un Ecclesiastique Anglican avoit béni les viandes; & il protesta dans cette occasion, qu'il ne mangeroit jamais de ce qu'un Hérétique auroit prétendu bénir. Ce grand zèle de Religion, peut-être trop marqué dans des circonstances où il pou-

PARIS.

voit se taire sans crime, éloigna de lui tous les Protestans d'Ecosse, dont la plupart s'étoient déjà déclarés en sa faveur. J'étois présent lorsqu'on fit le rapport de tout ceci à Mr. le Duc d'Orléans, Il répondit: *Si tout cela est vrai, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas réussi; je le regarde comme un Prince perdu.* Je remarquai en même tems sur son visage, & sur celui de *Madame*, un certain air de satisfaction, qui me fit connoître qu'ils voyoient avec plaisir l'Electeur de *Hanover* s'affermir sur le Trône d'Angleterre.

Le Chevalier de *S. George* revint en France, il passa tout le Royaume incognito, & fut se réfugier à *Avignon*. Les Anglois firent tout ce qu'ils purent auprès du Duc Régent, pour l'engager à faire arrêter ce Prince; ils lui demandèrent aussi qu'il cassât tous les Officiers Anglois où Irlandois, qui étant au service de France, avoient pris le parti du Prétendant. Le Régent ne les satisfit qu'à moitié, & il se contenta de casser les Officiers. Le Chevalier de *S. George* fut vivement poursuivi: on dit même qu'il y eut un Mylord qui courut après lui assez long-tems, dans le dessein de le tuer: mais ce Prince échapa à ce danger, par la diligence avec laquelle il se retira à *Avignon*. En quittant l'Ecosse, il avoit été obligé d'abandonner plusieurs Seigneurs qui l'avoient suivi, entre autres le Duc de *Liria*, Fils du Maréchal de *Berwick* Fils-naturel de *Jaques II.* Ce Duc eut bien de la peine à regagner la France; il courut même un bruit pendant long-tems, qu'après avoir été fait prisonnier, il avoit enfin eu le même sort que Mylord *Derwentwater*, qui avoit eu la tête tranchée à *Londres*.

Les

Les François virent avec peine que la fortune PARIS.
étoit toujours constamment contraire au Chevalier de S. George, & on ne put s'empêcher de plaindre la Reine sa Mère, qui par ce contre-tems vit accroître ses douleurs. Cette Princesse avoit ruiné une partie de ses Amis, qui avoient fait des efforts extraordinaires pour subvenir aux fraix de cette Expédition.

Quoique la Maison d'Orléans ne fût pas bien sensible à l'infortune du Chevalier de S. George, cela n'empêcha pas que *Madame* n'allât à *Chail-
lor*, pour faire compliment à la Reine sur ses nouveaux malheurs. Je me trouvai au Palais Royal, lorsque *Madame* revint de cette visite; & elle me fit l'honneur de me dire, qu'elle venoit de pleurer de bon cœur. Je feignis d'ignorer le sujet de ses larmes, & je pris la liberté de lui demander ce qui pouvoit l'avoir affligée. La pauvre Reine d'Angleterre, me-dit elle, m'a fait grand pitié. Je viens bien de pleurer avec elle. Je ne pus m'empêcher de témoigner à *Madame*, combien j'étois surpris de cette affliction, m'imaginant qu'elle s'intéressoit plus pour la Maison qui gouvernoit l'Angleterre, que pour un Prince qui lui étoit étranger, & d'ailleurs accoutumé à la disgrâce. Vous avez raison, me dit *Madame*, tous ceux qui appartiennent à *seu* ma Tante me sont chers, & je leur souhaite du bien. Mais cette pauvre Reine est si touchée, il semble que ce soit d'aujourd'hui qu'elle perd la Couronne d'Angleterre. Mais que faire Il faudra bien qu'elle se console, sa destinée n'est pas d'être heureuse; & malheureux pour malheureux, j'aime mieux que ce soit elle

X s

que

PARIS. *que le Roi d'Angleterre. Il ne faut pourtant pas le dire.* Mad. de D... étant entrée un moment après, *Madame* lui dit qu'elle avoit été chez la Reine d'Angleterre, & qu'elle avoit crû être chez la Nymphé *Aréthuse*. Madame de D... lui repondit, qu'il n'étoit pas étonnant de voir repandre des larmes aux personnes aussi affligées que l'étoit la Reine. *Bon !* lui repliqua Madame, *est-ce qu'après trente ans de malheurs on ne doit pas y être fait ?* C'est ainsi que cette Princesse essuyoit les larmes qu'elle venoit de repandre abondamment.

La belle saison étant venue, *Madame* fut à *S. Cloud* : elle emmena avec elle Mademoiselle de *Chartres*, aujourd'hui Abbessé de *Chelles*, & Mademoiselle de *Valois*, aujourd'hui Princesse de *Modène*. *Madame* passa tout l'Été à *S. Cloud*, ce qui m'y fit faire plusieurs voyages. Je lui parlai de ma situation, & la suppliai de vouloir intercéder pour moi auprès du Duc son Fils. Elle me le promettoit toujours, & ne le faisoit jamais ; & cependant elle disoit à tous ceux qui lui parloient de moi, qu'elle me vouloit du bien ; pendant que d'un autre côté cette Princesse qui haïssoit mortellement S... Gentilhomme Prussien, pressoit vivement le Duc son Fils de lui faire du bien. J'étois présent, un jour qu'elle sollicitoit pour lui. Après que Mr. le Duc d'Orléans se fut retiré, elle m'appella & me dit : *Vous avez entendu comme j'ai pris les intérêts de S... cependant je puis vous assurer qu'il ne le mérite pas.* Madame dit alors des choses étonnantes au désavantage de S... Je pris la liberté de défendre sa cause, & d'assurer

S. A.

S. A. R. qu'on lui avoit fait de faux rapports. PARIS.

Comment ! me dit Madame , oseriez-vous nier qu'il ait eu le poignet coupé pour avoir contre-fait le seing du Roi de Dannemarc ? Comme je savois l'avanture de S... à la Cour de Dannemarc , & qu'il ne s'étoit agi d'aucune affaire de cette nature , & qu'outre cela je savois qu'il avoit perdu le bras droit d'une chute qu'il avoit faite , je représentai à Madame , qu'il me sembloit qu'on se contentoit de couper le poignet pour le crime dont elle soupçonnoit S... & que cependant il avoit le bras coupé près de l'épaule. Ah ! me dit la Princesse , c'est qu'on le lui a coupé deux fois. Mais, Madame , repliquai-je aussitôt, V. A. R. protégeroit-elle un homme capable d'une telle imposture ? J'ai des raisons pour cela , me dit-elle. Je n'osai pousser plus loin la curiosité. Mais enfin Mr. de S... extrêmement haï obtint ce qu'il souhaitoit ; & moi , à qui on vouloit du bien , il me fut impossible d'obtenir même un refus positif , qui auroit du moins servi à me des-abuser & à me faire jeter les yeux ailleurs.

Pendant que Madame étoit à S. Cloud , Madame la Duchesse de Berry faisoit son séjour à Meudon. Quelquefois elle venoit faire un tour à Paris. J'ai eu l'honneur de faire ma cour assez souvent à cette Princesse. Elle étoit bonne, généreuse, & demandoit assez volontiers des grâces au Régent son Père , qui rarement la refusoit ; de sorte que d'avoir sa protection , étoit un moyen sûr pour aller loin. Le Comte de R.... jeune-homme de qualité & qui avoit commencé par être Lieutenant des Gardes de la Princesse, fut
mieux

PARIS.

mieux que personne gagner les bonnes graces de sa Maitresse. Je l'ai connu quelque tems avant sa fortune; il étoit alors Lieutenant dans le Régiment du Roi, assez mal dans ses affaires, & par conséquent peu en état de voir un certain monde, du moins de la façon dont il l'auroit souhaité. Le hazard le plaça chez Madame la Duchesse de Berry: elle cherchoit un homme de naissance, qui voulût être Lieutenant de ses Gardes, car jusques alors cette Charge n'avoit été exercée que par des personnes d'une naissance ordinaire; ce qui faisoit aussi, que peu de gens s'empressoient à en faire la demande. R... crut avec raison, que sa situation présente le dispensoit de faire attention à de pareils scrupules; il parla à sa Sœur, qui étoit Dame du Palais de Madame de Berry, du dessein qu'il avoit de se présenter. Il le fit en effet, & fut reçu. Il en fit les fonctions assez longtems, sans que la Princesse le remarquât plus qu'aucun autre de ses Officiers. Voici ce qui commença à le faire connoître. Un jour que la Princesse sortoit, elle remarqua que R... suivant le devoir de sa Charge, n'étoit point à cheval à la portière de son carrosse. Elle en parla à Mr. de la Rochefoucault Capitaine de ses Gardes. Cet Officier aimoit R... & de plus étoit naturellement porté à rendre service. Il dit à la Princesse, que R... étoit incommodé; mais qu'indépendamment de cette incommodité, aiant l'honneur d'être Gentilhomme, il avoit peine à faire le galopin à la portière du carrosse, tandis que plusieurs Officiers de la Maison, qui ne le valoient pas, étoient dans le carrosse de suite. La Duchesse de Berry, qui étoit bonne Maitresse, ordonna sur le champ que son Lieutenant des Gardes auroit place

place dans le carosse de suite. R... la remercia, & PARIS.
fut plus assidu que jamais à faire sa cour. Mad. de
M... dans la suite parla si avantageusement de
R... que la Princesse lui parla elle-même plusieurs
fois : elle reconnut que Madame de M... lui avoit
dit la vérité, & que R... méritoit qu'elle lui vou-
lût du bien. Il eut bientôt une fortune brillante,
meubles, habits, équipages superbes ; elle lui fit
même donner plusieurs Régimens, dont il se dé-
faisoit avantageusement. Ce qui fait l'éloge de R...
dans sa fortune, c'est qu'il ne s'en est jamais fait
accroire : toujours également bon & poli, ses an-
ciens Amis l'ont toujours trouvé le même, & assez
souvent il leur a rendu de services importans. Il
eut dans la suite quelque démêlé avec le Duc Ré-
gent, qui le fit exiler à son Régiment. Ce fut pen-
dant cet exil que la Duchesse de Berry mourut à la
Muette, le 20 Juillet 1719, âgée seulement de 24 ans.

Cependant le Roi, qui depuis son retour de *Vin-
cennes* étoit toujours demeuré à *Paris*, passa des
mains des Femmes entre celles des Hommes. On
lui donna pour Gouverneur Mr. le Maréchal de
Villeroy. Ce choix fut fort applaudi ; on le con-
noissoit pour un de ces Courtisans de la vieille Ro-
che, & tout le monde étoit persuadé de son zèle &
de son attachement pour la personne du Roi. La
santé de ce jeune Prince étoit si délicate, qu'on ne
pouvoit apporter trop de soins pour la fortifier.
Le Maréchal, tout âgé qu'il étoit, répondit par-
faitement à ce qu'on attendoit de lui : il s'acquittoit
de sa Charge avec une assiduité extraordinaire, & il
ne quittoit jamais S. M. de vue. Le Poste qu'oc-
cupoit ce Seigneur étant le plus honorable que
l'on peut souhaiter en France, il se trouva bientôt
des envieux qui cherchèrent, mais en- vain, à
détruire

PARIS.

détruire dans l'esprit du Public la bonne idée que l'on s'étoit formée du Maréchal. Ils avouoient qu'il étoit très propre à apprendre au jeune Monarque, à marcher & à saluer en Roi, à mettre bien son chapeau, & aborder poliment une Dame & autres choses de cette nature; mais qu'il n'étoit nullement propre à lui donner des sentimens convenables à son rang, & qu'il ne pouvoit jamais le faire penser en Roi. La suite a fait voir de quoi étoit capable le Maréchal, & le jeune Prince donna bientôt des preuves qu'on lui avoit appris non-seulement à marcher, mais à penser en Roi. Je me souviens d'un trait qui fait bien voir qu'il étoit très persuadé qu'il étoit le seul Maître dans son Royaume, & qu'il n'y avoit personne au-dessus de lui. *Madame* étant venue aux *Tuileries* pour faire sa cour, ne fit qu'une très courte visite, parce qu'elle alloit entendre la Messe: elle dit au Roi en se retirant, qu'elle alloit voir un plus grand Seigneur que lui. Ce jeune Prince parut un peu surpris; mais après un moment de réflexion, il répondit à *Madame*: *Sans doute, Madame, que vous allez prier Dieu.* Un autre jour, les Comédiens François aiant représenté devant S. M. la Tragédie d'*Arthalie*, on dit que ce Prince ne put supporter sans impatience le jeune *Joas* assis sur le Trône: il s'imaginoit que c'étoit un second Roi. Il ne voulut pas même applaudir l'Enfant qui avoit parfaitement bien joué le rôle de *Joas*. Ces traits montrent assez, qu'on lui avoit inspiré des sentimens convenables à sa Dignité, & que peut-être ne cédera-t-il en rien à son auguste Bisaieul.

Pour

Pour ce qui concerne mes affaires, j'avois PARIS.
 le chagrin de les voir toujours dans la même
 situation. Ce n'étoit assurément pas faute de
 sollicitation de ma part, ou de promesses de la
 part du R^gent; mais enfin rien ne finissoit, &
 j'étois alors aussi peu avancé qu'à mon arrivée
 en France, à cela près, que j'avois bien moins
 d'argent. Cependant, la passion que j'avois d'en-
 trer au Service m'empêcha de me rebuter, &
 fermant les yeux sur le peu d'apparence qu'il y
 avoit de réussir, je recommençai à solliciter.
 Le séjour que je faisois à *Paris* m'étant extrê-
 mement ruineux, ceux qui me connoissoient par-
 ticulièrement, ne pouvoient comprendre com-
 ment je faisois pour me soutenir. Mademoi-
 selle de *Pöllnitz* apprit bientôt que je n'avois
 encore rien obtenu en France, & que cepen-
 dant je m'obstinois à y demeurer; elle avoit
 peine à digérer la dépense qu'elle sentoît bien
 que j'étois obligé de faire; & comme mes
 biens lui étoient substitués, elle s'imaginait
 que l'argent que je dépensois en France étoit
 un bien que je lui dérobois: Elle résolut de me
 faire sortir de *Paris*, sachant bien que par-tout
 ailleurs on se soutient à moins de fraix. Pour
 réussir dans son dessein, elle pria la Princesse
 de *G...* qui étoit en commerce de Lettres avec
Madame, d'écrire à S. A. R. & de la prier de
 ne me plus protéger, parce que je ne méritois
 pas ses bontés. La Lettre fut écrite & envoyée
 à *Madame*, qui m'en dit tout le contenu. Elle
 étoit assaisonnée de façon, que ma Cousine pou-
 voit se vanter d'être bien servie. S. A. R. m'as-
 sura que cette Lettre ne feroit point d'impression
 sur

PARIS.

sur son esprit, & qu'elle continueroit toujours d'avoir des bontés pour moi. Je remerciai très humblement la Princesse, & je me retirai vivement piqué contre ma Cousine; & dans mes premiers mouvemens de colère, je lui écrivis une Lettre dans laquelle je ne la ménageai pas. Comme elle avoit véritablement beaucoup d'esprit, elle me répondit sur le même ton. Je repliquai, elle de son côté fit la même chose, & ainsi nous entretinmes pendant quelque tems un commerce de Lettres, où nous nous disions de fort jolies choses.

Pour comble de bonheur, je fus attaqué d'un débordement de Bile, qui fut suivi de la Jaunisse. Cette maladie me mit à deux doigts de la mort. Mes Amis ne m'abandonnèrent point, & entre autres l'Abbé d'*Asfeld* fut celui à qui je peux dire avoir le plus d'obligation. Il me pria de faire quelque réflexion sur mon état; & comme il savoit que je n'étois point Catholique, & que les préjugés dans lesquels j'avois été élevé me donnoient beaucoup d'éloignement d'un parti contraire, il me conjura de lui permettre de me parler de Religion, seulement une heure par jour. J'y consentis avec plaisir. Tout le monde fait avec quelle force & quelle onction il en parle. Il continua ses visites pendant toute ma maladie, qui insensiblement se dissipa. Je fus si touché de ce qu'il me dit, que je lui promis de me faire instruire aussi-tôt que je serois rétabli. Je lui tins parole, dès que je fus en état de sortir. Il me donna la connoissance du P. *Denis*, Carme déchaussé. Quelques conférences avec ce bon Père achevèrent ce que l'Abbé d'*Asfeld* avoit

avait commencé ; de façon que peu de tems PARIS.
 après je fis publiquement ma Profession de Foi
 * entre les mains du P. Denis, dans l'Eglise de
 son Couvent, en présence d'un nombre infini
 de personnes de qualité. Mr. le Marquis d'*Asfeld*
 & l'Abbé son Frère me servirent de Te-
 moins, & signèrent comme moi ma Profession
 de Foi. La Cérémonie finie, je fus assailli de
 toutes parts d'embrassades de la part de quan-
 tité de personnes, dont les trois quarts m'étoient
 inconnues, mais qui par zèle de Religion vou-
 loient me faire connoître la joie qu'ils avoient
 de me voir reçu dans le sein de l'Eglise. Je re-
 çus la Communion la même Semaine, le jour
 de la Toussaints. Enfin je fus voir Mr. le Car-
 dinal de *Noailles*, qui me fit un très beau dis-
 cours, pour m'exhorter à être ferme dans la
 Religion que j'avois embrassée.

La nouvelle de ma Conversion fut bien-tôt ré-
 pandue en Allemagne, & ma bonne Cousine ne
 manqua pas de décrier cette démarche, aussi-bien
 que l'auroient pu faire *Luther* & *Calvin*. La
 même Princesse qui m'avoit déjà si bien recom-
 mandé à *Madame*, lui écrivit encore, que mon
 changement de Religion ne devoit point la sur-
 prendre, & que c'étoit une cérémonie que j'avois
 déjà faite deux ou trois fois. Ce trait ne fit dans
 l'esprit de *Madame*, guères plus d'impression que
 le premier. Pour moi, je ne fis pas beaucoup
 d'attention aux discours de mes Ennemis ; &
Mem. Tome I. Y même

* (On a inséré à la fin du II. Volume la Profes-
 sion de Foi de l'Auteur, telle qu'il la présenta quel-
 que tems après au Cardinal..... à Rome.)

PARIS. même pour ne plus entendre parler d'eux, je discontinuai d'aller au Palais Royal, où *Madame* demouroit depuis qu'elle avoit quitté *S. Cloud*.

Je passai l'Hiver de 1717 assez defagréablement, c'est à dire, que je manquai d'argent; & sans ce métal, *Paris* est aussi ennuyeux que le Désert le plus reculé. Bientôt je fus obligé de mettre bas mon Equipage, & enfin je me vis contraint de vendre une partie de mes hardes, pour satisfaire à des dettes criardes. Avec tout cela je ne pus me garantir de l'affront que me fit un de mes Créanciers, sans doute plus affamé que les autres. Malgré la parole qu'il m'avoit donnée d'attendre un mois, il me fit arrêter au petit Marché du Fauxbourg *S. Germain*, & tout de suite, je fus conduit à l'Abbaye. Cette aventure auroit pu être très fâcheuse pour moi, si je n'eusse été secouru le jour même par Mr. de N... Conseiller au Parlement. Je le fis avertir aussi-tôt que j'eus été arrêté; il vint me trouver à l'instant, & se donna pour caution de ce que je pouvois devoir. Mon Créancier, qui ne vouloit entendre qu'à l'argent comptant, refusa la caution. Mr. de N... piqué au vif de ce refus écrivit un mot à Mr. le Premier Président, & lui demanda ma liberté. Je l'obtins sur le champ sans argent, & le Créancier n'eut pas même de caution. Mr. de N... pour m'obliger entièrement, obtint pour moi un Arrêt de défense, de sorte que mes Créanciers ne pouvoient plus m'inquiéter. C'étoit en vérité le plus grand service que l'on pût me rendre, dans la situation où je me trouvois pour-lors.

Au

Au sortir de cette aventure , je donnai dans PARIS. une autre , moins chagrinante à la vérité , mais cependant fort ennuyeuse. Je fis connoissance chez Madame la Présidente de P... avec une Veuve vieille , riche , laide , avare & folle ; & pour comble de perfection , aimant les Procès à la fureur. Ces grandes qualités n'empêchoient pas qu'il n'y eût nombre d'Agréables qui cherchoient à faire leur cour , & aspiraient à faire un mariage qui paroïssoit devoir être avantageux. La Veuve ne pouvoit se déterminer : ce n'étoit pas qu'elle n'eût grande envie de se marier ; mais elle exigeoit des conditions si extraordinaires , que les Galans se retiroient aussi-tôt. Madame la Présidente de P... qui connoissoit la Dame , & encore mieux ma situation , me conseilla de tenter fortune : elle me promit de me servir. En effet elle le fit si à propos , que les soins que je me donnai pour plaire à la Dame ne furent point inutiles. Elle m'offrit un appartement dans sa maison ; en un mot , elle me fit entendre que je pouvois tout espérer. J'avois un peu de peine à me résoudre d'accepter la proposition , quoiqu'elle fût très avantageuse. Ma principale raison étoit le défaut d'argent : j'aurois voulu paroître un peu étoffé en arrivant dans cette maison. Heureusement mon Hôtesse , qui étoit une de ces Intriguantes dont Paris fourmille , me tira d'embarras. Elle vit tout d'un coup de quoi il étoit question , & de concert avec un Valet de chambre Italien que j'avois depuis quelque tems , elle me fit trouver aisément tout ce qu'il me falloit pour paroître avec éclat. J'augmentai alors mon Domestique , je pris de

Y 1 livrées

PARIS. livrées fort belles; en un mot, tout mon équipage fut en peu de jours plus brillant que jamais. Tout cela, à crédit, à la vérité; mais bientôt notre Vieille, quoiqu'avare, me tira d'affaire. De mon côté, il falut jouer un rôle très embarrassant: je fus obligé de contrefaire l'amoureux de la plus désagréable Femme de l'Univers, précisément dans le tems que j'aimois encore Madame de R... qui étoit sans contredit une des plus belles personnes que l'on pût voir. Ce ne fut pas là tout: pour imiter les personnes du bon air, la Dame voulut aussi être jalouse. Elle me faisoit suivre par-tout, à peine osois-je la quitter un instant. Le plus souvent nous sortions ensemble: dès les huit heures du matin, nous étions au Palais à importuner les Juges, ou à faire enrager les Avocats & Procureurs. Au sortir du Palais, cette-bonne Dame revenoit chez elle, & se mettoit à sa Toilette. J'y assistois dans un fauteuil, ou j'avois tout le tems de m'ennuyer. Il est vrai que les premiers jours j'eus quelque plaisir à voir de près par quels moyens un visage très dégoûtant peut quelquefois devenir passable. Tout chez ma Vieille étoit artificiel: je ne crois pas qu'un portrait usé plus de couleurs, qu'il en faisoit pour lui recrépir le visage. Ses habits étoient riches, & aussi recherchés que tout le reste. Un commerce aussi ennuyeux que l'étoit celui-là, me dégoûtoit horriblement; mais cependant, lorsque je pensois à la situation où je m'étois réduit par mes extravagances, je sentoient qu'il étoit de mon intérêt de ne point rompre. Je continuai donc mon rôle d'amoureux. Enfin, appréhendant de succomber d'en-

nuis

nui, je commençai à parler fortement de mariage: PARIS.
 mais la bonne Dame disoit toujours qu'il n'étoit
 pas encore tems, & qu'elle vouloit encore m'é-
 prouver. A la fin elle se détermina, mais à des
 conditions si extraordinaires, qu'en vérité j'aurois
 renoncé à toute autre alliance vingt fois plus
 avantageuse. Je pris le parti d'abandonner cette
 folle, & de me retirer. Je pensai à faire un nou-
 veau Voyage à *Berlin*, pour y régler mes affaires
 & vendre ma Terre, si Mademoiselle de *Pöllnitz*
 vouloit y consentir. Je diffèrai mon départ de
 quelque tems, pour voir le *Czar* de Russie qui
 devoit dans peu arriver à *Paris*.

Ce Monarque, attiré par la seule curiosité,
 venoit d'une extrémité de l'Europe pour voir
 la Cour de France. On voulut lui faire une
 Entrée publique, mais il souhaita d'être reçu
 sans cérémonie. *Vertron*, Maître d'Hôtel du Roi,
 fut le recevoir jusques sur la frontière: il le
 conduisit jusqu'à *Amiens*, où le Marquis de
Nesle le complimenta de la part du Roi; il l'ac-
 compagna ensuite jusques à moitié chemin de
Paris. Mr. le Maréchal de *Tessé*, qui étoit chargé
 d'accompagner ce Prince tout le tems qu'il de-
 voit demeurer en France, fut aussi à la ren-
 contre. Le *Czar* arriva au *Louvre* à dix heures
 du soir; on le conduisit dans l'Appartement de
 la Reine-Mère, qu'on avoit superbement meu-
 blé. Quelques momens après son arrivée, Mr.
 le Maréchal de *Villeroy* vint lui faire des excu-
 ses de la part du Roi, de ce qu'il ne s'étoit pas
 trouvé à son arrivée au *Louvre*, la santé & l'âge
 de S. M. ne lui permettant pas de veiller si tard.
 On dit que le *Czar* ne fut pas trop content

PARIS.

de cette excuse, ni de ce que le Régent n'étoit pas venu au devant de lui. Ce qui est sûr, c'est qu'il parut de très mauvaise humeur pendant toute la soirée : il refusa de souper, & ne prit qu'un verre de biere. Il ne voulut pas demeurer au *Louvre*, disant que les meubles de son Appartement étoient trop riches, & que ses gens qui étoient malpropres pourroient les gâter. Il étoit une heure après minuit, lorsqu'il plut au *Czar* de déloger ; & le Maréchal de *Tessé* se feroit trouvé très embarrassé, sans la précaution qu'on avoit eue de faire meubler l'Hôtel de *Lesdiguières*. Le *Czar* trouva encore cet Hôtel trop richement meublé, & quelques instances qu'on pût lui faire, il ne voulut point coucher dans un lit magnifique que l'on avoit rendu dans l'Appartement qu'il devoit occuper : il se fit dresser un petit lit dans une Garderobe. Le lendemain, le Régent vint lui rendre visite : le Prince de *Kourakin*, Ambassadeur du *Czar* en Hollande, leur servit d'Interprète. La visite dura près d'une heure : ce fut là qu'on régla tout le Cérémonial qui devoit être observé à l'égard du Monarque Rusien.

Le Roi fut le voir le premier ; il partit du Palais des *Tuileries*, accompagné des principaux Seigneurs & Officiers de la Couronne. Le *Czar* reçut S. M. à la descente du carosse, il le prit entre ses bras, avec un transport de tendresse qui parut un peu étonner le jeune Monarque. Il dit au *Czar*, qu'il étoit bien aise de le savoir heureusement arrivé à *Paris* ; qu'il souhaitoit que le séjour qu'il feroit dans ses Etats pût lui faire plaisir ; qu'il y feroit respecté comme lui même,

& qu'il

& qu'il avoit donné ses ordres pour que son service passât toujours devant le sien. Ensuite les deux Monarques se donnant le main, passèrent dans une chambre où on avoit placé deux fauteuils. Le *Czar*, comme Etranger, garda la droite. Mr. le Duc du *Maine* & Mr. le Maréchal de *Villeroy* étoient derrière le fauteuil du Roi, & répondoient aux questions que le *Czar* faisoit à S. M. La visite fut courte; le Roi se leva le premier, & le *Czar* l'accompagna jusqu'au carosse. En prenant congé de S. M. il le prit encore une fois entre les bras, & en le levant plus haut que lui, il lui dit, qu'il souhaitoit que sa grandeur & sa puissance pût surpasser celle du son Roi *Louis XIV.* Il aida au Roi à monter en carosse, & ne se retira que lorsque S. M. fut en marche.

Le lendemain, le *Czar* vint aux Tuileries. Il étoit seul dans le fond du carosse du Roi; les principaux Seigneurs de sa Cour étoient aux portières & sur le devant. Le cortège étoit le même que celui du Roi, lorsqu'il sort. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la Cour, le Roi se rendit à la porte du Château, & le reçut à la descente du carosse. Il le conduisit ensuite dans son Appartement, le *Czar* étant toujours à la droite du Roi. Je n'ai jamais vu plus de monde qu'il y en avoit ce jour-là aux Tuileries, à peine y avoit-il assez de place pour que les deux Monarques pussent passer. Le *Czar* témoignoit de grandes attentions pour le Roi; il le tenoit d'une main, & de l'autre il sembloit vouloir éloigner ceux qui s'approchoient de trop près. La visite ne fut pas plus longue; que celle que le Roi avoit faite à ce Prince. S. M. le reconduisit jusqu'au carosse.

PARIS.

Le *Czar* retourna à son Hôtel avec le même cortège qui l'avoit accompagné. Lorsque ce Prince fut rentré dans son Appartement, il témoigna au Maréchal de *Tessé*, qu'il avoit été fort surpris de la foule innombrable de personnes qui s'étoient trouvées sur son passage. Le Maréchal lui répondit, que les François avoient une si grande vénération pour sa personne, & une si haute idée de ses grandes qualités, qu'il n'étoit pas étonnant qu'ils eussent de l'empressement pour voir un Prince qu'ils savoient mériter leur admiration. Le *Czar* parut assez content de cette réponse; cependant il demanda que dans la suite on fit retirer le peuple des endroits où il seroit. Le lendemain il rendit visite au *Régent*, & à *Madame*. Cette Princesse l'entretint pendant deux heures en Allemand, & le *Czar* lui répondit en Hollandois. Lorsqu'il se fut retiré, il dit à Mr. de S... que *Madame* étoit extraordinairement curieuse, qu'elle vouloit tout savoir, & qu'elle l'avoit trop questionné; mais qu'après tout, il ne lui avoit dit que ce qu'il vouloit bien qu'elle sût.

Le *Czar* examina avec beaucoup d'attention tout ce qui méritoit d'être vu dans *Paris*, & ses environs: il s'informoit de tout, & il avoit soin d'écrire sur des Tablettes ce qui lui paroissoit digne de remarque. Il se levoit dès la pointe du jour, & alloit d'un endroit à l'autre jusques au soir. Pour éviter tout embarras, il ne voulut se servir que des carrosses de Mr. le Maréchal de *Tessé*. Ce Seigneur se seroit bien passé de la préférence, car il eut plusieurs chevaux de crevés; & le pauvre Maréchal lui-même n'auroit pas pu résister aux mouvemens continuels qu'il

qu'il étoit obligé de se donner, si le séjour du *PARIS*.
Czar eût été de longue durée. Mais ce Monarque ne perdoit point de tems : il examinoit tout avec autant d'exactitude que de rapidité, dans le dessein de partir aussi-tôt qu'il auroit satisfait sa curiosité.

On n'épargna rien à la Cour pour rendre à ce Prince les honneurs qui lui étoient dus. Mr. le Régent ordonna exprès une Revue générale de toute la Maison du Roi ; elle se fit dans les Allées du *Roule*, & occupoit encore celles des *Champs Elysées*, parce qu'on y avoit joint les Gardes Françaises & Suisses. Le *Czar* s'y rendit à cheval. On s'attendoit qu'il seroit présent à toute la Revue ; mais il se contenta de passer assez rapidement devant la première Ligne, sans seulement jeter les yeux sur les Troupes ; ensuite il poussa son cheval, & sans faire aucune civilité au Duc Régent, il regagna *Paris* au grand galop. De là il fut tout de suite à *S. Ouen*, où M. le Duc de *Trêmes*, Premier Gentilhomme de la Chambre & Gouverneur de *Paris*, lui donna une Fête, qui parut l'amuser plus que la Revue. Il eut bien de la peine à consentir que les Dames entraissent dans l'Orangerie où la table étoit dressée ; il ne parla qu'à Madame de *Béthune* Fille du Duc de *Trêmes* : elle fut redevable de cette distinction à Mr. de *Béthune*, qui aiant été longtems en Pologne, parloit très bien Polonois, ce qui lui procuroit l'honneur de pouvoir entretenir S. M. Czarienne. Les principaux Seigneurs imitèrent le Duc de *Trêmes*, & donnèrent des Fêtes au Monarque Ruslien. Le Duc Régent lui fit aussi préparer un grand Festin à

Y 5 S. Cloud ;



PARIS.

S. Cloud ; mais un moment avant que de partir de *Paris*, le Czar fut attaqué d'une colique violente, qui l'empêcha de sortir. Je ne fai même s'il a vu le Château de *S. Cloud*. Il parut se plaire à *Versailles*, plus qu'en aucun autre endroit: il en fit lever le Plan, & assura même qu'il vouloit faire faire quelque chose de semblable dans son Pays. Dans ce dessein, il fit une levée de toute sorte d'Ouvriers, à qui il promit de grands avantages pour les engager d'aller en Moscovie. Un grand nombre s'y laissa surprendre, & le Régent consentit à les laisser sortir du Royaume. On assure que les effets n'ont point répondu aux promesses, & la plupart se sont estimés très heureux d'avoir pu revenir en France. Ce Prince n'étoit point libéral; & ses présens, lorsqu'il en faisoit, n'étoient précieux, que parce qu'ils venoient d'un grand Prince. J'ai vu un pauvre Soldat des Invalides lui faire présent du Plan de cet Hôtel: ce Prince parut sensible à la beauté de l'ouvrage, qui avoit couté dix années de travail; cependant le Soldat fut très peu récompensé. Le Roi de France lui fit voir combien le Caractère François étoit différent du Moscovite; il lui fit des présens magnifiques. Le Czar s'en retourna dans ses Etats très satisfait de la France: il passa en Hollande, où la *Czarienne* l'attendoit: ensuite il continua sa route par terre jusqu'à *Petersbourg*.

Le séjour du *Czar* en France avoit attiré un nombre infini d'Etrangers, de sorte que *Paris* se trouvant plus peuplé que jamais, on pensa aussi à inventer de nouveaux plaisirs. Un Particulier me fit une proposition, qui m'auroit fait grand bien dans ce tems-là, si jeussé pu réussir, ce fut
de

de me donner une somme considérable, si je pou- PARIS.
vois obtenir le Privilège de donner des Bals & à
jouer dans les *Champs Elisés*, où il auroit fait
construire des Loges pour cela: J'en parlai à
Mr. le Régent, qui, selon sa coutume, me promit
d'abord; mais Mr. *d'Argenson*, qui n'étoit
encore que Lieutenant de Police, le fit bientôt
changer de sentiment: il représenta à S. A. R.
que ces Bals attireroient infailliblement de grands
desordres. L'objection étoit spécieuse, & ne
manquoit point de vraisemblance; mais après
tout, un tel établissement n'auroit pas beaucoup
augmenté le desordre surtout dans un endroit où
l'on étoit depuis longtems dans le goût de se
promener la nuit, de façon que dans le Cours
il y avoit souvent plus de carosses après minuit,
que pendant le jour. D'ailleurs, il y auroit eu
moyen d'éviter les desordres que l'on pouvoit
prévoir. Mais Mr. *d'Argenson* n'aimoit ni les
nouveautés, ni à faire plaisir.

Ce projet me flattoit d'autant plus, que si l'af-
faire eût réussi, je me voyois en état de rester à
Paris, & d'y passer encore quelque tems assés
gracieusement. Mais enfin le voyant échouer,
je ne pensai uniquement qu'à partir pour
Berlin. Dans le tems que je dispoisois tout pour
mon Voyage, je vis à *Paris* le Comte de *Rothem-
bourg* qui arrivoit de *Berlin*, & qui devoit y re-
tourner dans peu, chargé des affaires de Fran-
ce. Il m'encouragea dans le dessein que j'avois
d'y faire un Voyage; il m'assura que rien ne me
seroit plus aisé que de vendre mes Terres, que
le Roi venoit d'élever des Fiefs, & qu'il permet-
toit à un chacun de disposer de ses Terres: bien
plus

PARIS.

plus, il m'offrit de me mener avec lui, & de m'avancer l'argent dont j'aurois besoin. Toutes ces propositions me parurent très avantageuses; mais la réalité n'y répondit pas. Veritablement, il me prêta de l'argent, c'est-à-dire des Billets d'Etat; & profitant ainsi de la situation où je me trouvai, il me fit conclure un marché des plus ruineux que j'aye jamais fait. J'escomptai mes Billets, c'est-à-dire, que je perdis considérablement; & avec l'argent qui me restoit, je partis de *Paris* pour *Strasbourg*, où Mr. de *Rothenbourg* m'avoit donné rendez vous. Pour lui, il avoit pris sa toute par la Bourgogne, où il avoit des Terres. Je l'attendis près d'un mois, ce que je n'eussie sûrement pas fait, si j'eussie été en argent. Lorsqu'il fut arrivé, il m'annonça qu'il lui étoit impossible de me mener avec lui à *Berlin*, parce qu'il n'avoit point de place dans son carosse. Il est vrai que son Equipage étoit rempli; mais il y en avoit qui auroient plutôt dû être derrière que dedans. Il falut donc nécessairement rester à *Strasbourg*, en attendant que l'on m'envoyât de *Berlin*, de quoi continuer mon Voyage sans avoir obligation à personne.

STRAS-
BOURG.

Je ne m'ennuyai point pendant le séjour que je fis à *Strasbourg*: j'y avois déjà été; mais comme je ne m'y étois jamais arrêté, je n'avois pu remarquer ce qu'il y a de considérable. * *STRASBOURG* est une des meilleures Places de l'Europe. Elle est Capitale de l'Alsace, & a été conquise par *Louis XIV* en 1682, sans qu'il en lui ait coûté autre chose que des menaces & de l'argent. Ce

* Voyez le Tome I. des Lettres, pag. 292.

DU BARON DE PÖLLNITZ. 341

Ce Monarque l'a fait considérablement fortifier, STRAS-
& y a fait construire une Citadelle & un Arsenal, BOURG.
qui sont des monumens dignes d'un grand Roi.
L'Eglise Cathédrale est d'une grandeur & d'une
magnificence sans égale. Les portes sont d'ai-
rain, & très bien travaillées. Il y a une Tour py-
ramidale, d'un ouvrage tout à jour, qui est d'u-
ne hardiesse extraordinaire: elle est haute de
574 pieds. La grande Horloge est encore un
morceau à voir: j'ai été surpris de la quantité de
roues & de machines qui font mouvoir toutes les
Constellations, & tourner des Aiguilles qui mar-
quent sur des Cadrans de différente espèce les
heures du jour, le cours de la Lune & des autres
Planètes. La Sacristie de cette Eglise est très ri-
che: on y voit des ornemens d'Autel & des Cha-
pelles d'une grande magnificence. Le Palais Epi-
scopal tient à l'Eglise: c'est un bâtiment fort lo-
geable, à la vérité, mais peu magnifique. Il
occupe un terrain considérable, sur lequel on
pourroit faire quelque chose de beau: mais il
n'y a pas d'apparence qu'on y pense si-tôt. Mr.
le Cardinal de Rohan, aujourd'hui Evêque de
Strasbourg, seroit plus propre que qui que ce soit
pour une telle entreprise; mais il séjourne peu à
Strasbourg; il lui préfère, & avec raison, le sé-
jour de Saverne, où il a un Palais des plus
riches.

Strasbourg étoit autrefois une Ville Impériale,
dont le Magistrat étoit Luthérien: aujourd'hui
les Catholiques sont les maîtres, & ont exclus
les Luthériens de tout Emploi. Le Roi de France y
entretient une forte Garnison. C'est le Maréchal de
Bourg qui commande dans cette Ville pour le Roi.
Ce

STRAS-
BOURG.

Ce Seigneur vit dans une plus grande retraite, que les personnes en place n'ont coutume de faire. Les Officiers y vont assez souvent le matin, & le Maréchal les fait asseoir dans un Cercle, où j'ai vu observer un silence qui auroit fait revenir les Etrangers des préjugés qu'ils ont, que les François ont trop de *caquet*. Le Cercle se tenoit pendant environ une demi-heure; ensuite chacun alloit dîner où il jugeoit à propos, le Maréchal ne tenant table que les grandes Fêtes, ou lorsqu'il arrive quelque personne de distinction de la Cour de France, ce qui est assez rare, excepté lorsque le Cardinal de *Rohan* est à *Strasbourg*. Son Eminence y attire bien du monde, & vit avec un air de grandeur convenable à sa naissance & à sa Dignité. Ajoutez à cela, qu'il n'y a peut-être point de Seigneur qui ait des manières aussi gracieuses & aussi polies. Lorsque ce Prélat n'est point à *Strasbourg*, le séjour en est assez triste, principalement pour ceux qui ne donnent point dans les débauches ordinaires de la Jeunesse: car ceux-ci trouvent toujours de quoi s'amuser, & en effet, j'ai vu par moi-même que la Jeunesse de *Strasbourg* est assez débauchée, & les Bourgeoises d'un commerce fort facile.

HANAU.

Après avoir séjourné quelque tems à *Strasbourg*, je reçus enfin des nouvelles de *Berlin*, & de l'argent pour continuer ma route. Je passai assez rapidement les Villes de * *Heidelberg*, de *Darmstadt* & de *Francfort*. Je m'arrêtai à *Hanau*, où j'eus l'honneur de saluer le Comte de ce nom, qui fait sa résidence ordinaire dans cette Ville. Il a épousé

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 319.



épousé une Princesse de *Brandebourg-Anspach*, HANAU. Sœur de Madame la Princesse de *Galles*, de laquelle il n'a qu'une Fille, mariée à Mr. le Prince héréditaire de *Hesse-Darmstadt*; de sorte qu'il y a grande apparence que la Maison de *Hanau* sera éteinte dans la personne du Comte. Une partie de ses Terres, savoir celles qui sont Fiefs de l'Empire, retomberont à Mr. Landgrave de *Hesse-Cassel*: suivant les conventions que ce Prince a faites avec le Roi de Pologne, qui devoit hériter d'une bonne partie du Pays de *Hanau*, en qualité d'Electeur de Saxe; mais ce Prince a vendu toutes ses prétentions au Landgrave.

La Ville de HANAU * est située près du *Main*. On la distingue en Vieille & Nouvelle Ville. Le quartier de la Ville neuve doit sa fondation aux Walons Protestans, qui vinrent s'établir dans ce Comté pendant les Guerres de Religion dans les Pays-Bas: ce quartier est le plus joli, les rues en sont larges & tirées au cordeau, & des deux côtés on voit des maisons d'une architecture presque égale. On y observe une Police très exacte, tant pour la propreté des rues, que pour la sûreté des habitans. Les Comtes prédécesseurs de celui-ci ont établi à *Hanau* plusieurs Manufactures, & il s'y fait un Négoce considérable en Tabac & en Etoffes de laine. Les François Réfugiés n'ont pas peu contribué à rendre cette Ville beaucoup plus considérable qu'elle n'étoit.

Le Château du Comte est dans la ville. Il a encore une autre Maison aux portes de la Ville; on l'appelle *Philips-Ruhe*. Les Apartemens en sont

* Voyez le Tome II. des Lettres, pag. 28.

font très beaux, & meublés magnifiquement : les Jardins font auffi d'un grand goût, & d'une situation très avantageufe.

FULDE.

De Hanau je passai à Fulde, * Ville Abbatale de l'Empire. C'est dans cette Ville qu'est la fameuse Abbaye de *Fulde*, de l'Ordre de S. *Benoit*. Les Religieux sont tous Gentilshommes de seize quartiers. L'Abbé est élu par les Religieux, & il a le titre de *Primat des Abbés, Prince de l'Empire, & Chancelier-né de l'Impératrice*. Celui qui est aujourd'hui revêtu de cette Dignité, est de la Maison de *Butler* : il entretient une grosse Cour, & plusieurs Régimens, de sorte qu'il vit absolument en Prince Séculier. J'aurois eu lieu d'être très satisfait de la réception qu'il me fit, s'il ne m'eût pas fait tant boire ; mais en vérité, la chose alloit à l'excès, & si j'y étois resté plus longtems, j'aurois bien pu partir pour un plus grand Voyage que celui de *Berlin*. Je crois, tout bien considéré, qu'il ne faut pas grande Vocation pour être Religieux à *Fulde* : ces Messieurs jouissent de tout ce que l'on peut souhaiter pour vivre gracieusement. La maison qu'ils habitent ressemble plutôt au Palais d'un grand Roi, qu'à un Couvent. L'Eglise Abbatale, & une autre Eglise nouvellement bâtie hors la Ville, peuvent être comptées parmi les plus magnifiques bâtimens de l'Allemagne.

EISENACH. De *Fulde* je me rendis à † EISENACH, par les chemins

* Voyez le Tome I, des Lettres, p. 156.

† Voyez le Tome I, des Lettres, pag. 155.

chemins les plus abominables que j'aye jamais EISENACH.
vu. *Eisenach* est situé sur la Rivière de *Nese*,
aux pieds de Montagnes horribles. C'est la ré-
sidence du Duc de *Saxe-Eisenach* de la Branche
de *Weimar*. Comme ce Prince étoit absent pour-
lors, je n'eus point l'honneur de le voir.

D'*Eisenach*, je passai à * *GOTHA*. C'est dans *GOTHA*.
cette Ville que demeure le Duc de *Saxe-Gotha*.
C'est le plus puissant Prince de *Saxe*, après l'E-
lecteur. Il descend de l'infortuné *Jean-Frédéric*
Electeur de *Saxe*, mis au Ban de l'Empire & dé-
pouillé de l'Electorat par *Charles-Quint*. Cette
Ville est bien bâtie. Le Palais du Duc, qui en
est séparé, est entouré de remparts.

De *Gotha* je me rendis à † *ERFURT*. Cette Vil- ERFURT.
le appartient aujourd'hui à l'Electeur de *Maince*:
elle étoit autrefois dépendante de la Maison de
Saxe, qui la céda par un Traité solennel à l'E-
lecteur de *Maince* en 1665. Les habitans ont ten-
té plusieurs fois de se soustraire à la domination
de l'Electeur, qui de son côté a pris des mesures
pour calmer leurs inquiétudes: il a fait fortifier
le Château considérablement, & il y entretient
une bonne Garnison. La Ville est grande, & con-
tient de belles Eglises, parmi lesquelles la Ca-
thédrale est remarquable pour sa grandeur. Cete
Eglise avoit autrefois un Clocher des plus ma-
gnifiques, mais il y a quelques années que la flê-
che fut entièrement consumée par le feu du Ciel.

D'*Erfurt* je passai à ** *LEIPZIG*. C'est une des *LEIPZIG*.
Mem. Tom. I. Z plus

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 149.

† Voyez le Tome I. des Lettres, pag. 149.

** Voyez le Tome I. des Lettres, p. 194.

LEIPZIG.

plus considérables Villes de l'Electorat de *Saxe*. Elle est célèbre par son Université & ses Foires. *Frédéric le Guerrier* fonda l'Université en 1408: elle s'est toujours soutenue avec éclat, malgré le voisinage de l'Université de *Hall*. La situation de *Leipzig* est charmante; de quelque côté qu'on y arrive, on voit de belles Maisons & des Jardins très bien entretenus. Les *Boses & Appel*, Marchands de *Leipzig*, ont fait des dépenses étouffantes dans des Jardins qu'ils ont aux portes de la Ville. *Appel* sur-tout en a fait faire un, dont un Prince se feroit honneur. Outre ces Jardins, on trouve des promenades qui, pour être naturelles, n'en sont pas moins agréables. Il y a un Bois qui mérite sur-tout d'être remarqué, on l'appelle en Langue du pays *Rosendahl*, c'est-à-dire, *Valon de roses*. Ce Bois est formé de quatorze Allées, au milieu desquelles il y a une grande Prairie. Les points de vue des Allées sont magnifiques, & tous agréablement diversifiés. Les dedans de *Leipzig* répondent parfaitement bien aux dehors: les rues sont fort droites, & les maisons grandes & bien bâties. Tout le défaut que j'y ai trouvé, c'est qu'elles sont trop chargées de sculpture, & qu'elles ne sont point assez symétrisées. Elles sont routes fort élevées, & ont la plupart cinq ou six étages. Le tout est loué très cher, & encore a-t-on bien de la peine à s'y loger dans le tems de la Foire, tant il y a de Marchands qui s'y rendent de toutes parts. Lorsque j'y passai, la Foire de *S. Michel* s'y tenoit. Le Roi de Pologne y étoit pour-lors. Ce Prince, lorsqu'il vient à *Leipzig*, ne loge point dans le Château, où il y a cependant des Apartemens fort

fort commodés; il demeure dans la maison d'*Appel*: c'est ce Marchand dont je viens de vous parler, qui est propriétaire d'un des plus beaux Jardins des environs. Le Roi de Pologne préfère la maison à toute autre, parce qu'elle est près de l'endroit où se tient la Foire. Voilà, Madame, à peu près ce qu'il y a de plus remarquable à *Leipzig*.

Je ne m'y arrêtai pas longtems, j'avois trop envie de revoir *BERLIN*. Lorsque j'y fus arrivé, *BERLIN*, je menai d'abord une vie assez retirée. Je prévoyois le peu d'agrément que j'avois à espérer dans cette Cour; c'est ce qui me fit prendre le parti de n'y point paroître. Je ne pus cependant me tenir longtems caché; car les bontés, dont Madame la Margrave Douairière m'avoit toujours honoré, m'ayant obligé de lui rendre mes respects, cette Princesse me reçut parfaitement bien, & peu après elle parla de moi à S. M. d'une manière si avantageuse, que ce Prince eut envie de me voir. Il me fit ordonner par M^r. de *Grumkau* de lui aller parler à *Charlottenbourg*, & de me faire annoncer par *Ast* un de ses Valets de chambre. J'aurois bien souhaité pouvoir me dispenser de me rendre à un tel ordre: mais il étoit trop précis, S. M. ayant même désigné l'heure à laquelle je devois paroître devant elle. Je me rendis donc à *Charlottenbourg* au jour marqué. Je fis avertir *Ast*, qui vint me recevoir & me conduisit dans une Gallerie, où il me dit d'attendre quelque tems. Je n'y eus pas été un quart-d'heure, que le Roi y entra, suivi de *La Fourcade*, Maréchal de Camp & Commandant de *Berlin*. S. M. vint droit à moi, & elle me demanda avec assez de vivacité, d'où je venois, & pourquoi j'étois

Z a

revenu



BERLIN.

revenu à *Berlin*? Je répondis, que je venois de France, & que mes affaires domestiques me rappelloient à *Berlin*. Ce Prince continua de m'interroger sur mes affaires; il parut assez content de ce que j'eus l'honneur de lui répondre, & se tournant vers *La Fourcade*, il lui dit, qu'il ne m'auroit jamais reconnu, s'il n'eût été averti que c'étoit moi. Il me dit ensuite, qu'il ne me regardoit plus que comme un François. Je répondis, que je me trouveroie bien malheureux, si S. M. pensoit ainsi; & que quelque éloigné que je fusse de sa Personne & de ses Etats, je me ferois toujours un honneur de me dire son Sujet, & que je conserverois toujours pour mon Roi & pour ma Patrie les sentimens de respect & de fidélité dans lesquels j'avois été élevé. Le Roi me demanda ensuite, si j'étois dans le dessein de vendre ma Terre? Je lui avouai que c'étoit l'unique moyen qui me restoit pour me mettre en état de satisfaire mes Créanciers: je le priai même d'interposer son autorité pour faire consentir Mlle. de *Pöllnitz* à cette vente. Le Roi me dit, qu'il donneroit ses ordres à Mr. de C... pour qu'il lui fit entendre raison; & il me congédia très gracieusement.

Je retournai à *Berlin*, & je ne manquai pas d'aller remercier Madame la Margrave des bons offices qu'elle m'avoit rendus auprès du Roi. Quelques jours après, la Reine étant revenue de *Charlottenbourg* à *Berlin*, j'eus l'honneur de la saluer, & j'en fus reçu avec bonté. On lut bientôt de quelle manière j'avois été reçu de LL. MM. c'en fut assez pour engager les Courtisans à avoir pour moi des attentions, que je n'aurois osé espérer d'ailleurs. Je fus peu sensible aux politesses de
ses

es Messieurs, & je me mis en état de finir la *BERLIN*. grande affaire pour laquelle j'étois venu. Je fis offrir des conditions avantageuses à Mlle. de *Pöllnitz*, pour avoir son consentement. Le Roi lui fit écrire à *Hanover*, pour la déterminer en ma faveur, l'assurant qu'il trouvoit mes propositions très raisonnables, & qu'elle lui feroit plaisir de les accepter. Je fis moi-même le voyage de *Hanover*, pour tâcher de la persuader. Mais les recommandations les plus respectables ne firent pas plus d'effet, que les visites que je lui rendis à ce sujet; elle demeura ferme dans son refus.

A mon retour de *Hanover*, le Roi me fit ordonner de lui aller parler. Je fus introduit par un de ses Favoris dans un Cabinet où Sa Majesté a coutume de fumer. Le Roi jouoit alors au Trictrac, en présence de Mr. le Prince d'*Anhalt* Feld-Maréchal, & de plusieurs autres Généraux & Officiers. Le Roi se leva, dès que la partie fut finie; il vint à moi, & me parla quelque tems fort gracieusement. Ensuite s'étant assis, il ordonna à tous ceux qui étoient présens de prendre des sièges. Chacun se plaça, sans observer de rang. Le Roi fuma, aussi-bien que la plupart de ceux qui étoient dans le Cabinet. Heureusement, on ne me présenta point de pipe; ce qui me fit grand plaisir, car de ma vie je n'ai pu fumer. Le Roi me parla beaucoup de mes affaires, & en particulier de la vente de ma Terre. Je ne fus pas longtems à m'appercevoir que ma Cousine avoit mis ce Prince dans ses intérêts, car aussitôt qu'il s'agit de ma Terre, il me dit assez clairement, que je ferois très mal de m'en défaire; quand même ma Cousine y

BERLIN.

consentiroit; que, loin de payer mes dettes avec l'argent qui me reviendrait de cette vente, je le dépenserois pour mon plaisir; qu'il étoit tems de penser à faire quelque chose qui en m'occupant me mit en état de payer mes dettes, sans pour cela mettre ma Terre en vente. Il ajouta, que si cependant je persistois à vouloir vendre mon bien, il écrirait encore à Mlle. de *Pollnitz* pour la porter à y consentir; que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour moi dans ces circonstances, ne pouvant sans injustice la contraindre à donner un consentement qu'elle croiroit devoir lui faire tort. Après avoir encore parlé quelque tems de mes affaires domestiques, S. M. me parla du bruit qui s'étoit répandu à *Berlin* de mon changement de Religion, & me demanda s'il étoit vrai que je fusse Papiste. Je lui répondis, que j'étois de la Religion de mes Pères. J'avouerai ici à ma honte, que je n'eus pas assez de force pour publier hautement que j'étois Catholique. D'ailleurs je crus, dans une circonstance si pressante, pouvoir me tirer d'affaire par une équivoque. Il est même des Docteurs, chez qui cette Morale est assez bien reçue. L'équivoque consistoit en ce que, disant que j'étois de la Religion de mes Pères, j'entendois celle que mon Grandpère & mon Bisaïeul avoient autrefois professée; & en effet, tous mes Ancêtres ont été Catholiques. Mon Grand-père l'étoit aussi; mais il embrassa la nouvelle Religion, pour suivre le torrent. Le Roi, qui crut par ce que je lui dis que j'étois toujours de la Religion Réformée, n'insista point davantage à me faire parler sur cet article. Le Prince d'*Anhalt* ne fut pas si aisé à satisfaire; il fit connoître

tre au Roi, qu'il ajoutoit assez de foi aux bruits BERLIN.
qui avoient couru de mon changement de Religion: il dit même à S. M. que pour s'assurer davantage de la vérité de ce que je venois de dire, il falloit me faire communier dans l'Eglise du *Dôme*. Le Roi étoit assez de cet avis: cependant il n'eut point d'effet. Au sortir de chez le Roi, le Prince d'*Anhalt*, qui apparemment vouloit savoir au juste ce qui étoit de mon changement, le prit avec moi du côté de la conscience: il me blâma beaucoup de n'avoir point avoué que j'étois Catholique. Comme je ne savois trop où tendoient ces remontrances, je n'eus garde de m'ouvrir à ce Seigneur, & je demurai toujours sur la négative.

L'Audience que j'avois eue du Roi me mit bien dans son esprit; il parla même un jour si avantageusement de moi en présence des Courtisans, que mes Amis me conseillèrent de saisir ce rayon de faveur, & de demander de l'Emploi. Je suivis leurs avis, & j'écrivis au Roi à *Potzdam* où il étoit alors. Deux jours après je reçus une Réponse, signée de la propre main de Sa Majesté; elle étoit conçue en ces termes.

*J'ai reçu votre Lettre du 9 Janvier (1718.)
Je vous dirai pour réponse, que je vous accorde
la première pension de Gentilhomme de la Cham-
bre qui viendra à vquer*

FREDERIC-GUILLAUME,

Z 4

Je

BERLIN.

Je fus très sensible à la bonne volonté que ce Prince me témoignoit, & je ne manquai pas, aussi-tôt qu'il fut de retour à *Berlin*, d'aller le remercier. S. M. eut la bonté de me dire, que ce qu'elle venoit de m'accorder étoit si peu de chose, que cela ne valoit pas un remerciement. Il me semble, Madame, que c'étoit assez bien commencer, pour un homme peu accoutumé à voir ses projets réussir. Les Courtisans, à l'envi l'un de l'autre, me firent le plus d'accueil qu'il leur fut possible; de toutes parts je reçus des complimens, qui achevèrent de me persuader que j'étois en faveur. Mais mon Etoile ne me permit pas d'être longtems tranquille, & bientôt il s'éleva une tempête qui me rejeta plus loin du Port que je n'en avois encore été. Voici comme cela arriva.

Le Roi fit revenir au commencement de 1718, Mr. de *Kniphausen* son Envoyé en France, dans le dessein d'en nommer un autre. Plusieurs personnes sollicitèrent ce poste: je me crus en droit de le demander, & pour mieux réussir, j'offris de le remplir sans être beaucoup à charge à l'Etat, & je proposai une diminution de deux cens écus par mois, sur ce qu'on avoit coutume de donner. Cette proposition fut assez goûtée de Mr. de *Grumkau*, Ministre d'Etat: il me protégea, & se chargea d'en parler au Roi. De mon côté j'en parlai à Mr. d'*Ilgen*, Ministre des Affaires étrangères. Ce Ministre avoit marié sa Fille à Mr. de *Kniphausen*, qui étoit celui qu'on venoit de faire revenir. Je fis entendre au Ministre, que je n'aurois jamais pensé à demander cette place, si je n'eusse été persuadé que c'étoit Mr. de *Kniphausen* qui avoit demandé son
rappel

rappel. Je fus reçu de Mr. d'*Ilgen* avec toute la BERLIN.
 politesse possible, & il me promit avec serment
 de me servir dans cette occasion. Il ajouta, qu'il
 étoit trop heureux de pouvoir me témoigner le
 respect & la vénération qu'il avoit pour ma fa-
 mille. Ces grandes politesses dans un Courti-
 san me firent douter de la sincérité de ses inten-
 tions, & je fus bientôt que mes doutes étoient
 bien fondés. Ce Ministre, mon Audience finie,
 voulut absolument me reconduire. Je m'y op-
 posai autant que je pus; mais enfin voyant que
 c'étoit peine inutile, je le laissai faire; il me
 conduisit jusques à la portière de mon carrosse.
 Je fus encore aux prises avec lui sur le perron
 de sa maison, je le suppliai de ne point aller
 plus loin. Il faut remarquer qu'il pleuvoit à
 verse, & que cette raison seule devoit l'engager
 à se retirer. Tout cela fut inutile, il ne voulut rien
 rabattre de ses politesses, & demeura constam-
 ment à la portière jusques à ce que mon carrosse
 fut en marche. Ce fut là tout ce qu'il fit pour
 moi; car du reste, bien loin de me servir au-
 près du Roi, j'ai su de bonne part qu'il avoit
 fait tout le contraire. On m'a assuré qu'il étoit
 fâché que j'eusse demandé moins d'apointemens
 que son Gendre, qui étant à *Paris*, écrivoit tou-
 jours à *Berlin*, que ce qu'on lui donnoit ne lui
 suffisoit pas pour le faire vivre.

Pour surcroit de bonheur, le Roi reçut une
 Lettre anonyme, dans laquelle on l'assuroit que
 j'étois véritablement Catholique. On avoit joint
 à cette Lettre, pour plus grande sûreté, une Atte-
 station authentique du P. *Denis*, entre les mains
 duquel j'avois fait ma Profession de Foi. Le

BERLIN, Roi témoigna être fâché contre moi : il se plaignit de ce que je l'avois trompé. Plusieurs personnes me donnèrent l'allarme bien plus chaude qu'elle n'étoit. Cependant je ne me démontai point d'abord, & soupçonnant que la plupart des discours qu'on tenoit ne tendoient qu'à m'éloigner de la Cour, je ne crus pas le Roi si fâché qu'on me le disoit ; jusques à ce qu'enfin on vint m'avertir que le Roi pourroit bien me faire arrêter. Cet fut *H...* qui étoit assez bien avec *M...* Favori du Roi, qui vint me donner cet avis ; auquel j'ajoutai d'autant plus de foi, que je ne croyois pas qu'il pût en honneur travailler à me desservir. Ce *H...* étoit un misérable, qui après avoir mangé un bien considérable, vivoit d'une très petite pension que le Roi lui faisoit pour avoir servi dans *Stralsund* auprès du Roi de Suède, dans une Commission que peu de gens auroient voulu accepter. Comme sa pension n'étoit pas assez forte pour le faire subsister, plusieurs personnes l'assistoient. J'ose, dire que sans être dans une situation fort aisée, je lui ai été de quelque secours. Cependant je puis dire avec vérité, qu'il m'a payé d'ingratitude. Ce fut lui qui vint m'exagérer une nouvelle, qui dans le fond n'étoit pas suffisante pour m'éloigner de la Cour ; mais la façon dont ils prit pour me l'annoncer, me fit croire que j'étois perdu sans ressource, si je m'obstinois à rester à *Berlin*. Il entra un jour dans ma chambre, d'un air fort consterné, & me dit qu'il venoit d'apprendre de Mr. de *M...* que dès que le Roi seroit de retour, je ne manquerois pas d'être arrêté. Ce discours étoit soutenu

reçu d'un extérieur si touché de me voir obligé BERLIN.
de fuir, que je pris pour vrai tout ce qu'il me dit.
Je résolus donc de partir. La difficulté étoit
d'avoir de l'argent, ce que je ne pus trouver que
par le moyen de quantité de mauvais marchés,
qui m'ont fort incommodé dans la suite.

Après que j'eus fait de l'argent de tout, je par-
tis de *Berlin* pendant la nuit. Je dis chez moi
que j'allois à *Hanover*; mais aussi tôt que je fus
hors de la Ville, je pris la route de *Leipzig*, où
je demurai quelques jours. Ensuite je passai à
Maince. J'avois un Cousin au service de l'Ele- MAYENCE.
cteur, qui me reçut en bon parent. Il me pré-
senta à son Maître, qui me fit une réception des
plus gracieuses. J'ai eu l'honneur de vous par-
ler des prérogatives de l'Electeur de *Maince* lors
du Couronnement de l'Empereur; il ne me reste
qu'à vous parler de sa personne. Il se nommoit
François-Lothaire de Schonborn, de l'illustre
Maison des Comtes de *Schonborn*. Outre l'Ar-
chevêché de *Maince*, il avoit encore l'Évêché
de *Bamberg*. Il avoit alors deux Coadjuteurs;
l'Electeur de *Trèves* Comte Palatin du Rhin,
pour *Maince*; & le Comte de *Schonborn* Vice-
Chancelier de l'Empire, pour *Bamberg*. L'Ele-
cteur pouvoit avoir autour de 70 ans; c'étoit un
Prince d'un grand air, affable, adoré de ses Su-
jets & de ses Domestiques, & très zélé pour tout
ce qui pouvoit contribuer au repos & à la gloire
de l'Empire. La Ville de *Maince* lui est rede-
vable des ouvrages magnifiques qu'il a fait con-
struire pour la fortifier; on peut dire qu'il n'a
rien épargné pour mettre sa Capitale en état de
ne rien craindre de la part des Etrangers.

MAIENGE

MAIENCE.

* MAIENCE est située sur un Côteau le long du Rhin, dans un des plus beaux endroits de l'Allemagne. Ce n'étoit autrefois qu'un Evêché suffragant de Trèves : le Pape Zacharie, ou selon d'autres, Grégoire III, l'érigea en Archevêché, & lui accorda en même tems la Primatie des Eglises d'Allemagne. On dit que l'Evêque de Maience qui a été le premier honoré de la Dignité de l'Electeur se nommoit Willigise : il étoit Fils d'un Charron, d'autres disent d'un Chartier, du Village de *Schoeningen* au Pays de Brunswick. Il s'éleva par son seul mérite à la Dignité de Chancelier des Empereurs Othon III & Henri II, & enfin à celle d'Archevêque de Maience. Ce Prélat conserva toujours une si grande humilité dans cette haute fortune, qu'il fit peindre des Roues par-tout dans son Palais, pour avoir toujours devant ses yeux des marques de la bassesse de son extraction. On assure que c'est de-là que les Electeurs de Maience portent toujours dans leurs Armes, de gueules à une Roue d'argent.

Le Chapitre de Maience est composé de 24 Chanoines. Le Doyen & les 23 premiers Chanoines s'appellent *Capitulaires* ; les autres se nomment *Domicellaires*. Les premiers élisent seuls l'Archevêque, qui du moment de son élection devient Electeur de l'Empire. Le Pape confirme son élection en ce qui regarde le Spirituel, & l'Empereur fait la même chose pour le Temporel. L'Electeur devient en même tems Grand-Chancelier de l'Empire d'Allemagne, ce qui lui donne la qualité de Doyen perpétuel des Electeurs, & l'inspection sur

* Voyez le Tome III. des Lettres, p. 137.

sur le Conseil Aulique & sur la Chambre Impériale de *Wetzlar*.

Le Commerce est assez florissant à *Mainence*, sur-tout en Vins. Les meilleurs Vignobles des Vins du *Rhin* se trouvent dans les Etats de l'Electeur, & sur-tout dans les environs de *Mainence*. Ce qui contribue encore beaucoup à y faire fleurir le Commerce, c'est que toutes les marchandises qui remontent ou descendent le *Rhin*, s'arrêtent dans son Port pour y changer de bateau.

Je ne m'arrêtai pas longtems à *Mainence*; je partis pour **STUTGARD*, Capitale du Duché de *Wirtemberg*. Cette Ville est située dans un très beau Pays: elle est séparée en deux quartiers par une petite Rivière que l'on appelle le *Necker*. Les maisons de *Stuttgart* sont communément assez mal bâties; cependant, comme les rues sont larges & bien percées, la Ville est assez gaie. Le Palais Ducal est très ancien, & très commode par sa grandeur & la quantité des appartemens. Il a un très beau Jardin, dont l'Orangerie est sans égale. Les arbres y sont conservés en pleine terre, par le moyen d'un toit & d'une cloison à coulisse, qu'on a soin d'échauffer l'Hiver par plusieurs fourneaux, ce qui y entretient un Eté continu. Le Duc de *Wirtemberg* ne passe ordinairement dans ce Palais que le tems du Carnaval; pour la Duchesse son Epouse, elle y demeure presque toujours. Cette Princesse a sa Maison séparée de celle du Duc, où elle vit dans une grande retraite. J'aurois souhaité

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 262.

STUTGARD haité pouvoir lui faire ma cour ; mais je fus privé de cet honneur , parce que je n'avois pas été présenté au Duc. Ce Prince fait son séjour ordinaire à *Ludwigsbourg* , Maison de plaisance qu'il a fait bâtir à quelques lieues de *Stuttgart* ; mais dans le tems que je passai dans le *Wurtemberg* , il étoit à *Wildstadt* , avec toute sa Cour. J'y allai pour avoir l'honneur de le saluer. *Wildstadt* est un des plus vilains endroits d'Allemagne : il est cependant très fréquenté , à cause de ses Bains d'Eaux minérales , que l'on dit avoir une vertu souveraine pour quantité de maladies , sur-tout pour les Sciaticques & les relâchemens de Nerfs. Le Duc y passe ordinairement un mois ou six semaines , avec toute sa Cour ; ce qui rend le séjour de *Wildstadt* assez gracieux , la Cour de ce Prince étant très nombreuse & d'une grande magnificence. Le Duc avoit avec lui le Prince Héritaire son Fils , marié avec *Henriette de Prusse* , Fille du feu Margrave *Philippe*. Ce jeune Prince étoit d'une figure très aimable : il a aussi-bien que le Duc son Père , les manières du monde les plus gracieuses , sur tout avec les Etrangers , qu'ils reçoivent l'un & l'autre avec de grandes marques de bonté. Les occupations de la Cour à *Wildstadt* étoient de prendre les Bains le matin. Le Duc & le Prince son Fils permettoient aux Gentilshommes de se baigner avec eux ; car il faut remarquer , que dans chaque Bain on peut tenir vingt personnes très commodément. Au sortir du Bain , on alloit se reposer. Vers le midi , on s'assembloit dans l'Appartement du Duc , qui passoit ensuite chez Madame la Princesse Héritaire , qui étoit logée
dans

dans une maison vis-à-vis celle du Duc, avec le Prince son Epoux. Il y avoit là une table de seize couverts, très bien servie, où les Cavaliers mangeoient avec le Duc & ses Enfans ; il n'y avoit que des Pages pour servir. Après le dîner, le Duc faisoit monter, ou montoit lui-même quelques chevaux de Manège. Je n'en ai vu nulle part de plus beaux & de mieux dressés, que ceux de ce Prince. Sur le soir, on s'assembloit encore chez Madame la Princesse, où l'on jouoit jusqu'à l'heure du souper. On m'a dit que lorsque la Cour étoit à *Ludwigsbourg*, les plaisirs y étoient plus pariés : outre le Jeu, il y avoit ordinairement Spectacle. Le Duc l'aimoit beaucoup, & il entretenoit même une Troupe de Comédiens François, qui étoit assez bien composée. En un mot, on peut dire que ce Prince ne négligeoit rien de ce qu'il croyoit pouvoir convenir à sa Dignité, ou rendre sa Cour plus brillante. Et afin que tout eût un certain air de grandeur, il a voulu, à l'exemple des autres Souverains, établir un Ordre de *S. Hubert*. C'est un grand Cordon rouge, duquel pend une Croix émaillée de blanc. On n'y admet que les personnes d'une naissance distinguée. Le Duc, outre cet Ordre, porte encore celui de *Prusse* & celui de *Danemarck* alternativement. Le Prince Héréditaire porte l'Ordre de *Prusse*, en grand, & celui du Duc son Père à la boutonnière, comme on porte en France la Croix de *S. Louis* ; excepté cependant les jours de cérémonie de *S. Hubert*, qu'il porte le Cordon rouge en grand.

• Parmi

STUTGARD

Parmi les personnes de distinction qui avoient accompagné le Duc à *Wildstadt*, les plus remarquables étoient le Comte de *Grävenitz* & S... C'étoient ces deux Messieurs qui dispoient entièrement des affaires. Le premier étoit Grand-Maréchal de la Cour, & Premier-Ministre: il portoit l'Ordre de *Prusse*, dont le Roi l'avoit honoré au mariage du Prince Héréditaire avec la Princesse de Prusse. Ce Ministre, qui avoit toute la confiance du Duc de *Wirtemberg*, avoit été nommé pour accompagner le Prince Héréditaire à *Berlin*. Il méritoit assurément la faveur dont le Duc l'honoroit: j'ai connu peu de Seigneurs plus obligeans & plus polis. Il s'en falloit beaucoup que S... eût des manières aussi affables; cependant celui-ci étoit d'une condition bien différente: c'étoit un homme de fortune, qui auroit dû regarder comme le comble du bonheur, d'avoir été Secrétaire de feu Mr. B... Ministre d'Etat sous le feu Roi à *Berlin*. Cependant après la mort de son Maître, son Etoile le conduisit à la Cour de *Wirtemberg*, où il a amassé des richesses immenses, & est entré dans les plus grands Emplois. Celui-ci porte l'Ordre de *Dannebrog*: ce fut le Roi de Prusse qui demanda cet Ordre pour lui au Roi de Danemarck, à la recommandation du Duc de *Wirtemberg*, qui étant bien aise de donner à son Ministre quelque marque qui pût l'illustrer, & d'ailleurs ne voulant pas avilir son Ordre de *S. Hubert*, fit demander pour lui l'Ordre de *Dannebrog*, qui se donne indifféremment, sans aucun égard pour la Condition.

La

La Cour du Duc de *Wirtemberg* est toute Lu-STUTGARD
thérienne, aussi-bien que le reste de ses Etats.
Cependant il permettoit à Madame la Princesse
qui est Réformée, d'avoir une Chapelle parti-
culière pour elle & pour toute sa Maison. La
Comtesse de *Grävenitz* Femme du Grand-Maré-
chal, qui est Catholique, avoit aussi la per-
mission d'avoir une Chapelle, où elle faisoit
faire l'exercice de sa Religion.

J'oublois de vous parler de la qualité que pren-
nent les Ducs de *Wirtemberg*. Ils se qualifient
Porte-Bannière de l'Empire; ils désignent cette
qualité par le troisième quartier de leur Ecu,
dans lequel ils portent d'azur à la Bannière de
l'Empire d'or, chargé d'une Aigle éployée à
deux têtes de sable, & posée en bande. Les
Ducs de *Wirtemberg* ont encore une Dignité
plus réelle que cette première: c'est d'être Di-
recteurs du Cercle de *Souabe*, conjointement
avec l'Evêque de *Constance*.

Le Duché de *Wirtemberg* fut autrefois con-
fisque au profit de *Ferdinand I*, Frère de l'Em-
pereur *Charles-Quint*. Il fut ensuite rendu aux
Princes de ce nom, à condition cependant de
le tenir comme relevant de la Maison d'*Autriche*.
Cette sujétion féodale fut éteinte en
1631, sous *Frédéric* Duc de *Wirtemberg*, à con-
dition que faute d'hoirs mâles, le Duché seroit
dévolu à la Maison d'*Autriche*. En consé-
quence de ces Traités, les Princes de la Maison
d'*Autriche* portent le Titre & les Armes de la
Maison de *Wirtemberg*.

Pendant le séjour que je fis à cette Cour, une
incommodité, qui m'inquiétoit depuis plusieurs

Mém. Tome I.

A a

années,

STUTGARD annés, devint à la fin si sérieuse, qu'au-lieu de continuer mon Voyage à *Vienne* ou j'avois dessein d'aller d'abord, je partis pour *Strasbourg*, dans l'espérance de trouver des Chirurgiens assez habiles pour me faire l'opération nécessaire. Il y en eut plusieurs qui voulurent m'entreprendre; mais le Lieutenant-de-Roi m'assura que je ne pouvois rien faire de mieux que de prendre celui du grand Hôpital. Je me déterminai donc en faveur de celui-ci, dont je n'eus pas lieu d'être fort content. Je ne sai s'il est habile Chirurgien, mais je puis assurer que c'est un très-dangereux Médecin. Il s'avisâ de me donner des drogues, (pour me préparer, disoit-il, à supporter l'opération,) qui pensèrent m'envoyer dans l'autre monde. Heureusement, je m'aperçus assez tôt de son ignorance, pour ne lui pas donner le tems de me tuer. Je discontinuai de me servir de ses remèdes, & lorsque je me vis assez rétabli pour supporter les fatigues d'un Voyage, je résolus d'aller à *Paris*, comme étant la source des Chirurgiens les plus expérimentés. Je m'arrêtai quelques jours à *Saverne*, où il y avoit très-grande compagnie chez Mr. le Cardinal de *Rohan*. J'eus l'honneur de faire ma cour à ce Prince, & il me reçut avec cet air de politesse & de grandeur que vous lui connoissiez.

PHALTZ-
BOURG.

De *Saverne* je me rendis à *Luneville*. Dans toute cette route on ne trouve aucune Place considérable que PHALTZBOURG, qui faisoit autrefois partie de la Lorraine, & portoit le titre de Principauté. Aujourd'hui c'est une Place très-régulièrement fortifiée, & qui sert à assurer la

route

route que la France s'est conservé dans la Lor- LUNEVILLE
raine à la Paix de *Ryswyck*.

La Cour de Lorraine fait son séjour ordinaire à LUNEVILLE, depuis le commencement de la dernière Guerre, que les François mirent Garnison dans *Nancy*, dont ils sont demeurés maîtres jusqu'à la Paix de *Bade*. Cette Ville, qui anciennement étoit très peu de chose, mérite aujourd'hui d'être vue. Le Duc de Lorraine y a fait faire quantité de bâtimens, qui l'embellissent beaucoup, & qui déterminent le Duc & la Duchesse à y demeurer préférablement à tout autre endroit. Pour la Duchesse, elle a une raison particulière qui l'attache à *Luneville*; c'est que cette Ville lui est assignée pour son Douaire.

Le Château, qui est assez beau, n'a rien de magnifique à l'extérieur. L'entrée & la façade ont beaucoup de ressemblance à celles de *Versailles* du côté de *Paris*. Je ne puis rien dire de la façade du côté du Jardin, parce que de ce côté-là le Palais n'étoit point achevé lorsque j'y passai. Les dedans sont des plus magnifiques. Les Appartemens de LL. AA. RR. sont vastes & richement meublés. La première Antichambre est un Salon fort grand & d'une très belle structure: il est boisé, & orné de portraits de la Maison de *Lorraine*. On voit dans l'un, le Père du Duc, faisant une Entrée triomphante: ce Prince est représenté sur un char trainé par quatre chevaux blancs; la Renommée vole devant son char; la Paix & la Victoire lui présentent des Couronnes de laurier; des Turcs enchainés & foulés à ses pieds servent de trophée à son Triomphe: le tout ensemble forme un magnifique tableau,

A a 1

qu'on

LUNEVILLE qu'on m'a dit avoir servi de dessein pour des tapisseries qui sont , à ce que l'on dit , dans le Gardemuble du Duc. Je ne les ai point vues.

Ce Salon sépare les Apartemens de LL. AA. RR. d'avec la Chapelle, qui pour l'ordonnance ressemble assez à celle de *Versailles*. Elle est à la droite de l'entrée du Salon, & les Apartemens sont sur la gauche. Ceux du Prince donnent sur *Luneville* & sur la Cour des Cuïfines, & ceux de Madame sont situés du côté du Jardin. L'Apartment de Madame est beaucoup plus vaste que celui du Duc. Lorsque je le vis, il étoit des mieux meublés, enrichi de dorures magnifiques, de glaces, & de peintures de meilleurs Maîtres: mais depuis, cette partie du Palais a été entièrement consumée par le feu. On m'a assuré que tout étoit rebâti de même qu'auparavant, & que les Apartemens étoient également bien meublés. Voilà pour ce qui regarde le Palais: je vais à présent vous dire deux mots de LL. AA. RR. & de leur auguste Famille, telle que j'ai eu l'honneur de la voir en 1718.

Léopold, Duc de Lorraine & de Bar, étoit le Chef de la Maison & le Souverain du Pays. Il avoit épousé Mademoiselle de France, *Elizabeth-Charlotte d'Orléans*, Fille de *Philippe de France* Duc d'Orléans, Frère de *Louis XIV.* De ce mariage ils avoient trois Princes & trois Princesses. Le premier portoit le nom de *Duc de Bar*; il est mort en 1723, lorsqu'une grande destinée sembloit l'attendre. Son Frère a hérité de ses espérances; il est actuellement élevé à *Vienne*, où l'Empereur prend un soin particulier de son éducation.

La

La Maison du Duc de Lorraine est considé-^{LUNEVILLE} rable, & tout y est sur un très bon pied. Ses équipages de Chasse sont magnifiques, & assez fournis pour que les Etrangers qui accompagnent le Prince soient montés sur des chevaux de ses Ecuries. Le service du Prince est presque le même que celui des Princes de France, & toute sa Maison est sur le même pied. Mr. le Marquis de *Craon* étoit alors Grand-Chambellan & Premier-Ministre. Ce Seigneur étoit très gracieux, & traitoit avec beaucoup de politesse ceux qui avoient affaire à lui. Il avoit un grand crédit à la Cour, & le Prince avoit pour lui des bontés extraordinaires; jusques-là, que peu content de l'avoir comblé de biens, il a voulu aussi le voir élevé à la Dignité éminente de Prince, que l'Empereur a conférée à ce Favori, sur la demande que le Duc lui en a faite. Peu après, un Prince de la Maison de Lorraine épousa une des Filles du Prince de *Craon*: c'est le Prince de *Lixin*, connu autrefois sous le nom de *Chevalier de Lorraine*: il est aujourd'hui Grand-Maitre de la Maison du Duc de Lorraine. Son Beupère lui a donné sa belle Maison de *Craon*, peu distante de *Luneville*. Madame de *Craon* partage la fortune & le crédit de son Mari: elle est Dame-d'honneur de Madame la Duchesse, & fort considérée de Mr. le Duc. J'ai eu l'honneur de voir ce Prince passer les après-dînées chez elle; & les Courtisans, à l'exemple de leur Maître, rendoient justice au mérite & à la bonté de cette Dame.

De *Luneville* je me rendis à NANCY. C'est NANCY, la Capitale de la Lorraine, & autrefois la de-

NANCY. meure des Souverains du Pays. Cette Ville est située à peu de distance de la *Meurte*, au milieu d'une belle Plaine. Elle est divisée en deux parties, en vielle & nouvelle Ville. J'ai eu l'honneur de vous dire que les François en avoient fait la conquête en 1631. Elle eut lieu de se soulever d'avoir été sous une domination étrangère, ses fortifications furent razées en 1668, on n'y laissa qu'un rempart sans parapet, & dans cet état elle fut rendue à son Souverain à la Paix de *Ryswyck*. Peu d'années après, lorsque *Louis XIV* entreprit la Guerre pour maintenir son Petit fils sur le Trône d'Espagne, ce Prince obligea le Duc de Lorraine de recevoir Garnison à *Nancy*. Le Duc fut si choqué de cette conduite, que quoique le Roi eût donné ordre à ses Officiers de rendre à S. A. R. les honneurs & les respects qui lui étoient dûs, il ne voulut pas rester dans une Ville dont on pouvoit dire qu'il étoit Souverain, sans y être le Maître: il se retira à *Luneville*, où il a toujours demeuré depuis, quoique *Nancy* ait été évacué à la Paix de *Bade*.

En sortant de *Nancy* pour prendre la route de *Paris*, on voit à peu de distance de la Ville une Chapelle & une Croix, que l'on dit avoir été bâtie sur la Place où *Charles*, dernier Duc de Bourgogne, fut tué en assiégeant *René* Duc de Lorraine en 1476. On lit les particularités de ce fait, sur une plaque de cuivre attachée à la Croix qui est sur le chemin.

Entre *Nancy* & *Toul*, qui est la route de *Paris*, on passe par les Bois de *Haye*, dans lesquels *Louis XIV* a fait faire un chemin, qui sera à la posterité un monument de la magnificence de
ce

ce grand Prince. On passe la *Moselle* dans un Bac, à une lieue en-deça de *Toul*, où l'on arrive par une Plaine assez grande. Des Savans donnent une origine fort ancienne à la Ville de *Toul*: ils prétendent que ç'a été *Tullus Hostilius*, *TOUL*. Roi des Romains, qui en a jetté les premiers fondemens. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Tout ce que j'en puis dire après l'avoir bien examinée, c'est que c'est une Ville assez mal bâtie, & peu digne de l'attention des Curieux. C'est un Evêché suffragant de *Trèves*, & un des trois Evêchés Lorrains qui ont été cédés à la France.

De *Toul* je passai à *BAR-LE-DUC*, Capitale du *BAR-LE-DUC*. Ce Duché relève de la Couronne *Duc*. de France, & est du ressort du Parlement. Il fait partie des Etats de Lorraine. Les Ducs de ce nom étoient autrefois obligés de rendre en personne, ou par Envoyé, hommage au Roi de France, soit qu'il mourût un Roi ou un Duc: on a changé ou plutôt limité cette obligation sous la Régence du Duc d'*Orleans*, dans un Voyage que le Duc & la Duchesse de Lorraine firent à *Paris* en 1718: il fut réglé qu'un Duc de *Bar* ne seroit obligé de rendre hommage qu'une seule fois pendant sa vie à un Roi de France, mais qu'alors il seroit obligé de le faire en personne. Ce Traité fut enregistré au Parlement de *Paris*. Ce ne fut pas le seul avantage que le Duc retira de son Voyage: le Régent, à la prière de la Duchesse sa Sœur, lui rendit un grand nombre de Villages qui avoient dû être rendus au Duc de Lorraine à la Paix de *Ryswyck*, mais que le Ministère de France avoit jugé à propos de garder.

Aa 4

Depuis



CHALONS. Depuis *Bar-le-Duc* jusqu'à *Châlons*, le pays est assez desert; il est d'ailleurs très fertile en grains. Les chemins sont détestables, pour peu qu'il pleuve; ce qui joint à la longueur des Postes, rend la route très désagréable. On prétend que ce fut dans ces campagnes que le Roi *Mérovée*, *Artius* Général des Romains, & *Théodoric* Roi des Wisigots, donnèrent en 451 une si sanglante Bataille à *Attila* Roi des Huns, qu'ils lui tuèrent deux-cens-mille hommes. C'est un fait dont je ne répons point. La situation de CHALONS est très avantageuse. La Rivière de *Marne*, qui vient se jeter dans la *Seine* presque à l'entrée de *Paris*, est très commode pour les Marchands de cette Ville. Elle fait partie de la Champagne. Son Evêque a le Titre de *Comte & Pair de France*. Les anciens Comtes de *Champagne* y faisoient leur séjour, & on y voit le Palais qu'ils habitoient. Le Parlement de *Paris* y fut transféré en 1592; ce fut là que cette illustre Compagnie donna ce fameux Arrêt contre le Légat du Pape & contre la Ligue, qui sous prétexte de Religion tendoit à faire perdre la Couronne de France à *Henri IV*, légitime successeur de *Henri III*.

La Ville de *Châlons* a vu célébrer plusieurs mariages très illustres. Premièrement celui de Monsieur *Philippe d'Orléans*, Frère de *Louis XIV*. Secondement celui de Monseigneur, *Louis* Dauphin de France, fils de *Louis XIV*, avec *Anne-Christine-Victoire de Bavière*, le 7 Mars 1680. Et enfin en 1724, le 13 Juillet, *Louis* Duc d'*Orléans*, Fils du Duc d'*Orléans*, Fils du Duc Régent, y épousa *Auguste-Marie-Françoise de Bade-Bade*.

De

De *Châlons*, en suivant la route de *Paris*, on ne trouve aucune Place considérable. Je passai à CHATEAU-THIERRY, qui est un Duché don- CHATEAU-
né à Mr. de *Bouillon*, en échange de la Princi- THIERRY.
pauté de *Sedan*; avec cette clause cependant, que le Roi en gardera la Souveraineté. La *Marne* passe au pied de la Ville. A dix lieux de là on trouve la Ville de MEAUX, qui est Capitale MEAUX,
de la *Brie*: elle a titre d'Evêché. Du reste, je n'ai rien vu ni dans l'Eglise, ni dans la Ville, qui soit digne de remarque. Les environs sont très fertiles. & la proximité de *Paris* fait que les habitans se défont avantageusement de leurs denrées.

De *Meaux* on se rend à *Paris* en peu d'heures, en suivant la route ordinaire. Je m'en écartai de quelques lieux, pour aller voir Mr. de N... à sa Terre de C... près de *Fontainebleau*. J'y passai quelques jours fort agréablement; ensuite nous revinmes ensemble à PARIS. Après avoir PARIS,
passé quelques jours à remplir les devoirs de l'amitié & de la bienfaisance, je pensai à ce qui m'avoit fait entreprendre le Voyage, qui étoit, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de me mettre entre les mains d'un Chirurgien habile. Ce fut le fameux *La Péronie*, qui me fit l'opération, avec autant d'habileté qu'il soit possible. Cependant je souffris cruellement. Pendant ma maladie, qui dura quelque tems, mes Amis me tinrent fidèle compagnie, ils avoient soin de m'instruire de tout ce qui se passoit; & s'il eût été permis de les trahir, ou que mon devoir m'eût attaché au Gouvernement, j'aurois pu donner quelques avis qui auroient été avantageux au Duc Régent,

A a 5

& il

PARIS.

& il auroit pu étouffer dans sa naissance, un feu qu'il a su éteindre ensuite, autant & peut-être plus encore par sa fortune, que par sa prudence.

Paris étoit alors dans une crise, qui faisoit craindre une Minorité aussi inquiète que celle de *Louis XIV.* Tout le monde étoit mécontent. On crioit hautement contre la Banque Royale. Les Billets d'Etat étoient un nouveau sujet de plainte; ils avoient été établis au commencement de la Régence, avec promesse de maintenir leur crédit. Cependant, peu après leur établissement, on perdoit beaucoup à les escompter, & comme le Public en étoit surchargé, & qu'il n'y a rien à quoi on s'accoutume moins qu'à perdre, chacun publioit assez hautement sa mauvaise humeur. Dans ce même tems, le Duc Régent fut attaqué d'un grand mal d'yeux, qui le mit en danger de perdre la vue. On m'assura que le Chancelier avoit dit à quelques personnes de confiance, qu'il falloit penser à prendre des mesures pour donner la Régence à un autre, en cas que ce Prince devînt aveugle. Ce fut, dit-on, en conséquence de ce discours, que les Sceaux lui furent ôtés le 28 Janvier 1718. Ce fut Mr. de la *Vrillière* Secrétaire d'Etat qui vint les lui redemander. Le Chancelier les rendit à l'instant, en disant, qu'il avoit moins de peine à les remettre à S. A. R., qu'il n'en avoit eu à les accepter. Dans le tems qu'on les apportoit au Régent, le Duc de *Noailles*, étoit avec ce Prince. Il fut d'autant plus étonné de voir les Sceaux, qu'il ne savoit rien de la disgrâce du Chancelier. Il ne put s'empêcher de demander au Régent ce qu'il vouloit faire des Sceaux,

Sceaux. Ce Prince lui répondit, qu'il les destinoit ^{PARIS.} à Mr. d'Argenson Lieutenant de Police. Le Duc, à qui ce changement ne plaisoit point, demanda au Regent la permission de se retirer, & il l'obtint avec plus de facilité qu'il ne l'auroit souhaité.

Le même jour, les Sceaux furent donnés à Mr. d'Argenson. Le Régent en scella lui même les Provisions & les Lettres pour la grande & la petite Commission, & dès l'après-midi le nouveau Ministre prêta le serment ordinaire entre les mains de S. M. & en même tems le Duc Régent le déclara Chef du Conseil des Finances. La disgrâce du Chancelier fit de la peine au Parlement, & occasionna de nouveaux murmures de la part du peuple, d'autant plus que le bruit couroit qu'il n'étoit devenu désagréable à S. A. R. que pour avoir refusé de sceller certains Edits, qui n'étoient pas du goût du Parlement.

Pendant que *Paris* étoit agité, la Bretagne fit aussi de son côté quelques mouvemens. On venoit de demander aux Etats qui étoient assemblés, le payement du Don gratuit. Ils répondirent, qu'ils ne pouvoient l'accorder sans avoir vu leurs fonds auparavant. Leur dessein étoit, disoient-ils, de remettre quelque ordre dans leurs Finances, qui étoient très dérangées. Ce retardement fut regardé comme une rébellion ouverte, & à la quatrième Assemblée ils reçurent ordre de se séparer. Cet ordre acheva de les mettre de mauvaise humeur, & la Noblesse députa quatre d'entre elle à la Cour, pour présenter à S. A. R. un grand Mémoire, dans lequel ils démontroient l'impossibilité où étoit leur Province de payer, à l'instant le Don gratuit.

PARIS.

tuit. Ils se plaignoient qu'on attaquoit les Privilèges d'une Province, qui ne s'étoit donnée à la France qu'à condition qu'on les lui conserveroit scrupuleusement. Ils finissoient en demandant du moins quelque tems à S. A. R. *On se flatte, Monseigneur, disoient-ils à la fin de leur Mémoire, qu'un délai de quelques jours, véritablement contraire à un usage abusif, mais conforme à l'ancienne possession, ne noircira pas dans l'esprit de V. A. R. une Noblesse qui lui est si dévouée, & pour laquelle elle s'est déclarée avoir quelque bonne volonté.*

Le Régent répondit aux Députés, *qu'il falloit obéir & payer, & qu'ensuite on verroit ce qu'il auroit à faire.* Cette réponse ne satisfit point les inquiets Bretons, & le Parlement de la Province envoya des Députés à Paris. Ils furent admis à l'Audience du Roi, & Mr. de Blossac, l'un d'entr'eux, porta la parole, & représenta à peu près la même chose que les Députés de la Noblesse. Pour toute réponse, le Roi leur fit dire par le Garde des Sceaux qui étoit présent, qu'on ne toucheroit point aux Privilèges de leur Province. Ces mêmes Députés présentèrent à S. M. une grande Requête, dans laquelle ils faisoient paroître beaucoup de zèle pour leurs Privilèges, & beaucoup d'amour & de respect pour le Roi, rabattant toujours sur l'impossibilité de payer si tôt le Don gratuit. Ces remontrances n'eurent pas plus de succès que celles des Etats; & le Régent, pour se faire obéir, fit usage de son autorité, en exilant de la Province les Gentilshommes les plus mutins. Il en fit citer d'autres à Paris, aussi-bien que plusieurs
Conseil-

DU BARON DE PÖLLNITZ. 373

Conseillers du Parlement, pour venir rendre PARIS, compte de leur conduite.

Tel étoit, Madame, l'état des affaires lorsque j'arrivai à *Paris*. On ne parloit que de desordres, de révolte; tout sembloit devoir bientôt y aboutir. Le Duc Régent jugea à propos, pour obvier à tout ce qu'on pourroit entreprendre, de s'attacher les Gens de guerre: il les fit exactement payer: il donna des gratifications aux Officiers; & pour joindre le spécieux au réel, il fit une ample promotion de Chevaliers de *S. Louis*. Il y en eut autour de 400 en peu de jours, de sorte qu'en quelque endroit qu'on se trouvât, on ne voyoit que Croix de *S. Louis*. Il eût été à souhaiter que les espèces eussent été aussi communes; mais c'étoit à quoi on devoit moins s'attendre que jamais. Le Régent venoit d'entreprendre une refonte générale des Monnoies, qui paroissoit d'une grande conséquence pour les particuliers. *S. A. R.* en fit enregistrer l'Edit, & il le fit publier par la Cour des Monnoies, prévoyant bien que le Parlement n'entreiroit point dans ses vues. Le Parlement s'offensa vivement de la publication de l'Edit, prétendant qu'il auroit dû lui être communiqué pour être enregistré. Les Chambres s'assemblèrent à ce sujet, & il fut arrêté que l'on inviteroit toutes les Cours Souveraines à se joindre au Parlement, dans une affaire de cette importance.

M. L. C. P. P. D. L. C. D. A. profita de la requisition faite à la Compagnie, pour faire sa cour au Régent: il alla prendre langue au Palais Royal sur ce qu'il avoit à faire. Le Régent lui fut bon gré de cette démarche, &
S. A. R.

PARIS.

S. A. R. envoya sur le champ faire défense à la Cour des Aides, Chambre des Comptes & Cour des Monnoies, de délibérer sur la requisition du Parlement.

Cependant le Parlement continuoit toujours ses Assemblées. Il envoya au Palais Royal une Députation, composée du Premier-Président, du Président d'*Aligre*, & de plusieurs Conseillers, pour engager le Régent à révoquer l'Edit en question. Ils représentèrent dans un fort long Discours, que le *haussement* des Monnoies ne pouvoit qu'être préjudiciable aux François, & profitable aux Etrangers, à qui on donneroit 60 liv. d'un Marc d'argent, qui dans sa valeur intrinsèque ne feroit que de 25 livres; que cela répandroit dans le Royaume une infinité d'espèces contrefaites, attendu le profit immense que les Etrangers y trouveroient. Ils se plaignoient ensuite de ce que l'Edit avoit été enregistré à la Cour des Monnoies, & non au Parlement, à qui du moins il auroit dû être communiqué. Le Duc Régent répondit aux Députés, que s'il n'avoit pas envoyé le dernier Edit au Parlement, c'est parce qu'il avoit cru ne le devoir pas faire, parce que la Cour des Monnoies a été établie Cour Supérieure & compétente dans ces sortes de matières; que depuis 1659 il n'y avoit point eu d'Edit concernant les Monnoies, qui eût été envoyé au Parlement, excepté celui qu'il y avoit envoyé en 1715, uniquement par amitié pour la Compagnie; qu'à l'égard des inconvéniens, il les avoit pesés, mais qu'il n'avoit pu se dispenser de donner l'Edit: Quant à la surseance de l'Edit, qu'il ne falloit pas y penser; que l'ouvrage étoit trop avancé,
y aiant

y aiant déjà une grande quantité d'espèces de PARIS.
distribuées, & d'ailleurs des dettes qu'il falloit
nécessairement acquitter.

Cette réponse ne satisfit point le Parlement. Les Chambres se rassemblèrent au nombre de 165, le lendemain matin 20 Juin, depuis huit heures du matin, jusques à deux heures après midi, & rendirent un Arrêt par lequel il étoit dit, qu'il seroit fait de très humbles remontrances au Roi, pour obtenir des Lettres patentes adréssantes du dernier Edit des Monnoies non enregistré au Parlement, comme préjudiciable au Roi, au Commerce, à l'Estat, & à la fortune des Particuliers; qu'en conséquence, il étoit défendu à chacun de recevoir des espèces de nouvelle refonte, défense à tous Payeurs de faire aucun payement en autres espèces que celles aiant cours conformément à l'Edit de 1715, défense pareillement à tout Notaire de passer aucun Acte de payement ou de remboursement fait avec les nouvelles espèces. Cet Arrêt fut affiché par écrit dans l'intérieur du Palais. Le Parlement eut soin d'en faire disperser plusieurs copies manuscrites, attendu la défense qui fut faite à l'Imprimeur du Parlement de le mettre sous la presse.

Le Régent, qui sentoît combien cet Arrêt étoit préjudiciable à son autorité, assembla le Conseil. Il y eut Arrêt qui portoit, que celui du Parlement étoit attentatoire à l'Autorité Royale, que S. M. le cassoit & l'annulloit, aussi bien que toutes les résolutions prises dans cette Compagnie. Tout le monde fut en allarme; on craignoit, & avec raison, les suites d'un procédé si violent. Le Parlement de son côté
ne

PARIS.

ne diminua rien de sa hauteur, & les Gens du Roi aiant remis sur le Bureau une Lettre de cachet avec l'Arrêt du Conseil d'Etat, on convint de renvoyer le tout sans en faire lecture, & que l'Arrêt rendu le jour précédent seroit exécuté selon sa forme & teneur. Sur quoi le Conseil d'Etat rendit encore un Arrêt, par lequel le Roi évoquoit à soi & à son Conseil la connoissance de tous les différends qui pourroient survenir au sujet des Monnoies. Le Régent envoya ensuite deux Compagnies des Gardes Françaises à l'Hôtel de la Monnoie, & un autre Détachement au Bureau de la Banque. Après avoir ainsi tout assuré, il permit au Parlement de venir faire ses remontrances au Roi. Ce fut Mr. de *Mesmes* Premier-Président qui porta la parole, à la tête de sept Présidens à mortier, de trente deux Conseillers, & de Mrs. les Gens du Roi. Son discours fut long & bien conçu. Il commença par l'éloge des qualités qu'on remarquoit dans le jeune Roi. Il dit ensuite, que lorsque le Parlement ne souhaitoit paroître devant S. M. que pour les admirer, il se trouvoit forcé de lui faire part des justes inquiétudes de tous les Ordres du Royaume, au sujet d'un Edit concernant une refonte générale d'espèces, qui appauvrissoit ce qui restoit de gens aisés en France, sans que les pauvres qui étoient en grand nombre en fussent soulagés. Ce discours étoit divisé en deux parties. Le premier regardoit la manière dont l'Edit en question avoit été distribué dans le public. Le second faisoit un détail des inconvéniens que les différentes dispositions de l'Edit entraineroient, si S. M. touchée

rouchée de ces raisons n'en ordonnoit la révocation. PARIS.

Mr. de *Mefmes* appuya ces deux points par un discours auffi fort qu'éloquent, & il finit en difant, que dans les Arrêts que la Compagnie avoit rendus, on n'avoit fait que fuivre les exemples qu'on avoit trouvés dans les Regitres.

Le Prémier Préfident laiffa le Manufcrit de fon Difcours, afin que le Roi pût y répondre. Cette réponfe ne tarda guères à venir. Les Députés du Parlement furent mandez aux *Tuileries* le 2. Juillet 1718. Le Garde des Sceaux leur dit en préfence de S. M. *Le Roi a fait examiner en fon Conseil les Remontrances de fon Parlement, & S. M. fera toujours difpofée à les écouter favorablement, quand elles ne tendront pas à partager ou à limiter fon autorité.* Il ajouta, que l'Edit en queftion avoit été murement examiné, & que c'étoit le meilleur moyen d'aquitter les dettes de l'Etat; que cet Edit n'étoit pas fi à charge au Public, qu'il ne l'étoit qu'à ceux qui contracteroient à leur profit par des Actes obligatoires. Il conclut en difant, que le Roi défendoit toute Affemblée tendante au manque de foumiffion, qu'il ordonnoit l'enregiftrement des Lettres patentes fur l'Arrêt du Conseil qui évoque à S. M. la connoiffance des conteftations mues & à mouvoir au fujet de l'Edit. Cette réponfe aiant été rapportée au Parlement, il y eut des Commiffaires nommés pour l'examiner, & en même tems pour rechercher dans les Regitres s'il y avoit quelque exemple de Lettres patentes de cette efpece, afin de s'y conformer. Les Commiffaires aiant fait leur rapport, la Compagnie conclut de repréfenter au Duc Régent,

Mem. Tom. I.

B b

que

PARIS.

que l'on n'avoit rien décidé sur ce sujet, parce que la Compagnie fouhaitoit auparavant faire de nouvelles remontrances au Roi, & qu'elle supplioit S. A. R. de leur procurer une Audience. Mr. le Régent fut piqué de l'importunité du Parlement: il répondit aux Gens du Roi qui lui avoient été envoyés, qu'il auroit cru que le Parlement se feroit contenté de la réponse que le Roi avoit donnée; mais que cependant, voyant le contraire, il vouloit bien, non-obstant le dégoût que S. M. témoignoît pour les Remontrances, accorder la liberté d'en présenter, mais seulement par écrit.

Le Parlement ne se rebuta point, & il continua toujours à demander Audience, ce qui fut enfin accordé pour le 26 Juillet. Tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction dans *Paris* se trouvèrent chez le Roi, pour entendre les Remontrances. Le Premier-Président parla près de trois-quarts d'heure. Son Discours ne fut qu'une récapitulation de ce qu'il avoit déjà dit. S. M. répondit: *Mon Garde des Sceaux vous expliquera mes intentions.* La réponse du Garde des Sceaux consista dans ce peu de mots: *Le Roi vous a déjà expliqué ses intentions, & il vous les expliquera encore davantage.*

Le Parlement, peu satisfait de cette réponse, qui lui paroissoit trop concise par rapport à la situation présente des affaires, prit feu contre celui que l'on regardoit, & avec raison, comme le premier mobile du dérangement des affaires, je veux dire *Jean Law*, dont la fortune rapideournissoit ample matière de parler. On sentoît bien qu'il étoit difficile qu'un Directeur de Banque eût pu

par acquérir tant de biens, sans qu'un grand nombre de personnes eussent fait des pertes considérables. Le Parlement donna donc un ajournement personnel contre le Financier; mais il n'eut garde de paroître. Peu de jours après, le Parlement changea le Décret de prise de corps. Mais le Duc Régent le mit à couvert par un Arrêt du Conseil. Ce Prince jugea bien qu'il étoit important pour lui de calmer l'inquiétude du Parlement, & de faire respecter l'Autorité Royale dont il étoit le Dépositaire. Pour y réussir, il indiqua un Lit de Justice au Palais des *Tuileries*, pour le 26 Août. Il ordonna à la Maison du Roi de se tenir sous les armes & de se rendre chacun à son poste. Le même jour, il envoya des Lettres circulaires d'invitation à tous les Ducs & Pairs, aux Maréchaux de France, aux Chevaliers de l'Ordre, aux Gouverneurs & Lieutenants-Généraux des Provinces aux Secrétaires & à quelques Conseillers d'Etat, qui furent choisis par le Garde des Sceaux. Les Princes y furent aussi invités. Le Parlement s'y rendit sur les onze heures, à pied, en robes rouges. Le Président de *Novion* étoit à la tête de la Cour, parce que le Premier-Président se trouva alors très incommodé de la goutte: il vint cependant aux *Tuileries* en carosse.

Après le Conseil de Régence, le Roi passa de son petit Appartement sur la Terrasse, pour aller à sa Tribune. S. M. étoit accompagnée du Duc Régent, & des Princes du Sang. Quatre Présidents à mortier & six Conseillers vinrent l'y prendre, & le conduisirent jusqu'à son Lit de Justice. Le Roi

B b 2

s'étant

PARIS.

s'étant assis sur son Trône, & toute la Compagnie étant placée, on commença par la lecture des Lettres patentes qui établissoient Mr. d'Argenson Garde des Sceaux; il fut ordonné de les enregitrer. Ensuite on lut un Arrêt du Conseil, qui défendoit au Parlement de prendre connoissance des affaires d'Etat. Sur cet Arrêt, le Premier-Président prit la parole, & dit, que le sujet lui paroissoit de si grande importance, qu'avec le respect & la soumission que la Compagnie avoit pour les ordres de S. M. il la supplioit de lui permettre de se retirer pour en délibérer. On prêta aussi peu d'attention à cette Remontrance, qu'aux précédentes. Le Régent s'approcha du Roi, & lui parla à l'oreille; & le Garde des Sceaux s'étant aussi approché un instant de S. M. il répondit à la Compagnie: *Le Roi veut être obéi, & obéir sur le champ.*

On lut ensuite une Déclaration qui portoit, que les Ducs & Pairs auroient séance au Parlement immédiatement après les Princes du Sang. Une seconde, qui portoit dérogation à la Déclaration du Roi du 5 Mai 1694, & qui restreignoit les Princes légitimés aux seuls honneurs & prérogatives de leurs Pairies. Et enfin une troisième, qui rétablissoit le Comte de Toulouse dans tous ses droits, rangs & prérogatives, pour sa personne seulement.

Après la lecture de ces Déclarations, Mr. le Duc prit la parole, & représenta à S. M. que le feu Roi aiant paru desirer que le Duc du Maine fût chargé de l'Education de S. M., quoique cette place dût lui appartenir par le droit de sa naissance, il ne s'y étoit pas opposé, parce qu'alors

qu'alors il étoit mineur ; mais ces raisons ne subsi-
stant plus, il demanda que cet honneur lui fût dé-
féré. Cette demande lui fut accordée, aussi bien que
celle des Ducs & Pairs, qui demanderent d'avoir la
préséance au Parlement sur les Présidens à mortier.

PARIS.

Ce fut ainsi que finit ce Lit de Justice, qui
sera sans doute célèbre à la Postérité la plus recu-
lée. Le Parlement fut très mortifié de la con-
duite qu'on tenoit à son égard, & s'étant assem-
blé dès le lendemain, il déclara par un Arrêt qui
fut mis sur les Registres, qu'il n'avoit pu, ni dû ;
ni entendu avoir aucune part à ce qui s'étoit pas-
sé la veille au Lit de Justice ; & pour que la Po-
stérité en fût instruite, on nomma des Commis-
saires pour dresser un Procès verbal de la manière
dont tout s'étoit passé. Le Régent, averti des dé-
marches du Parlement envoya des Détachemens des
Mousquetaires gris & noirs, commandés par un
Brigadier, qui enlevèrent, pendant la nuit du 28
au 29, ceux qui avoient le plus insisté sur cet
Avis. Tels étoient Mrs. de *Blamont* Président
de la quatrième des Enquêtes, *Feydeau* Conseil-
ler en la même Chambre, & de *S. Martin* Con-
seiller de la Grand Chambre. On les fit mon-
ter dans trois carosses, escortés chacun de huit
Mousquetaires avec un Officier à leur tête, &
on les conduisit dans les endroits que la Cour
avoit marqués. En même tems on saisit les pa-
papiers des deux premiers.

Aussi-tôt que le Parlement eut été averti de cet
enlèvement, il s'assembla, & fit une Députa-
tion au Roi, pour le supplier de lui permer-
tre de jouir du privilège qu'il a toujours eu

PARIS.

de juger ceux de son Corps, de quelques crimes qu'ils soient accusés. Le Garde des Sceaux leur répondit : *Les affaires qui attirent au Roi cette Députation, sont affaires d'Etat, qui demandent le silence & le secret; le Roi est obligé de faire respecter son autorité. La conduite que tiendra son Parlement, déterminera les sentimens & les dispositions de S. M. à son égard.* Les Députés allèrent le lendemain au Palais Royal, faire de nouvelles instances auprès du Régent pour la liberté de leurs Confrères: mais S. A. R. leur fit à peu près la même réponse qu'ils avoient reçue le jour précédent. Sur cela le Parlement ferma ses Chambres, & discontinua de rendre la Justice. Cependant les Gens du Roi étoient toujours en action, tantôt au *Louvre*, tantôt au *Palais Royal*, sans pouvoir obtenir une réponse satisfaisante; & le 5 de Septembre le Marquis d'Effiat, Ecuyer du Duc Régent, notifia à la Compagnie de la part de S. A. R. de r'ouvrir les Chambres & de continuer les Audiences, les assurant que dans peu on répondroit à leurs dernières instances.

Cependant le bruit de la violence exercée à l'égard du Président & des Conseillers qu'on avoit arrêtés, indisposa bien du monde: on regardoit ces Exilés comme des Martyrs de la Liberté publique, & chacun s'imaginoit que cette affaire étoit la sienne propre. Plusieurs Parlemens parurent vouloir soutenir celui de *Paris*. Le Parlement de *Bretagne* témoigna plus de zèle qu'aucun autre; il écrivit une belle Lettre au Parlement de *Paris*, pour lui offrir de se joindre à lui pour demander le retour des Exilés, & il en écrivit une autre à ce sujet à S. M. qu'il

qu'il adressa à M. de la Vrillière Secrétaire PARL.
d'Etat.

Dans ce même tems un événement assez intéressant partagea l'attention que les François donnoient à leurs affaires, & fixa les yeux de toute l'Europe. Ce fut l'Expédition que l'Espagne fit en *Sicile*. Pour vous mettre au fait de cette affaire, je vais reprendre les choses de plus haut, & vous représenter en gros l'état des affaires de l'Europe depuis l'année précédente. L'Empereur, en conséquence de ses Alliances avec la République de *Venise*, à qui les Turcs avoient enlevé une partie de la *Morée*, étoit sollicité de déclarer la Guerre à ces Infidèles. Le Pape de son côté, qui appréhendoit que les Turcs ne prissent pied en Italie, fit agir auprès de S. M. I. pour la déterminer à la Guerre. L'Empereur fut quelque tems sans pouvoir se résoudre à rompre avec les Turcs, dans l'appréhension que l'Espagne ne profitât de cette rupture pour attaquer les Provinces d'Italie. Le Pape rassura ces Princes, sur la parole solennelle que le Roi d'Espagne lui avoit donnée, de ne rien entreprendre en Italie. Il lui fit même entendre, que bien loin d'avoir rien à craindre du côté de l'Espagne, il avoit tout à espérer de cette Couronne dans la Guerre présente. puis qu'elle s'étoit engagée de lui envoyer une puissante Escadre, & que pour lui en faciliter les moyens, il avoit accordé une levée de deniers sur le Clergé d'Espagne. Ces représentations firent impression sur l'esprit de l'Empereur; mais ce qui le détermina absolument, ce fut le Traité de Garantie qu'il avoit conclu avec l'Angleterre, par

PARIS.

lequel cette Couronne s'engageoit de le secourir de sa Flotte, en cas que ses Etats fussent attaqués. Il déclara donc la Guerre aux Turcs, & il envoya contre eux une nombreuse Armée, commandée par le Prince *Eugène de Savoie*. La Campagne fut très glorieuse pour ce Prince: il commença par gagner une Bataille près de *Temeswar*; il mit ensuite le siège devant cette Place, & la réduisit en peu de rems. Cependant l'Espagne armoit, sous prétexte d'envoyer du secours aux Troupes Venitiennes. Mais quelle fut la surprise de toute l'Europe, lorsqu'on apprit que le Premier-Ministre d'Espagne; le Cardinal *Albéróni*, ci-devant Aumônier du Duc de *Vendôme*, depuis Agent de *Parme* à la Cour de *Madrid*, & enfin par la protection de la Reine parvenu au comble de la grandeur & de la fortune, avoit porté le Roi d'Espagne à employer les fonds levés sur les Biens Ecclésiastiques, & destinés à soutenir la gloire du nom Chrétien, pour s'emparer de la *Sardaigne*! La conquête en fut assez facile, ce Royaume, sur la foi des Traités, se trouvant alors peu fourni de Troupes. L'Empereur porta ses plaintes au Pape, à la France & à l'Angleterre, comme Garants de la Neutralité d'Italie. Ces Puissances firent tous leurs efforts pour engager le Roi d'Espagne à se désister de ses prétentions. Le Duc Régent donna ordre au Duc de *S. Aignan*, Ambassadeur de France à la Cour d'Espagne, de représenter au Roi tous les inconveniens dans lesquels cette Guerre pourroit le jeter; mais le Ministre Espagnol, qui comptoit sur des intelligences secrètes qu'il avoit en France, refusa toutes propositions d'ac-

comme-

commodement, quoiqu'elles fussent très avan- PARIS.
tageuses au Roi d'Espagne. On lui offroit de
le faire reconnoître par l'Empereur, légitime
Possesseur des Espagnes & des Indes; & de plus,
de faire consentir l'Empereur à ce que les Suc-
cessions de *Parme* & de *Plaisance* fussent assurées
aux Enfans de la Reine d'Espagne: conditions
infiniment plus avantageuses que celles qui lui
avoient été accordées par la Paix d'*Utrecht*, &
dont le Roi d'Espagne avoit tant souhaité de
voir la confirmation l'année que mourut *Louis*
XIV.

La conduite de la Cour d'Espagne causa véri-
tablement de l'inquiétude à la Cour de *Vienne*,
mais elle n'empêcha pas l'Empereur de continu-
er la Guerre avec vigueur contre les Turcs. Le
Ciel bénit ses armes, & en 1718 le Prince *Eugè-
ne* remporta près de *Belgrade* la Victoire la plus
signalée que les armes Chrétiennes pussent espé-
rer. Peu après la Bataille, les Troupes victori-
euses réduisirent *Belgrade*, & enfin les Turcs se
virent contraints de demander la Paix. Pen-
dant que tout paroissoit y concourir, l'Espagne
mit en mer la Flotte la plus formidable qu'elle
eût équipée depuis la malheureuse Flotte surnom-
mée *l'Invincible*. Elle aborda sur les côtes de *Sî-
cile*, où elle mit à terre une nombreuse Armée,
commandée par le Marquis de *Lede*. Le Comte
de *Maffi*, Viceroi de ce Royaume pour le Duc
de Savoie Roi de Sicile, fit toute la résistance
que la foiblesse de son Armée lui permettoit; &
s'il ne put pas conserver l'Île, du moins il em-
pêcha par sa résistance l'Armée d'Espagne de
pousser plus loin ses conquêtes. Il donna le

B b 5

tems



PARIS.

tems à l'Amiral *Bing*, qui commandoit la Flotte Angloise, d'entrer dans la Méditerranée, & de combattre la Flotte d'Espagne, suivant les ordres qu'il avoit. Ces ordres portoient, d'agir comme Ami, en cas que l'Espagne se délistât de ses entreprises contre la Neutralité d'Italie; mais de faire une vigoureuse résistance, si les choses alloient autrement. L'Amiral *Bing* communiqua ces ordres au Cardinal *Albéroni*; qui lui répondit sèchement, qu'il n'avoit qu'à les exécuter. Il les exécuta aussi, mais au desavantage de l'Espagne. Il livra bataille le 11 d'Août à la Flotte Espagnole, & la défit entièrement. Dès que le Duc Regent eut appris cette nouvelle, il fit partir un Courier pour l'Ambassadeur de France à *Madrid*, avec des Lettres du Comte de *Stairs* pour le Comte *Stanhope* Ambassadeur d'Angleterre. Le dessein de S. A. R. étoit d'engager ce dernier à retourner à *Madrid*, d'où il étoit parti le 27 d'Août, pour y faire de nouvelles instances pour la Paix auprès du Cardinal *Albéroni*, qui devoit sans doute être un peu étourdi de ce revers de fortune. Ce Comte, ou ne rencontra point le Courier, ou ne jugea pas à propos de retourner en Espagne: il arriva à *Paris* le 9. de Septembre.

Cependant, la Guerre finissoit alors entre l'Empereur & les Turcs, & les ordres étoient déjà donnés pour faire passer des Troupes en Italie. Mr. le Régent, désespérant alors de porter le Roi d'Espagne à la Paix, ordonna à l'Abbé du Bois Ambassadeur de France à *Londres*, de signer conjointement avec les Ambassadeurs d'Angleterre & de l'Empereur, le Traité appelé communément le *Traité de la Quadruple Alliance*. Il

réitéra

réitéra encore ses ordres au Duc de *S. Aignan*, PARIS. d'employer tous les moyens imaginables pour porter le Roi d'Espagne à entrer dans les conditions qui lui étoient proposées par la Quadruple Alliance; & enfin le Roi d'Espagne aiant persisté dans son refus, S. A. R. résolut de lui déclarer la Guerre, & le Duc de *S. Aignan* eut ordre de demander son Audience de congé.

Ce fut dans ce tems-là, que le Duc Régent découvrit heureusement une Conspiration qui se tramoit contre lui dans le cœur du Royaume. Le Roi d'Angleterre l'avoit déjà averti qu'il se machinoit quelque chose; mais on ne savoit ni les noms des Conjurés, ni la Conduite qu'ils devoient tenir. Cependant, le Régent se doutant que toutes ces intrigues n'étoient fomentées que par le Ministre d'Espagne, il fit observer de près le Prince de *Cellamare* Ambassadeur de cette Couronne; & bien-tôt il fut au fait de tout ce qui se tramoit contre lui. Il ne s'agissoit de rien moins que de lui ôter la Régence. Le Ministre d'Espagne, pour réussir dans son entreprise, avoit fait rassembler en France un Corps de Troupes, qui rodoient dans le Royaume, comme gens qui trafiquoient du faux sel, & autres marchandises de contrebande. Ces Troupes devoient à un jour marqué entrer dans *Paris*, investir le Palais Royal, & s'assurer de la personne du Régent. Le complot fut découvert, presque dans le tems qu'il devoit être exécuté. Ce fut le Prince de *Cellamare* qui en fut cause en partie; non pas que je le soupçonne d'avoir trahi le Ministère d'Espagne, mais peut-être pour ne s'être pas assez défié de ceux qui l'appro-

PARIS.

prochoient: car on m'a dit que le paquet qui contenoit tout le mystère de la Conjuraton & les noms des Conjurés, fut remis entre les mains de l'Abbé *Portocarrero* en présence de deux Domestiques, dont la fidélité n'étoit peut-être pas à l'épreuve des Louis d'or du Palais Royal. D'ailleurs cet Abbé, quoiqu'homme de mérite, n'avoit peut-être pas assez d'expérience ou de prudence pour se conduire comme il faloit dans une affaire aussi délicate. Quoi qu'il en soit, il partit pour *Madrid*, chargé de Dépêches qui renfermoient la fortune de bien du monde. Il n'avoit pas encore fait grand chemin, lorsque sa chaise se rompit au passage d'un Gué. Il pensa se noyer: cependant, malgré le danger où il étoit, il parut beaucoup plus appréhender pour sa Cassette que pour sa propre vie. Cet empressement pour la conservation de sa Cassette parut suspect à ceux qui le conduisoient: les Surveillans que le Régent avoit mis auprès de lui, en avertirent ce Prince assez tôt pour qu'il pût donner ses ordres au Commandant de *Poitiers* pour le faire arrêter, & saisir sa Cassette. L'Abbé fut donc arrêté * & ramené à *Paris*. Le Prince de *Cellamare* aiant été averti de ce qui se passoit, reclama la Cassette, disant qu'elle contenoit les Mémoires de son Ambassade. On lui fit connoître qu'on n'étoit pas d'humeur de l'en croire sur sa parole, & la Cassette aiant été ouverte au Palais Royal, on y vit tout le projet de la Conspiration, & les noms de ceux qui y étoient entrés. Ce qui fut le plus sensible au Régent

* Le 2. Décembre 1718.

gent, ce fut d'y voir les noms de personnes *PARIS*, qu'il avoit comblées de bienfaits. S. A. R. agit dans des circonstances aussi délicates, avec toute la modération possible, & sa conduite fut en tout si mesurée, qu'à peine s'aperçut-on qu'il se fût passé en France quelque chose d'extraordinaire. Il fit relâcher l'Abbé *Portocarrero*, comme une pièce inutile. Pour le Prince de *Cellamare*, il fut invité de venir conférer au Palais Royal: il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'on envoya mettre le scellé chez lui. Les Ministres le conduisirent ensuite à son Hôtel, où il fut surpris de trouver une Garde, qu'on chargea de répondre de sa personne. Quelques jours après, on examina tous ses papiers en sa présence, & on en remplit trois caisses, qui furent cachetées & transportées au Louvre, pour y être gardées jusques à ce que le Roi d'Espagne eût envoyé des personnes de confiance pour les retirer. Enfin le 13 de Décembre, le Prince de *Cellamare* partit de *Paris* avec Escorte. Pour les Contrebandiers, ils disparurent, dès que la Conspiration fut devenue publique. Tout ceci se passa dans le courant du mois de Décembre 1718.

Le 29 du même mois, le Duc & la Duchesse du *Maine* furent arrêtés. Le Duc avoit été la veille rendre visite à Madame la Duchesse d'*Orléans* au Palais Royal, & il y étoit resté trois heures; ensuite il s'en étoit retourné coucher à *Seaux*, où le lendemain matin, un Lieutenant des Gardes vint lui annoncer qu'il avoit ordre de le conduire avec un bonne Escorte au Château de *Dourlens*. Le même jour à 7 heures du matin, le Marquis d'*Aucenis*, reçu Capitaine des Gardes
en

PARIS.

en survivance du Duc de *Charôt* son Père , eut ordre d'arrêter Madame la Duchesse du *Maine*. Il avoit soupé la veille avec cette Princesse , & l'avoit quittée fort tard : en rentrant chez lui, il trouva la Lettre de cathet qui le chargeoit d'une commission dont il auroit bien voulu pouvoir se dispenser ; mais comme il falloit absolument obéir , il vint le lendemain chez la Princesse. Comme elle étoit encore au lit aussi-bien que ses Dames , on fut fort surpris de revoir Mr. d'*Ancenis* de si bonne heure , & on fit quelque difficulté d'éveiller la Duchesse : cependant , comme on jugeoit bien que ce devoit être une affaire de grande conséquence qui amenoit ce Marquis , les Dames le laissèrent entrer. La Princesse se réveilla au bruit que la porte fit en s'ouvrant , & elle demanda qui c'étoit. Mr. d'*Ancenis* s'étant annoncé , *Mon Dieu !* lui dit-elle aussi-tôt , *que vous ai-je fait pour me réveiller si matin ?* Il lui fit part alors de la triste commission dont il étoit chargé. Cette Princesse fut , dit-on , beaucoup plus sensible à cette disgrâce , que le Duc son Époux ; elle ne put s'empêcher de laisser échaper quelques paroles , qui firent assez connoître qu'elle supportoit impatiemment son infortune. Au reste , elle s'habilla assez promptement , & elle monta dans un carrosse avec trois de ses Femmes , & on la conduisit au Château de *Dijon*. Tous ses principaux Domestiques furent arrêtés & conduits , les uns à la *Bastille* , & les autres à *Vincennes*. Le Prince de *Dombes* & le Comte d'*Eu* furent relégués à *Eu* , où ils eurent assez de liberté , pour que ce changement de fortune n'eût point tout à fait l'air de dis-

disgrace. Pour Mlle. du *Maine*, Madame la *PARIS*.
 Princesse de *Conty* la prit chez elle. Le Cardinal
 de *Polignac*, qui étoit fort attaché à la Maison du
Maine, eut aussi le même sort; il fut exilé à son
 Abbaye d'*Anchin*, & on ne lui donna que deux
 heures pour mettre ordre à ses affaires.

Pendant que ces choses se passoient en France,
 le Roi d'Espagne, au plutôt son Ministre, fit
 assez maltraiter le Duc de *S. Aignan* Ambassa-
 deur de France. Ce Ministre, après avoir pris
 congé du Roi & de la Reine, étoit encore de-
 meuré quelques jours pour régler des affaires
 domestiques; peut-être aussi pour voir quel train
 prendroient les affaires, en cas que le Roi d'Es-
 pagne, qui étoit dangereusement malade, vint
 à mourir. On assure que le Roi lui aiant dit
 qu'il laissoit par son Testament la Régence à la
 Reine & au Cardinal *Albéroni*, l'Ambassadeur
 répondit, qu'il pourroit bien être de ses dispo-
 sitions testamentaires, comme de celles de *Louis*
XIV. Cette réponse déplut au Cardinal, qui ne
 songea plus qu'à se venger; & en effet, quel-
 que tems après, le Marquis de *Grimaldo* Se-
 crétaire d'Etat vint trouver le Duc de *S. Aignan*,
 & lui signifia de la part du Roi un ordre de for-
 tir de Madrid dans vingt-quatre heures, & du
 Royaume dans douze jours. Il étoit dix heu-
 res du soir, lorsque cet ordre fut signifié, & le
 lendemain 14 de Décembre à sept heures du
 matin l'Hôtel de l'Ambassadeur fut investi par
 des Gardes du corps commandés par un Exem-
 qui posa des Sentinelles à toutes les portes des
 apartemens. Il entra ensuite dans l'appartement
 du Duc, qui étoit encore au lit avec la Duchesse:
 il

PARIS.

il les fit habiller assez promptement, & les conduisit hors de la Ville.

Le Cardinal *Albéroni*, qui ne savoit point encore que la Conjuration qu'il avoit tramée fût découverte, écrivit en diligence au Prince de *Cellamare*, pour le prévenir sur la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de l'Ambassadeur de France. Il lui mandoit, que ce ne devoit point être une raison pour qu'on en usât de même à son égard, & qu'on avoit été obligé de prendre ce parti à cause de la mauvaise conduite du Duc *S. Aignan*. Il l'exhortoit de tenir ferme à *Paris*, & de n'en sortir que lorsqu'il y seroit contraint par force, en faisant auparavant toutes les protestations convenables. Il finissoit en lui disant: *Supposé que V. E. soit obligé de partir, elle mettra auparavant le feu à toutes les mines.* Il ne savoit pas qu'elles étoient alors furieusement éventées.

Cette Lettre qui confirmoit encore la Conspiration du Prince de *Cellamare*, & l'affront fait à un Ambassadeur du R. T. C., acheva de convaincre le Régent que le Ministre Espagnol avoit résolu d'en venir aux dernières extrémités. La Guerre fut déclarée des deux côtés, & l'Espagne ne s'en tira pas à son honneur. J'aurai occasion de vous en parler dans quelque tems.

Je vais un peu vous entretenir de moi à présent. Quoique je ne fusse pas du nombre des Conjurés, j'en avois cependant tout à fait la mine; il s'étoit tenu chez moi plusieurs Conférences; j'étois Ami de ceux qui étoient le plus enfoncés dans cette affaire; enfin, soit prudence, soit terreur panique, je pris le parti de me sauver. Je partis de

de *Paris* assez précipitamment, dans le dessein de *PARIS*,
 me rendre à la Cour Palatine, pour y tester jus-
 qu'à ce que l'orage fût entièrement dissipé. Je
 me rendis en Allemagne par la Lorraine, où j'eus
 bien de la peine à arriver. Je n'avois point de Pas-
 seport, & il y avoit des ordres de la Cour d'arrêter
 tous ceux qui n'en avoient point. Je m'avisai de
 me servir d'un stratagème. A une lieue de *Toul*,
 qui est la dernière Place de France, je feignis de
 me trouver mal, pour avoir un prétexte de m'ar-
 rêter & de renvoyer mon Postillon. Je passai
 la nuit dans un Village, & le lendemain m'étant
 levé de grand matin, je dis à mon Hôtesse que
 je m'en allois à *Toul* à pied: je la priai d'envoyer
 mes bottes à une adresse que je lui indiquai.
 Mon dessein étoit d'entrer dans *Toul*, comme un
 homme de la Ville; je me flattois qu'étant à
 pied, & n'ayant pas l'air d'un Voyageur, je passe-
 rois sans être arrêté. Point du tout: la Garde
 m'arrêta, & me demanda qui j'étois & où j'allois.
 Je dis que j'étois Allemand, que j'avois été Valet
 de chambre d'un Seigneur Allemand qui étoit
 mort à *Paris*, & que je m'en retournois chez moi.
 Le Sergent me fit conduire chez le Lieutenant-*Toul.*
 de-Roi, qui me parut un homme assez brutal.
 Cependant je crois que j'aurois tort de me plain-
 dre; je me donnois pour un Valet, & assurément
 il me traitoit de même. Il me fit plusieurs ques-
 tions, auxquelles je répondis toujours en Valet
 très soumis, espérant adoucir son humeur noire:
 mais rien ne put me garantir de ses duretés. *Vous*
n'êtes pas un Valet, mon Ami, dit-il; je crois plu-
tôt que vous êtes quelque Banqueroutier. Il faut
que vous me disiez la vérité, ou je vous fais mettre
Mem. Tom. I. Cc dans

TOUL.

dans un cachot. Je continuai toujours à soutenir que j'étois un Valet: mais cet homme peu content de ma réponse me fit conduire au Corps de garde, où il me laissa cinq ou six heures, au bout desquelles il me fit dire que je pouvois aller dans une Auberge. Un Soldat m'y conduisit, & ne me quitta point. Le lendemain le même Soldat me conduisit encore chez le Lieutenant-de-Roi, qui me fit entrer dans son Cabiner, & me dit qu'il étoit inutile de lui cacher d'avantage qui j'étois, qu'il venoit d'en être informé par un homme qui me connoissoit. Je vous avoue, Madame, que je commençai à avoir peur: cependant je soutins toujours ma thèse, avec toute l'effrontiere possible. Il appella alors un de ses Domestiques, à qui il dit de faire venir l'homme qui me connoissoit. Heureusement, cet homme n'étoit que dans son imagination. Cependant, il s'impatientoit beaucoup de ce qu'il ne venoit pas. Enfin il me dit qu'il falloit m'en retourner au Corps de garde, & que j'y demeurerois jusqu'à ce que je lui eusse donné des connoissances bien claires de ce que j'étois. Je m'avisai d'un expédient qui me réussit. Je lui dis que j'étois prêt de demeurer en arrêt, jusqu'à ce que j'eusse reçu une réponse de l'Hôtesse chez qui mon Maître étoit mort, qui certifieroit ce que j'avois avancé. Il me fit donner du papier, & en effet j'écrivis à Paris à mon Hôtesse sous le nom d'un Valet de chambre que j'avois laissé chez elle. Comme elle avoit de l'esprit, & qu'elle connoissoit mon écriture, je m'assurai qu'elle comprendroit aisément de quoi il s'agissoit. Ma Lettre écrite, je la remis au Lieutenant-de-Roi.

II

Il la lut, & me dit qu'il se chargeoit de la faire Toul.
 rendre & d'en tirer réponse. En attendant il
 me renvoya à mon Auberge, & deux heures
 après il m'envoya dire que je pouvois continuer
 mon chemin. Vous jugez bien que je ne me
 le fis pas dire deux fois. Je sortis de *Toul*
 à pied, je pris un cheval dans un Village ap-
 partenant à Mr. le Prince d'*Elboeuf*, & je me
 rendis à *Nancy*, où j'eus la précaution de prendre
 un Passeport. L'Hôte chez qui je demourois
 m'en procura un, sous le nom d'un Marchand
 de *Nancy*. Je ne jugeai pas à propos de passer
 à *Strasbourg*, où j'aurois pû être reconnu; je
 gagnai *Haguenau*, de là le *Fort Louis* où je
 passai le *Rhin*, & enfin j'arrivai à *Heidelberg* au
 commencement de 1719.

La Cour Palatine faisoit son séjour à **HEIDEL-HEIDEL-
 BERG*. Ce n'étoit plus le même Electeur dont *BERG*.
 j'ai eu l'honneur de vous parler; il étoit mort,
 & le Prince *Charles* son Frère lui avoit succédé.
 Ce Prince y tenoit une Cour nombreuse & ma-
 gnifique; & il faisoit les délices de tous ceux
 de sa Maison: il avoit, pour ses Domestiques,
 des bontés dont on voit peu d'exemples chez
 les Princes, sans cependant avilir son rang;
 il en connoissoit toute la dignité & sçavoit par-
 faitement bien se faire rendre ce qui lui étoit
 dû. Généreux avec cela, doux, affable, cha-
 ritable, il aimoit qu'on lui parlât avec liberté.
 Il étoit très rangé dans sa conduite, dévot même;
 cependant, nullement ennemi des plaisirs; au
 contraire, il en procuroit souvent à sa Cour;
 Cc 2 il

* Voyez le Tome I. des Lettres, p. 310.

HEIDEL-
BERG.

il aimoit sur-tout la Danse, il dansoit même trop bien pour un Prince.

L'Electeur a été marié deux fois, & il n'a qu'une Fille, marié au Prince héréditaire de *Sultzbach*, Héritier présomtif de l'Electeur. C'est une Princesse très aimable, quoiqu'un peu marquée de petite vérole; elle n'est point grande, mais parfaitement bien faite. Elle fait parfaitement tout ce que l'on a coutume de faire apprendre aux jeunes Princeses: elle danse & chante avec beaucoup de grace, sur-tout les Airs Italiens, qu'elle accompagne du Clavecin dans la perfection. Le Prince son Epoux étoit parfaitement bien fait, & tout son extérieur donnoit assez à connoître ce qu'il étoit. Il avoit l'air assez sérieux, pour pouvoir être soupçonné d'un peu de sévérité. Cela ne diminuoit rien de sa politesse, il avoit sur-tout beaucoup d'égards pour les Etrangers. Il témoignoit un respect extraordinaire à l'Electeur, qui de son côté lui donnoit toutes les marques possibles de tendresse. Ce jeune Prince avoit de son mariage un Fils, qui étoit demeuré à *Neubourg* où on l'élevoit. On avoit appréhendé que les fatigues du Voyage ne nuisissent à sa santé; cependant toutes ces précautions ont été inutiles, & ce jeune Prince est mort en 1724.

L'Electeur étoit fort matinal: dès qu'il étoit levé, il passoit quelque tems en prières; ensuite le Grand-Chambellan ou le Grand-Maitre de la Garderobe lui parloient d'affaires d'Etat, ou domestiques. Lorsque ces Messieurs étoient retirés, ce Prince s'occupoit à lire des Dépêches, ou à écrire: ensuite il s'habilloit. Vers les onze heures,

heures, il alloit à la Messe, accompagné du Prince HEIDEL-
son Gendre & de la Princesse sa Fille. Quand BERG,
il y avoit Conseil, il y assistoit au sortir de la
Messe; les autres jours, il jouoit au Billard jus-
ques à l'heure du dîner. Le repas duroit long-
tems; quelquefois on y buvoit un peu, & en
vérité on n'avoit point tort, car le vin y étoit
délicieux. Après le dîner S. A. E. accompagnoit
la Princesse sa Fille dans son Appartement; il y
demeuroit un peu, & se retiroit ensuite dans le
sien; il se faisoit deshabiller, & se couchoit
pour quelques heures. Vers les cinq ou six
heures du soir, on l'habilloit; ensuite il don-
noit des Audiences publiques, ou bien il s'ap-
pliquoit à quelque chose dans son Cabinet. A
sept heures il passoit dans la Salle d'Assemblée,
où il trouvoit Madame la Princesse & toute la
Cour. Après avoir causé quelque tems, il se
mettoit à jouer au Piquet ou au Triétrac. Le
jeu fini, il se retiroit, & la Princesse soupoit.

Dans l'après-midi, lorsque l'Electeur s'étoit
retiré, la Princesse passoit dans l'Appartement
de sa Dame-d'honneur, où il y avoit toujours
grande Assemblée, & souvent Concert. Ma-
dame la Princesse y chantoit volontiers de la Mu-
sique Italienne, & elle se faisoit accompagner
par la *Signora Claudia*, une de ses Femmes de
chambre. Ce petit Concert consistoit encore
en quelque Musiciens choisis de la Musique de
l'Electeur, c'est une des plus parfaites que j'aye
jamais entendu. Le Prince de *Sulzbach* y as-
sistoit quelquefois; mais le plus souvent il se
retiroit dans son Appartement, en même tems
que l'Electeur.

HEIDEL-
BERG.

Comme ces deux Princes témoignèrent avoir beaucoup de bonté pour moi, les Courtisans, à l'exemple de leurs Maîtres, me firent de grandes politesses. Je fus invité dans les meilleures maisons, tous les jours grands festins, nouvelles parties de plaisir; en un mot, je puis dire que je passai très bien le peu de tems que je séjournai à *Heidelberg*. L'agrement que j'avois dans cette Cour, me fit naître l'envie d'y demander de l'Emploi; j'employai pour réussir dans mon dessein, les personnes que je croyois les plus capables de me rendre service: mais cependant, malgré l'attachement que les Courtisans paroissent avoir pour moi, je trouvai dans mon chemin une Cabale assez forte pour m'empêcher d'obtenir ce que je souhaitois. C'étoient, malheureusement pour moi, des personnes fort accréditées, qui n'aimoient à voir en place que les gens qu'ils savoient devoir ramper sous eux. Le Grand-Chambellan, auquel je vis bien que je ne plaisois pas, fut un de ceux qui s'opposa le plus à mon avancement. Il est vrai que je m'attirai son indignation par un coup assez étourdi. Un jour que j'accompagnais l'Electeur de l'Appartement de la Princesse dans le sien, j'avancai jusques dans une Chambre dont, selon l'usage de la Cour, l'entrée n'étoit permise qu'au Grand-Chambellan. Comme j'ignorois cette coutume, je pénétrai jusques dans la Chambre. Un Fourrier de la Cour vint me dire de sortir, avec un air assez impertinent. Je lui demandai si cet ordre lui avoit été donné par l'Electeur. Il me dit que non, & que c'étoit le Grand-Chambellan qui le lui avoit donné. Je lui répondis alors
sur

sur un ton qui le surprit, & je le chargeai, pour *HEIDEL-*
le Grand-Chambellan, d'une commission qui ne *BERG.*
dur pas se trouver de son goût. En même tems
je parlai contre le Chambellan & sa Clique, d'une
façon qui me soulagea la bile à la vérité, mais
qui fut cause que je ne pus entrer au service d'un
des meilleurs Princes du monde. Je pris congé
de l'Electeur, qui en me disant adieu, me fit un
present considérable, & de plus S. A. me donna
des Lettres de recommandation pour *Vienne*, où
j'avois dessein de demander de l'Emploi.

Je vais à présent vous dire deux mots de la
Ville & du Château de *Heidelberg*. Cette Ville
est située sur les bords du *Neckre* : elle a à ses cô-
tés de hautes Montagnes, de sorte qu'il n'y a
qu'une gorge, par laquelle on découvre la plus
magnifique Plaine de l'Allemagne. Il y avoit
autrefois dans cette Ville une Université célèbre,
fondée par *Rupert le Roux*, Comte Palatin &
Duc de Bavière, en 1346. On y voyoit une
des plus belles Bibliothèques de l'Europe ; qui
fut enlevée en 1622 par le Général *Tilly* : il
envoya la Bibliothèque à *Rome*, où elle fait
une partie considérable de celle du *Vatican*.
Louis Dauphin de France, Grand-père de *Louis*
XV, se rendit maître de *Heidelberg* par compo-
sition en 1698 : cependant malgré cela, on ne
laisa pas d'y commettre toute sorte de desordres,
on fit sauter une partie du Palais Electoral ; la
Ville fut brulée ; les Corps des Electeurs, qui
étoient dans les cercueils avec les ornemens de
leur Dignité, furent tirés de leurs tombeaux
& trainés sur la place. Les François auroient
sans doute exercé plus de cruautés, si l'Armée

HEIDEL-
BERG.

de l'Empire ne se fût avancée vers *Heidelberg*. Les Impériaux se rendirent maîtres de la Place, & le Gouverneur aiant été accusé de trahison, on lui fit son procès. La Sentence lui laissoit le choix, ou de mourir par l'épée, ou d'avoir ses armoiries brisées son épée cassée, de recevoir un coup de pied du Bourreau, & d'être chassé de l'Armée. Il eut la lâcheté de préférer l'infamie à la mort, & il a le malheur de jouir encore de la vie à *Hildesheim*, où il s'est retiré.

Quelque tems après, le Maréchal de *Lorge* attaqua *Heidelberg*; mais il ne put jamais s'en rendre maître, quoique cette Place fût sans défense. On fit sur lui une Chanson, dont le refrain étoit: *Il eût pris Heidelberg, s'il eût trouvé la porte ouverte*. On ne s'apperçoit pas que *Heidelberg* ait été ruinée: elle est bien rebâtie, & si l'Electeur aujourd'hui régnant y eût continué sa résidence, elle seroit devenue une des plus belles Villes d'Allemagne: mais les Protestans ont été cause que l'Electeur a transféré sa résidence à *Manheim*. Voici ce qui a donné occasion à ce changement. Les Protestans de *Heidelberg* partagent une Eglise avec les Catholiques; la Nef appartient aux Réformés, & le Chœur aux Catholiques. L'Electeur d'aujourd'hui aiant fixé sa résidence à *Heidelberg*, demanda que cette Eglise, dans laquelle les Electeurs sont enterrés, fût entièrement Catholique; pour cet effet, il proposa aux Réformés de rendre la Nef, & il s'engagea de leur faire bâtir une autre Eglise. Les Habitans y auroient volontiers consenti; mais les Ministres s'y opposèrent: ils représentèrent aux Citoyens, qu'il étoit d'une dangereuse

con-

conséquence de céder cette Eglise, qui étoit com- HEIDEL-
prise dans le Traité de *Westphalie*, & dans tous BERG,
ceux qui avoient été conclus avec les Princes de
Neubourg à leur avènement à l'Electorat; qu'a-
près cette cession, ils ne pouvoient plus s'at-
tendre à la protection des Puissances de leur
Communion; enfin que cette nouvelle Eglise que
l'on promettoit de leur faire bâtir, pourroit
leur être ôtée très aisément. L'Electeur aiant
témoigné qu'il vouloit être obéi, les Ministres
s'adressèrent au Corps des Protestans à la Diète
de l'Empire. L'affaire fit grand bruit, l'Ele-
cteur menaça les Habitans de les abandonner:
ils parurent ne s'en pas soucier se flattant que
si la Cour s'en alloit, la Régence du Pays &
les Tribunaux de Justice leur demeureroient,
comme sous le Gouvernement du feu Electeur.
Il se trompèrent dans leur calcul, & l'Electeur,
justement indigné du peu de respect de ses Su-
jets, les a abandonnés, & a transféré sa Cour
& tous les Tribunaux à *Manheim*. De sorte
que les Bourgeois, qui ne vivoient que par le
moyen de la Cour, ou des Officiers des Tri-
bunaux de Justice, se trouvent à présent dans
une grande pauvreté. Ils n'ont guères tardé
à reconnoître la faute qu'ils avoient faite, &
ils sont venus se jeter aux pieds de l'Electeur,
pour le prier de revenir; mais ce Prince ne les
a pas écoutés, & il a fait rebâtir la Ville & le
Château de *Manheim*.

Le Château de *Heidelberg* se sent encore du
desordre que les François y ont fait; il y en
a une grande partie de ruinée, & de quatre
grands Corps de logis dont ce bâtiment étoit com-
com-

HEIDEL-
BERG.

composé, il n'y en a pas un seul qui n'ait été endommagé. Ce qui reste du Palais est dans un goût d'Architecture, que j'aurois peine à définir: il n'est ni Gothique, ni Moderne: c'est une *rapfodie* de tous les Ordres, entassé les uns sur les autres sans goût ni discernement. Il semble que l'Architecte qui a conduit cet ouvrage, n'ait pensé qu'à faire un bâtiment qui coûtât beaucoup, sans s'embarasser qu'il fût bien ou mal. Ce Palais est sur une Colline fort élevée; du côté de la Ville il y a une Terrasse magnifique, d'où l'on découvre la Plaine, & d'où la vue se étend à plusieurs lieues. Les dedans du Palais ne sont guères plus réguliers que les dehors. L'Appartement de l'Electeur consiste en plusieurs pièces d'enfilade, sans proportion & sans beauté. La disposition seule en est agréable, à cause de la vue. Les autres Apartemens sont fort petits, & d'un abord très incommode; car il faut monter & descendre quantité de petits degrés, pour y arriver.

C'est dans les Caves de ce Palais, que l'on voit une Tonne fameuse pour sa grandeur énorme: elle tient, dit-on, 750 muids de *Paris*. Les Electeurs ont souvent fait de grandes parties de débauche sur la platte-forme qui est au-dessus. Je vous avoue que j'ai peine à comprendre qu'on puisse trouve du plaisir à faire de ces sortes de parties dans un pareil endroit, où l'on n'est pas fort à son aise. Sans être bien grand, on touche de la tête la voûte de la Cave, qui d'ailleurs est très obscure.

Comme je me préparois à partir pour *Vienne*, où j'avois dessein de demander de l'Emploi, je
reçus

reçus une Lettre de *Paris*, par laquelle on me *PARIS.* marquoit que l'orage que j'avois tant redouté étoit passé, & que la crainte que j'avois eue étoit très mal fondée, Mr. le Régent ne me soupçon-
nant de rien; & au contraire, étant porté plus que jamais à me faire sentir les effets de sa protection: sur cela, on m'exhortoit fort à revenir. Comme cet avis me venoit de très bonne part, je ne fis point difficulté de retourner à *Paris*. Je me présentai au Palais Royal, comme auparavant. Le Régent me reçut très bien, & *Madame* me fit un accueil qui me confirma dans l'espérance qu'enfin j'obtiendrois quelque chose à la Cour de France. Je trouvai les esprits fort partagés, au sujet de la Guerre qui venoit d'être déclarée à l'Espagne. Les François vouloient bien la Guerre, mais ils auroient souhaité ne la point faire contre un Prince, qu'ils avoient vu naître chez eux, & dont l'établissement leur coûtoit tant de millions & tant de sang. Le Régent eu peine à trouver quelqu'un qui voulût commander l'Armée, plusieurs s'en excusèrent. Le Maréchal de *Berwick*, Fils-naturel de *Jacques II.* Roi d'Angleterre, préféra le service de la Régence aux anciennes obligations qu'il avoit au Roi d'Espagne. Ce Duc avoit commandé les Armées de S. M. C. qui l'avoit comblé de bienfaits; elle l'avoit fait lui & son Fils Grands d'Espagne; de plus, elle leur avoit accordé à l'un & à l'autre la Toison d'or, & le Duché de *Liria* pour le Fils & ses descendans. Cependant il accepta le Commandement avec plaisir, & il partit pour se rendre en Espagne.

Le

PARIS.

Le Régent engagea le Prince de *Conti* à prendre le Commandement de la Cavalerie ; il lui fit fournir cent-mille écus pour ses équipages, & lui accorda soixante-mille francs par mois pour tenir table ouverte : outre cela, ses chevaux devoient être nourris aux dépens du Roi. S. A. R. ayant désigné ces deux Généraux, elle n'eut pas beaucoup de peine à trouver des Officiers subalternes. Pour les encourager à servir avec plus de zèle, il se fit une grande promotion, consistant en six Lieutenants-Généraux, 72 Maréchaux de Champ, & 196 Brigadiers. Le Régent donna encore des Pensions à plus de 60 Officiers, qui se rendirent auprès du Maréchal de *Berwick* en Navarre, où la Campagne s'ouvrit par le Siège de *Fontarabie*. En même tems le Régent fit publier un Manifeste, conçu dans des termes pleins de considération pour le Roi d'Espagne ; on rejettoit sur le Cardinal *Alberoni* tout ce qu'on trouvoit à redire dans la conduite du Prince ; on accusoit ce Cardinal d'être l'auteur de la Guerre entre les deux Couronnes, & d'empêcher le Roi son Maître d'accepter le Traité de la Quadruple Alliance, Traité qui n'avoit été conclu, disoit le Régent, que pour le bonheur de l'Europe & particulièrement de la France & de l'Espagne. S. A. R. protestoit, que la Guerre ne se faisoit que pour porter le Roi d'Espagne à la Paix ; & elle assuroit que la France ne vouloit faire aucune conquête sur ses Etats ; & que si elle étoit contrainte d'en faire elle seroit toujours prête de les restituer à la Paix.

Le Cardinal *Albéroni* répandit au nom de son Maître, plusieurs Ecrits, par lesquels il invitoit
les

les Soldats François à embrasser le parti de S. P A R T S.
 M. C. Ce fut pour réussir dans ce dessein, qu'il engagea le Roi d'Espagne à paroître à la tête de son Armée, se flattant qu'aussi-tôt que S. M. paroîtroit, la moitié de l'Armée de France viendrait se ranger sous ses Etendarts. Plein de ces idées chimériques, & injurieuses à des Officiers & à des Troupes également incapables de s'acheter & de trahison, il obligea le Chevalier de S. . . . qui avoit été Colonel en France, & qu'un dérangement d'affaires avoit obligé de passer en Espagne, d'écrire à quelques Commandans en Chef, pour les solliciter à passer avec leurs Régimens au service d'Espagne. Le Chevalier, qui envisageoit une fortune considérable dans la réussite de ce projet, écrivit au Lieutenant-Colonel de *Normandie*, & lui envoya la Lettre par un Officier, Gentil-homme à la vérité, mais qui alors faisoit une action qui en étoit indigne. Cet Officier parut à l'Armée de France, & rendit la Lettre à celui à qui elle étoit adressée. Celui-ci la porta au Maréchal de *Berwick*, qui fit arrêter & pendre deux heures après ce malheureux Courier. Le Cardinal fut très-mortifié d'avoir échoué dans cette tentative; comme ils n'eût pas dû penser que ce projet étoit impraticable, la fidélité des Officiers François aiant presque toujours été hors d'atteinte. Il n'en fut pas alors de même des Soldats; il y en eut beaucoup qui passèrent dans l'Armée d'Espagne. Des personnes dignes de foi, qui voyoient alors particulièrement le Cardinal *Albéroni*, m'ont assuré que ce Ministre étoit tellement persuadé que des Régimens entiers passe-

roient

PARIS.

roient au service d'Espagne, que lorsqu'on lui rapportoit qu'il venoit d'arriver 50, 100, plus ou moins de Déserteurs, *Qu'est-ce que cela?* disoit il : *ce sont des Drapeaux & des Etendarts que S. M. veut voir arriver, & non pas une poignée de gens.* Ce Cardinal avoit autour de lui nombre d'Avanturiers, qui lui prédisoient toujours l'arrivé epochaine de Bataillons entiers; & à l'ombre de ces prédictions, toujours sans effet; ils en tiroient tout ce qu'ils souhaitoient, le tout pour un mauvais projet hors de vraisemblance, & qui tendoit même quelquefois à tromper & à trahir ce Ministre. On peut juger du caractère de ces Mrs. par celui d'un certain F... qui avoit été Colonel Réformé en France, & qui, pressé par des créanciers impitoyables, n'avoit pu trouver d'autres moyens d'échaper à leur mauvaise humeur, qu'en passant auprès du Cardinal *Albèroni*. Ce F... avoit un furieux babil; il savoit faire le *Capitan* mieux qu'homme du monde. Le Ministre le fit Brigadier, avec cela il lui fit donner cent pistoles de gratification. Cela ne parut point suffisant à notre Cavalier, il se mit en tête d'être Maréchal de Camp. Il importuna tant le Cardinal, que celui-ci, pour se débarrasser de ses poursuites, fut obligé de lui promettre qu'il le feroit dans peu. Mon homme, qui n'avoit pas le tems d'attendre, renouvela ses sollicitations; il fut remis, l'impatience le prit; enfin il déclara qu'il ne serviroit plus, s'il n'étoit fait Maréchal de Camp. L'Eminence se fâcha, de façon que F... crut qu'il étoit à propos de se rendre, ou du moins d'en faire la mine. Cependant il médita de se venger,

venger, & il crut que ce seroit un vrai moyen ^{PAR S.} de faire sa fortune en France, que d'enlever le Cardinal, & de le conduire au Régent. Il ne fut plus question que de prendre les mesures nécessaires pour réussir : on dit même qu'il les avoit prises si justes, que sans la trahison d'un des Conjurés qui révéla tout le mystère, l'affaire auroit réussi. Le Cardinal fit arrêter F... & l'envoya prisonnier à *Pampelune*, d'où il le fit transférer au Château de *Ségovie*, où il lui fit faire son procès. Il auroit eu infailliblement la tête tranchée; mais dans ce même tems le Cardinal *Albéroni* fut disgracié, comme j'ai l'honneur de vous le dire dans quelque tems.

Pendant que ces bagatelles se passaient à l'Armée d'Espagne, celle de France alloit toujours son train très sérieusement. *Fontarabie* étoit serrée de près. Le Roi & la Reine firent mine de vouloir secourir la Place; mais pendant qu'ils se consultoient, le Maréchal de *Berwick* l'obligea de capituler. Cette conquête, quoiqu'avantageuse à la France, ne diminua rien du dégoût que les François avoient pour la Guerre. Le peuple y contribuoit à regret : cependant l'intérêt du Régent étoit de la continuer, & voyant qu'il ne falloit point penser à la création de nouveaux Impôts dont on étoit déjà surchargé, il imagina de nouveaux moyens de remplir les coffres du Trésor. Il fit rendre un Arrêt du Conseil, qui ordonnoit une fabrique considérable de Billers de Banque, ceux qui avoient déjà été fabriqués aiant été enlevés en peu de tems. Le Conseil rendit ensuite un autre Arrêt, qui ordonnoit une diminution sur les espèces. On ne sauroit
ima-

PARIS.

imaginer les mouvemens que cet Arrêt excita dans *Paris* : chacun se défia de son argent, sur lequel on appréhendoit de perdre, & on courut recevoir du papier en échange, sur la promesse que le Conseil avoit donné que la valeur des Billets seroit fixe, & qu'ils ne hausseroient ni ne diminueroient jamais. Les François furent charmés de cet expédient, qui obvioit à toutes les révolutions d'augmentations & de diminutions. Cependant, on ne tarda guères à faire de sérieuses réflexions sur le peu de solidité de la matière en laquelle on transformoit son or & son argent : la fureur de courir à la Banque se rallentit. Mais bientôt le Régent trouva un moyen d'y faire porter le peu qui restoit chez les Particuliers : il fit donner un Arrêt du Conseil, qui défendoit sous peine d'une grosse amende, d'avoir plus de cinquans francs chez soi. En conséquence de cet Arrêt, on recommença à se défaire de ses espèces, & on prit des Billets de Banque, qui étoient à la vérité plus commodes que les espèces, puisqu'alors on portoit sur soi la valeur de plusieurs millions. C'étoit un vrai moyen d'être à portée de faire de bonnes affaires, qui d'avoir ainsi tout son bien dans sa poche.

Ce fut par ce moyen que le Duc Régent fut fournir aux dépenses énormes, que lui causoit la Guerre d'Espagne. On la continua avec vigueur, & peu après la prise de *Fontarabie*, l'Armée de France fit le Siège de *S. Sébastien*, qui ne dura que vingt-cinq jours, au bout desquels la Ville & le Château se rendirent.

FIN DU TOME I.



8

S 4997(1)

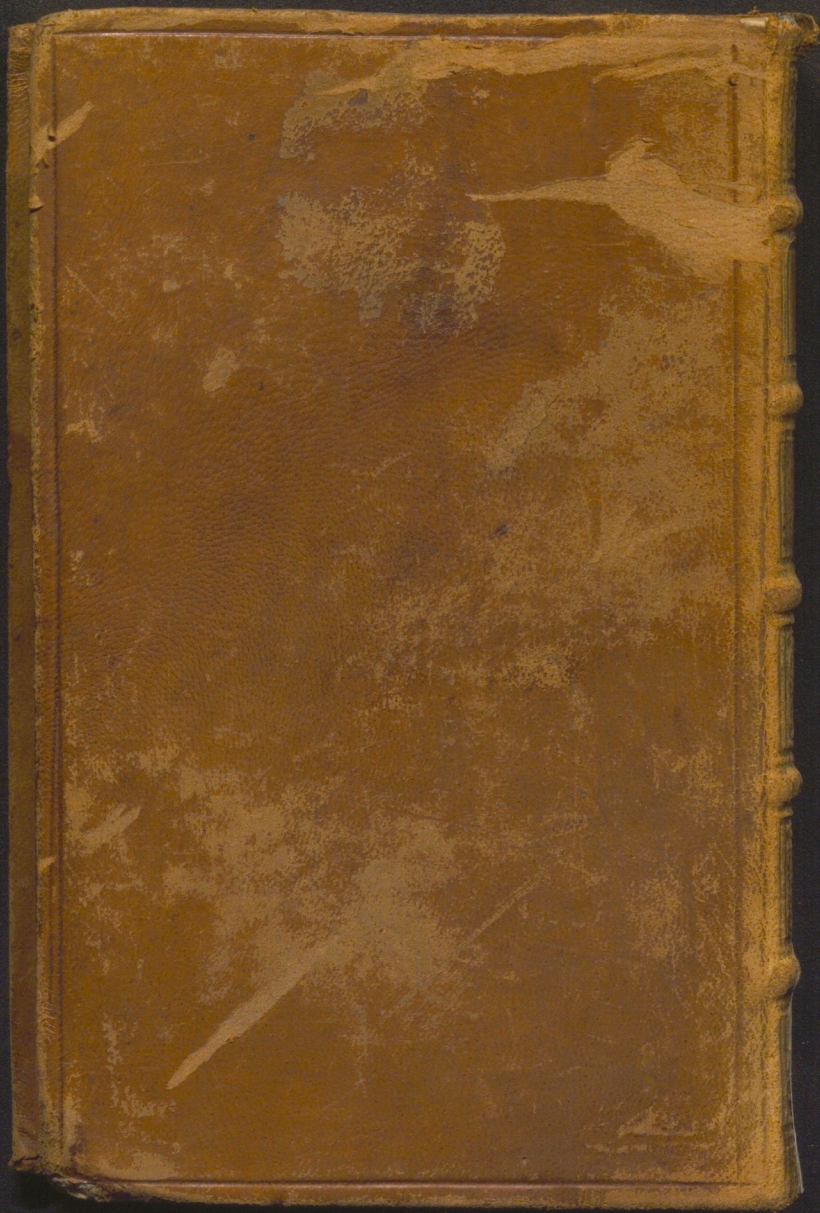
AB-S 4997(1)

ULB Halle
006 908 721

3



Del 37 16 $\frac{d}{200}$



NOUVEAUX
MEMOIRES
DU BARON DE
PÖLLNITZ,

A VIE,

N
YAGES.

E R.



MPAGNIE.

